LE SANG D'ISRAËL

ŒUVRE DE SAINT-LOUP

Le cycle de la montagne

FACE NORD - Roman.
MONTAGNE SANS DIEU - Roman.
LA MONTAGNE N'A PAS VOULU - Récits.
MONTS PACIFIQUES - De l'Aconcagua au cap Horn.
LA PEAU DE L'AUROCHS - Roman.
LE PAYS D'AOSTE - Essai.

Sur la Seconde Guerre mondiale (Aux Presses de la Cité)

1 - LES VOLONTAIRES - Histoire de la L. V. F. 1941-1944
2 - LES HERETIQUES - Histoire de la SS " Charlemagne" 1944 - 1945
3 - LES NOSTALGIQUES - Aventures de réprouvés.

L'épopée industrielle

RENAULT DE BILLANCOURT. Presses de la Cité.
MARIUS BERLIET L'INFLEXIBLE. Presses de la Cité.
DIX MILLIONS DE COCCINELLES. Presses de la Cité.

Aventures lointaines

LA NUIT COMMENCE AU CAP HORN - Roman - Presses de la Cité.
LE ROI BLANC DES PATAGONS - Récit - André Bonne.

Renaissance des patries charnelles

1 - NOUVEAUX CATHARES POUR MONTSEGUR - Presses de la Cité.

SAINT-LOUP

LE SANG D'ISRAËL



PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

AVEC *NOUVEAUX CATHARES pour Montségur* nous commencions, voici un an, une collection d'ouvrages sur la prise de conscience des minorités ethniques. Non seulement en France, mais encore un peu partout dans le monde, elles commencent à contester la légitimité des nations modernes bâties sur un enchaînement de mariages royaux, achats ou spoliations de terres, actions militaires accomplies sans aucun respect de la personne humaine et de ses libertés fondamentales. Ces minorités tendent à se retirer des grands ensembles nationaux qui, trop souvent, les oppriment.

Le vingt et unième siècle verra-t-il la renaissance de ces « patries charnelles », seules capables de maintenir la différenciation entre groupes humains, source du progrès de toutes les cultures ? Rétablira-t-il un cadre de vie à la mesure de l'homme dont la « société de consommation » n'assure pas le bonheur ? Verrons-nous la fin des grandes entités impérialistes qui, de guerre en guerre, conduisent le monde vers des catastrophes décisives, avant qu'il ne soit trop tard ?

Cette sorte de « Saga des parties charnelles » que nous commençâmes en Occitanie devait logiquement traverser la Bretagne, le Pays basque, la Normandie, la Flandre, etc. Pourquoi donc, brusquement, le Proche-Orient ? Eh bien, parce qu'à Jérusalem se déroule actuellement un drame unique dans l'histoire des

patries humaines ! Un peuple qui n'en possédait point d'autre que mythique, le peuple juif, cherche à se réimplanter dans une terre abandonnée par lui au début de notre ère. Mais, dans le même temps, les populations chassées par la formation, puis l'extension de l'Etat israélien, découvrent la réalité de la patrie charnelle à l'instant précis où elles la perdent. Voici la Palestine en train de naître dans l'exil. Nous avons donc essayé d'illustrer ce double mouvement qui fait, du Proche-Orient, l'un des points chauds du monde.

S.L.

Nous tenons à préciser que Yehuda Preuss est un personnage imaginaire, même s'il participe à certains événements qui ont vraiment eu lieu, et que toute ressemblance serait fortuite.

EXODUS

« Le Pharaon (Adolf Hitler) appela donc Moïse et Aaron, de nuit, et leur dit : « Levez-vous, sortez du milieu de mon peuple ! »

Exode XII - 30

I

La neige flagelle Berlin, comme pour en terminer avec cette ville déjà mutilée, tirant sur elle un pan de linceul noir et gris. Neige grise. Ruines noires. Noir et gris. Ghaleb essaye de lire, au passage, sur les murs calcinés, les mystérieux hiéroglyphes du phosphore que le feu du ciel, tombé sur Gomorrhe, a dessinés. Mais il ne réussit à traduire que les inscriptions allemandes... « La famille Kauffman habite maintenant 86 Kurfurstendam... » « La mère et les enfants Lothar ont brûlé dans cette cave... » Et, plus loin, à demi effacé par la fumée des incendies : « Tout ce qui roule doit rouler pour la victoire. »

Ghaleb a, maintenant, traversé le Tiergarten aux arbres mutilés par les bombes explosives. Sous les filets de camouflage qui dissimulent la chaussée de Charlottenburg, le jour se fait plus maigre, vaguement rehaussé de teintes bleues, entre la frontière du noir et du gris. Il marche d'un pas rapide, brassant la neige qui pénètre dans ses souliers bas, le cou protégé par un cache-nez vert, les mains nues enfouies dans les poches de son mince pardessus, confortable sous le ciel de Jérusalem, dérisoire pour affronter l'hiver continental. Il tremble. Le froid le rejette dans les ténèbres extérieures, au-delà du noir et du gris... Noire lui apparaît la discipline allemande et gris l'orgueil allemand. Rien ne le rattache à ce pays sinon la présence de son maître.

Ghaleb a vingt ans. Frais émoulu de l'école islamique il est

entré au service du Grand Mufti de Jérusalem en qualité de troisième secrétaire. Son Eminence l'a initié à la gestion des biens Wakf : édifices religieux, hôtels, magasins, immeubles de rapport, instituts appartenant à la communauté musulmane. Quand la guerre a touché le Proche-Orient, il a rejoint le Mufti exilé à Bagdad, puis Berlin sans trop se poser de questions sur l'aventure qui le guettait.

Il traverse maintenant Pariser Platz en direction de l'hôtel Adlon craintivement caché derrière une montagne de sacs à terre. Il passe sans transition du désert glacé au palais des Mille et une Nuits encore chauffé et somptueusement éclairé. L'Allemagne y traite ses derniers amis et le Grand Mufti l'attend pour lui communiquer ses instructions.

Sous la clarté dorée des lustres de cristal, Ghaleb ne prend d'autre relief particulier que celui de sa jeunesse dans ces salons peuplés d'une foule cosmopolite, réplique de la rue où, depuis 1941, l'Allemand de souche se trouve en minorité. Son visage évoque à peine l'Orient sémitique avec des traits presque émaciés, cernés par une barbe follette, et qui rappellent ceux des martyrs du Greco — la souffrance en moins. Des joues roses lui donnent une certaine grâce, un peu équivoque bien que corrigée par la virilité d'un corps délié et musclé. Le regard lucide traduit une certaine capacité de ruse mais aussi une chaleur humaine qui sourd des profondeurs de l'âme. Ses sourcils très fins, très noirs semblent dessinés directement sur la chair par un trait de kohl.

Ghaleb s'annonce dans un allemand correct mais un peu chantant. Très doué pour les langues étrangères, il parle aussi le français et l'anglais en plus de l'arabe. Le Grand Mufti le reçoit presque aussitôt.

Une heure plus tard, nanti de nouvelles instructions, Ghaleb quitte l'hôtel Adlon, gagne l'Excelsior que l'administration lui a assigné pour passer les trois jours réglementaires d'une mission à Berlin. Il y boucle aussitôt sa valise et se dirige vers la gare d'Anhalter. Il n'a que l'avenue à traverser.

L'alerte aérienne retentit pour la troisième fois de la journée. Les immeubles se mirent à déverser leur cargaison humaine dans les caves. Mais ce transfert s'opérant par l'intérieur des grands vaisseaux de brique et de béton ne produisait aucun mouvement visible depuis la rue, hormis ce piétinement sourd de foules en

marche, chassées par une menace cosmique et fuyant vers le centre de la terre comme des rats.

Ghaleb se jeta dans la gare. Il savait déjà qu'en cas d'attaque aérienne les trains partaient sans respecter leurs horaires. Il fuyait Berlin, ce grand cimetière sous la lune devenu un lieu de la planète hostile à l'homme. Le froid, les longues nuits, la menace de la « Dicke Luft » cet « air épais » périodiquement annoncé par la radio d'alerte, en faisaient quelque astre mort, un monde minéral prêt à s'assimiler aux cratères de la lune, dans l'irréel d'un miroir de télescope.

-:-

Il entra dans la foule qui s'écrasait sur les quais. Elle lui rappelait les marchés de Jérusalem et d'Amman par son importance. Mais celle-ci démentait les clameurs de l'Orient par un silence d'outre-tombe. Majorité de soldats. Infirmières en jupe grise. Cheminots. Hommes de l'organisation Todt. Ouvriers étrangers. Prisonniers de guerre allant par petits commandos. Autant de fantômes dans cette obscurité où découvrir un numéro de quai, un horaire, un plan, exigeait une extra-lucidité exceptionnelle.

Ghaleb localisa le train de Leipzig qu'il devait emprunter. Il se hissa dans un wagon à la force du poignet. Presque aussitôt un inconnu lui offrit une fraction de place assise dans un compartiment déjà surpeuplé. Ghaleb lui demanda en allemand :

— Monsieur, pourquoi partagez-vous ce que vous avez déjà tant de mal à conserver ?

— Bah ! Il y a de la place pour tout le monde si chacun essaye de vivre tant soit peu pour son prochain.

La phrase était énoncée dans un très mauvais allemand et le subtil Ghaleb sourit :

— Etranger ?

— Français. Et vous ?

— Arabe.

Le train quitta la gare presque aussitôt. Ghaleb et son voisin se trouvaient pressurés à tel point que même à la clarté du jour ils devaient éprouver du mal à se dévisager. Et cependant, une mystérieuse attirance les rapprochait.

Le train fuyait. De longs pinceaux de soie verte ou bleue se

mirent à balayer les profondeurs du ciel. Le tonnerre de la défense antiaérienne couvrait la rumeur du convoi.

— Je m'appelle Ghaleb, annonça l'Arabe.

— Roland Pelletier.

— Ouvrier requis ?

— Ouvrier volontaire.

— Interprète pour la langue arabe auprès des administrations allemandes. J'arrive de Bagdad avec la mission du Grand Mufti de Jérusalem.

Lourd de solitude, il allait conter toute son aventure, porté par une étrange confiance vers cet inconnu dont il n'apercevait même pas le visage mais dont se dégageait un curieux potentiel de bienveillance. Puis il pensa aux agents de la Gestapo qui, sous mille déguisements, surveillaient les trains et se tut. Le convoi roulait à faible vitesse. Les reflets de la neige, derrière les glaces embuées, préfiguraient la naissance du jour.

Roland Pelletier relança la conversation.

— Votre Grand Mufti est un nazi, n'est-ce pas ?

— On le dit. Mais c'est faux et moi je ne connais rien à la politique. Dans mon pays je m'occupe des biens religieux. C'est de l'administration. Mais je dois suivre mon patron quand il se déplace, même si la guerre le conduit loin de Jérusalem !

— Et vous allez à Leipzig comme moi ?

— Oui. En mission pour vingt-quatre heures.

Lentement la confiance renaissait et se cimentait entre les deux exilés volontaires. Quelques heures plus tard Roland Pelletier, prêtre-ouvrier en Allemagne, habile à sonder les âmes et forcer les secrets des hommes, savait presque tout de la courte existence de Ghaleb.

II

GHALEB HABITE MAINTENANT à Varsovie. Il travaille dans un bureau situé rue Zelatna où aboutissent les documents rédigés en arabe et qu'il lui faut traduire pour l'état-major allemand de liaison établi auprès de la « SS Handschar » en voie d'organisation. Il loge tout près de là, rue Wolska, au rez-de-chaussée d'un immeuble de belle apparence, chez la veuve d'un officier de l'armée polonaise, disparu en zone russe après les combats de 1939, récemment retrouvé et identifié dans les fosses de Katyn où il gisait avec ses pairs, tous exécutés par les policiers de Staline.

Lorsque Ghaleb est entré chez elle, pour la première fois, Irène Grabowska s'est immédiatement noyée dans ses yeux noirs. Le lendemain elle déposait un baiser sur ses joues roses et succombait presque aussitôt au charme exotique de son « Prince arabe ».

— Je ne suis pas prince, répliquait-il en riant. Je suis le fils d'un magistrat de Jérusalem, élevé dans la crainte de Dieu par le Grand Mufti !

Il lui fallut expliquer à la dame qu'un Grand Mufti est une sorte d'archevêque, doté à la fois de pouvoirs religieux et temporels, comme les princes de l'Eglise catholique au Moyen Age. Il dut aussi préciser que le disciple d'un Mufti n'est pas uniquement consacré à Dieu, à la manière d'un prêtre catholique romain

et, qu'au surplus, Mohamed se montre fort libéral quant aux relations féminines de ses fidèles. Elle succomba donc sans remords et sans crainte après avoir entendu un verset du Koran :

« Si vous avez pu craindre d'être injuste envers un orphelin, craignez de l'être avec vos femmes. N'en épousez que deux, trois ou quatre. Choisissez celles qui vous auront plu... Cette conduite sage vous facilitera les moyens d'être justes et de doter vos femmes. Donnez-leur la dot dont vous serez convenus. Si la générosité les portait à vous la remettre, employez-la à vous procurer les commodités de la vie (1). »

D'un commun accord Irène Grabowska et Ghaleb décidèrent de consacrer la solde du traducteur à se procurer ces commodités de la vie dont parle le Prophète, de plus en plus difficiles à découvrir dans Varsovie.

Ghaleb reçut des bottes fourrées, une pelisse, une chapka et des gants comme l'avait promis son maître et cessa de souffrir du froid.

Il ouvrait maintenant des yeux nouveaux sur la vie. Il se réconciliait lentement avec ces « peuples étrangers » que le Prophète lui faisait un devoir d'aimer, pourvu qu'ils se convertissent, et se consolait de la lenteur de cette conversion dans les bras d'Irène Grabowska qui, n'étant plus tout à fait une « jeunesse », restait cependant fort jolie, espiègle et artiste. Faisant de lui son « Prince arabe », son « Aladin », malgré les démentis souriants qu'il lui opposait, c'était finalement elle qui, pour le compte de son amant, portait au fond de ses yeux bleus la nostalgie de la Jérusalem perdue...

Matin et soir il accomplit une promenade, plus ou moins longue selon les exigences du service. Comme il travaille très vite et qu'il constitue une sorte de corps étranger dans l'administration allemande, toujours sensible au prestige de l'Orient qu'il y représente, Ghaleb dispose d'importants loisirs.

Tantôt il se dirige vers la Vistule, la rencontre à la hauteur du faubourg Praga, en suit la rive gauche jusqu'à Zoliborz et revient en faisant le tour du ghetto dont l'accès lui est interdit, comme à tous les non-Juifs de la ville, en longeant le cimetière catholique qui en fixe la limite ouest. Ou bien il se contente de remonter la

(1) Koran IV - 3.

rue Zelatna et d'observer la double porte qui couronne la muraille, haute de trois mètres, isolant le ghetto du reste de Varsovie. Il la trouve fort laide, avec son double arc roman, mais elle l'attire cependant à cause des motifs qui la surmontent, ployés comme de grosses tuiles et rappelant ainsi certains motifs architecturaux des mosquées de son pays.

Il voit entrer et sortir des policiers polonais en longue capote bleue qui, à l'intérieur du ghetto, occupent les « Befehlstelle », postes de garde sis au 14 de la rue Nisha et au 103 de la rue Zelatna, sa propre rue qui passe ainsi, de manière absurde, du monde « aryen » au monde « juif ». Parfois quelque SS de la police politique franchit la porte, raide dans son uniforme noir. Mais c'est rare. Aussi rare que les allées et venues de Juifs autorisés à se rendre d'un secteur à l'autre. Ceux-là il les connaît bien. Il les a déjà, semble-t-il, rencontrés à Jérusalem. Ils font partie de son paysage et de son histoire... Ici, comme là-bas, ils sont vêtus d'invraisemblables caftans, si vieux qu'une lèpre verte les ronge par place. Leurs yeux brillent mieux que ceux des loups de la steppe russe représentés par l'imagerie populaire. Ils s'arrêtent de temps à autre et se grattent à la manière des chiens faméliques de la ville. S'ils tournent leur visage vers vous, rarement, car rien de ce qu'ils ne sont pas ne les intéresse, vous y lisez une douleur forcenée et l'horreur de toutes choses belles, ou simplement agréables, ainsi qu'un goût de la vie — non pas de n'importe quelle vie, mais seulement de la vie juive — en même temps qu'une piété furibonde et la haine pour les siècles écoulés depuis la destruction du Temple.

Ghaleb se demandait toujours, à Jérusalem, en écoutant les vieux Juifs pleurer devant le Mur, d'où provenait leur douleur, quel désespoir les poussait, quels malheurs ils cherchaient à conjurer. Il les retrouve à Varsovie tels qu'il les avait laissés là-bas, aussi misérables, aussi irréductibles, aussi tristes. Il est tenté de reprendre le vieux cri entendu autrefois pendant la Pâque chrétienne : — Les Juifs sont tristes ! — Les Juifs sont tristes !

Observateur raffiné jamais il n'a, cependant, entrevu les convois de Juifs déportés en direction de l'Est. Pourtant tout Varsovie sait qu'ils existent, que le ghetto se vide inexorablement puisque fort de cinq cent mille âmes en 1940, dont trois cent quatre-vingt mille seulement recensées, il n'en reste plus guère

que quatre-vingt mille en cette fin de l'hiver 1942-1943. C'est que les polices polonaise, lettone, ukrainienne que supervisent les Allemands, rassemblent les Juifs destinés à mourir sur ces territoires de l'Est, à l'« Umschlagplatz », centre de triage établi sur une place bornée par un mur de brique jouxtant deux écoles qui servent aussi, dit-on, de prison, face à une petite gare, à l'intérieur du ghetto. Les Juifs sont directement enfermés dans les wagons des convois qui ne s'évadent que la nuit... Nuit et brouillard !... Un sombre mystère pèse sur le ghetto de Varsovie. Ce qui s'y passe franchit difficilement ses murs et parvient en ville, comme à regret, sous forme de « on dit », de « on croit savoir » qui ouvrent des perspectives si effrayantes qu'il est bien difficile de les tenir pour réelles.

On dit que l'ingénieur Czerniakov, président de la communauté juive, s'est suicidé, après avoir refusé de fournir trente mille de ses coreligionnaires pour les camps de travail. On dit qu'au 51 de la rue Nowolipki, après une rafle menée par la police ukrainienne qu'assistaient les dix hommes de la police juive conduits par Jakob Zakhajm, les Ukrainiens, entendant les cris d'un bébé oublié, lui ordonnèrent de le déporter comme les adultes et, sur son refus, l'abattirent au pistolet... Que le 22 septembre 1942, les Allemands demandèrent à la firme Hermann Brauer qui dépendait d'eux, de livrer quinze pour cent des ouvriers pour le travail à l'Est ; que ces ouvriers se réunirent sur l' « Umschlagplatz » et se cotisèrent afin de racheter quatre-vingt-dix d'entre eux pour cinquante mille zlotys... On dit que le grand chef SS Brandt lui-même, assisté de Handke Blescher, a dirigé la rafle du 18 janvier 1943. On dit aussi qu'il ne faut rien exagérer, que bien des Juifs partent volontairement pour l'Est, sur promesse de recevoir trois kilos de pain et un kilo de marmelade sur l'« Umschlagplatz » où ils leur sont effectivement distribués...

Mais on dit encore qu'un peu plus tard, au mois de février, les Allemands ont découvert des armes dans le ghetto où un pistolet atteint le prix fabuleux de quinze mille zlotys.

Le ghetto est-il réellement armé ?... On dit que deux gendarmes qui conduisaient un jeune Juif surpris en possession d'un pistolet viennent d'être attaqués sur le chemin de la « Befehlstelle » par une bande de jeunes qui en ont tué un, blessant l'autre pendant que le prisonnier s'enfuyait. A 14 heures, les Lettons

avaient cerné la rue Mila et fusillé sur place cent cinquante personnes en manière de représailles et d'avertissement. On dit que Himmler lui-même a visité le ghetto en janvier 1943 et ordonné de transférer toutes les usines et ateliers dont il vit dans celui de Lublin. Que le 18 février, le général Krüger, chef des SS et de la police du Gouvernement Général, a reçu les pleins pouvoirs pour liquider définitivement le ghetto de Varsovie.

Les Allemands qui travaillent dans la même administration que Ghaleb répondent à ses questions d'une manière vague. Ils ne savent pas, ou ne veulent pas savoir ce qui se passe à « Banditenstadt » ou « Mexico », car tels sont les sobriquets par lesquels ils désignent le ghetto pour bien marquer le mépris dans lequel ils tiennent cette « cité de bandits et de révolutionnaires ».

Ghaleb, parfois, essayait de communiquer son angoisse à sa blonde maîtresse, mais la Polonaise refusait d'entrer dans une controverse à propos du problème juif. Un soir, comme il insistait, Irène Grabowska lui répondit :

— Quand une ville est menacée par une invasion de rats pesteux, sa municipalité lance une campagne de dératisation. Avant l'arrivée des Allemands notre municipalité ne faisait pas son travail. C'est tout.

III

Le 19 AVRIL 1943 GHALEB entreprend sa promenade matinale, comme à l'accoutumée, mais se heurte à des cordons de police qui barrent la rue Zelatna. Au-delà des uniformes bleus il aperçoit des voitures de l'armée allemande, des canons de campagne mis en batterie face à la porte principale du ghetto. Par-delà le mur de brique rouge, déjà noirci, crépite une fusillade nourrie. Une oreille exercée peut distinguer la réplique de revolvers et de grenades à des feux d'armes automatiques. Celle de Ghaleb ne l'est pas ! Il comprend cependant qu'il se passe aujourd'hui quelque chose d'insolite dans la ville juive et demande des précisions à ces gens qui se pressent en foule dans le dos des policiers.

— Le ghetto s'est révolté ! confirme un grand diable de Polonais qui ajoute : — Ces salauds d'Allemands l'ont bien cherché !

Des groupes de combat en tenue de campagne entrent et sortent du quartier juif. Des infirmiers passent, les épaules fléchissant sous le poids d'un brancard qui supporte un corps dissimulé par une couverture grise.

— C'est un de moins ! crie quelqu'un... Bravo les youpins ! ! !

D'autres badauds se sont hissés sur le toit d'un tramway

immobilisé, car le trafic est interrompu sur l'unique voie desservant le ghetto. Ils cherchent à découvrir ce qui se passe au-delà du mur, mais n'aperçoivent pas grand-chose. Les combats se traduisent par des coups de feu, tantôt sporadiques, tantôt bien nourris, et les flammes des premiers incendies qui luttent de vigueur avec le soleil printanier. De temps à autre, une explosion sourde met sa note particulière sur le fond sonore créé par le tir des armes légères, les cris des combattants, les avertisseurs des pompiers qui accourent ; non pour combattre les incendies, assurent les badauds, mais les activer ! Ce sont les mines artisanales placées aux points stratégiques du ghetto qui explosent.

— Paraît qu'ils font un vrai massacre de flics ! assure quelqu'un.

— Pensez-vous ! Les Juifs seront liquidés d'ici à la nuit ! réplique un autre.

Une odeur d'essence brûlée traîne dans la rue, se mêle aux relents de ces peaux de moutons sommairement tannées que la population porte encore sur ses épaules car, malgré le printemps, matinées et soirées restent glaciales. D'ailleurs, comme les Russes, certains Polonais pauvres ne s'en séparent jamais.

Les charpentes attaquées par le feu émettent, maintenant, leur parfum de très vieux bois consumé et des fumées grises qui piquent les gorges et font tousser. Le va-et-vient des Volkswagen de guerre devient plus intense.

— Qu'est-ce que ça va leur coûter comme essence ! murmure le voisin de Ghaleb... et comme ils n'en ont pas déjà tellement !... C'est une affaire !

— Vous croyez que les Juifs se battent réellement ? demande une femme.

— Qui voulez-vous que ce soit ! Les Russes peut-être ?... Ou les Français ?...

La foule ricane à cette évocation des Français dont elle attendait naïvement l'arrivée victorieuse, en septembre 1939.

— Qui aurait jamais imaginé chose pareille, constate la voisine de Ghaleb ; qui pouvait penser que ces misérables Juifs déguenillés se battraient un jour contre les Hitlériens ? Vous avez déjà vu des Juifs se battre autrement que pour vous piquer de l'argent ?

— Parfaitement, madame ! réplique Ghaleb.

La femme le considère plus attentivement et demande :

— Etranger ?

Le fameux charme oriental joue déjà et la femme sourit.

— Je suis de la Palestine. J'ai déjà vu des Juifs se battre et je vous assure que ce sont des lions !

La femme, étonnée, se tait. Ghaleb prête l'oreille aux rumeurs qui montent du ghetto. Il distingue nettement les ordres des chefs de section allemands et ukrainiens qui donnent l'assaut aux nids de résistance fortifiés par les Juifs, mais jamais un cri lancé en yiddish, la langue du ghetto qu'il comprend maintenant bien et parle mal. Les Juifs se battent en silence. Dans ce combat singulier qui se déroule si près de Ghaleb, et dont il ne voit rien, les insurgés répondent par des coups de pistolet espacés, grêles, dérisoires, aux rafales des M.G. allemandes.

L'air s'est enrichi d'un parfum de poudre brûlée qui ne se mélange pas à ceux de l'essence et du bois. Des toitures s'écroulent avec une lenteur majestueuse, provoquant de brèves éruptions volcaniques vite coiffées par un nuage que sous-tendent, pendant quelques minutes, des arcs-boutants de flammes dorées.

Trois petits chars de combat apparaissent et s'engagent sous la porte principale. On entend bientôt le bruit de leurs canons courts et l'écroulement des façades annoncé par un coup de tonnerre qui n'en finit plus de se résorber dans la cascade des pierres cherchant de nouvelles assises en obstruant les rues. Les infirmiers vont et viennent, portant des blessés qu'on évacue par les ambulances municipales. On ne voit jamais sortir un seul Juif.

— Qu'est-ce qu'ils en font ? demande quelqu'un.

— Peuh ! Sur le point d'être pris, affirme un policier, les Juifs se suicident rituellement. Ceux qui se rendent sont fusillés sur place.

— On n'a jamais vu ça ! Ce réveil de nos Juifs ! Incroyable !

La foule ne bouge pas. Prodigieusement intéressée par le spectacle. Du vrai cinéma de guerre ! Ghaleb n'arrive pas à détacher son regard de cette porte qui absorbe et rejette des soldats aux visages tendus, blancs quand ils arrivent, noircis par la fumée des

incendies quand ils sortent, cette porte qui, par sa forme, lui rappelle celles de la vieille Jérusalem. Il sent une grosse boule qui va et vient au fond de sa gorge et une envie de pleurer qui monte en lui par nausées successives. Ce n'est pas sa sensibilité aiguisée qui refuse l'épreuve du feu, mais la douleur qu'il éprouve en constatant que les Juifs, ses frères ennemis — mais frères tout de même — vont périr, retranchés au fond de leurs caves, avec les rats, sans personne pour témoigner sur l'ampleur et le sens de leur sacrifice.

Il ne dit rien à sa maîtresse lorsqu'il rentre, le soir, et repart aussitôt de grand matin. La lutte se poursuit les 21, 22, 23 avril. Le 24, les foyers de résistance ne sont pas éteints contrairement aux prévisions des Allemands qui pensaient avoir raison du ghetto en vingt-quatre heures. Les Juifs tirent toujours !

— Qu'est-ce qu'ils avaient, comme munitions !... Qui leur avait fourni tout ça ? demande un cocher qui vient d'arrêter son fiacre derrière la foule des badauds, toujours aussi dense, aussi constante dans ses manifestations de curiosité un peu sadique.

— Ils les ont achetées parbleu ! réplique l'employé de la voirie qui, à la pioche, attaque les grandes plaques de glace léguées par l'hiver et, pour l'instant, se repose, appuyé sur le manche de son outil... Des Juifs ! Mais c'est fait pour acheter et vendre, oui ou non ?

— Et dire qu'ils pleuraient misère depuis 1940 ! Ça n'a jamais manqué d'argent là-dedans ! réplique le cocher en désignant le ghetto du bout du manche de son fouet.

— Les Juifs ? Eh bien, ils sont plus forts que nous et que les Allemands réunis ! assure un autre... Vous les entendez pleurer un morceau de pain et, en même temps, ils se payent des revolvers à quinze mille zlotys la pièce. C'est le prix. Parfaitement ! Et tout ça pour troubler l'ordre public !

— Taisez-vous ! réplique un employé de la ville. Du moment qu'ils tuent de l'Allemand, ce sont nos amis !

— Vous n'avez pas honte de parler comme ça ! lui reproche le Palestinien.

Le garçon se tait, toute son attention brusquement concentrée sur un spectacle extraordinaire... Au sommet d'un immeuble de quatre étages, assez éloigné, et dont les parties inférieures

flambent, viennent d'apparaître quatre silhouettes. On distingue mal s'il s'agit de pompiers, de policiers ou de Juifs.

— Ce sont des Juifs ! crie un homme qui, juché sur le toit du tramway immobilisé là depuis presque une semaine, possède une paire de jumelles et observe.

Au bout d'un certain temps il annonce :

— Ce sont quatre femmes !

Et encore.

— Je crois même que l'une tient quelque chose dans ses bras...

Un temps.

— C'est un bébé... Oui, oui... Un bébé enveloppé dans des chiffons...

La rumeur de la foule s'apaise, comme sur ordre. Un ordre que nul ne perçoit mais que tout le monde comprend. On n'entend plus que le ronflement des incendies et de rares explosions que relaient des coups de feu isolés, faibles comme des cris d'agonisant. L'odeur de la matière consumée est devenue intolérable. Ce n'est plus celle du bois de charpente ou des pierres surchauffées, mais une marée de senteurs nauséabondes. Comme si, par-delà les murailles, se volatilisait une pourriture séculaire, toutes les ordures accumulées dans le ghetto depuis le Moyen Age en vue d'une purification générale...

Ghaleb repense avec honte à la réflexion de sa maîtresse sur les opérations municipales de dératisation. Quelqu'un vomit près de lui, à petits coups, avec de grands mouvements des épaules. Des jeunes gens montent à l'assaut du tramway et s'installent le plus près possible de l'homme aux jumelles.

— Vous les voyez bien ?... Qu'est-ce qu'elles font ?

L'homme ne répond d'abord pas, observe, puis annonce :

— Le feu vient d'apparaître au troisième étage... Les bonnes femmes ne bougent pas...

Un temps.

— Je vois mal, maintenant... Un rideau de fumée les cache...

— Qu'est-ce qu'elles attendent pour s'échapper ? demande une voix anonyme, lourde d'angoisse.

— Elles ne peuvent pas s'échapper... Sauf par les toits voisins

peut-être... Faudrait qu'elles soient acrobates. Et aussi larguer le bébé...

— Vous les voyez, vous ? demande une femme qui se presse contre Ghaleb... C'est la Polonaise du premier jour qui semblait lui vouloir du bien. Mais, la gorge sèche, il ne pense pas aux encouragements du Koran adressés aux célibataires...

— Je les vois de nouveau très bien, dit-il, ... là, ce grand immeuble en direction du cimetière juif...

— Je ne vois rien, constate la femme après quelques minutes d'intense observation.

— Va t'acheter des lunettes ! crie un gamin qui tire, sur ses yeux, la visière d'une énorme casquette pour diaphragmer la réverbération solaire qui le gêne.

Brusquement la foule pousse un cri, terrible, parce qu'il fédère des milliers d'angoisses anonymes. L'une des femmes vient de sauter dans le vide.

— Elle s'est envolée comme un ange ! assure l'homme aux jumelles... Les bras écartés pour trouver des ailes... Ah ! que c'est long à tomber !... Les autres ne bougent pas... Qu'est-ce qu'elles attendent ? Le feu vient d'entrer dans la pièce du quatrième étage, juste derrière elles...

La foule est tendue comme une corde à son point de rupture et vibre. Ghaleb croit sentir la réalité physique de ces mouvements de l'âme qui la clouent au sol dans une minute d'attente intolérable... Puis, un grand cri, de nouveau...

— Ça y est !... Elles sautent !

Il n'y a plus rien sur le balcon lointain, que flammes et fumée.

Le gamin insolent constate :

— Merde ! Ça n'a pas fait de bruit !

La voisine de Ghaleb incruste ses ongles dans son avant-bras et dit, dans un râle où la pitié le dispute à l'hystérie :

— C'est pas croyable !

La foule s'agite de nouveau et les conversations reprennent leur train. Le thème en est, généralement :

— Ces Juifs, tout de même... qui aurait cru ?

— Vous avez déjà vu ça ? demande la Polonaise.

— Non, madame. Mais ça ne m'étonne pas. Déjà, quand Titus assiégeait Jérusalem, il y a bien longtemps, toutes les

femmes juives se battaient sur les remparts, aux côtés des hommes. Quand elles voyaient la partie perdue, elles se jetaient avec leurs enfants sur les Romains, avec l'espoir d'en tuer encore quelques-uns dans leur chute !

Il dégagea doucement son bras et lui tourna le dos. Un policier en uniforme bleu lui dit, au passage :

— C'est la fin ! Il paraît que les derniers résistants juifs se battent maintenant contre les Allemands dans les égouts du ghetto... Certains ont réussi à s'échapper, comme des rats, vers la forêt de Lomianka.

IV

CONTRAIREMENT AUX PREVISIONS des autorités allemandes et polonaises, une résistance sporadique se manifestait encore derrière les murs du ghetto, dans les derniers jours du mois de mai. Les patrouilles préposées à la mise en place des substances incendiaires, les équipes chargées de dynamiter les pans de murailles encore debout, recevaient parfois un coup de pistolet ou un jet de grenade artisanale. Le ghetto de Varsovie n'était plus que ruine et désolation. Sur ce grand cimetière pesaient des traînées de fumée, une brume de poussière blanche et les relents de cette pourriture séculaire en train de se consumer lentement au fond des caves transformées en bastions par les Juifs dont les corps se décomposaient sous l'eau crachée par les conduites éclatées, parmi les immondices que les égouts refoulaient. La municipalité les faisait inonder périodiquement pour en chasser ces Juifs, vieux de six mille ans, et devant qui les flots de la mer Rouge s'écartaient une fois de plus pour les laisser passer, les eaux n'arrivant pas à remplir les siphons les plus élevés.

Varsovie semblait avoir tourné une page de son histoire. Irène Grabowska et Ghaleb vivaient comme auparavant, l'un dirigeant ses promenades vers le sud de la ville pour échapper à la vision de la cité juive engloutie par la guerre, l'autre usant de longues

heures aux portes des magasins qui distribuaient une nourriture de plus en plus rare.

Ils se retrouvaient le soir devant un maigre repas, puis Irène jouait du piano, Ghaleb l'écoutait, étendu sur un divan, lisant le Koran lorsqu'il ne se plongeait pas dans l'étude littéraire de la langue polonaise. Au-dehors, la nuit étendait sur la ville son drap bleu moucheté d'étoiles, roulait ses parfums puisés dans les champs proches, les forêts qui distillaient l'odeur balsamique des pins. La patrouille passait, annonçant le couvre-feu qui défiait les terreurs de l'An Mille, et s'éloignait, martelant en cadence le pavé des rues... L'homme et la femme éteignaient alors les lumières et se couchaient...

Lumière. Chaleur douce. Irène contemple son « Prince arabe » qui, la guerre achevée, ne peut manquer de lui préférer ces fastes de l'Orient qu'elle actualise naïvement à l'aide de ses lectures d'enfance... Une soirée comme les autres... La patrouille vient de passer... C'est l'heure d'aller fermer la porte de la rue. Brusquement cette porte claque... Pas dans le couloir du rez-de-chaussée. Une main tâtonne sur le bouton de l'huis de l'appartement. Ghaleb se lève et crie :

— Qu'est-ce que c'est ?

Irène qui venait de soulever le couvercle de son piano le laisse retomber et il claque en même temps que la porte. Une silhouette noire et verte se dresse sur le seuil.

— Qu'est-ce que c'est ? répète Ghaleb.

Il rompt lentement vers le fond de la pièce sous la menace d'un fort pistolet que l'inconnu tient à la hauteur de la ceinture, à la manière des gangsters américains. A l'effet de choc, succède, en Ghaleb, une grande paix.

— Si c'est pour de l'argent, annonce-t-il d'une voix neutre, ou bien du beurre, tu perds ton temps. Ici, il n'y a rien !

Silence tendu. Puis la bouche de l'inconnu s'ouvre et apparaissent des dents de jeune loup dont la blancheur éclate dans le visage plâtré comme celui d'un ramoneur.

— Je viens du ghetto, dit-il d'une voix très basse, presque inaudible, comme oblitérée par une fatigue surhumaine... J'ai la patrouille au c... Faut me cacher...

D'un coup d'œil Ghaleb prend la mesure du personnage. C'est un jeune homme qui n'a guère plus de seize à dix-sept ans.

Impossible de distinguer ses traits, ses cheveux, même ses mains qui portent des gants de fange desséchée.

— Donne-moi d'abord ton pistolet ! ordonne Ghaleb.

L'inconnu jette son arme sur la table avec une insolence évidente. Le feu de son regard bouleverse le Palestinien. Il a déjà saisi cette flamme dans l'œil des rabbins miraculeux qui ne faisaient que passer par Jérusalem, arrivaient un soir, pleuraient à l'aube devant le Mur, et repartaient aussitôt vers leur destin... Une flamme effrayante. Un regard de fou disaient les uns. Celui des grands inspirés assuraient les autres. Presque aussitôt, d'ailleurs, cette lumière s'éteint dans les yeux du garçon qui ploie les épaules, tourne le visage de côté, comme pour éviter une gifle qui le sortirait du néant, et répète d'une voix brisée :

— Je viens du ghetto... la patrouille... faut me cacher.

C'est, de nouveau, le ton du Mur des Lamentations. Irène est rentrée dans la pièce. Elle jette un regard sévère sur le visiteur et gronde :

— Pas de Juif chez moi !

Ghaleb se tourne vers elle.

— Voyons... Irène...

— Tu sais que, depuis l'insurrection, c'est la peine de mort pour tout Polonais qui cache un Juif ?... Toi, bien sûr, tu te sens au-dessus de ça !... Palestinien... Grand Mufti de Jérusalem !... Et moi ?

— Je te protège. On ne peut pas rejeter ce gamin à la rue !

Le jeune garçon ne bouge pas et tremble de tous ses membres. Le froid ? La peur ? On ne sait pas.

— Tu t'es échappé par les égouts ? demande Ghaleb.

Le garçon hoche la tête pour confirmer et ajoute, d'une voix brusquement assurée :

— Depuis une semaine je me bats dans les égouts.

Un bruit naît au loin. Le martèlement du fer des talons de bottes sur le pavé de la rue se définit de nouveau et s'affirme en se rapprochant.

— Vite ! Eteins la lumière ! souffle Irène.

Il éteint la lumière. A tâtons, dans l'ombre, le jeune homme cherche son pistolet posé sur la table, le trouve, le saisit et l'arme. Personne ne bouge. Les trois corps rigides ne font plus qu'un dans l'angoisse de l'attente... La patrouille passe. Elle n'en finit plus de passer. Puis le bruit irritant du fer sur la pierre perd de

sa force et s'en va grignoter de plus en plus faiblement le silence, au loin. La femme pousse un profond soupir et redonne la lumière.

— Remets-moi ton pistolet, ordonne Ghaleb.

Le Juif rend le pistolet que le Palestinien glisse dans sa poche. Le feu de la colère farde les joues de la Polonaise. Elle répète :

— Pas de Juif chez moi ! Ghaleb, si tu gardes ce youpin j'irai coucher chez ma sœur et ne remettrai plus les pieds ici ! Je n'ai pas envie d'être fusillée !

Ghaleb paraît incertain quant à la décision qu'il va lui falloir prendre. Silence. Le grand fourneau de faïence luit au fond de la pièce qu'une odeur pestilentielle envahit lentement : celle du Juif qui vient à peine d'émerger des cloaques souterrains.

— On ne peut le laisser dans cet état, constate Ghaleb, il faut le laver...

— Lave-le si tu veux, moi je n'y touche pas, affirme Grabowska.

Ghaleb hoche la tête et dit :

— Je ne te savais pas antisémite à ce point, Irène. Moi aussi j'ai vécu près des Juifs depuis mon enfance et, pourtant, je ne comprends rien à l'antisémitisme.

Elle hausse les épaules.

— Tu avais tes Juifs, nous avons les nôtres... On voit bien que tu ne connais pas nos Juifs ! Mais je puis te dire ceci ; quand bien même ces cochons d'Allemands ne laisseraient qu'un seul Juif à Varsovie, il suffirait à entretenir l'antisémitisme du peuple polonais !

— Passons ! dit Ghaleb. Si tu ne veux pas nettoyer celui-ci, va faire chauffer de l'eau et c'est moi qui lui laverai les pieds.

Il lui lave les pieds dans la cuisine, lui fait signe d'enlever ses loques pourries, lui tourne le dos en disant :

— Tu fais le haut toi-même. Je ne veux pas voir ton machin, bien que je sois circoncis comme toi.

Il rentre dans la salle à manger. Irène considère le bout de ses doigts avec affectation. Ghaleb se tait. Le temps passe. On n'entend que le clapotis de l'eau dans la pièce voisine. Ghaleb crie au Juif :

— Enfile les vêtements que je t'ai laissés.

Puis, semblant réfléchir pour son propre compte...

— Il faudra couper le bas des pantalons et des manches car, si

ça peut aller pour la carrure, il est tout de même plus petit que moi.

Silence, de nouveau. Le Palestinien réfléchit encore, prend la main d'Irène et lui demande :

— Selon toi quel est le maître de cette maison ?... Je ne veux pas dire : le propriétaire ! J'entends quelque chose de plus... disons... de plus profondément défini... Responsable de la maison devant Dieu, par exemple...

La femme tourne vers lui son visage d'amoureuse et répond :

— C'est toi, bien sûr ! Toi mon « Prince arabe » !

Il élève la main de la femme jusqu'à ses lèvres et l'embrasse.

— Merci, Irène. Puisque tu reconnais ma responsabilité suprême, je dois donc te parler d'une certaine loi de mon pays. Quand un étranger qui a faim ou peur, et même quand il n'a ni faim ni peur et qu'il revendique seulement sa qualité d'étranger en frappant à la porte d'un musulman, celui-ci en devient immédiatement responsable durant le temps qu'il va rester sous son toit... Que le protecteur soit prince ou cireur de bottes, que l'étranger soit de ses amis ou de ses ennemis, cela ne change rien à l'affaire... Je dois le protéger, même au péril de ma vie. Aucun musulman n'a jamais failli à cette tradition ! Tu comprends maintenant pourquoi je vais garder ce petit Juif ?

Irène Grabowska soupira et dit :

— Je comprends, Gahleb. Et si nous avons des histoires avec les Allemands ?

— Rassure-toi, il ne restera pas longtemps ici. Dans trois jours je partirai pour Leipzig avec lui. Là-bas, mon ami l'abbé Pelletier connaît des filières pour le faire passer en Hongrie où les risques seront moins grands pour lui qu'en Pologne, pays antisémite par excellence, n'est-ce pas Irène ? Là, d'ailleurs, je ne comprends toujours pas. Depuis des siècles Arabes et Juifs cohabitent en Proche-Orient et s'en trouvent bien. Sans doute y a-t-il beaucoup d'Arabes et peu de Juifs. Peut-être ceci explique-t-il la raison de cet équilibre que vous ne connaissez pas ici. Le Juif de Palestine a toujours recherché la protection de l'Arabe. Cette protection, il devait traditionnellement la payer, soit sous forme de services rendus, soit sous forme d'argent, et il n'y manquait jamais. Nous allons respecter la tradition jusqu'au bout. Fais venir ton Juif polonais !

-:-

L'homme qui sortait des profondeurs telluriques reparut. Lavé, habillé de vêtements même trop longs qui lui donnaient l'apparence d'un paillasse, il se montrait sous un jour moins misérable.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Ghaleb.

— Preuss... Yehuda Preuss !

— As-tu de l'argent ?

Yehuda Preuss se redressa et répondit avec insolence :

— Ça ne vous regarde pas !

Ghaleb haussa les épaules.

— Bien sûr ! C'est toi que ça regarde. Tout dépend de ton choix : vivre ou mourir ?

Le Palestinien fut pris d'un doute... Il contemplait le garçon qui n'avait pas terminé sa croissance, mais semblait destiné à s'accomplir à travers une taille moyenne, un buste court et très fort, des mains de terrien, un visage carré, front bas surmonté d'un casque de cheveux aussi roux que les taches saupoudrant le visage tranché par un nez long et pointu, entre des oreilles à peine décollées et des yeux inquiétants, d'un bleu métallique, plus durs que l'acier, mais qui, de temps à autre, perdaient leur puissance au profit d'ombres posant sur les prunelles une taie d'angoisse et comme le reflet d'un désespoir inextinguible...

— Tu n'es peut-être pas Juif, après tout ? murmura Ghaleb.

— Dans ce cas, qu'est-ce que je faisais dans le ghetto ?

— C'est vrai ! acquiesça le Palestinien.

— Il est Juif ! cria Irène Grabowska avec un accent de triomphe et d'hostilité... Regarde sa lèvre inférieure énorme et qui pend ! Moi, dans une rue de Varsovie, je l'aurais tout de suite identifié comme Juif parmi dix mille Polonais !

Le regard s'éteignit. Le garçon parut se tasser sur lui-même, comme s'il essayait de rentrer sous terre par quelque manœuvre cabalistique. Il fouilla dans les poches de la veste prêtée par Ghaleb et qui venaient de se remplir des menus objets extraits des loques pourries abandonnées dans la cuisine. Il en retira une énorme liasse de billets de banque polonais et une masse de bijoux qu'il posa sur la table.

Irène Grabowska suffoquait au fur et à mesure que s'élevait devant elle le tas de bracelets, bagues, boucles d'oreille, montres souillés par la boue.

— Eh la !... Eh la !... On ne s'embête pas dans les égouts du ghetto ! Quel voyou ! Quel bandit ! Il a sûrement volé tout ça sur les cadavres !

— C'est ce qui reste du trésor de guerre de Haschomer Hatzaïr, murmura le jeune Juif.

— Was ? demanda Ghaleb.

La conversation avait insensiblement glissé du polonais à l'allemand, langue dans laquelle le jeune Yehuda Preuss paraissait beaucoup plus à son aise. Ghaleb lui en demanda la raison.

— Je suis né à Berlin, près d'une caserne, de père inconnu et de mère juive. Jusqu'en 1935 nous avons vécu là-bas. Je parle donc mieux l'allemand que le yiddisch du ghetto. Ma mère y tenait beaucoup.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue ?

— Nous avons quitté l'Allemagne après l'arrivée des nazis au pouvoir, pour nous réfugier à Varsovie. Elle y possédait encore de la famille. Ces chiens d'Allemands l'ont embarquée en 1941.

Il y eut un moment de silence hanté par des milliers de fantômes. Le regard d'Irène Grabowska pesait lourdement sur le jeune Juif.

— En somme, si je comprends bien, ta mère faisait la putain à Berlin, gronda la Polonaise, là-bas ça ne manquait pas d'anciens grenadiers de la garde impériale qui ont la couleur de tes yeux !

Elle n'ajouta rien. Une automobile passa dans la rue, avec un fracas qui ne pouvait être que celui d'un engin militaire. Yehuda Preuss chercha, des yeux, le revolver que Ghaleb avait confisqué et, ne l'apercevant point, se tassa sur lui-même tandis que les ombres du désespoir envahissaient son regard d'animal pourchassé. La voiture ne s'était pas arrêtée bien que vraisemblablement lancée à la recherche du jeune Juif. Le silence recouvrit une fois de plus la ville confinée dans ses terreurs médiévales.

— Je suis inquiet au sujet de ma mère ! murmura Preuss.

— Tu as bien tort et ferais mieux de prier pour le repos de son âme, si tant est qu'elle en possédât une, trancha la Polonaise... Jamais un Juif de Varsovie n'est revenu de l'Est !

Un nouveau mur de silence s'édifia entre eux. Ghaleb comptait

lentement les liasses de billets. Il y en avait pour trois cent mille zlotys. Puis il releva la tête, plongea ses yeux dans les yeux du Juif et demanda :

— Ce trésor de guerre... comment l'avez-vous constitué ?

Yehuda Preuss hésite à répondre pendant quelques secondes, puis se décide.

Dès que l'Organisation juive de combat s'était formée, en octobre 1942, il y avait adhéré avec tout son groupe de Haschomer Hatzaïr.

— Tu ne m'as toujours rien dit sur ce Haschomer Hatzaïr ?

— C'est l'organisation des scouts sionistes.

Le Palestinien sursaute. Son visage se ferme. Ses sourcils noirs se rassemblent résolument en une barre unique qui souligne le front, accuse l'hostilité du regard. Sa main repousse la liasse de billets loin de lui. Il dit lentement :

— Ainsi tu es sioniste ?... J'ai bien envie de te rendre cet argent tout de suite et de te flanquer à la porte.

Yehuda Preuss ne bronche pas. Ghaleb reprend.

— Ainsi tu veux partir pour la Palestine ?

— Oui. C'est la terre de nos pères.

Irène Grabowska ricane.

— La terre de ton père prussien ou celle de ta mère juive ?

— Je suis fils d'Abraham !

— Et tu comptes sur moi pour arriver jusqu'à Jérusalem ?

— Je ne sais pas.

— As-tu entendu parler d'un certain Grand Mufti de Jérusalem qui mène la lutte contre le sionisme ?

— Jamais.

— Sais-tu que je suis l'un de ses secrétaires ?

— Non.

— Peu importe ! Continue ton histoire.

-:-

Mordekhaï Anielewicz, futur commandant de l'insurrection et, comme lui, membre d'Haschomer Hatzaïr, le trouvait trop jeune pour entrer dans les groupes de combat, aussi l'avait-il placé dans la section : achat et transport d'armes. Avec quelques camarades possédant comme lui le type « aryen », il assurait la liaison entre

la ville polonaise et le ghetto, transportant des pistolets ou des grenades. La police l'avait arrêté à plusieurs reprises, mais par chance pure, trouvé les mains vides. Elle le relâchait toujours à cause de ses cheveux roux, ses yeux bleus et les faux papiers garantissant ses origines « aryennes ».

Acheter des armes exigeait beaucoup d'argent. Les Juifs pauvres de Haschomer Hatzaïr rançonnaient donc les Juifs riches du quartier des Echoppes, les traîtres et les collabos qui ne manquaient pas dans le ghetto.

— Une fois, dit-il lentement, nous en avons tué quatre et confisqué leur argent... Il n'y a pas longtemps. En février. Quatre agents de la Gestapo qui faisaient la bringue chez un copain, au 38 de la rue Swientojerka... Nous sommes arrivés à huit. Notre chef leur a dit : Enlevez vos vestes ! On a fouillé les vestes. Beaucoup d'argent allemand et un pistolet FN 7.65... C'étaient Pawell Wlodawski, Arek Weïntraub, Mangiel... Et le dernier... C'était une femme : Lidia Radziejewska. Jamais je n'oublierai leurs noms...

Ghaleb demande :

— C'est toi qui les a exécutés ? La femme aussi ?

— Je ne sais pas. On tirait tous en même temps !

— Quels bandits ! gronde la Polonaise.

Puis, tournée vers Ghaleb.

— Reste avec lui. Je ne peux pas entendre des histoires pareilles. Je vais me coucher... Donne-lui tout de même à manger. Sers-le ! Moi je refuse même de lui tendre un verre d'eau. Il reste des choux et du lard dans le placard de la cuisine.

La femme se retire. Yehuda Preuss engloutit la nourriture avec une rapidité stupéfiante et murmure, comme pour s'excuser :

— Depuis deux jours je n'ai même pas eu le temps de bouffer du rat.

Un haut-le-cœur soulève Ghaleb.

— Du rat ? Quelle horreur !

— Ça se mange. Le plus difficile, c'est de les attraper.

Le choc de l'actualité ouvre des perspectives lointaines. Le Palestinien murmure :

— C'est vrai que les Juifs ont déjà accompli l'impossible ! Flavius Josèphe — encore un collaborateur de l'ennemi,

monsieur Preuss (1) — signale bien qu'une femme juive avait dévoré la moitié de son propre bébé, gardant le reste en conserve, pour prolonger la résistance de Jérusalem !

Il se tait. Yehuda Preuss se lève, le visage décomposé, et disparaît dans la cuisine où il vomit, revient et s'excuse du bout des lèvres. Pendant plusieurs minutes ses yeux fouillent les recoins de la pièce, lourds de méfiance, comme si l'ennemi s'embusquait dans quelque angle obscur, prêt à lui sauter à la gorge, l'enchaîner, le déporter vers ces espaces de l'Est d'où l'on ne revient pas. Il commence, à voix très basse...

— Je suis inquiet...

Il n'ajoute rien. Son regard parle pour lui en se défendant contre une hostilité universelle qui prend successivement des visages d'Allemands, de Polonais, Lettons, Russes, Ukrainiens, qu'il essaye d'effacer, l'un après l'autre, dans l'ombre, devant lui. Puis il complète sa pensée.

— Je suis inquiet, monsieur... parce que vous ne me flanquez pas à la porte... Que me voulez-vous ?

Ghaleb ne lui répond pas directement et constate :

— Tu parles très bien l'allemand. Tu parais cultivé malgré ton jeune âge. Où as-tu trouvé le temps et les moyens de t'instruire dans des circonstances aussi défavorables ?

— Presque dans chaque immeuble du ghetto, il existait une école. Jusqu'à l'insurrection un Juif pouvait s'instruire dans n'importe quel domaine. C'est là, monsieur, ce qui nous sépare des Polonais ignares et qui nous en fait haïr.

— Je comprends, dit Ghaleb.

Puis.

— Tu parles de haine ? Dis-moi comment en es-tu arrivé à détester les Allemands à ce point ? Personnellement je ne les aime pas, mais tout de même...

Preuss réfléchit et son visage se ferme graduellement, ses yeux prennent un éclat bleu insupportable pour le Palestinien qui baisse les siens et pense : ce jeune Juif possède un regard d'assassin... mais je me trompe peut-être par simple référence à cette histoire d'exécution qu'il vient de raconter et relève de l'affabulation ?

(1) L'historien juif auquel nous devons le meilleur témoignage sur le siège de Jérusalem, par Titus. Il passa dans le camp romain avec une facilité qu'on lui reproche encore en Israël de nos jours.

Yehuda Preuss répond. Sa première rupture avec les Allemands se situe en 1939... Il a vu une bande de soldats hilares couper la barbe d'un rabbin dans une rue de la ville... Ensuite la déportation de sa mère qu'il suivit en pleurant jusqu'à l' « Umschlagplatz » sans rien pouvoir tenter pour la retenir. La troisième fois c'était rue Chlodna. Cette rue occupait une position particulière. Ses deux trottoirs faisaient partie du ghetto, mais pas la chaussée car elle constituait une voie de passage entre deux secteurs « aryens » de Varsovie ! Puisque les Juifs n'avaient pas le droit de quitter le ghetto ils ne pouvaient théoriquement traverser cette chaussée. Passer d'un secteur à l'autre du ghetto constituait donc une infraction. Yehuda Preuss ricane :

— C'est ce qui sépare aussi Kant de Hitler. L'école m'a fait admirer le premier et la guerre haïr le second !

Il a craché en prononçant le nom fatal et reprend son explication. Pour résoudre l'effrayante contradiction interne du règlement les Allemands plaçaient un gendarme polonais en un point désigné de la rue Chlodna et il faisait traverser les Juifs quand ça lui plaisait, mais sous réserve qu'ils le fassent à genoux !

— Et tu es passé à genoux ? demande Ghaleb.

— Une seule fois, monsieur, et le gendarme m'a donné un coup de pied au derrière, juste prix de ma lâcheté !

Yehuda Preuss se tait et, d'un revers de main, efface la larme qui perle au bord d'une paupière. Il reste muet durant plusieurs minutes, comme buté, l'œil dur, le sourcil froncé puis reprend :

— La dernière fois, c'était en janvier... Après une première révolte qui ne fit guère de bruit, mais beaucoup de victimes parmi nous... Les Lettons avaient fusillé quarante de mes camarades assiégés dans une maison. Beaucoup de cadavres, jetés par les fenêtres, gisaient dans la rue. Le lendemain, la police de sécurité allemande est venue. Je me suis trouvé pris dans une rafle et commandé de corvée. Quand nous sommes arrivés au carrefour des rues Zamenhof et Niska j'ai reconnu, allongé dans le caniveau, le corps de mon ami Elek, Elie Rozanski... Moins heureux que notre chef Mordekhaï échappé la veille de justesse, Elek avait succombé à ses blessures, sans oublier de confier son

arme à des camarades, avant la fin... Un gendarme m'a désigné le corps en disant :

— Enlève-moi cette merde de là !

C'est tout...

Ghaleb rêve, la tête basse. Un coup de feu éclate au loin et le jeune Juif sursaute.

— Je suis inquiet, reprend-il, parce que la patrouille doit encore me rechercher. Vous avez entendu ? Elle vient peut-être de tuer un Juif innocent à ma place !

Le Palestinien murmure.

— Mais qu'est-ce que l'innocence dans un monde où un gendarme polonais tient le cadavre d'un héros pour de la merde ?

D'autres coups de feu, plus éloignés, poignardent la nuit. Les deux hommes ne parlent plus et examinent mentalement diverses hypothèses sur ce qui se passe dans les rues de Varsovie... Juifs échappés par les égouts, comme Yehuda Preuss, rejoints et exécutés sur place ?... Simple infraction au couvre-feu, sanctionnée par des tirs d'intimidation... Règlements de compte entre bandits ? Preuss dit :

— Monsieur, redonnez-moi mon pistolet !

— C'est inutile, personne ne viendra te chercher ici !

— Mais pourquoi me cacheriez-vous ? Je ne comprends pas et ça m'inquiète. Votre femme déteste les Juifs et je n'ai aucune raison de croire que vous les aimiez. Alors ?

Ghaleb doit lui expliquer la loi musulmane comme il vient de le faire pour Irène Grabowska, mais cela ne le rassure qu'à demi.

— Seulement, poursuit Ghaleb, tu dois me payer pour cette protection.

— Je n'ai plus d'argent. Vous m'avez tout pris !

— Je ne t'ai rien pris. Cet argent et ces bijoux restent ta propriété, donc celle de ton organisation sioniste. Une fois prélevés tes frais de voyage et la prime, sans doute importante, que demanderont les passeurs de frontière hongrois, tu disposeras librement du reste, sauf, bien entendu, pour acheter de la terre en Palestine. Notre terre n'est pas à vendre ! Bien. Maintenant paye. Le contrat d'assistance coûte un zloty.

Un peu irrité Yehuda Preuss désigne les paquets de billets posés sur la table.

— Payez-vous directement... A moins que vous ne me fassiez crédit ?

Il sourit pour la première fois depuis son arrivée. Ses mains s'animent et Ghaleb reconnaît, dans ces gestes, ceux des marchands drapiers palpant la marchandise pour mettre en valeur le moelleux de la laine ou l'onctuosité du lin. Il lui semble respirer brusquement une atmosphère de bazar oriental et, au lieu de combler ses nostalgies, cela l'irrite. Il crie :

— Ah ! Non ! Pas de pilpoul avec moi !

Interdit Yehuda Preuss se tait et baisse la tête.

Ghaleb constate.

— Ce zloty symbolique... je ne peux le prendre dans ton magot dont la plus petite coupure est de dix zlotys ! Que faire ?

— Faites-moi la monnaie, propose le jeune Juif.

Ghaleb se frappe le front et rit.

— Tiens ! Je n'y avais pas songé !

Il retire un billet de dix zlotys d'une liasse du trésor de guerre, ouvre son porte-monnaie, compte la monnaie correspondante sur la table, désigne les pièces à Yehuda Preuss :

— Maintenant tu prends un zloty et me le donne, de la main à la main. Il faut que nos mains se rencontrent pour que l'opération soit valable !

Yehuda Preuss se lève, s'avance, prend l'argent et tend la main.

— C'est bien, dit Ghaleb. Maintenant te voilà sous la protection d'un musulman jusqu'à Leipzig. Dans trois jours nous partons et, là-bas, je te remettrai entre les mains d'un curé qui te poussera jusqu'à la frontière hongroise. Puis tu iras te faire pendre ailleurs. Tu ne bouges pas d'ici jusqu'au moment du départ.

Un coup de feu éclate, tout près, sans doute dans la rue Zelatna elle-même. Les deux hommes se taisent, l'oreille dressée pour percevoir à temps l'approche des pas qui confirmeront l'alerte en leur donnant le temps de s'échapper par le jardin. Au loin, une sourde rumeur souligne le passage des convois d'armes et de déportés en marche vers la Russie.

V

LE « LAGERFUHRER » PENETRA dans la chambrée et, de sa voix de commandement qui semblait toujours promettre la victoire ou la mort pour faire remarquer à quelque Français requis par le « Service du travail obligatoire en Allemagne » qu'on ne déjeune pas en gardant son chapeau sur la tête, dit à l'abbé Pelletier :

— On vous demande à l'extérieur !

Surpris, Roland Pelletier acheva sa tartine de pain gris, rangea sa gamelle et son gobelet de fer battu dans l'armoire, en ajusta le cadenas et traversa la chambrée.

Elle occupait le rez-de-chaussée d'un ancien hôtel devenu « Concordia Werkheim » depuis la militarisation obligatoire du IIIe Reich et abritait cent cinquante Belges wallons et Français, ouvriers aux usines Junker. Haute de plafond, divisée en réfectoire, dortoir de lits à double étage et cernée d'armoires individuelles, l'un de ses murs conservait les traces d'un séjour des « SS Flamands », un « Heil Hitler » peint en lettres rouges, énormes, qui ne traduisaient en aucune manière les sentiments des occupants actuels !

— Embrasse ta gonzesse pour moi ! dit l'un d'eux.

— Merde, assura un autre, si Pelletier fricote maintenant avec des souris, y a plus qu'à se faire jésuite !

Cette expression revenait souvent dans les entretiens de cham-

brée. Elle assignait une sorte de frontière aux situations insolites... Si l'ouvrier requis assurait un rendement élevé dans son travail, si le marché noir se fermait, s'il fallait respecter les instructions du « Lagerführer » ou crier « Heil Hitler ! », si Roland Pelletier recevait maintenant des filles au camp, eh bien : « il n'y avait plus qu'à se faire jésuite » ! Cela faisait sourire intérieurement le père Pelletier plus qu'aucun autre car, jésuite, lui l'était effectivement ! Mais peu de camarades connaissaient son état de prêtre, et aucun son engagement dans la célèbre Compagnie.

Il sortit et aperçut Ghaleb assis sur un banc de bois rustique. Il pensa : les copains ne se trompent qu'à demi en me soupçonnant de rencontrer des filles. Le secrétaire du Grand Mufti recèle une part importante de féminité. Peut-être marche-t-il « à voile et à vapeur » comme tant d'Arabes ? Il évoqua cette perspective sans que rougisse son âme, comme elle n'y aurait pas manqué, quelques années plus tôt, au Grand Séminaire. Mais depuis sa plongée volontaire dans l'océan populaire il en avait vu bien d'autres !

Il s'avança, la main tendue vers Ghaleb.

— Salut camarade !

Le Palestinien prit cette main et la serra avec une énergie qui démentait la douceur du visage, les joues roses, la barbe follette, le trait unique des sourcils dessinés avec la grâce que les gravures orientales prêtent à ceux des femmes des sultans ommayades.

— Bonjour frère !

Le père Pelletier sentait son âme fondre chaque fois que Ghaleb l'appelait son frère, comme à Berlin où les hasards de l'exode les avait rassemblés au début de leur exil en Allemagne. Il était venu en effet chez l'ennemi, volontairement, pour répandre cette fraternité dont il débordait et, en trouver l'écho chez un Musulman, le confirmait dans la valeur de son apostolat particulier.

Ils se mirent à marcher sur la pelouse qui cernait les bâtiments. Ghaleb s'étonnait de trouver son ami beaucoup plus grand que lui. La haute taille de Pelletier ne l'avait pas impressionné à Berlin autant qu'ici. Avait-il maigri à ce point de donner à ses épaules cette place isolée et proéminente qui faisait, de sa silhouette, une sorte de balai renversé ?

— En effet, j'ai maigri, confirma le prêtre. C'est que je tra-

vaille comme tourneur dans les équipes de nuit. Le jour je m'occupe des copains. Le dimanche je tourne autour de Leipzig pour collecter les âmes errantes. Finalement je dors à peine quelques heures. Mais je me porte fort bien !

Ghaleb en fut persuadé en scrutant le visage à la peau tendue mais saine, un visage ouvert qui rayonnait sous les yeux gris abrités derrière de fortes lunettes qui en corrigeaient la myopie sans éteindre leur faculté de présence. Ils conféraient à l'abbé Pelletier une vivacité singulière, une finesse quelque peu redoutable parce que lucide. La douceur du geste, parfois portée à la limite de l'onctuosité, s'évadait de temps à autre dans une accélération tranchante, la main commandait, décidait, rejetait puis, de nouveau, absolvait...

Il ne semblait pas s'appuyer sur ce fond de bonté bourrue qu'on trouve chez certains prêtres d'origine paysanne, mais plutôt s'éclairer à quelque flamme mystique, tantôt vivace, tantôt hésitante, inquiète de sa propre puissance par rapport aux profondeurs qu'elle consumait. La joie qu'il affichait provenait plus d'une discipline apostolique à fins communicatives que d'un réel contentement de soi et servait parfois de masque aux déchirements intérieurs. Ce personnage singulier inquiétait les ouvriers volontaires ou requis dont il avait recherché la société lorsqu'ils ignoraient son état de prêtre, mais subjuguait ceux auxquels il le révélait.

Les deux hommes allaient et venaient sur les abords de « Concordia Werkheim », parlant de la pluie et du beau temps, comme si Ghaleb sentait la nécessité de laisser mûrir la question que son ami ne pouvait manquer de lui poser quant à l'objet de sa visite. Enfin il se décida :

— Je vous apporte un colis, dit-il lentement.

Roland Pelletier s'étonna discrètement en jetant un coup d'œil sur les mains vides de son ami.

— Un colis ? Il serait le bienvenu pour mes copains. Mais je ne vois pas...

— C'est très particulier. Très encombrant... Il m'était impossible de l'amener jusqu'ici...

Ils firent encore quelques pas et Ghaleb se décida :

— C'est un jeune Juif. Un hasard l'a placé sous ma protection. Mais il m'est impossible de le garder à Varsovie. Les Polonais, voyez-vous, semblent posséder un sixième sens pour détecter un Juif sous n'importe quel camouflage, dans n'importe quel abri. Et une haine si ancienne, tellement implacable, que tout Juif découvert est aussitôt livré aux Allemands !

Roland Pelletier n'avait pas bronché à l'annonce faite sur la nature du colis. Il risqua encore quelques pas et dit :

— Naturellement ce n'est pas très honorable pour une nation comme la Pologne !

Puis :

— Je vois ce que vous attendez de moi.

Ils se turent. Les oiseaux chantaient autour d'eux la gloire du printemps. Au parfum des fleurs se mêlaient des saveurs artificielles de tôles recuites, limaille chaude, caoutchouc brûlé, soufflées par les ateliers de Junker proches de la ville. Puis, le foyer du camp libéra un flot de travailleurs en cotte bleue, chaussés d'espadrilles pour la plupart et qui se mirent en marche, sans conviction, en direction de ces bâtiments arasés sous d'épais nuages roux.

Ghaleb et Pelletier attendirent que cette foule se soit dissoute pour reprendre leur entretien.

— Où est votre Juif ? demanda le père.

— A la station centrale... A la consigne. Je veux dire au Foyer des soldats en transit.

Pelletier sursauta.

— Avec les soldats ? Vous êtes fou !

Ghaleb souriait.

— Non... C'est toujours l'objet le plus exposé qu'on aperçoit après les autres. Mon protégé voyage avec des papiers de l'armée. Sous couvert de la délégation musulmane pour l'organisation de la division « Handschar ». Je le couvre à peu près efficacement, mais il m'est impossible de le pousser jusqu'à la frontière hongroise. Alors j'ai pensé que vous pourriez assurer le relais ?

Roland Pelletier fronçait le sourcil.

— Nous ferons l'impossible, dit-il lentement, mais c'est risqué. La Gestapo me surveille étroitement comme tous les prêtres envoyés par Mgr Rodhain dans le service du travail... Nous sommes vingt-cinq pour toute l'Allemagne, sa tâche n'est donc pas difficile ! Qu'est-ce qu'il est en train de faire, au Foyer du soldat, votre jeune Juif ?

— Je suppose qu'il mange, fume, boit et nous attend.

— Et si quelqu'un l'aborde en parlant allemand et qu'il réponde en yiddisch ?
— Il parle très bien l'allemand et il est rusé !
Le père Pelletier tenait son menton entre ses doigts dans une attitude de profonde réflexion.
— Mes moyens sont limités, pour ne pas dire nuls, affirma-t-il... Garder ce garçon ici est hors de question. Le faire engager directement par Junker ? Il lui faudrait des papiers de Volksdeutsch. Qui pourrait nous procurer ça ?
— Personne. Il s'agit de le mettre en sûreté aussi vite que faire se peut. Je ne vois que la Hongrie. Est-ce possible ?
Roland Pelletier hésita.
— Disons que ce n'est pas impossible.
Puis il contempla longuement le Palestinien, les yeux dans les yeux, comme pour lire jusqu'au fond de son âme, et dit lentement :
— Vous savez que, dans cette affaire, nous risquons le K.Z. et peut-être plus (1) ?
— Je le sais, mais le Prophète — que son nom soit béni — ! n'a-t-il pas dit : « Ceux qui, à la foi, ont joint le mérite des bonnes œuvres, habiteront les jardins qu'arrosent des fleuves, séjour de la félicité suprême (2). »
Roland Pelletier répliqua, du tac au tac, et en souriant :
— Ce Juif doit pouvoir nous dire, lui aussi, un jour : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli (3)... » Allons le chercher !

-:-

Ils montèrent dans un tramway pour regagner le centre de Leipzig. En passant devant l'église de la Trinité Ghaleb dit :
— Vous avez de la chance ! Moi je ne rencontre pas, ici, une mosquée à chaque coin de rue !
Le père Pelletier lui prit la main, la serra fortement et affirma sur le ton de l'émotion la plus vive :
— Camarade, cela n'aura bientôt plus d'importance ! Le

(1) K. Z. camp de concentration.
(2) Koran LXXXV - 11.
(3) Saint Matthieu XXV - 35.

monde entier va reprendre la parole de saint Paul : « Vous êtes du Christ, il n'y a donc plus parmi vous de Grecs et de Gentils... » Cette unité il s'agit de la réaliser dès maintenant en nous tutoyant. Qu'en penses-tu ?
Ghaleb rougit légèrement et répliqua sur un ton enjoué :
— Les Juifs et les Chrétiens disent : « Embrassez notre croyance si vous voulez être dans le chemin du salut (1). » Je me méfie donc un peu de ce prosélytisme ! Déjà, lorsque vous êtes entrés dans Jérusalem, avec vos Croisés, c'était pour réaliser l'unité et vous la fîtes instantanément. En passant au fil de l'épée toute la population, y compris femmes et enfants et jusqu'aux chrétiens locaux, pour faire bonne mesure !
Pelletier fronça le sourcil.
— Je sais ! Mais il s'agit précisément de renier cette forme d'Eglise conquérante ! Et nous la détruirons, dans la future unité évangélique !
Ils descendirent du tramway et poursuivirent à pied en direction de la station centrale du chemin de fer. Les jardins de la ville embaumaient l'air sec et léger. Ghaleb s'arrêta devant le parterre de tulipes qui cernait l'hôpital Saint-Georges et dit :
— Je n'ai jamais vu de tulipes à Jérusalem. Cependant les collines de Judée doivent, en ce moment, se couvrir de fleurs que le soleil brûlera très vite. Tu ne connais pas la Palestine ?
— Non.
— Quand cette stupide guerre prendra fin, tu viendras chez moi. Nous irons ensemble à travers les saintes collines...
Ils repartirent en direction de la gare où Yehuda Preuss les attendait, le visage à demi caché derrière un journal.
— Je me méfiais, leur dit-il, surtout de ce type en civil, là-bas, qui se mêle aux soldats. C'est bien entendu un agent de la Gestapo !
Ils remontèrent dans un tramway et s'installèrent loin les uns des autres pour diminuer les conséquences d'une interpellation. Puis un ouvrier français prit place dans la voiture à la station qui desservait le camp des usines Junker, reconnut l'abbé Pelletier, vint s'installer auprès de lui. Ils s'entretinrent à voix basse jusqu'à la fin du voyage et le prêtre lui remit un petit objet que le requis enferma dans sa main avant de l'élever jusqu'à la hau-

(1) Koran II - 129.

teur de sa bouche, par un geste qui pouvait passer pour celui d'un homme bien élevé réprimant un bâillement en public. Très intrigué Ghaleb revint sur l'incident dès qu'ils mirent pied à terre.

— Rien de mystérieux là-dedans, expliqua le jeune jésuite, j'ai seulement confessé et fait communier ce camarade. Ce que je lui passais, de la main à la main ? Mais, l'hostie, bien entendu.

— Ah ! je comprends, dit Ghaleb. Mais je ne savais pas que les catholiques célébraient ainsi, dans la rue. Et la messe également ?

— Egalement. Je célèbre au bord d'une route, avec les anciens scouts, les gars de la J.O.C., les pépères de l'Action Catholique qui me suivent... J'ouvre ma valise-chapelle et je célèbre. Crac ! C'est fait ! Les Boches n'ont pas le temps de comprendre. C'est comme cela que j'arrive à maintenir, parmi les déportés, quelque chose qui ne peut pas mourir : la présence du Christ. J'essaye humblement de me faire Christ parmi les païens qui m'entourent, en travaillant comme eux, en souffrant au même titre qu'eux. A côté de cette participation, vois-tu, la messe, les confessions, tout le rituel devient presque secondaire... Entendre qui et quoi en confession ?... Apprendre qu'ils sont malheureux ? Parbleu ! Je le sais bien ! Je participe à leur malheur par mon âme et par ma chair. Le Bon Dieu n'a pas besoin de me faire un petit dessin !

— Et c'est comme ça partout dans ton Eglise ?

— Penses-tu ! Nous sommes deux douzaines à tenter cette expérience d'une nouvelle dimension sacerdotale ! Et il nous a fallu une permission spéciale de nos évêques...

Ghaleb paraissait étonné.

— Chez nous de tels problèmes ne se posent pas. L'Islam fait partie de la vie quotidienne. La mosquée n'est pas seulement une maison de prière, mais aussi maison commune, salle d'étude, salon de thé et les Oulemas se chargent des soucis de tous.

Pelletier haussa les épaules.

— En Europe, l'Eglise s'est réfugiée dans la sacristie et le confessional. Nos chrétiens vont à l'église par simple politesse. Ils nous craignent encore mais ne nous aiment plus ! C'est le drame de l'Eglise figée dans ses hiérarchies, ses traditions, sa monstrueuse fortune temporelle. Le siècle se fait sans elle qui possède tout, sauf l'essentiel : une loi d'amour vivante ! L'amour n'est

plus qu'un mot que le prêtre fait rimer avec « toujours », comme le versificateur qui se prend pour un poète ! Voilà pourquoi je suis venu en Allemagne parmi les pauvres, pour répondre à l'invitation de saint Jean : « Petits enfants, n'aimons ni de mots, ni de langue... mais en actes véritablement... »

Le père Pelletier parlait maintenant très fort et allongeait le pas.

-:-

Tramways sonores. Banlieues fleuries. Foules bleues d'ouvriers. Foules vertes de soldats. Ghaleb, Pelletier et Yehuda Preuss se glissent entre ces décors mouvants, à la recherche d'un asile qui se refuse. Ils ont tout d'abord sollicité le supérieur d'une maison de retraite des Dominicains. Pelletier le connaît bien et l'estime d'autant plus qu'il abandonne souvent la robe blanche, comme lui la soutane, pour la tenue civile.

— C'est un maître homme, souffle-t-il à Ghaleb, tandis qu'ils font antichambre... et qui n'hésite pas à rentrer dans le monde, sans pour autant cesser de donner la main à Dieu !

Parois tapissées de lambris sombres. Dalles noires et blanches. Salle de réunion où la rigueur monacale le dispute au confort suranné du XVIIIᵉ siècle. Une odeur exaltante de cire fraîche monte du plancher.

Une semaine plus tôt le père Pelletier disait sa messe dans la chapelle des Dominicains, passait sa journée du dimanche avec les Pères, prenant, à travers eux, la mesure des libertés que le IIIᵉ Reich laissait à ses Eglises. Pas d'Action Catholique. Pas d'écoles confessionnelles. Pas d'œuvres sociales. En somme une Eglise réfugiée dans la sacristie, comme celle de France. Mais sur ordre et non par éloignement volontaire du monde !

— Les Dominicains résistent à cette poussée vers l'intemporel, dit-il à Ghaleb ; songe qu'eux célèbrent déjà la messe face au peuple... *versus ad populum !*

Le Palestinien, ignorant tout des problèmes intérieurs de l'Eglise, ouvrait de grands yeux noirs étonnés.

Le supérieur les avait reçus avec sa chaleur coutumière, tout en exprimant l'angoisse et l'impuissance qui l'assaillaient devant la perspective de cacher un Juif polonais, puis de le faire évader en Hongrie... Impossible ! La Gestapo surveille étroitement la maison... Leur visite est déjà certainement signalée et notée. Seul, il risquerait sans hésiter sa liberté, même sa vie, pour sauver ce

jeune Juif. Il n'a pas le droit d'engager la communauté... Il remet à l'abbé Pelletier trois cents marks pour son œuvre d'assistance aux ouvriers français déportés et les congédie.

Une fois dans la rue Yehuda Preuss s'accroche à Ghaleb et lui dit sur un ton farouche :

— Vous allez me rendre mon pistolet !

Le Palestinien hausse les épaules.

— Que feras-tu contre les Allemands avec un pistolet ?

La voix du garçon siffle :

— Sept balles pour eux, une pour moi !... Je n'ai pas confiance en vos amis prêtres. Ils me livreront pour toucher la prime. Les hommes des cultes des Goïms n'aiment que l'argent. On me l'a toujours dit !

— Tais-toi et avance ! ordonne Ghaleb.

Vers dix-neuf heures ils se présentent chez les pères oratoriens de Plagnitz. Il existait là un puissant foyer d'Action Catholique avant le début de l'ère hitlérienne. Pelletier y avait rencontré le docteur B., aumônier de l'Université, ami de Heidegger et de Maritain. On y vénérait aussi Marc Sangnier que le jeune prêtre tenait pour le premier responsable de sa vocation particulière. Dans une riche bibliothèque, il pouvait consulter toute l'œuvre de Claudel, celles de Hello, James, Bernanos et, aussi, sur des rayons opposés... et ennemis, le *Mythe du XXe siècle* de Rosenberg. Les religieux l'avaient dissuadé d'en commencer la lecture par un conseil plus tranchant que l'épée de l'ange exterminateur :

— Ne perdez pas votre temps, plus personne en Allemagne ne s'intéresse à ces théories.

L'abbé Pelletier est reçu comme le fils de la maison. On débouche même une bouteille de vin du Rhin en son honneur. Yehuda Preuss y goûte, du bout des lèvres et crache. Il n'a jamais bu de vin de sa vie. Le supérieur des oratoriens le considère avec intérêt et le pèse dans les balances de sa justice. Il dit lentement :

— Je voudrais bien convertir beaucoup de garçons de cette trempe, mais il faudrait temps et patience !

Yehuda Preuss lui lance un regard de haine qui réserve tous ses droits jusqu'à la fin des temps et dit :

— Ne perdez pas votre salive. Je ne suis pas un Juif religieux mais un militant de Haschomer Hatzaïr !

Le supérieur le considère avec plus d'attention et murmure :

— Mon fils, vous êtes de cou roide...

Preuss hausse les épaules.

— Je ne suis pas votre fils, car vous êtes un Goy et moi un Juif !

Pelletier se sent mal à l'aise, Ghaleb confus, car l'entretien a pris un tour fâcheux. Le supérieur s'éclipse pour conférer avec les autres pères, puis revient. Il rejette la demande d'assistance. Comme les Dominicains, les Oratoriens se trouvent sous la surveillance de la Gestapo, de plus en plus étroite au fur et à mesure que la guerre se fait plus cruelle... La police politique sait que les Oratoriens ont donné une large diffusion à la lettre pastorale des évêques allemands qui condamnait les abus du régime, contestait le droit de vie et de mort sur les vaincus. Elle sait qu'ils font campagne contre le camp de Dachau où souffrent des prêtres opposants, Allemands en majorité. Au moindre incident, c'est la fermeture de la maison, l'arrestation des Pères...

A la nuit close les trois hommes se retrouvent dans la rue. Il leur faut maintenant gagner Wiederitsch, village de la périphérie où gît leur dernière espérance. Ghaleb dit à son ami :

— L'attitude du clergé allemand me surprend. Je n'imaginais pas que les liens entre chrétiens puissent être si fragiles, une bonne action pesée à ce point sur les balances de la prudence !

Contrit le père Pelletier réplique :

— Cette expérience confirme ce que je t'expliquais ce matin. Pour tout sauver il faut d'abord savoir tout perdre ! L'Eglise ne s'y résout pas: La diplomatie l'emporte, chez nous, sur l'apostolat. En refusant la confrontation brutale avec la vie, ces prêtres se privent de toute possibilité de lui donner, enfin, la dimension évangélique pour laquelle on les a ordonnés ! L'Eglise doit témoigner en étant les « Actes » de la « Parole » !

Il se tait. Ils marchent sur une route déserte, entre des haies de peupliers que le clair de lune drape de lin pâle. Au loin, les grandes usines de l'Allemagne en guerre tirent des linceuls rouges sur l'horizon camouflé. Une odeur entêtante de foin coupé glisse dans leur sillage.

Yehuda Preuss, depuis longtemps privé de marche à pied par la réclusion dans le ghetto traîne la jambe en maugréant. L'abbé Pelletier murmure :

— Espérons que nous allons tout de même trouver un Juste parmi ces Pharisiens !

Ils le trouvent. Quand ils atteignent la cure de Wiederitsch, le « Vikar » est couché. Il se lève à l'appel de la cloche. Il apparaît sur le seuil de la porte, prêt à partir afin d'administrer les Sacrements à qui les réclame. Pelletier qui le connaît bien le détrompe. Le « Vikar » les introduit au salon, réveille la servante, offre le précieux « vrai café » dont il se prive. Il écoute la requête de son frère en Jésus-Christ et n'élève aucune objection.

— Il me faudra plusieurs semaines, peut-être, pour établir la liaison avec l'Eglise hongroise. D'ici-là, le jeune homme ne devra pas quitter le grenier qui est aménagé en refuge. Acceptera-t-il cette discipline ?

Yehuda Preuss accepte de mauvaise grâce et dit :

— C'est là que la Gestapo viendra me chercher, n'est-ce pas ?

Non. Le double toit est assez important pour camoufler un homme en cas de perquisition... Il a déjà sauvé bien des prisonniers évadés, des femmes allemandes recherchées pour relations coupables avec des étrangers.

— Nous possédons beaucoup de Marie-Madeleine depuis le début de la guerre, murmure le « Vikar ».

Ghaleb retire de son porte-documents les liasses de billets polonais et le sachet de bijoux sur lesquels il veille depuis Varsovie. Le « Vikar » ne peut retenir un haut-le-corps et sa rude main paysanne repousse l'offrande. Pendant quelques secondes, Pelletier se demande si le « Vikar » ne va pas les rejeter dans la nuit, car il gronde, tourné vers Ghaleb :

— Quand Judas Iscariote, fils de Simon, eut pris le morceau que lui tendait Jésus, Satan entra en lui... saviez-vous cela, monsieur ?

— Mal. Je suis musulman ! Mais cet argent est pur dans la mesure où il permet de porter assistance au peuple juif persécuté. Cet argent appartient à Preuss. C'est ce qui reste du trésor de guerre de son organisation. Il est convenu qu'il servira d'abord à payer son voyage et qu'il en disposera ensuite comme il voudra. Sauf pour acheter de la terre en Palestine...

— Qu'il le reprenne dès maintenant, dit le « Vikar ». Je n'y toucherai point. La communauté allemande supportera les frais du voyage.

Il ferma les yeux et pria, du bout des lèvres, pendant quelques instants, puis :

— Les chrétiens allemands doivent payer le prix pour ces iniquités commises contre le peuple juif...

Le silence retomba, puis le père Pelletier sortit son portefeuille du veston, en retira les trois cents marks reçus le jour même de la main des Dominicains et les posa sur la table, vide maintenant que Yehuda Preuss avait repris, d'un geste vif, son trésor de guerre.

— Mes camarades français peuvent attendre et souffrir un peu plus pour n'avoir pas su défendre Yehuda Preuss en 1940, lorsqu'il en était encore temps...

— Dans ce cas j'apporte également ma contribution personnelle, annonça le Palestinien en ouvrant son portefeuille. — Il en retira l'unique billet de cent marks qui s'y trouvait et ajouta... — Le monde arabe n'est en rien responsable du malheur qui frappe les Juifs. Mais ils sont fils d'Abraham et d'Ismaël comme nous... Pilate, lui, était Romain.

Il tendit la main à Preuss qui la prit mollement.

— Je suis inquiet, dit-il. Je finissais par avoir confiance en vous et je vous perds... Qu'est-ce que ces gens me réservent ?

D'un mouvement du menton il désigna le « Vikar » qui rangeait les billets de banque dans un tiroir.

— Il est tard, annonça Pelletier en se levant.

Puis, tourné vers Ghaleb :

— Sais-tu que je suis en absence illégale depuis douze heures maintenant ? Au tarif actuel, c'est un mois de taule ! Il me faut rentrer tout de suite, avant que le « Lagerführer » ne fasse un rapport.

Aller en prison ne l'effrayait pas le moins du monde et il en éprouvait même secrètement le désir pour que sa mission s'accomplisse jusqu'au bout. Mais sans liberté il ne pouvait constituer les cellules ouvrières de l'Eglise vivante dont il rêvait.

— Au revoir « Vikar », à la semaine prochaine !

Il se rapprocha de Yehuda Preuss avec l'intention de lui donner sa bénédiction, hésita l'espace d'une seconde, puis haussa les épaules et dit :

— Tu es bien assez grand pour te tirer d'affaire tout seul ! Allez, bonne chance mon petit gars... Je te dis « Merde » !

Pelletier et Ghaleb se jetèrent dans la nuit. Leurs pas faisaient autant de bruit que ceux d'une légion victorieuse en marche vers la ville.

VI

Un soir, au debut de l'automne, Roland Pelletier fut arrêté à la sortie de l'usine. Le policier de service lui dit :

— Nous avons un petit compte à régler, n'est-ce pas ?

Le Jésuite ne portait rien de compromettant sur lui et la fouille livra peu de chose, sinon une pelote de ficelle qui, à elle seule, pouvait représenter un crime de sabotage ! Ils prirent le tramway familier, descendirent près de Wachterstrasse. Au numéro cinq se dresse le Polizei Praesidium, la préfecture de police avec sa prison centrale. Le lendemain on le transféra à la Rybeckstrasse, fameuse parmi les étrangers de Leipzig... Douche. Désinfection. Crâne rasé... Des soldats slovaques, faits prisonniers... à Strasbourg, chantent :

« *Tetche, voda tetché.* »

Roland Pelletier se dit : voilà donc venu l'instant que j'attendais et redoutais... Le temps des loisirs !... Allons-y pour les « Exercices de trente jours »... *Terra nostra dabit fructuum...* Notre terre des hommes, toute de haine et de souffrance, donnera pourtant son fruit gonflé d'amour, et les murs et la terre des prisons verront encore grandir le Christ !

Puis, les semaines passent... Nourriture honnête. Deux cents grammes de pain le matin avec vingt grammes de margarine ou une cuillerée de confiture, un demi-litre de soupe légère et un

quart de jus. Soupe de légumes à midi. Cent grammes de pain et, de nouveau, une soupe le soir. Malheureusement entre la cuisine et les détenus se dressent les « calefactor », sept à huit Polonais, criminels de droit commun préposés à l'ordre et au service de chambrée. Ils volent la moitié des rations et frappent qui se plaint. Le Jésuite partage la sienne avec des Russes très affaiblis par une longue détention. Bien qu'un peu surpris, au début, ils trouvent vite la chose fort naturelle et Roland Pelletier se dit : ils ont raison, c'est Dieu qui donne cette nourriture à ses fils ; je suis encore parfaitement en forme et ne vois pas de quel droit je m'attribuerais ce qui est plus nécessaire à d'autres qu'à moi ! Puis : tous ces malheureux tôlards sont chéris du Christ ! Ils sont « le Christ » qui attend, au fond des prisons, qu'on vienne se pencher sur lui !

Ils proviennent de tous les pays de l'Europe : Polonais, Tchèques, Russes, Roumains, Italiens, Belges, Hollandais, Allemands, Français... Roland Pelletier vit parmi eux dans la joie, sauf lorsqu'un Français lui dit :

— T'es cureton ? Alors on n'est pas du même bord ! Si je m'étais fait curé comme toi, pour gagner du fric, je me serais mieux démerdé ! J' serais pas ici, crois-moi !

Et un autre.

— Les curés ? Tous des faux jetons ! L'argent et les femmes, comme tout le monde ! Y a que ça qui les intéresse !

La majorité de ces Français, ou de ces Belges, est incarcérée pour des motifs sordides — vols dans les usines, marché noir, recel, exploitation des femmes — ou bien des peccadilles — retard à l'heure de l'embauche, absence illégale, injures envers les délégués — et, parfois : liaison avec une femme allemande. Quand l'un d'entre eux sombre dans le silencieux désespoir des prisons ; debout dans la cellule surpeuplée, la tête appuyée contre le tuyau du chauffage central, yeux clos, lèvres serrées ; ou lorsqu'un autre éclate en sanglots, sans motif apparent, le Jésuite s'approche, lui pose la main sur l'épaule et souffle :

— T'en fais pas mon vieux, Dieu sait le jour et l'heure où nous sortirons d'ici et il ne nous laissera pas tomber !

Dieu est en réparation pour la durée de la guerre et l'enfer proche ! Dans la nuit du 4 décembre 1943 une grande flotte ennemie bombarde Leipzig. Des gardiens poussent les détenus vers les caves. Pendant quarante minutes ils vont rester assis sur

les stocks de cercueils de bois blanc qui encombrent le souterrain, écoutant le tonnerre artificiel qui frappe la ville, rappelant le roulement continu de trains qui martèleraient des ponts d'acier lancés entre le ciel et la terre...

Quand ils regagnent l'étage les incendies suppléent à l'éclairage électrique défaillant, colorent en rouge sang les tapis de verre finement pulvérisé qui ornent les escaliers de la prison. Un vent plus brûlant que le sirocco s'engouffre à travers les fenêtres béantes ; une pluie de cendre et de suie retombe par les verrières soufflées, mêlée aux premiers flocons de neige. Le « bombing » a rasé une partie de la ville selon un axe nord-est, sud-ouest, mais en épargnant la Rybeckstrasse qui se survit comme une île sur un océan de feu bouillonnant.

Le lendemain, la rumeur publique annonce douze mille victimes ! Les discussions de chambrée portent alors sur l'attitude qu'il convient d'adopter si les prisonniers sont incorporés aux commandos de secours qui, déjà, s'engagent dans les ruines fumantes. Un Belge affirme à Roland Pelletier :

— Eh bien ! sais-tu que moi, si j'en trouve un blessé, plutôt je l'achève de mes propres mains ! Je lui ferai payer sais-tu tout ce que les autres m'ont fait souffrir !

Cette attitude trouble le Jésuite plus que les commentaires hostiles à son état de prêtre. Il se demande : comment arriverai-je à rendre témoignage à la Charité avec des gens pareils ?

Mais l'administration ne leur demande rien de semblable. Un gardien annonce l'approche d'une vague de libération... « en raison des circonstances ». Quarante-deux noms : *Heute entlassen*... Départ aujourd'hui même. Celui du prêtre n'a pas été prononcé. Il le sera quelques jours plus tard...

— Roland Pelletier... à l'interrogatoire !

-:-

Bureau glacé car le « bombing » a perturbé le chauffage. Interprète somnolent. Greffier bâillant devant sa machine à écrire. Inspecteur en civil derrière sa table. Taille moyenne, trente-cinq ans peut-être, mains fines, visage mince, regard clair. Il apparaîtrait plutôt sympathique n'était-ce la voix chantante et cauteleuse. Il offre une cigarette au Jésuite, lui tend la flamme de son briquet et dit :

— Monsieur Pelletier vous êtes, selon moi un homme qui... un homme — et il cherche un peu ses mots — un homme intelligent... sûrement très intelligent et j'espère que vous me direz toute la vérité... Je serai très gentil avec vous... mais pourrais aussi ne pas l'être !

Roland Pelletier qui comprend ce que parler veut dire se tient coi et pense au conseil donné par le Vikar de Wiederitsch : si la Gestapo vous arrête, votre sort dépendra presque entièrement de l'impression que vous produirez sur l'inspecteur. Si votre tête lui revient, vous avez les plus fortes chances de vous en tirer... sinon... Dans tous les cas : faites l'impossible pour qu'il ignore votre qualité de Jésuite. Comme Jésuite, vous ne coupez pas au K.Z.

Roland Pelletier juge sa cause gagnée d'avance en raison de ce préambule auquel l'inspecteur ajoute cette question plutôt insolite :

— Je veux savoir si vous êtes oui ou non un ennemi pour mes enfants ?

— Comme prêtre je désire, de toute mon âme, que vos enfants soient sauvés par le Christ, monsieur l'inspecteur.

Il s'est rappelé aussi que le Vikar lui conseillait de revendiquer d'emblée sa qualité de prêtre.

Les questions dangereuses se succèdent.

— Vous êtes prêtre... vous faites des études... vous êtes un intellectuel français... quelle est votre position à l'égard du national-socialisme ?

Désarçonné par cette attaque imprévue Roland Pelletier ne répond pas et pense au conseil que lui donnait un autre prêtre, en confession, alors qu'il venait de s'engager volontairement comme ouvrier pour travailler en Allemagne : Partez en toute confiance et si un jour vous êtes arrêté, comptez sur Dieu... *Dabitur enim vobis quid loquamini*... Il vous inspirera ce qu'il faut dire !

Dieu se tait. L'inspecteur ouvre un épais dossier marqué : *GEheime STAats POlizei*, en retire un feuillet et lit :

— Le 13 septembre, vous avez dit à un Français : « J'ai de la sympathie pour le peuple allemand mais je ne puis en avoir pour le nazisme... »

Roland Pelletier se jette à l'eau et répond, car il ne peut pas ne pas prendre position sur cette phrase qu'il a réellement prononcée.

— C'est exact, monsieur l'inspecteur. Mais, dans ma situation, l'Allemagne ne peut exiger autre chose de moi que l'exécution loyale du travail pour lequel j'ai signé un contrat. Impossible de m'adresser un reproche sur ce point. De quel droit exigerait-elle mon adhésion à sa politique ? Je ne fais pas de politique !

— J'entends bien, réplique l'inspecteur. Mais vous représentez, en Allemagne, des mouvements politiquement organisés, comme la J.O.C. par exemple. Nous sommes au courant. Vous êtes l'agent d'une certaine propagande idéologique que mon pays refuse ! Je répète donc : quelle est votre position à l'égard du national-socialisme ?

— Celle de l'Eglise.

— C'est-à-dire ?

Pelletier renvoie l'inspecteur à l'Encyclique *Mit Brennender Sorge*. Il ne semble pas la connaître et dit :

— Nous voulons faire une Europe nouvelle !

— Nous aussi.

— Le national-socialisme a déjà réalisé un monde meilleur et sauvé la classe ouvrière du capitalisme jusqu'à la veille de cette saloperie de guerre que la juiverie mondiale a imposée à l'Allemagne.

— Je veux aussi sauver la classe ouvrière du capitalisme !

— Impossible ! l'Eglise n'a pas de préoccupations sociales !

Pelletier lui parle des Encycliques de Léon XIII et de Pie XI. L'inspecteur ne se laisse pas convaincre et se lance dans un long discours... Le NSDAP prépare la révolution totale et l'Eglise défend le capitalisme... Elle est liée à lui par tout l'ordre bourgeois. Elle est devenue, elle aussi, une puissance d'argent. Prélats et évêques, installés dans leurs biens et richesses, briseront élégamment et délicatement les reins des malheureux qui oseront attenter à l'ordre établi... Au début du siècle l'Eglise aurait pu sauver la classe ouvrière. Elle s'en est bien gardée et, liée aux puissances d'argent, a trahi le peuple.

Pelletier se tient coi car, sur ce point, il pense exactement comme cet inspecteur de la Gestapo, de toute évidence membre du NSDAP qui revient à ses moutons :

— Monsieur Pelletier, l'Eglise est une institution admirable, mais... Vous êtes un révolutionnaire, mais... Vous ne faites pas de politique, mais... *Aber mein Lieber !*

Pelletier savoure tous ces *aber* et attend.

— Ou bien vous faites auprès des ouvriers de la propagande idéologique et de la formation doctrinale comme représentant de mouvements politiques, tels la J.O.C., l'Action Catholique, etc., ou bien vous restez sur le plan de l'assistance morale en faveur de vos compatriotes et, cela, nous l'acceptons volontiers... Comme prêtre, ou bien vous célébrez le culte — activité réservée au seul clergé allemand — ou bien vous prenez seulement souci des âmes... *Die Seelesorge*... ce qui nous semble parfaitement légal... Monsieur Pelletier, il faut choisir !

L'interprète traduisait laborieusement. Chaque fois que l'inspecteur prononçait *die katholische Kirche* il restituait invariablement « le bâtiment catholique » ! Mais Pelletier connaissait suffisamment bien l'allemand pour saisir les nuances de l'accusation. Il répliqua d'une voix ferme, tout en pratiquant la restriction mentale recommandée par son Ordre :

— Je n'ai que le souci des âmes, monsieur l'inspecteur.

— Je note. Car il est inadmissible qu'un ouvrier dise la messe ! Cela ne s'est jamais vu et ne se verra jamais dans le IIIᵉ Reich ! Mais nous n'avons rien contre le *Seelesorge*... Bien que, pour nous, l'âme ne soit que la race vue de l'intérieur !... *Alles ist ganz Klar !*

Si tout était clair Roland Pelletier se retrouverait libre dans quelques heures, rendu à son usine, ses camarades en péril d'âme, sa mission. Il se réjouissait intérieurement et attendait le verdict de l'inspecteur qui consultait l'épais dossier dont il finit par tirer une feuille rouge.

— Passons sur les questions de doctrine, dit-il lentement, venons-en aux faits qui vous ont conduit jusqu'ici... Vous êtes accusé d'avoir assisté des Juifs recherchés par la police et même organisé leur évasion vers des pays étrangers. Vous avez ainsi trahi non seulement le IIIᵉ Reich et l'Eglise que vous représentez — puisque votre Christ fut l'une des plus célèbres victimes de la fureur judaïque — mais encore cette Europe que vous prétendez refaire mieux que nous. L'Europe ne possède pas d'ennemi plus implacable que le peuple juif ! Un tel crime mérite la mort et je pense que vous le savez ?

Roland Pelletier avait réprimé le sursaut qui l'arrachait de sa chaise au prix d'un terrible effort qui laissait seulement monter une légère couleur rose jusqu'à ses joues, facile à justifier par un

mouvement d'indignation. C'était le moment de mentir à fond et de se rappeler l'enseignement de saint Ignace.

Il répliqua :

— C'est absurde, monsieur l'inspecteur. Il n'existe aucun Juif parmi mes camarades de travail. Et je ne connais presque personne en ville, mis à part quelques ecclésiastiques.

— On vous a vu dans la banlieue de Leipzig en compagnie d'hommes de type sémitique accusé qui, de toute évidence, essayaient de quitter l'Allemagne. Qu'avez-vous à répondre ?

Le Jésuite se sentit sauvé car l'accusation lui fournissait, dans le même temps, les bases de sa défense.

— C'est partiellement exact, monsieur l'inspecteur. J'ai reçu la visite d'un Palestinien, mon ami Ghaleb, secrétaire de Son Eminence le Grand Mufti de Jérusalem qu'accompagnait un jeune volontaire de la division musulmane « SS Handschar » dans laquelle servent des Bosniaques, des Albanais, des Palestiniens et des Irakiens. Beaucoup d'entre eux proviennent de groupes sémitiques, mais tous les Sémites ne sont pas juifs tant s'en faut !

— Nous vérifierons ! dit l'inspecteur.

La machine à écrire du greffier crépitait. Après trois heures d'entretien toujours maintenu sur le ton de la sérénité, voire de la courtoisie, le procès verbal de l'interrogatoire fut communiqué au Jésuite qui en vérifia l'exactitude — surtout en ce qui concernait l'ultime réponse ! — et signa d'une main ferme. On le reconduisit à la Rybeckstrasse.

-:-

Roland Pelletier se replongea dans sa grande retraite. Il s'agenouillait sur le ciment de la cellule, comme Jésus sur les dalles du Lithostrotos pendant les premières heures du Vendredi Saint. Il pensait à ces instants que Jésus avait passés en prison sans avoir eu le temps de bien la connaître, comme lui, et il se sentait en quelque sorte élu pour compléter ce qui manquait là à sa Passion... Que pouvait-il bien raconter aux autres détenus, Lui qui savait si bien parler aux malheureux et « mettre en boîte » les Pharisiens ?

Songeant à l'épisode du « bon larron », Roland Pelletier disait à ses camarades embastillés pour vol, trafics divers, paresse, cocufiages :

— Râle pas mon vieux ! Pour toi c'est normal ! Tu es une fripouille ! Mais Lui... c'était pas juste !

Et, parfois, quelque ancien scout, un vieux militant d'Action Catholique qui, dans l'épreuve, se penchait sur son passé, se souvenait de son catéchisme et de ses prières, reprenait son propos et le lui renvoyait transfiguré :

— Oui, pour nous c'est normal ! On est des pauvres types. Mais pour toi... un prêtre ? Ah ! C'est pas juste !

Il ne tirait aucun orgueil de ce verdict de la justice populaire. Il vivait sa passion à son humble échelle, toujours gai, fredonnant des chansons profanes, partageant sa soupe et son pain ainsi que les colis que ses camarades du « Lager » lui faisaient parvenir en abondance. Au prisonnier qui servait la messe, chaque matin il disait :

— Vois-tu, Jacques, si j'étais resté en France au lieu de venir me fourrer dans ce guêpier, jamais je n'aurais eu l'occasion de servir le Christ comme ici... Finie l'époque de ce prêtre solitaire que je fus, disant sa messe basse devant trois types perdus dans une église déserte ! Ici non plus les clients n'abondent pas mais, du moins, ceux qui m'écoutent prient à fond, comme moi. Dans le malheur ils retrouvent le souffle des premiers chrétiens ! Sans doute fallait-il flanquer en l'air, comme il faudra le refaire demain, après la guerre, tout ce décorum bourgeois, les rituels, la hiérarchie somnolente, au profit d'une Eglise vivante, rendue au Monde ! Me comprends-tu ?

Le camarade Jacques ne le comprenait qu'à demi mais lui faisait confiance. Pelletier ajouta, parlant cette fois pour lui-même, et d'une voix forte, comme cela se produisait de plus en plus souvent au fur et à mesure que se prolongeait sa détention :

— Tous ces camarades, Français, Russes ou autres qui m'entourent, déchristianisés, attendent la Lumière ! Dieu ne leur enverra pas de nouveaux anges ! Dieu ne fera pas de nouveaux miracles ! C'est par nous qu'ils devront connaître le Christ ou bien ils ne le connaîtront pas ! Il faut leur révéler le Christ par nos paroles et surtout notre vie ! C'est sur nous qu'ils sont en droit de juger le christianisme !

Ce fut la nuit de Noël. Puis l'Epiphanie. Roland Pelletier chantait pour les Français hargneux, les Polonais grossiers, les Russes placides. Il ne subissait aucun sévice de la part des gardiens

allemands plutôt débonnaires. Mais il avait faim, sans cesser pour autant de partager rations et colis jusqu'à la limite des impératifs de survie... Il avait froid car le chauffage central ne fonctionnait plus depuis le mois de décembre... Il avait peur ! Une peur affreuse le poignardait, parfois, l'espace d'une seconde, lorsqu'il évoquait le cheminement de l'enquête menée contre lui entre Leipzig et Varsovie... Elle débouchait aussi bien sur une mise en liberté rapide que sur la potence ! Tout dépendait de la manière dont Ghaleb justifierait la présence de Yehuda Preuss à ses côtés ! Mais il reprenait confiance en évoquant la subtilité du Palestinien et le poids d'un témoignage qu'étayait le rayonnement de Son Eminence le Grand Mufti de Jérusalem, allié important du IIIe Reich.

Le mois de janvier s'écoula sans nouvel interrogatoire. Au début de février, Roland Pelletier fut transféré à la prison centrale qui l'avait brièvement accueilli au début de sa détention. Ici, on ne sortait pas des cellules pendant les alertes, de plus en plus nombreuses maintenant que croissait de plus en plus vite la force de l'aviation anglo-américaine. Le gardien se contentait de passer dans les divisions, ouvrant les serrures mais sans pour autant tirer les verrous, sans doute afin que les portes puissent s'ouvrir plus facilement sous l'effet d'une déflagration rapprochée... Mais en cas d'incendie ?

Le bombardement du 4 février 1944 acheva la ruine de Leipzig tout en épargnant la prison dans ses œuvres vives. La grande coupole de verre s'effondra dans un fracas de tremblement de terre. Les incendies tendirent leurs dards flamboyants vers les murs extérieurs. Pris de panique les prisonniers faisaient retentir sans relâche le timbre avertisseur des cellules. D'autres donnaient de véritables coups de bélier contre leurs portes avec tout ce qui leur tombait sous la main, tabourets, bancs, pieds de châlits. La défense antiaérienne rugissait. Les bombes frappaient. Le phosphore tombait du ciel en torches pâteuses et collait au ciment qui fondait. Sous les coups de souffle de plus en plus puissants les murs de la prison fléchissaient, cherchant leur ligne de chute. Une fumée dense pénétrait par les fenêtres brisées apportant une saveur de bois consumé et de pierres recuites qui remplissait tous les locaux, dominant celle de la soupe pauvre commune aux prisons, casernes et séminaires...

Des détenus devenaient fous et se lançaient la tête en avant,

contre les murs. Pendant une accalmie, le Jésuite invita ses camarades de cellule à prier. Une peur affreuse lui mordait les entrailles mais il récitait sans broncher le « Notre Père » dans un silence qui, entre deux vagues de bombardiers, transcendait celui qu'on prête aux catacombes. Il donna l'absolution à tous ces hommes en danger de mort, inexorablement condamnés par les portes closes des cellules. Aucun ne mourut. Le bombardement reprit mais en épargnant la prison centrale jusqu'à la fin.

-:-

Quelques jours plus tard l'interrogatoire de Roland Pelletier se poursuivait dans une villa de banlieue épargnée par les bombardements, mais glacée derrière ses murs noircis par la fumée des incendies. Assisté cette fois par deux de ses collègues l'inspecteur qui lui voulait du bien annonça :

— L'enquête a prouvé l'exactitude de vos déclarations sur la présence de vos amis arabes à Leipzig. Vous ne connaîtrez donc pas la potence !

Pelletier poussa un soupir discret et se prêta de bonne grâce à l'entretien qui reprenait son allure de discussion plus que d'interrogatoire... C'était toujours la comparaison entre le national-socialisme et la *Katholische Kirche* — le bâtiment catholique ! — qui passionnait les inspecteurs de la Gestapo. Ils revenaient sans cesse sur le *Sein* et le *Werden* — l'être et le devenir — opposaient pensée « latine » à pensée « germanique », la France à l'Allemagne, la religion catholique au Führer ! Cette église catholique leur apparaissait comme le bastion du conservatisme et de la tradition dans ce qu'elle avait de plus étouffant. Roland Pelletier les désarçonna en affirmant soudain :

— Je partage entièrement votre point de vue.

Surpris les inspecteurs gardèrent un moment le silence et le petit gros qui possédait une face de bon vivant, légèrement altérée par les restrictions de guerre, lui demanda :

— Alors ? Vous êtes avec nous ? Pourquoi ne pas vous engager dans la Waffen SS comme beaucoup de jeunes Français s'en montrent actuellement capables ?

— Un instant, répondit Pelletier en souriant, je suis tout prêt à faire la révolution dans l'Eglise, mais pas hors de l'Eglise ! Nous restons en quelque sorte en compétition ! Pour

faire régner la justice sociale en Europe ! Vous par la force et nous par l'amour !

— Dommage ! murmura l'inspecteur.

Les trois hommes se transmirent de l'un à l'autre un document puis celui qui avait mené le premier interrogatoire annonça :

— Vous allez être libéré.

— Alors ? Je puis reprendre mon travail ? Quelle chance !

— Non monsieur. Vous ne rentrerez pas à l'usine, car nous tenons votre présence parmi les ouvriers français pour dangereuse. Votre prosélytisme vous poussera toujours à dépasser ce rôle de « responsable des âmes » que, seul, nous admettons. C'est l'aumônier général Rodhain, appuyé par le cardinal Suhard — nous savons tout, monsieur — qui vous a envoyé en Allemagne, comme d'autres curés que nous avons condamnés parce que moins honnêtes que vous ! L'Eglise française est aux ordres de Rome. Le catholicisme est international comme le communisme ! Il ne peut tenir compte des nations. La nation allemande vous rejette pour cette raison ! Vous serez donc libéré. Vous passerez encore quarante-huit heures à Leipzig, le temps de régler vos petites affaires. Puis vous recevrez un passeport pour la France...

Roland Pelletier fut reconduit en prison et y séjourna encore pendant plus d'un mois. En mai 1944 il se retrouvait à Paris (1).

(1) Un autre prêtre-ouvrier, le Jésuite Perrin, se trouvait en prison, à Leipzig avec notre héros. La Gestapo lui posa les mêmes questions et reçut les mêmes réponses. Le lecteur peut vérifier les similitudes dans le livre que Perrin publia avant sa mort.

VII

DEPUIS L'AUTOMNE YEHUDA Preuss habitait le village hongrois de Cziqsz, exclusivement peuplé de Juifs. Croyant répondre à ses désirs le passeur de frontière l'avait abandonné dans ce petit ghetto où les siècles semblaient avoir coulé moins vite que la rivière Tisza bordant le pied de ses maisons aux murs de torchis et toits de chaume...

Murs de torchis patinés au cours des combats entre le soleil, la neige et les pluies. Fenêtres étranglées par la crainte du climat continental. L'hiver descend des Carpates et tend sur les forêts ses fils de la Vierge de glace filée. Le printemps s'insère entre lui et l'été brûlant qui monte de la Puszta, déposant sur les pentes des montagnes ou le berceau des vallées le parfum des symphonies pastorales...

Les Juifs n'ont pas su mettre en valeur cette terre généreuse. Ils vivent sur elle dans un enfer de privations matérielles, au seuil d'une abondance dont les retranche leur vocation d'intermédiaires intellectuels entre les cités et d'intermédiaires mystiques entre leur Dieu et les autres hommes.

-:-

Yehuda Preuss était arrivé à la tombée de la nuit. Dans la demi-clarté grise et bleue un homme s'était dressé devant lui, comme sortant, dans le même temps, du tas de fumier étalé

devant sa chaumière et du fond des âges. Un long cafetan noir et déchiré, souillé de taches formant croûte flottait autour d'un squelette vivant de l'air du temps. Le feutre aux larges ailes semblait suspendu au-dessus du visage et non posé sur le chef en raison de son irréalité surprenante. Pétri dans une lumière fanée, plus que dans la chair, ce visage ne vivait que par les yeux ; deux morceaux d'anthracite brûlants qui consumaient dans la seconde même toute impression reçue, toute pensée rationnelle. Les mains, de longues mains de Christ raphaélesque, vibraient, comme affolées par une transe perpétuelle. L'homme ne parlait que le yiddish, comme toute la population du village. En quelques minutes il parut tout savoir sur Yehuda Preuss mais il continuait, inlassable, à poser des questions avec une subtilité talmudique.

— Je viens du ghetto de Varsovie ! répéta Preuss.

— Es-tu le Zadik que nous attendons ? demanda l'homme avec angoisse.

Conduit devant le rabbin, Yehuda Preuss ne reçut pas l'accueil enthousiaste que son orgueil présumait en évoquant la révolte armée de Varsovie, mais entendit une fois de plus la mystérieuse question.

— Nous attendons le Zadik, es-tu celui-là qui doit venir ?

Preuss connaissait mal l'histoire des Juifs galiciens et ukrainiens. Il ne savait pas qu'après les grands pogroms de l'hetman Chmielnicki qui laissa derrière lui plus de trois cent mille cadavres de Juifs, la misère et la terreur s'étaient installées dans les communautés orientales. Délaissant les rabbins orthodoxes, la foule s'était tournée vers les thaumaturges pour hâter la venue du Messie. L'homme providentiel apparut alors, vers 1850, sous le nom de Becht — le Saint — ou encore celui de Balchem — « l'homme de bonne renommée ». Des millions de Juifs angoissés ne le connurent que par un livre publié après sa mort : *Les louanges du Becht*. Ces Juifs ainsi rassemblés dans la Nouvelle Révélation qui acceptait rites et commandements de la tradition rabbinique, mais non l'étude exclusive du Talmud, empruntait à la Cabbale de Louria la croyance que l'homme, par la simple prière et le don du cœur, exerce son action sur Dieu lui-même ; ces Juifs s'appelèrent les Hassidim, les Pieux.

Ils se distinguaient des autres par l'importance des papillotes bouclant leurs cheveux de part et d'autre du visage, une certaine

façon de prier en agitant frénétiquement tout le corps, à la manière des derviches, afin de parvenir à l'extase et un mode de chanter sur un ton suraigu.

Les pouvoirs miraculeux du Balchem passèrent aux Zadiks, ses successeurs. Ces introducteurs tout-puissants auprès de la majesté divine étaient quatre au début du siècle pour l'ensemble de l'Europe orientale. A l'époque du grand pogrom hitlérien il devait en exister encore deux. C'était l'un de ces deux Zadiks que le village attendait.

Une lampe à huile éclairait vaguement la misérable synagogue. Tout le monde s'y pressait autour du nouvel arrivant qu'on venait d'y conduire en l'escortant dans un style qui pouvait aussi bien convenir à l'accueil d'un ami qu'à l'arrestation d'un suspect. Yehuda Preuss n'apercevait que des visages surnageant sur le clapotis noir des cafetans et des jupes, enluminés de rose par la mince clarté tombant du lumignon, tout pareils à ces visages peints par Rembrandt et que les siècles incorporent au bitume des fonds au fur et à mesure que vieillit la toile. Ils n'exprimaient rien d'autre qu'une intense curiosité.

Le rabbin décrocha la lampe du mur et l'approcha du visage du jeune voyageur... Quelque chose dans le regard ou l'orientation des sillons autour des paupières le laissa perplexe.

— Es-tu bien un Yide, petit frère ? demanda-t-il avec une légère angoisse.

Yehuda Preuss donna les garanties demandées... Mère originaire de Varsovie. Grand-père et grand-mère côté maternel nés à Grodno. Un oncle rabbin en Lithuanie.

— Et ton père ?

Preuss n'avait jamais songé à se créer une paternité acceptable.

— Je ne l'ai pas connu... Mais il devait être Yide lui aussi.

Le rabbin comprit que mieux valait ne pas insister. Sans remonter à 1750 on risquait de trouver quelque porc dans la lignée paternelle, et il aurait sursauté en apprenant ce que le jeune homme cachait soigneusement : le genre de vie que menait sa mère, près d'une caserne, dans le « Grand Berlin » maintenant peuplé de nouveaux Pharaons ! D'ailleurs la loi juive, inexorable sur d'autres plans, ne se montre pas si exigente. Est juif qui est né de mère juive. C'est le ventre qui compte et, là, se trouve la meilleure de toutes les certitudes.

— Qu'importe ! dit le rabbin... je lis tout de même sur ton visage que tu appartiens bien à notre peuple. — Béni soit-il !

Brusquement, comme libérée de son angoisse par le jugement de son rabbin, la foule se mit à vivre. Les hommes allumèrent de longues pipes. Les femmes grignotaient des noisettes et des oignons crus. Une odeur puissante, celle des produits du sol, du fumier des chèvres et des bouses fraîches, se mélangeait aux relents d'une crasse humaine aussi antique que le ghetto et submergeait tout. Le yiddish, ce patois souabe et franconien chargé de mots hébreux altérés, écorchait les oreilles de Preuss, qui, depuis quelques semaines, en perdait progressivement le souvenir.

Des groupes se formaient pour discuter affaire, parler de la pluie et du beau temps avec cette familiarité que les Hassidim avaient introduite dans les synagogues, libérées par eux des idoles accumulées avec le temps, sans entacher pour autant le respect dû à la seule Thora cachée derrière son rideau rapiécé et sale.

Le rabbin ne se lassait pas de poser des questions au voyageur... Avait-il fait des études ? Oui, Yehuda Preuss était entré fort jeune dans une Yéchiba de Varsovie mais s'en était retiré au bout d'un an... Raison de santé. Il mentait et n'osait dire que les études talmudiques l'ennuyaient prodigieusement. Il ne pouvait raconter que, dans la Yéchiba, entouré d'étudiants atteints comme lui du fatal désir de s'initier aux études profanes, chaque soir, et fort avant dans la nuit, il chantait comme il se doit lorsqu'on prie selon la règle, mais qu'au lieu de psalmodier les vieux textes talmudiques il déchiffrait *Le Capital* de Karl Marx !... Il passait également sous silence son adhésion au mouvement Hachomer-Hatzaïr, mouvement d'extrême gauche plantant ses racines dans le communisme, avec l'espoir de s'épanouir un jour, en fleur messianique, dans les kibboutzim d'Eretz-Israël...

Les Juifs, ses frères du ghetto de Cziqsz — mais dans quelle mesure pouvait-il les considérer comme ses frères ? — ne pouvaient rien comprendre à ces préoccupations modernes parce que fossilisés dans la pire des traditions hébraïques, et il valait mieux celer jusqu'au plus petit détail de sa jeunesse profane s'il voulait conserver une chance de se faire admettre parmi eux. Cependant, malgré sa prudence, il se sentait jugé par ce rabbin qui lisait en lui à livre ouvert.

— Tu n'es pas le Zadik que nous attendons, murmura-t-il avec regret, et c'est dommage ! Tu n'es pas assez instruit pour ouvrir ici la Yéchiba qui nous manque. Mais tu en sais suffisamment, petit frère, pour diriger un Heder, si tu restes parmi nous (1).

Un à un, ou bien groupés, les habitants de Cziqsz venaient l'entretenir de leurs petites affaires et, surtout, lui poser des questions avec une curiosité aussi forcenée que celle du rabbin. Quand ils lui demandaient ce qu'il pensait de tel ou tel passage du Talmud, ou bien quand ils proposaient leur propre interprétation, sollicitant humblement la controverse avec une attitude de mendiant affamé jouissant par avance de la nourriture qu'il allait recevoir, Yehuda Preuss répondait invariablement : révolte du ghetto de Varsovie ! Avec une grande tristesse il constatait que cet épisode de la vie juive ne les intéressait en aucune manière ! Ils semblaient même tout en ignorer, chose impossible, cependant, dans l'univers juif où le plus mince événement est aussitôt répercuté par l'ensemble de la Diaspora. L'un d'eux, plus directement attaqué par lui que les autres et contraint de prendre position, finit par s'écrier :

— L'Eternel — béni soit-il ! — qui nous a délivrés de Babylone, écrasera aussi le Pharaon Adolf Hitler. Il nous sauvera également de ces Juifs pleins d'orgueil comme toi qui lui retirent la confiance qu'il a méritée et se révoltent vainement contre les Gentils. Tu fais partie de ces juifs rasés comme des porcs et qui apportent l'impiété avec eux !

Yehuda Preuss se le tint pour dit et ne parla plus de ses exploits. D'ailleurs, maintenant, une vague de prière submergeait tout. Commencée dans l'immobilité et sur le mode mineur, elle s'enflait avec la sûreté d'une marée montante. Hommes et femmes se balançaient d'avant en arrière, de plus en plus vite, tel le champ d'épis ployé et redressé par le vent... De plus en plus vite. Sur un ton de plus en plus élevé. Plus vite et plus fort. Plus vite. Plus fort. Plus vite encore. Encore plus fort. Les visages se décomposaient. De folles lueurs s'allumaient dans les yeux. Les longues boucles de cheveux voltigeaient en grand désordre. Des hommes perdaient leur chapeau, essayaient de le saisir au sol mais, déséquilibrés par leur transe, plongeaient à faux, tombaient

(1) Heder : classe enfantine.

sur les échines du rang précédent, se relevaient en vacillant, rentraient dans la danse des corps ployés, déployés, en avant, en arrière... Arrière... Avant... Plus vite ! Toujours plus vite !...

Bouches ouvertes sur dents pourries et poumons hors d'haleine. Boucles de cheveux empapillotées aspirées à la verticale par d'invisibles courants magnétiques... Cheveux de femmes libérés fouaillant l'espace... La foule devenait masse unifiée dans une communauté de délire absolument homogène. La lampe à huile versait sa clarté de commencement ou de fin de monde...

Yehuda Preuss se sentait à la fois captivé par ce spectacle, bien à son aise parmi ces Juifs, ses frères auxquels il désirait se frotter, peau contre peau pour répondre à l'appel qui sourdait en lui et le poussait vers une sorte d'enlacement à la fois mystique et charnel, mais aussi rejeté dans le même temps, sentant qu'une partie de lui-même se refusait, que son épiderme ne possédait pas exactement le grain qui convenait pour atteindre à l'accord parfait des chairs, et que d'infimes réticences, toutes-puissantes malgré tout, fermaient à son esprit les voies de la communion spirituelle. Il restait sur place, immobile et désespéré.

Soudain, il aperçut un homme qui, venant de déclencher le phénomène de lévitation, ne reposait plus sur le sol ! Ses pieds se balançaient à quelques centimètres de la terre battue, son corps ployait jusqu'à l'horizontale, basculait en arrière, défiant toutes les lois de la pesanteur, puis se redressait dans un enchaînement de mouvements fluides dotés d'une grâce surnaturelle. Et, au fur et à mesure que s'élevait le niveau de l'extase, le corps prenait de l'altitude. Yehuda Preuss couvrit ses yeux de ses mains pour ne pas le voir si, d'aventure, il montait jusqu'au toit et poussa un cri d'horreur.

-:-

L'hiver avait déployé ses écharpes de neige sur les montagnes. Prisonnière sous une carapace de glace la rivière Tisza se taisait. Le cri des loups en chasse ne parvenait au village qu'amorti, comme effacé à la fois par la distance — car les Carpates s'élevaient assez loin dans le Nord — et par le grand silence blanc.

Le ghetto, cependant, refusait la loi de la nature, bougeant et bruissant sans relâche. Yehuda Preuss en arrivait à penser que, de ce refus, le peuple juif tirait l'essentiel de ses malheurs. Cette hypothèse le fortifiait dans sa volonté de devenir paysan en

Eretz-Israël, l'archétype du Juif réintégré dans l'harmonie universelle. Ici, les hommes seuls comptaient, de jour comme de nuit... Prières. Plaintes. Pilpouls autour d'idées ou de faits insignifiants. La neige, le froid, la solitude — car le village restait littéralement coupé du reste du monde pendant quatre mois — rien n'y faisait. Il lui fallait s'agiter car, s'agiter, pour lui c'était vivre ! Il vivait de sa passion pour l'Eternel et de sa crasse. Dans sa rue unique, Cziqsz ne tolérait que la neige noire !

Pendant longtemps Preuss s'était demandé de quoi pouvaient bien vivre les habitants de ce ghetto perdu entre plaines et montagnes. Il s'ouvrit un jour de cette inquiétude auprès de son ami le Schlémil qui venait l'attendre à la sortie de cette école enfantine qu'il dirigeait depuis son arrivée et qui ne possédait aucun responsable pour le payer ! Le Schlémil représente le maladroit du ghetto. Chaque ghetto en possède au moins un. C'est presque toujours un garçon aimable, serviable mais qui, par vocation, casse tout ce qu'il touche, perd tout ce qu'on lui confie. Toujours à la veille de mourir de faim, toujours sauvé à la dernière minute, il finit par déboucher sur les brillantes situations que l'Eternel refuse aux Gentils. Le Juif Charlie Chaplin a immortalisé ce personnage. Preuss demanda au Schlémil de Cziqsz :

— Mais enfin que fais-tu ? De quoi vis-tu ? As-tu un métier ?

— Que le saint nom de Dieu soit loué ! Par la grâce du Maître du Monde je possède une belle voix. Pendant les jours de fête, l'été, je vais chanter à la grande synagogue de Munkacevo.

— Mais ce n'est pas suffisant pour vivre ?

— Je suis aussi Mohel... Je pratique les circoncisions et perfore le pain azyme !

— Maladroit comme tu es tu dois couper le zizi des nouveau-nés tout de travers ?

— Ne crois pas cela, petit frère ! En cette minute sacrée l'Eternel me donne une sûreté de main infaillible.

— Et que fais-tu encore ?

— Des mariages, par exemple, et je suis aussi un peu — sois discret — marchand d'alcool à mes heures.

— Mais encore ?

— Quand les temps sont vraiment mauvais je deviens... gendre !

Un gendre de ghetto est un ancien étudiant talmudique que son beau-père nourrit à son foyer sans rien lui demander d'autre que d'étudier les livres sacrés pour sanctifier ainsi sa maison... Trois prières par jour, les fêtes, les jeûnes, les cérémonies rituelles absorbent beaucoup de temps et justifient l'emploi d'un gendre pour qui peut se le payer !

— Et tu es gendre à Cziqsz ?

— Oh ! non... Il n'existe pas de juif assez riche ici. Mais je vais me marier ailleurs de temps à autre... En Pologne. En Roumanie. Je trouve toujours. Dieu est un père ! Dieu est un père (1) !

En pénétrant la vie du ghetto placé sous le signe d'une effroyable misère qui dépassait largement celle de Varsovie, Preuss s'aperçut que cinq familles, au moins, vivaient en se revendant mutuellement la même paire de bottes usagées. Comment ces bottes pouvaient-elles devenir productrices de richesse, rien qu'en passant de main en main, c'était là un mystère qu'il ne réussissait pas à éclaircir. Allait-il vivre lui aussi un jour, comme ses frères, sur le même plan irrationnel ?

-:-

Yehuda Preuss se sentait à la fois bien à l'aise dans ce village perdu et, dans le même temps, complètement rejeté par lui. Il se disait, et parfois clamait tout haut, en hébreu : non, c'est impossible que des Juifs acceptent encore, au xx[e] siècle, de mener une existence pareille ! Ils ne savent rien du monde extérieur et se croient protégés par leur ignorance ! Que connaissent-ils du grand pogrom hitlérien ? Rien ! Ils s'imaginent que Hitler les épargnera parce qu'ils sont sujets hongrois et que la Hongrie compte parmi les alliés de l'Allemagne ? Ils sont fous ! Le pogrom est déjà commencé à Buda, et surtout à Pest ! Un jour ou l'autre il passera sur cette vallée et emportera ces pauvres idiots avec leur Talmud, leur Thora, leur Schlémil et leurs gendres vers l'Est d'où l'on ne revient pas !... Où pourraient-ils se cacher il est vrai ? Aussi voyants ! Aussi marqués par le judaïsme, alors que j'y parviens difficilement avec un physique « aryen » qui donne le change ?... Qu'ils crèvent donc, mais sans

(1) D'après Pinès spécialiste de la littérature en yiddisch.

moi ! Je dois me tirer d'ici tant qu'il en est temps. Sinon à quoi bon tout le reste... le ghetto de Varsovie... la Gestapo... Leipzig... les curés...

Un matin, alors qu'il parlait haut et fort dans sa solitude, en arpentant l'unique rue du village, le rabbin surgit derrière lui...

— Comment ? Tu parles hébreu mieux que moi, petit frère ?

— Je l'ai appris à Varsovie pour retourner en Eretz-Israël.

Le rabbin durcit sa voix.

— Tu fais partie de ces Juifs qui feront braire les ânes en hébreu si on les laisse faire ! Tu connais des mots nouveaux que j'ignore, mais tu as oublié celui de Jéhovah ! Tu emploies à tous usages la langue sacrée de la prière ! Tu n'es pas un bon Juif, Yehuda Preuss !

Son visage se colorait légèrement au fur et à mesure qu'il se passionnait pour une controverse bien amorcée et dont il attendait les plus grandes joies.

— Tu veux partir pour Jérusalem, petit frère ? Les Juifs pieux n'ont pas attendu la naissance de ce monsieur Herzl pour y revenir prier ! Ce sont des Juifs pieux qui, depuis toujours, y acclament le saint nom de Dieu... Tu veux construire là-bas un Eretz-Israël avec des palais et des machines au lieu de le ressusciter en priant Dieu ? Tu deviendras simplement odieux aux autres, petit frère, et infidèle à toi-même ! Ah ! ce ne sont pas des Juifs sans foi qui rebâtiront Jérusalem ! Sois loué, Eternel, toi qui relèveras Jérusalem !

Il s'animait de plus en plus. Les mains entraient en transe, son corps battait une sorte de rythme sacré tiré d'une longue pratique de la prière selon les Hassidim. Ses narines palpitaient. Elles captèrent soudain ces effluves que, depuis toujours, le dieu des Juifs condamne avec rigueur. La boîte de conserve que Preuss était en train d'achever pendant sa promenade matinale — la dernière du lot que le Vikar lui avait remis au départ — offrait son contenu aux yeux furibonds du rabbin.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en pointant son doigt de lumière vers l'objet suspect.

— Une boîte de ration de l'armée allemande. Du porc.

La voix du rabbin éclata, vengeresse.

— Que les murs de nos maisons s'écroulent sur cet impie qui mange de la viande défendue !

Yehuda Preuss haussa les épaules en répliquant :

— Rabbin, j'ai mangé du rat dans les égouts de Varsovie ! Depuis je trouve le porc excellent !

— Tu ne peux pas rester ici, dit lentement le chef de la communauté... Tu n'es pas un bon Juif. Que dirait le Zadik s'il arrivait demain, comme nous l'espérons, et te trouvait en train de manger du porc parmi nous ?

Preuss sourit.

— Il dirait peut-être : soyez plus indulgent, rabbin. Prions au contraire pour que ces murs ne s'écroulent pas sur la tête d'un combattant juif qui a lutté pour réaliser notre rêve à tous : « L'An prochain à Jérusalem ! »

Il réfléchit et ajouta :

— Il vous donnerait peut-être aussi un bon conseil : de faire ce que je ferai demain matin. Quitter ce village-piège à toute allure, avant que les Hitlériens ne viennent vous y détruire comme des rats ! Vous êtes perdus comme tous ceux qui tarderont à partir pour la Palestine. Moi je vous dis adieu et merci, rabbin !

Avant l'aube Yehuda Preuss bouclait son sac modèle règlementaire de l'armée allemande, recouvert de peau de chèvre et le jetait sur ses épaules. Il pénétra dans la hutte de son ami le Schlémil pour essayer de l'entraîner avec lui, mais il avait déjà gagné la synagogue. Le jour se levait. Yehuda Preuss s'éloigna en direction de l'Ouest pendant que la communauté se réunissait, sans lui, pour la prière du matin. Elle chantait, dans une paix, une foi qui s'en venaient du fond des âges et que l'âge nouveau ne pouvait rompre autrement que par la mort : « L'An prochain à Jérusalem. » Et au fur et à mesure que le jeune Juif s'éloignait sur la neige les paroles du chant sacré se fondaient progressivement dans le petit matin gris.

VIII

LA CHANCE MARCHAIT dans les pas du jeune Juif en fuite à travers L'Europe. Arrêté en même temps que les riches coreligionnaires qui l'hébergeaient à Buda, dans la capitale hongroise ; pris successivement pour un déserteur de la Wehrmacht, un saboteur soviétique, un espion anglais et, même un « Témoin de Jéhovah » ; tout sauf ce qu'il était réellement, un évadé du ghetto de Varsovie, en raison de son physique avantageusement « aryen », on devait le relâcher, faute de preuves, quelques semaines plus tard.

Il essuya des coups de feu en approchant de Ljubljana, en Slovénie, mais c'étaient les partisans communistes de Tito qui tiraient, le prenant pour un Allemand ! Il pouvait, là, se jeter dans les maquis slovènes ou serbes et reprendre le combat contre l'ennemi de son peuple ! Mais, lorsqu'il sondait sa conscience, il s'apercevait que sa haine cédait devant le désir forcené qui le poussait vers Eretz-Israël. Autant il s'était battu avec conviction pour s'échapper de Varsovie, autant il lui semblait inutile, maintenant, de prendre des risques pour une cause qui n'était plus la sienne ! Russes, Anglais, Américains règleraient bien le compte de Hitler sans lui !

Il se lia donc aux hommes de l'Organisation Todt dont l'unité faisait mouvement vers l'Italie. Avec un aplomb fantastique il s'en alla trouver leur chef en se donnant pour un étudiant de Vienne, réformé, sinistré dans un bombardement aérien qui

l'avait, dans le même temps, privé de sa famille et de ses papiers d'identité. Il offrit ses services avec l'espoir de poursuivre son voyage par la *Kommandantur Line* ! Manquant de personnel depuis longtemps l'Organisation Todt embauchait volontiers n'importe qui. Yehuda Preuss se retrouva bientôt à Trieste, puis Vérone, puis Bolzano.

Jusqu'au mois d'avril 1945 il vécut le long des voies ferrées, remplaçant inlassablement les rails volatilisés chaque semaine par les bombardiers en piqué américains, brassant du ballast, consolidant des ponts, mangeant et dormant peu.

Quand elle apprit l'assassinat de Bénito Mussolini, puis la capitulation de l'armée allemande pour l'Italie du Nord, son unité se débanda. Preuss gagna Milan juché sur un camion de poisson pourri, grâce à l'organisation *posto di bloco* mise en place par la Wehrmacht et qui lui survivait. Quelques semaines plus tard il prenait contact avec la « Brigade Juive » créée par les Anglais en 1944 pour combattre les Hitlériens et qui accourait pour organiser l'émigration illégale vers Israël.

Un rabbin lui présenta deux pétitions. L'une, rédigée par les Juifs internés en Suisse protestait contre les tarifs d'hébergement fixés par les autorités helvétiques et réclamait vingt-cinq pour cent d'abattement sur le prix de la journée en camp de concentration. L'autre émanait des Juifs romains et mettait en demeure la municipalité de la « Ville éternelle » de détruire sans retard l'arc de Titus, car il rappelait sa victoire sur Jérusalem. Il refusa de signer l'une et l'autre en disant :

— Je me fous de tout ça ! Tant pis pour les Juifs qui ont préféré se cacher en Suisse au lieu de combattre Hitler ! Et il ne faut pas toucher à l'arc de Titus. Ce n'est pas à Rome mais en Eretz-Israël qu'on effacera le souvenir honteux de la destruction de Jérusalem !

Les agents de la « Brigade Juive » le prirent dans leurs bras et lui dirent :

— Yehuda Preuss, voilà un langage de Juifs qu'on n'entendait plus depuis deux mille ans ! Tu partiras parmi les premiers !

-:-

Ghaleb arriva le premier au rendez-vous. D'une main légère il écarta le rideau du café *Au tout va bien* qui masquait la rue

une de ces rues secrètes de Montmartre, amie des poètes et des amours insolites. Dans la trame de la pluie fine et glacée, il distingua les voitures qui de temps à autre passaient, peuplées de vagues silhouettes derrière leurs glaces mouillées. Plus loin, il devinait une place dans les profondeurs de la pluie. Il consulta sa montre, poussa un soupir et murmura :

— Pourvu que ma lettre l'ait bien touché...

Il se plongea dans la lecture des journaux. Ils commentaient encore la retraite du général de Gaulle... Ils évoquaient une menace communiste... Millions de « personnes déplacées » à travers l'Europe, Allemands en particulier... L'Angleterre aux prises avec de graves problèmes en Palestine... Blocus de Haiffa pour stopper l'immigration illégale des Juifs...

La porte du café brusquement bat. Le père Pelletier inscrit sa haute silhouette dans le rectangle ouvert sur fond de rue noire. Il porte un pantalon de velours côtelé, un chandail vert à col roulé. Pas de veston sous l'imperméable beige. Pas de chapeau sur les cheveux drus qui, depuis longtemps, ont escamoté la tonsure.

Les deux hommes se serrent la main virilement, debout, l'un en face de l'autre.

— Mon vieux, dit le prêtre, je n'espérais plus te revoir ! Je croyais que les Popofs t'avaient piqué à Varsovie et te voyais cassant les cailloux en Sibérie !

Ghaleb sourit.

— En juin 1944 mon service s'est replié sur Berlin. Puis je suis venu à Paris en compagnie de Son Eminence, quelques mois après la fin de la guerre.

— Et comment va-t-elle Ton Eminence ?

— Aussi bien que moi. En ce moment, elle doit se trouver au Caire ou à Gaza.

— Moi, j'ai eu vraiment du pot ! affirme le prêtre.

— Pardon, s'étonne Ghaleb... Du pot ? Qu'est-ce que c'est ?... un vase ? Tu emploies des mots que je ne connais pas... Déjà en Allemagne tu parlais de « bafouilles »... de se « faire piquer » ?

Le prêtre éclate de rire.

— Ce n'est pas du français à l'usage des Arabes ! C'est la langue de mes camarades de travail. Au début, vois-tu, je la rejetais... Altérer la belle dialectique du grand Séminaire ?... Ah ! je me défendais !... Et puis, j'ai cédé... Je me suis adapté... Que veux-tu ! Impossible de répondre à son contremaître en latin

n'est-ce pas ? Je parle « ouvrier »... Dommage sans doute ! Mais, au fond, tout dépend de la puissance d'amour qu'un homme introduit, on n'introduit pas, dans ses propos !...

Ghaleb fait jouer le trait unique de ses sourcils noirs, puis extériorise sa surprise et dit :

— Je pensais que tu redeviendrais un prêtre comme les autres, une fois la guerre terminée.

Roland Pelletier soupire.

— J'ai bien essayé... Un mois passé dans une église vide avec, de temps à autre, une grenouille de bénitier en confession ? Non ! Non ! Pas possible ! J'ai foncé vers la « Mission de Paris » pour retrouver Godin et Daniel, mes vieux copains aumôniers jocistes. Je suis redevenu ouvrier. Je travaille sur un barrage, en Maurienne... C'est pas la porte à côté !... Enfin !... Qu'est-ce qu'on boit ? C'est ma tournée. Moi, je prends une bière...

— Par ce temps de chien ? Tu ne préfères pas quelque chose de chaud ?

Roland Pelletier éclate de rire.

— Mon bon Ghaleb, depuis six mois, je vis à 1 800 mètres d'altitude. Je travaille la nuit, par 10° au-dessous de zéro en dehors des galeries... Là-haut, je ne crache pas sur les boissons chaudes, mais à Paris... Au fait : pas de bière, je préfère un beaujolais !

La fille de salle apporte un beaujolais et un thé, car l'Arabe ne boit jamais d'alcool ou de vin. Il demande :

— Que fais-tu en Maurienne ?

— La même chose qu'à Leipzig, je travaille... Je prie... Je sauve des âmes, avec la bénédiction de mon supérieur le père Holland.

— Mais encore ?

— Tu veux des détails ?... A quoi bon ? Je t'ai déjà tout expliqué quand nous étions en Allemagne. Au fait ?... Tu savais que la Gestapo était venue m'arrêter trois mois après ta visite ?

— Je le savais. Ils m'avaient envoyé une commission rogatoire à Varsovie, pour vérifier tes déclarations ! Avec un tel luxe de moyens, comment ont-ils réussi à perdre la guerre ?

— Tes réponses m'ont sauvé la peau.

— Raconte.

Roland Pelletier raconte sa vie de prisonnier à la Rybecks-trasse, ses interrogatoires. Il rit.

— Des Gestapistes et de moi, c'était à qui se montrerait le plus révolutionnaire !

— Et tu l'emportais, bien entendu ?

— Bien entendu ! Hitler ne pouvait s'élever jusqu'au plan révolutionnaire du Christ !

Ghaleb fronce le sourcil, fouille dans sa mémoire, puis renonce et demande :

— Comment s'appelait ce petit Juif que nous avons fait échapper vers la Hongrie et pour qui tu as fait six mois de prison ?

— Je crois qu'il s'appelait Preuss... Oui, c'est bien ça... Yehuda Preuss.

— As-tu reçu de ses nouvelles ?

— Jamais.

— Les Allemands ont dû le reprendre et le liquider. Ce n'est pas juste car Mahomet a dit : « Les Musulmans, les Juifs, les Chrétiens et les Basséens qui croiront en Dieu et au jour dernier, et qui feront le bien, en recevront la récompense de ses mains ; ils seront exempts de la crainte et des supplices (1). »

Roland Pelletier hoche la tête.

— Mais ce Yehuda Preuss ne croyait peut-être pas en Dieu ?

Ils se taisent, penchés sur leurs souvenirs.

Au bout d'un moment, l'Arabe relance la conversation.

— Roland, parle-moi de toi !

— Je n'aime guère parler de moi ! Qu'est-ce que j'en pourrais dire ?... Je travaille au boisage en galerie. C'est dur, mais relativement bien payé... et ça compte ! Les dirigeants de la grosse boîte qui m'emploie sont d'un égoïsme incroyable ! Il faut leur arracher morceau par morceau la moindre conquête sociale... Pas d'amélioration des conditions de travail ou de logement sans grève préalable ! De même pour les augmentations de salaire qui, sans grève, n'arriveraient pas à suivre la hausse des prix. L'ouvrier serait foutu sans les syndicats !

— Alors, tu es syndicaliste ?

— Quelle question ! Je suis le secrétaire du syndicat d'entreprise C.G.T.

Ghaleb sursaute.

(1) Koran II - 59.

— Mais c'est un syndicat communiste ?

— Oui, aux échelons supérieurs. Oui et non dans notre secteur. Mais que veux-tu que j'y fasse ? Les copains m'ont élu dans des conditions d'unanimité telles qu'il m'était impossible de me dérober.

Il se tait, réfléchit et reprend :

— Je me solidarise avec toutes les forces représentatives de la classe ouvrière, sauf si, un jour, les moyens employés étaient en opposition avec ma conscience chrétienne ou avec la vraie solidarité de tous les travailleurs.

Ghaleb admire son ami, mais s'étonne cependant et fait des réserves :

— Mais... cher Pelletier, que devient le point de vue de ton Eglise dans tout ça ? Je n'arrive pas à imaginer qu'un ouléma puisse se faire ouvrier à Jérusalem comme toi en France ! Pourquoi ? Mais pourquoi ?

Les yeux de l'abbé Pelletier se sont brusquement allumés comme pour témoigner sur une passion intérieure jusqu'ici tenue en bride. Il dit lentement :

— Ghaleb, je veux être ouvrier parmi les ouvriers, comme le Christ fut homme parmi les hommes, pour lui rendre les foules qui l'ont perdu...

Roland Pelletier se tait et paraît se retirer dans un univers que sa foi défend contre les curiosités du monde. Le temps passe. Il pleut toujours et les rumeurs de la ville vont décroissant. Ghaleb consulte sa montre et pousse un soupir qui semble réintégrer le prêtre-ouvrier dans la vie de ce modeste café montmartrois. Il pose doucement une main lourde sur l'épaule de son ami.

— Et toi, que vas-tu faire, mon bon Ghaleb ?

— Rentrer à Jérusalem.

— Et les Anglais ?

— Je suis un personnage insignifiant. Que me reprocheraient-ils ? D'avoir travaillé en Allemagne ?

Il consulta sa montre et dit :

— Il est temps de rentrer. J'attends un coup de téléphone de ma famille.

Ils se disputèrent pour payer les consommations puis sortirent, et marchèrent longtemps sous la pluie.

— Que feras-tu à Jérusalem ? demanda le prêtre-ouvrier.

— J'espère récupérer l'administration des biens Wakf que je

commençais à diriger avant la guerre. C'est une position neutre qui me convient. Je ne veux pas m'occuper des conflits entre Juifs, Anglais et Arabes. Juifs et Arabes sont également les enfants d'Abraham !

— Tu as raison, admit le prêtre... Le siège apostolique condamne au plus haut point la haine contre le peuple autrefois choisi par Dieu !

Ils observèrent un long silence et le Jésuite reprit :

— Nous allons nous séparer avec la fin d'une guerre qui nous avait rassemblés. Je me sens bien triste de perdre un aussi bon copain que toi... Un copain qui m'a sauvé la peau par l'intelligence de son témoignage devant les Allemands. Je n'oublie pas !

— Qui parle de séparation ? se récria l'Arabe. Tu vas me promettre de venir un jour à Jérusalem. Primo : parce qu'un prêtre catholique ne peut mourir sans avoir visité les lieux saints, tout comme un musulman La Mecque ou Médine ! Secundo : parce que nous sommes fidèles aux lois de l'amitié. Est-ce vrai ?

— Bien sûr... je viendrai... Mais quand ? *That's the question* !

Ils marchaient maintenant en direction de la place Pigalle. Il pleuvait toujours. Les passants ressemblaient à des fantômes mouillés, vêtus de noir, et les parapluies à des ailes de chauves-souris. Ghaleb brusquement se frappa le front et annonça sur le mode joyeux :

— Ça y est ! J'ai trouvé ! Il te faut prendre un engagement ferme... Tu viens à Jérusalem le jour où je me marie ? D'accord ?

Roland Pelletier se mit à rire.

— Eh ! eh ! Voilà qui ne manque pas de sel ! Un prêtre catholique partant à Jérusalem afin de bénir le mariage d'un musulman !

— Pourquoi pas ? Un prêtre-ouvrier ne doit-il pas savoir tout faire ?... Moi, je ne vois aucun obstacle... A Damas sais-tu, nous possédons la mosquée des Ommayades. L'un de ses minarets s'appelle : le minaret de Jésus-Christ. Ça t'étonne ? Mais, pour nous, le Christ est un ami, un prophète parmi les autres et qui reviendra un jour... Il s'agit de l'accueillir dignement au nom de l'Islam. Alors, tu t'engages ?

— Je m'y engage ! assura Pelletier en levant la main et crachant sur le bitume luisant devant l'entrée du métro Pigalle.

Ils prenaient maintenant des directions différentes. Ghaleb regagnait son hôtel sur la rive gauche. Rolland Pelletier rentrait dans sa turne de la « Mission de Paris » qui l'hébergeait au 47 de la rue Ganneron. Ils se donnèrent l'accolade.

— Mon vieux Ghaleb, je te dis comme les Juifs : « L'an prochain à Jérusalem ! »

— L'an prochain à Jérusalem, répliqua l'Arabe ! Quoique ce délai me paraisse un peu court pour prendre femme... Mais on ne sait jamais !

Et ils s'en allèrent chacun de son côté.

IX

Les agents de la brigade juive embarquèrent Yehuda Preuss sur un vieux cargo. Presque aussitôt deux destroyers anglais encadrèrent le *Solteiro*. Ils l'escortèrent pendant huit jours, sans troubler sa navigation laborieuse mais, dès qu'il pénétra dans les eaux territoriales palestiniennes, ils l'abordèrent et un équipage de prise consigna les émigrants dans la cale. Beaucoup de vieilles coques achetées ou affectées par la Hagana, comme le *Théodore Herzl*, le *Hagana Ship* ou l'*Exodus* devaient connaître le même sort.

Yehuda Preuss débarqua donc en Palestine, au port de Haiffa, entre des files de soldats britanniques hostiles et armés jusqu'aux dents. Il ne devait y rester que quelques heures. Dès le début de l'après-midi on le poussait avec ses trois cents compagnons dans le navire-prison *Empire Life Guard*. Il prit la mer. A bord du *Solteiro*, Yehuda Preuss s'était lié avec un Juif français de son âge, Joël Rosen.

— Ils vont nous interner à Chypre ! affirma Rosen.

— Je me demande pourquoi notre commandant n'a pas résisté !

— Et les armes ?

— On en trouve toujours... des bouts de bois... des chaînes... des clefs anglaises... jets de vapeur de la chaudière. On pouvait bien liquider quelques-uns de ces salauds ! Ils n'auraient pas osé tirer !

— Tu te trompes, Yehuda ! Les Anglais tirent toujours, même sur les femmes et les enfants s'ils en reçoivent l'ordre !

Les larmes aux yeux, Preuss vit l'île de Chypre sortir lentement de l'horizon marin. Une rage froide le disputait en lui à la douleur. Le bateau-prison vint à quai dans le port de Famagouste... Un quai. Les murailles tannées d'un vieux fort turc. Un sol rocailleux fréquenté par les scorpions et planté d'orangers...

Les Juifs débarquèrent par groupes de vingt. Les soldats britanniques semblaient les considérer du point de vue de Sirius en les poussant vers les camions au nez plat. Encadré par deux voitures-radio chacun des convois se mit en marche vers le camp de Xylotymbou en suivant une route militaire que, de mille en mille, surveillaient des postes de M.P.

Depuis que Londres a décidé d'interner les immigrants juifs qui tentent de pénétrer clandestinement en Palestine, et choisi l'île de Chypre pour les concentrer en raison de sa proximité et des facilités de contrôle qu'elle présente, les camps n'ont cessé de se multiplier... Cinq à Xylotymbou, numérotés de 64 à 68 et un camp d'été à Caraolos, près de Famagouste. Ils renferment maintenant plus de treize mille Juifs. L'île consacrée à Aphrodite n'héberge plus les dieux dans ses sanctuaires de Paphos et Amamonthe, mais les rescapés du grand pogrom hitlérien, le dernier en date et sans doute le plus terrible, bien que le nombre de Juifs crucifiés par Titus autour de Jérusalem et par Hadrien plus tard puisse donner à réfléchir, sans parler des pertes subies par le peuple élu à sa sortie d'Egypte malgré la bienveillance de la mer Rouge, des morts en captivité à Babylone, des « crémats » consumés par l'Inquisition espagnole, des Juifs branchés du temps de Cromwell et de Philippe le Bel, des Juifs égorgés par les Ukrainiens, les Hongrois et les Polonais durant la Seconde Guerre mondiale, autant de bilans tragiques des batailles perdues par Israël au cours de son combat qui couvre toute la terre et toute l'histoire.

Champs d'orangers. Petits villages en pisé dont les murs blancs blessent le regard par leur réverbération accablante... Le convoi passe. Des paysans lancent des fruits aux déportés, concurrencés dans cette charité improvisée par les prisonniers allemands.

A l'entrée du camp les Juifs sont fouillés, tous objets confisqués contre reçu, puis interrogés avant une rigoureuse mise en « quarantaine » de quatorze jours.

L'officier britannique du *Security Field* est un jeune lieutenant. Impassible derrière sa table de bois blanc, transpirant grâce au toit de tôle qui maintient dans la pièce une température de cinquante degrés, il pose à tout Juif qui passe devant lui une question rituelle :

— Pourquoi tentiez-vous de pénétrer illégalement en Palestine ?

Yehuda Preuss répond avec insolence.

— Pour tuer le plus d'Anglais possible !

— Choquant ! constate l'officier en rougissant légèrement.

Lorsqu'il franchit le double réseau de fils de fer barbelés, Preuss dit à son camarade, d'une voix étranglée :

— J'ai beaucoup entendu parler des camps de concentration pendant la guerre mais, en fait, c'est le premier que je vois !... Après quatre ans de lutte pour échapper aux Allemands je vais peut-être crever dans un camp anglais ! Et aux portes d'Eretz-Israël ! C'est pas croyable !

— C'est normal, ricane Joël Rosen. Ce sont les Anglais qui ont inventé les camps de concentration pour les femmes et les enfants des Boers, en Afrique du Sud, au début du siècle !

Ils entrent dans l'univers concentrationnaire. Chaque Juif doit énoncer à haute voix son appartenance politique ; non pour les geôliers anglais qui s'en moquent, mais pour les responsables de l'organisation intérieure du camp qui s'administre lui-même, comme ceux de Dachau ou Buchenwald. On les entend crier :

— Poalé Sion !

— Bétar !

— Hachomer Hatzaïr ! annonce Yehuda Preuss.

— Hachomer Hatzaïr ! confirme Joël Rosen.

Désormais, les Juifs vont vivre groupés par affinité politique, par clans, par nationalités, brassant, de leurs pieds nus, la poussière ocre qui couvre le sol, couchant sous des tentes modèle standard de l'armée des Indes, torrides le jour, glaciales la nuit, c'est-à-dire un peu plus mal que dans les « Blocks » de Dachau, eux construits « en dur » ! Seul, le camp 65 peut rivaliser de confort (?) avec lui. Le 64 semble réservé au Bétar, parti ultra nationaliste de Jabotinski, dans lequel l'Irgoun, issue de lui, recrute ses éléments de choc.

L'aube naît. Ciel vert. Froid intense. Les femmes achèvent leur lessive qu'elles sont obligées de faire la nuit car l'eau

manque pendant la journée. Celle qu'un camion-citerne piloté par un Grec apporte sera absorbée rien que par la toilette matinale. Un klaxon rugit. Debout les Juifs !... Le mois prochain à Jérusalem !...

Sur un total de treize mille concentrationnaires, sept cent cinquante reçoivent, chaque mois, l'autorisation de repartir pour Haiffa et pénétrer légalement en Palestine, en vertu des dispositions prises dans le *Mac Donald White Paper*, par lequel l'Angleterre a fixé, en 1939, le rythme de l'immigration au profit du Foyer National juif.

— J'ai calculé, annonce Yeduha Preuss en se brossant les dents aux côtés de Rosen qui se débarbouille, penché sur un mince filet d'eau, que notre libération demandera mathématiquement dix-huit mois !

— Avant trois mois nous serons partis ! assure Rosen.

— S'évader du camp n'est pas difficile, réplique Preuss en hochant la tête : quitter l'île voilà le problème ! On ne trouve pas un bateau aussi facilement qu'on bricole une lame de couteau dans un vieux ressort !

Autour d'eux les fils de fer barbelés délimitent encore une fois le champ des libertés juives pour lesquelles ils ont tant lutté et souffert.

-:-

Ici, comme en prison, les jours paraissent interminables mais les semaines passent vite. Depuis trois mois Yehuda Preuss et Joël Rosen se plient aux disciplines du camp, fort légères à vrai dire. Des populations de toute l'Europe sont concentrées dans cet espace limité et chacune recrée plus ou moins une vie nationale qui lui colle à la peau. Peu d'incidents avec les sentinelles du « Cornwald Regiment » qui veillent aux portes des camps et sur les miradors équipés de mitrailleuses. On compte jusqu'ici une seule bagarre sérieuse qui a fait quelques blessés et un mort. En signe de protestation les Juifs ont entamé une grève de la faim. Mais elle n'a pas duré plus de trois jours. Le journal du camp, édité en trois langues sur panneau de bois, a publié une condamnation solennelle de l'Angleterre. Avec ses camarades du « Hachomer-Hatzaïr » Preuss a chanté :

Hay... Baba... Riba
Kill all English and we'll all be free !

Hay... Baba... Riba
Send the British Army to the bottom of the sea (1)...

Puis l'hymne national hébreu :

« Notre espoir de retourner au pays de nos pères... »

Les peintres ont ravivé l'inscription vengeresse plaquée sur l'arche du pont qui fait communiquer les camps 64 et 65, et que les Juifs français nomment « Barbès-Rochechouart » en raison de sa ressemblance avec le viaduc du métro aérien. Elle rappelle, en allemand, celle qui figurait au fronton des camps du IIIe Reich :

Arbeit macht frei... Le travail rend libre !

La vie a repris. Les Juifs roumains font des affaires. Ils vendent des shorts découpés dans la toile des tentes modèle réglementaire de l'armée des Indes. Le barbier russe opère. Prix de la coupe de cheveux : huit cigarettes. Les Juifs ukrainiens chantent et dansent. Les Juifs polonais boivent. Les Juifs français discutent. Les Juifs allemands organisent.

Yehuda Preuss contemple ses frères de l'Europe orientale et fronce le sourcil. Aux heures de la prière hommes et femmes se balancent et chantent sur un mode aigu... De plus en plus vite... De plus en plus fort. Les visages se décomposent. De folles lueurs s'allument dans les yeux. Les cheveux bouclés voltigent dans un grand désordre. Les pieds soulèvent des nuages de poussière...

— Regarde-les, dit Preuss à son camarade. En les abandonnant en Hongrie, j'avais espéré ne plus jamais les revoir ! Eh bien !... Ils sont là !... Toujours aussi fous et aussi sales !

Une puissante odeur d'oignon frit et de crasse ancestrale empuantit les abords des tentes et forme barrage contre les parfums délicats qui tombent des collines. Un désordre apocalyptique règne dans les allées. Accablé Yehuda Preuss constate :

— Partout où ils s'installent ils réaniment le ghetto ! Il n'y a rien à faire ! Ils sont comme ça ! Et je me demande s'ils sont capables d'oublier leur vieux dieu dégoûtant en Eretz-Israël ?

— Leurs enfants peut-être ! suggère Rosen en crachant dans la direction du pandémonium.

Mais les Juifs occidentaux sont majoritaires dans le tribunal

(1) Tuons tous les Anglais et nous serons libres..
Envoyons l'armée britannique au fond de la mer...

intérieur du camp qui comporte cinq juges élus. Pas de défenseur. Les peines s'échelonnent en dureté depuis la publication des actes délictueux dans le journal du camp jusqu'à la suppression des cigarettes pour un maximum de trente jours. Dans les cas très graves : retrait des suppléments alimentaires fournis par le *Joint American Comittee.* L'armée anglaise assure aux concentrationnaires 2 150 calories pour les adultes et 2 500 pour les jeunes de douze à vingt et un an. Le supplément du « Joint » représente 700 calories.

Yehuda Preuss l'abandonne au profit de ce vieux Juif allemand, ancien professeur à Berlin qui, près de sa tente, a construit une tonnelle. Sa femme y tricote en plein soleil car aucune frondaison n'arrive à la recouvrir. Preuss visite le couple chaque jour, et il reste là, bouche bée, troublé dans ses profondeurs par une émotion qu'il n'arrive pas à définir, une sorte de nostalgie qui s'exaspère lorsqu'il contemple le vieil universitaire en train d'arroser consciencieusement deux massifs entourés de cailloux blancs où jamais ne pousse la moindre fleur.

-:-

Chaque samedi Yehuda Preuss se glisse dans le *Kfar Noar,* le village des enfants, bien qu'il ait dépassé maintenant l'âge limite d'admission : dix-huit ans. Mais c'est là que les agents secrets de la Hagana, devenus concentrationnaires sur ordre, enseignent les techniques du *close-combat* et du sabotage. Particulièrement bien doué Preuss est devenu aide-instructeur en quelques semaines. C'est là qu'il s'est rendu compte qu'existait, au nez et à la barbe des Anglais, une liaison permanente entre Chypre et Haiffa, que les responsables de la Hagana pouvaient délivrer qui leur plaisait quand il leur plaisait !

Un soir, sous la tente glacée qu'éclaire un lumignon improvisé avec un bout de ficelle trempant dans une noix de margarine, produit de l'ingéniosité juive qui, à Xylotymbou transforme les boîtes de *meat and beans* en lampes à pétrole, les vieux minarets turcs en barres parallèles pour le gymnase en plein air, les fausses nouvelles en vérités révélées, Yehuda Preuss écoute Joël Rosen qui lit un poème :

Tant qu'au fond d'un cœur
Une âme juive pourra vibrer

Et que vers l'Orient nos yeux chercheront Sion,
Alors notre espoir n'est pas mort
Le vieil espoir de revenir au pays des ancêtres
Où David habita

Tant que les larmes de nos yeux
Rouleront comme une pluie,
Tant que le fleuve du Jourdain sortira de Tibériade...

— Stop ! crie Yehuda Preuss... Stop !

— Qu'est-ce qui te prend ? demande Rosen.

— Je veux te dire que, de poème en poème, nous n'arriverons jamais en Eretz-Israël... J'en ai assez de les entendre gueuler toute la journée : « L'an prochain à Jérusalem... » Et pourquoi pas le vingt et unième siècle tant qu'ils y sont ?

Puis, radouci :

— Joël, j'ai beaucoup réfléchi depuis quatre mois. J'ai décidé de quitter Hachomer Hatzaïr !

Rosen resta bouche bée, comme désireux de continuer sa déclamation mais privé de voix pour y parvenir. Puis, au prix d'un gros effort, il retrouva la parole :

— Quitter Hachomer Hatzaïr ? Et pourquoi ? Et pour qui ?

Preuss posa sa main sur l'avant-bras de son camarade et le serra de toute la puissance acquise pendant les durs travaux de l'Organisation Todt, en Italie. Puis il dit :

— Quel est notre idéal Hachomer Hatzaïr ?... Des garçons et des filles qui se rassemblent sous le doux ciel de Palestine, et dans un kibboutz de rêve... Tout est mis en commun ! Rien ne vous appartient plus, comme c'est reposant ! Ton mouchoir n'est plus à toi. La fille que tu aimes non plus ! Tu travailles pour un idéal de paix et de fraternité universel. Tu n'es plus rien mais tu es tout. Le kibboutz avec ses baraques, ses machines, ses vaches, ses poules, sa terre, son ciel... c'est toi ! C'est bien comme ça que tu vois notre future existence en Eretz-Israël n'est-ce pas ?

— Parfaitement Yehuda... Une sorte de communisme. Mais spiritualisé. C'est et ça n'est pas du matérialisme historique. Plutôt une sorte de bonheur typiquement juif, auquel seul peut accéder le peuple juif.

Yehuda Preuss éleva le ton de sa voix et balaya l'espace rose d'un revers de main.

— Mon vieux Joël j'ai bien réfléchi. Je suis maintenant persuadé que l'idéal Hachomer Hatzaïr n'a aucune chance de se matérialiser un jour ! C'est un rêve d'intellectuel délirant, un type d'homme que nous, les Juifs, produisons malheureusement en grande série ! Je balaye tout ça ! Je quitte l'organisation. Je passe au Bétar avec l'intention de servir dès que possible dans l'Irgoun. Au fond, je ne fais qu'imiter Ben Gourion, allant de l'extrême gauche à la droite d'Israël ! Et il avait raison. On ne fait pas un Etat avec des rêves ! Il y faut du sang !

Il avait prononcé le mot sang avec un frisson. Les yeux bleu faïence étincelaient. Il serrait de plus en plus fort l'avant-bras de son ami.

— Tu me fais mal, Yehuda !

— C'est exprès ! Pour te faire comprendre que tu dois me suivre, si tu veux réellement mourir comme youpin et ressusciter comme Israélien !

Il réfléchit pendant un moment et ajouta :

— Je vois aussi dans le changement un autre avantage. L'Irgoun peut nous tirer de Chypre quand il lui plaît ! Ça compte !

— Alors ? Qu'en penses-tu ? Que feras-tu ?

Joël Rosen s'inclinait déjà devant cette volonté forcenée qui l'entraînait plus loin, toujours plus loin au-delà de ses rêves. Il dit :

— Je ne sais pas encore... Peut-être... Sans doute...

— Pas de liberté sans combat ! Au fond, j'avais déjà compris bien avant la révolte du ghetto. Personne n'a fondé un empire sans écraser les pieds des premiers occupants. Je le sais. Je connais l'histoire. J'ai lu tout ce qui traînait dans nos bibliothèques de Varsovie. Y compris *Mein Kampf* ! Parfaitement ! Malheureusement je n'ai pas la certitude d'avoir tué un Allemand en 1943... J'en ai vu tomber, mais je ne savais jamais si c'était ma grenade ou ma balle qui l'avait descendu ! C'est terrible ! Il me manque cette certitude !

Il lâcha brusquement le bras de son ami, étendit ses mains qui tremblaient devant lui, serra progressivement le vide qu'elles cernaient et constata :

— Il faut absolument que je tue quelqu'un ! Un Anglais de préférence ! J'en ai trop bavé depuis trois ans ! Ce camp de

concentration, maintenant... c'est le comble ! L'univers entier constitue le champ de ma vengeance !

Joël Rosen le considérait avec effarement. Il baissa la tête, subjugué par ce torrent de violence.

— Tu entreras dans l'Irgoun avec moi, c'est entendu ! décida Preuss.

Il y eut un silence. Puis la voix reprit, moins âpre :

— Va ! Tu peux continuer ton poème !

Rosen enchaîna d'une voix mal assurée :

Tant que la muraille bien-aimée
Apparaîtra à mes yeux,
Tant qu'un œil se mouillera devant la ruine du Temple,
Ecoute frère en exil la voix d'un de nos prophètes.
Seulement du dernier des Juifs
Mourra le dernier espoir...

-:-

Un mois plus tard, les agents secrets de la Hagana faisaient évader une demi-douzaine de jeunes gens. Parmi eux : Yehuda Preuss et Joël Rosen. Ils les conduisirent, de nuit, jusqu'à un havre naturel qui s'ouvrait entre les deux ports de la côte sud : Larnaka et Limassol. Un canot automobile attendait, gardé par des hommes armés. Les concentrationnaires montèrent à bord dans un silence parfait, la stricte discipline de l'Irgoun dont ils dépendaient désormais. Ils prirent le large. A la pointe de l'aube le bâtiment rapide touchait une plage déserte au nord de Haiffa.

Ils sautèrent dans l'eau qui leur venait jusqu'à la ceinture, prirent pied sur la terre ferme et, tout de suite, s'enfoncèrent dans les collines qui sentaient la myrrhe et le thym.

— Yehuda Preuss, demanda le chef, pourquoi n'as-tu pas embrassé la terre d'Israël en débarquant, comme tes camarades ?

Preuss haussa les épaules.

— Israël ne nous appartient pas encore, mon lieutenant. Je n'embrasse que ce que je puis garder en le défendant contre quiconque !

Le chef lui donna une bourrade amicale et dit :

— Bravo petit ! On fera quelque chose de toi !

Le jour se levait en direction de Tibériade.

DÉBORAH

Bénissez l'Éternel de ce que les chefs ont pris le commandement en Israël, de ce que le peuple s'est porté de plein gré au combat !

Cantique de Déborah JUGES - 2.

I

NUIT D'ETE SUR JERUSALEM. Les pierres dorées de la ville restituent la chaleur reçue comme la sole d'un four éteint depuis quelques heures seulement. Les arbres des jardins et des avenues nouent leur respiration humide autour des réverbères et les ceignent d'une aura de brouillard rose. Rares passants. Quelques automobiles anglaises entreprennent avec circonspection des voyages au bout de la nuit. Une odeur forte et savoureuse d'agneau grillé monte de la vieille ville et vient dilater les narines de Yehuda Preuss. Il porte un blouson de toile beige, des blue-jeans et des espadrilles à semelles de caoutchouc. Elles font naître en lui l'idée qu'il marche sur un nuage. Il paraît flâner. Il passe devant l'hôtel King David dont une aile abrite l'administration civile et militaire de la puissance mandataire britannique. Il note la présence des deux sentinelles immobiles dans leur guérite. Elles appartiennent au même régiment que la veille. La relève des unités n'est donc pas quotidienne comme on le supposait de prime abord. Tout à l'heure il fournira cette précision au service de renseignements de l'Irgoun qui l'utilise dans le plan d'attaque préparé contre l'hôtel King David. Cent cinquante kilos de T.N.T. feront sauter l'aile réquisitionnée un mois plus tard entraînant la mort de cent cinquante fonctionnaires de la puissance occupante.

La Palestine se trouve en état de guerre depuis 1945. Tout a

commencé par la résistance juive à l'interception des navires suivie de la déportation à Chypre pour les immigrants illégaux. Le Palmakh a libéré de vive force les deux cent huit candidats à la Terre promise détenus au camp d'Atlit. Dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1945 la Hagana, l'Irgoun et la Stern ont attaqué la raffinerie de Haiffa. Le 28 janvier 1946 les Anglais promulguent une législation d'exception *Defence Regulation* pour enrayer le terrorisme. Un mois plus tard, par une opération combinée, les trois milices détruisent la station de radar de Haiffa, le camp de la police mobile et l'aérodrome. Puis, six officiers britanniques sont enlevés et séquestrés le 18 juin. Par mesure de représailles, les Anglais arrêtent deux mille sept cents suspects et, parmi eux, beaucoup de dirigeants sionistes, ainsi que le président officiel de l'Irgoun, qui n'est pas le véritable, celui-ci restant dans la clandestinité. En 1939, le pays requérait 21 000 soldats et policiers pour 415 000 âmes. Il en faut plus de 100 000 en 1946.

Au bout d'un temps minutieusement réglé, pour ne pas créer l'insolite, Yehuda Preuss repasse devant l'hôtel et note mentalement les caractéristiques de la voiture qui stoppe devant l'entrée, le nombre d'officiers transportés. Le manque d'éclairage ne lui permet pas de distinguer les grades. Il s'éloigne. La faim le tenaille. Il n'a rien mangé depuis midi et fouille dans la poche de son blouson où il conserve habituellement quelques morceaux de sucre. Mais il n'y trouve que le reliquat des détonateurs utilisés au cours de la dernière opération. Il sursaute et gronde son imprudence. Les patrouilles fouillent souvent les noctambules qui se risquent à Jérusalem entre deux périodes de couvre-feu et les excellents papiers d'identité qu'il porte ne le sauveraient pas si les Anglais découvraient un tel matériel sur lui. Il jette les détonateurs dans un massif en traversant le jardin voisin. La faible clarté des réverbères enrobés de brume de chaleur escamote le geste.

Yehuda Preuss avance maintenant d'un pas rapide. Allongés sur les bancs, quelques Arabes dorment à la belle étoile. Le parfum balsamique des résineux domine l'odeur fade, un peu écœurante, exhalée par la laine non dégraissée des vêtements indigènes et les ballots remplis de produits indéfinissables que ces nomades transportent toujours avec eux.

Preuss s'engage maintenant dans une rue, toute son attention

concentrée sur l'inconnu qui s'ouvre devant lui et peut, à tout instant, lui opposer une patrouille ennemie. Au bout d'un moment une gêne indéfinissable naît en lui. Il a l'impression que le danger a changé d'azimut, passant brusquement du nord au sud. Un frôlement subtil, à peine plus marqué que le vol d'un oiseau, traduit une présence grandissante dans son propre sillage. Mais il n'a pas le temps de se retourner. Une douleur fulgurante le transperce et semble allumer sur la rétine de ses yeux un grand éclair rouge. Il tombe sur le trottoir, la face en avant puis se redresse sur les genoux. Il aperçoit un grand Arabe fuyant au ras des façades, sans doute l'un de ceux qui paraissaient dormir sur les bancs du jardin. Sa grande tunique de laine vole derrière ses épaules et donne à sa course une légèreté surnaturelle.

Yehuda Preuss s'est remis sur pied. Il perçoit la chaleur du sang qui ruisselle dans son dos. Mais, avec l'instinct d'une bête, il sait déjà que le poignard n'a pas touché un centre vital. Il a en effet glissé sur une côte et tranché seulement une lourde masse de chair. Il ne mourra donc pas cette nuit. Ni demain. Et, dans tous les cas, pas avant d'avoir libéré Israël. Il gronde :

— Le salaud...

Il tente de courir. Il y parvient. Une rage surhumaine bat le rappel de toutes ses forces. Mais l'assassin a déjà disparu. Un léger vertige saisit le jeune Juif. Il s'arrête, passe une main sur son dos et la retire couverte de sang. Il s'appuie contre la pierre chaude d'une façade, ferme les yeux, soudain avare de ses forces menacées. Sa poitrine se soulève et s'abaisse au rythme d'un soufflet concentrant sa puissance sur un feu en train de s'éteindre. Mais il reste lucide bien que l'image de la rue parcimonieusement éclairée lui apparaisse de plus en plus floue. Elle prend petit à petit l'aspect de la rue Zelatna qui traverse le ghetto de Varsovie. Preuss aperçoit les policiers polonais sanglés dans leur longue capote bleue qui se dirigent vers lui. Les bottes d'un régiment de SS qui passe martèlent le pavé. Un chant de clairon emplit ses oreilles. Il voudrait bien répondre à cet appel, auquel procède le jeune lieutenant anglais qui, froid, méprisant la « pouillerie juive », commande le camp de concentration 65 de Chypre... Tout devient flou. La ronde des visages s'accélère... Le gendarme polonais... L'Oberführer de la SS noire... le *British Security Field*... Ils se superposent, s'effacent mutuellement pour entrer dans un moule nouveau. Ne reste plus que le visage de

l'Arabe qui vient de le poignarder par surprise, visage qu'il n'a pas entrevu mais dont sa fièvre dessine le portrait robot — grand nez de vautour, escarboucles noires à la place des yeux, rictus féroce de la bouche — et qui se substitue à la face blême du Polonais, aux pommettes saillantes du S.S. prussien, au regard bleu du lieutenant anglais... visages... visages... visages d'ennemis d'un bout à l'autre du monde. Une grande faiblesse le saisit devant cette révélation : les Arabes dont il ne tenait aucun compte se dressent aussi contre les enfants d'Israël !...

Yehuda Preuss gronde encore une fois :

— Le salaud... les salauds... Qu'est-ce que je leur ai donc fait...

Puis il glisse lentement dans une ombre de cave aussi froide que celles du ghetto de Varsovie pendant les combats, tombe sur les genoux, vacille un instant, s'abat la face en avant et s'évanouit.

II

TROIS MOIS PLUS TARD, caché dans une villa du « quartier allemand » de Jérusalem, complètement rétabli, Yehuda Preuss relisait pour la troisième fois à ses jeunes camarades de l'Irgoun, afin qu'ils le sachent par cœur, le texte rédigé par Abraham Stern avant son exécution en Egypte par la police de Sa Majesté britannique :

« Le groupe Stern vit et combat afin de créer un Etat juif en Israël. Il décidera des frontières de l'Etat avec l'aide du glaive conquérant. Longtemps encore notre peuple devra lutter jusqu'à ce qu'il étende sa puissance sur les non-Juifs, et jusqu'à ce qu'il conquière à nouveau le pays. C'est pourquoi les enfants juifs devront, durant de nombreuses générations, aller à l'école pour apprendre l'art du sabre, et durant de nombreuses générations l'Etat juif sera comme un camp militaire dans le désert arabe (1). »

Joël Rosen releva la tête et demanda :

— Crois-tu que ce texte soit vraiment authentique, Yehuda ? Je lui trouve un ton qui contraste avec le style du judaïsme en général...

Yehuda Preuss réfléchit et répliqua :

(1) Cité par Ben-Zakai, *Contre le terrorisme*, Paris s. d. (sans doute 1947), page 28.

— Il est authentique. Simplement le ton du judaïsme a changé.

Ils se turent et reprirent leur analyse des journaux du jour. Joël Rosen lisait très bien l'anglais. Les feuilles parlaient à mots couverts d'un nouvel attentat revendiqué par l'Organisation Stern, mais il restait difficile d'en mesurer l'ampleur à travers les coupes sombres pratiquées dans le texte par la puissance occupante.

— La presse ne parle pas encore de ce que nous réservons à ces salauds d'Anglais s'ils mettent leur menace à exécution !

— Quelle menace ?

— Les dix-huit coups de fouet qu'ils ont promis à Katz et Kimche, en plus de leurs quinze mois de tôle !

Katz et Kimche, deux militants de l'Irgoun, viennent d'être condamnés par un tribunal militaire pour port d'arme prohibée. Le jugement comporte, en outre, le châtiment corporel de la tradition anglaise.

— As-tu vu nos affiches ? demande Preuss.

Sur les murs de Jérusalem, Tel-Aviv et Rishon le Zion des affiches, aussitôt lacérées par la police, ont fait savoir que :

« Si les oppresseurs osent exercer des sévices physiques, comme la peine du fouet, portant atteinte à l'honneur humain et national de la jeunesse juive, nous leur appliquerons la loi du talion avec intérêt. »

Cet avertissement, affiché en anglais et en hébreu, a été rédigé par Begin lui-même en l'absence de Shmuel Katz, responsable des activistes de l'Irgoun. Sur l'un des placards non arrachés par la police, un soldat anglais a écrit : « S'il vous plaît, n'oubliez pas mon sergent-major. »

Et il a indiqué le numéro de sa compagnie et le nom de son régiment ! Mais les Juifs restent insensibles à l'humour.

-:-

Il pleut sur Jérusalem. Au mois de décembre, et en raison de son altitude relativement élevée, la ville frissonne sous cette douche qui, très vite, s'épuise sur le désert de Judée. Lumières électriques violentes dans le quartier juif. Les lampes à huile ou à essence luttent contre le mystère de la vieille ville enfermée derrière la muraille de Soliman le Magnifique... La boue. Le

froid. La peur. Des formes basses se meuvent dans la pénombre d'espaces vides près de la porte de Damas. Une mine saute, au loin, avec un bruit étouffé. Sur les terrains vagues des troupeaux de chèvres bivouaquent avec leurs bergers en attendant le jour pour reprendre leur transhumance. De rares automobiles passent, très vite, comme si elles tentaient de gagner de vitesse les fantômes qui les poursuivent... La peur. Le froid. La boue... Contre eux veillent les puissants projecteurs électriques braqués sur les bâtiments occupés par l'armée et l'administration britanniques que défendent des vagues de fils de fer barbelés. Sentinelle figée. Une automobile militaire attend. Nuit. Un muezzin appelle à la dernière prière. Des chiens errants se disputent une charogne en grondant...

Bruit de pneus sur le goudron mouillé. Un command-car britannique passe et vient stopper derrière la voiture qui, face à la guérite de la sentinelle, attend la sortie du personnel. Six militaires armés en descendent. Ils rectifient leur tenue cependant que le sous-officier, chef de l'unité, consulte des documents. L'œil bien éveillé, la sentinelle cherche à distinguer les grades pour savoir si elle doit ou non rectifier la position lorsque se présentera la petite troupe...

Elle ne se présente pas mais attaque dès qu'apparaît le capitaine attendu par la voiture en stationnement. Yehuda Preuss s'est jeté sur le factionnaire et l'a désarmé sous la menace de son pistolet-mitrailleur. Rosen a maîtrisé le chauffeur. Deux autres Juifs ont ceinturé l'officier, le poussant dans sa voiture de service dont ils referment la portière derrière eux. Preuss et les hommes qui le couvraient entraînent la sentinelle dans le command-car qui démarre aussitôt. Tout s'est passé en quelques secondes, sans cri, sans bavure...

Le commando roule maintenant à toute vitesse à travers la banlieue de Jérusalem et les lumières se raréfient sur son passage... La nuit. Collines à peine inscrites en formes flexibles sur les nuages. Les gouttes de pluie dansent comme des moucherons dans la lumière des phares. Personne ne parle à bord des véhicules de l'armée anglaise passés au service de la « résistance » juive. Les trois Anglais semblent contempler leur destin du point de vue de Sirius.

Yehuda Preuss fait lever un barrage sur la route de Tel-Aviv en présentant une documentation parfaitement en règle, tandis

que trois pistolets s'appuient sur les côtes des prisonniers que le convoi finit par remettre aux hommes de l'Irgoun qui tiennent le kibboutz Ma'ale Hahamisha. On les enferme dans un silo vide. Le premier acte d'une nouvelle épreuve de force entre l'Angleterre et Israël est terminé.

-:-

Second acte. 18 décembre 1946. Le directeur de la prison de Haiffa fait sortir de cellule le jeune Kimche détenu pour port d'arme prohibée et condamné à quinze mois de prison. Petit de taille, cheveux noirs et frisés, il défie ses geôliers d'un regard fulgurant. Ils le conduisent sur le terre-plein qui s'élargit devant la porte et attendent que monte, de la rue, une foule intriguée par l'insolite de ces mouvements. Un héraut lit alors le jugement en anglais ; aussitôt traduit en hébreu et demande :

— Kimche, êtes-vous capable de supporter dix-huit coups de fouet ?

Le jeune homme riposte :

— Trente s'il vous plaît, rien que pour voir s'allonger vos sales gueules !

Kimche reçoit dix-huit coups de fouet sur sa chair nue sans émettre une plainte ou éteindre l'éclat vengeur de ses yeux. On le ramène en cellule. C'est la fin du second acte.

-:-

Troisième acte. Le kibboutz Ma'ale Hahamisha, près de la route Jérusalem-Tel-Aviv. Le jour se lève. La pluie a cessé depuis la veille. Des écharpes d'un bleu évanescent se nouent au col des monts couverts d'ifs et de pins. Le froid pique les chairs. Les jeunes Juifs poussent les trois Anglais — un officier et deux soldats, vers le hangar qui abrite les machines agricoles de l'exploitation. Six journalistes, amenés de Jérusalem pendant la nuit, attendent...

Le délégué de l'Irgoun lit et commente le texte de Begin affiché quelques jours plus tôt et dit :

— Messieurs, à l'heure actuelle une petite cérémonie du même genre est en train de se dérouler dans deux autres kibboutzim ! Douze représentants de la puissance occupante vont

subir le châtiment corporel infligé par elle à l'un de nos camarades... Messieurs les journalistes, vous noterez la proportion, n'est-ce pas ? « ... Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, brûlure pour brûlure (1)... » Et, maintenant, je demande un volontaire pour fouetter le premier de ces messieurs...

— Vas-y ! conseille Yehuda Preuss en donnant un coup de coude dans l'estomac de Joël Rosen.

— Moi ?... Tu crois ?

— Mais bien sûr, idiot ! Tu n'auras pas souvent l'occasion de te payer sur la bête, comme aujourd'hui, de tout ce qui nous attend avant la création de l'Etat d'Israël !

Joël Rosen s'avance et reçoit, des mains d'une jeune fille, la forte cravache trouvée dans la voiture anglaise volée quelques jours plus tôt. Sur ordre l'Anglais baisse son pantalon et reçoit dix-huit coups mollement appliqués.

— Ce n'est pas du travail, Joël, gronde Yehuda Preuss, lorsque son ami revient vers lui, la tête basse, portant au fond des yeux l'étonnement profond de sa conscience pour ce qu'il vient de faire... Nous devons cogner avec force et décision, comme l'Angleterre elle-même !

Une foule compacte se presse maintenant sous le hangar. Visages fermés. Sourcils froncés. Tout se passe dans un silence que pourfend les sifflements de la cravache manipulée par un autre garçon du kibboutz... Comme le premier, le dernier soldat subit l'épreuve avec un stoïcisme égal à celui du jeune Juif Kimche.

Reste l'officier. Un capitaine. Yehuda Preuss s'est éloigné en direction du hangar à fourrage où traînent des cordes qui servent à brêler les chargements. Il revient porteur de ce qu'il cherchait : un morceau de câble épais dont le jute, contraint par l'humidité est devenu aussi dur qu'une barre de fer.

— Je m'occupe du capitaine ! dit-il avec autorité au responsable de l'Irgoun.

Puis, tourné vers l'Anglais :

— Gentleman, veuillez baisser vous-même votre pantalon !

— Pourquoi me faites-vous cela ? demande le capitaine.

— Vous n'avez pas entendu le texte qu'on vient de lire ? C'est

(1) Exode XXI - 23-25.

pourtant assez clair, non ? Mon tarif est cependant plus élevé... Pour un œil, les deux yeux, et pour une dent tout le visage ! Veuillez vous baisser et vous appuyer sur ce brancard de charrette...

L'Anglais se place dans la position réglementaire et reçoit un premier coup, lancé à toute volée. Il se redresse, comme mû par la force tétanique qui cambre un chat dont on brise les reins.

— Veuillez conserver la position réglementaire ! ordonne Yehuda Preuss.

L'officier reprend la position et le jeune Juif frappe. Chaque fois qu'il lance à la volée sa corde de chanvre durci, il pense : celui-ci est donné au nom de ma mère déportée et morte en 1941... celui-ci au nom d'Elie Rozanski tué par les nazis en 1943 dans le ghetto de Varsovie...

— Arrête, camarade, tu vas le tuer ! lance une voix.

Yehuda Preuss s'arrête, lève la tête et réplique :

— Ça ne fait rien ! Un Anglais de moins, c'est un jour de gagné pour la libération d'Israël !

Puis il se remet au travail. Il frappe avec une énergie sauvage et reprend sa litanie... Un coup pour Rosenthal, mort au camp de concentration anglais de Chypre... Un coup pour les sept cents naufragés en mer Noire pendant le blocus britannique de la Palestine... Un coup pour les juges égyptiens qui ont fait pendre Hakim et Bet-Zouri, nos camarades de l'organisation Stern qui exécutèrent Lord Moyne en 1944... Un coup pour Churchill qui a refusé l'offre de Hitler : dix Juifs hongrois contre un camion, marché puant mais qui aurait sauvé le judaïsme de Pest et des Carpates... Un coup sur le cul de Franklin Roosevelt pour la même raison... Un pour Staline qui ne libère pas nos frères russes... Un pour le pape qui nous rend responsables de la mort de Yechoua, dit Christ... Un pour Titus... Un pour Nabuchodonosor... Un pour Pharaon.

— Arrête, Yehuda ! cria le responsable du kibboutz... tu ne vois pas qu'il est évanoui ?... Tu vas le tuer !

— Et après ? gronda Preuss.

Puis il laissa retomber l'instrument du supplice, rouge de sang. L'officier évanoui n'avait pas poussé un cri, mais il restait cassé en deux sur le brancard de la charrette, privé de sentiment. Yehuda Preuss le contemplait sans le voir, ses yeux bleu faïence lançant des éclairs ; il avait le souffle court à la suite de l'effort

déployé, l'esprit traversé par de terrifiantes images de pogroms, de corps de Juifs mutilés épars sur les sables de l'Orient, les neiges de l'Ukraine et des pays Baltes, la couche de mâchefer noir qui couvrait le sol des camps de concentration et tout cela s'effaçait lentement, progressivement, tandis qu'il se faisait en lui une grande paix...

Quelques minutes plus tard, ranimé par les soins d'une jeune infirmière du kibboutz, pansé soigneusement, l'officier anglais se redressait sur son lit et promenait à travers la pièce un regard à peine étonné. Yehuda Preuss eut envie de lui tendre la main, mais il réprima cet instant de faiblesse et dit :

— Ce n'est pas nous qui avons commencé !

Il attendait une réponse qui l'aurait confirmé dans sa tentative de justification mais l'Anglais semblait refuser la controverse. Impassible, il demanda :

— Quelqu'un pourrait-il me donner un certificat ?

— Un certificat ? s'étonna Preuss avec un étonnement profond... un certificat de quoi ?

— Un certificat de flagellation signé de l'Irgoun, sir ! Pour le cas où d'autres irresponsables de votre genre prétendraient me faire contribuer deux fois à vos règlements de compte.

— Un certificat ? répétait Yehuda Preuss... je ne comprends pas.

Il ne riait pas. Personne autour de lui ne riait. Pas plus que les autres Juifs du kibboutz, il n'était perméable à l'humour anglais.

-:-

Les trois militaires furent ramenés à Jérusalem et discrètement libérés. Quelques jours plus tard Begin fit apposer une nouvelle affiche sur les murs des localités où les soldats britanniques avaient reçu la peine du fouet. Au texte ancien il faisait ajouter... « En cas de récidive de la part des autorités d'occupation nous ne répondrons plus par le fouet mais par le feu. »

Il n'y eut pas de récidive. Le jeune Katz, détenu avec son camarade Kimche, reçut la visite d'une commission médicale qui lui demanda s'il ne se sentait pas vraiment trop faible pour se voir appliquer la peine prévue par le jugement. Réponse de Katz :

— Trop faible ? Vous voulez rire ! Donnez-m'en donc cinquante si ça vous chante !

La commission prit cette affirmation pour le produit d'un délire mental et déposa un rapport tendant à l'annulation de la peine. Elle fut remise. Au cours des procès ultérieurs instruits contre les terroristes, le commandant Baxter disait aux inculpés, sans considération d'âge ou de condition physique :

— Vous êtes trop jeune pour être pendu et trop vieux pour être fouetté !

Mais les Juifs restaient toujours imperméables à cette forme d'humour, irrésistible lorsqu'elle se compliquait — et c'était le cas — d'une forte touche d'hypocrisie.

III

DEPUIS DIX-HUIT MOIS Yehuda Preuss et Joël Rosen servaient donc la Résistance dans l'Irgoun. La répression, dirigée par les forces d'occupation britanniques, se montrait peu efficace en raison de l'idée fausse qu'elle se faisait de la personnalité des terroristes. Elle imaginait des professionnels de la bombe à retardement, préparant leurs engins dans des caves et vivant à plein temps la clandestinité...

Les milices juives, au contraire, s'appuyaient sur des garçons et des filles possédant un statut légal, travaillant le jour dans les kibboutzim, les industries de transformation, les maisons de commerce, voire les services auxiliaires des Anglais, et portant, la nuit, le fer et le feu aux quatre coins du pays.

C'est ainsi que Yehuda Preuss suivait des cours à l'« Université hébraïque. » Joël Rosen travaillait dans sa famille propriétaire d'un magasin de papeterie à Tel-Aviv. Ils couchaient rarement à leur domicile légal, surtout à la veille des opérations qui exigeaient un regroupement préalable des troupes. Ils savaient manier toutes les armes, y compris ces petits mortiers que la Hagana faisait fabriquer dans le pays avec des moyens artisanaux ; amorcer tous les genres de pièges à feu, déboulonner les rails des voies ferrées, désarmer les sentinelles par surprise, faire parler les otages. Depuis le début de la révolte d'Israël, les méthodes de combat de l'Irgoun et de la Stern s'opposaient. Irgoun disait :

— Détruire les biens, épargner les vies.
Stern ordonnait :
— Tirez pour tuer.
Révolutionnaire discipliné de l'Irgoun, Yehuda Preuss n'avait jusqu'ici tué personne.

-:-

Le 9 avril 1948 il se trouve avec Rosen dans la villa du « quartier allemand » de Jérusalem où se regroupent les patriotes à la veille d'une action... Action immédiate. A huit heures du matin un camion stoppe devant le jardin et le groupe de six hommes dont ils font partie s'embarque en quelques secondes. Les mouvements de l'Irgoun sont toujours foudroyants, minutés avec rigueur.

Le camion quitte la ville par l'ouest. Le soleil, déjà haut, caresse les collines qui fument. Une odeur tonique de résine et de fleurs à peine écloses pèse sur les vallées. Quelques coups de feu rappellent l'existence de cette guerre que personne n'a déclarée, mais que les Juifs mènent contre les Anglais avec une Hagana sortant de sa demi-clandestinité, les groupes Stern, Irgoun et les milices de Palmakh.

Le camion s'arrête près d'une maison isolée, charge encore dix garçons qui l'attendaient, cachés dans le garage. Il repart. Les voici à seize, assis sur des caisses d'armes et de munitions. Ils roulent encore pendant quelques minutes, quittent la grand-route, s'arrêtent près d'une sentinelle qui monte la garde à deux cents mètres d'un petit village situé en contrebas : Déir-Yassine... Tout le monde à terre. Distribution d'armes : revolvers, mitraillettes et une quantité anormale de grenades.

— Q'est-ce qu'on va faire de tous ces œufs ? demande Preuss.

Pas de réponse. D'un autre camion qui stationnait déjà sur le terrain sont descendus une vingtaine de combattants. Les deux groupes se rassemblent en cercle, autour d'un grand garçon brun qui paraît devoir commander l'opération, bien que ne portant aucun insigne de grade, selon l'usage à la Stern et l'Irgoun. Yehuda Preuss ne l'a jamais rencontré jusqu'ici et, comme il connaît tous les chefs des commandos Irgoun, il pense que celui-ci dépend de Stern, car jamais un officier de la Hagana n'est admis parmi eux. Le commandant inconnu dit :

— Camarades !... Voici notre objectif pour la journée : Déir Yassine. C'est un village uniquement peuplé de musulmans. J'entends qu'ils soient tous liquidés avant midi... Débrouillez-vous !

Un silence énorme tombe sur cette troupe de jeunes gens formés en cercle. Yehuda Preuss a tressailli. Son regard prend la couleur d'une barre d'acier bleuie par l'épreuve du feu. D'un coup d'œil il a soupesé l'objectif étalé devant lui, à moins de cent mètres, le village de Déir-Yassine, une cinquantaine de maisons bâties avec cette pierre blonde de Jérusalem, rose parfois, qui sous le soleil du matin prend la couleur d'un champ de blé mûr et d'un lac de sang à l'heure du soleil couchant. Il s'avance à l'intérieur du cercle et dit :

— Nous n'aurons pas assez de grenades !

— Les camions en sont pleins, vous viendrez vous ravitailler si besoin est ! Economisez-les tout de même. Je vais donc vous faire distribuer des poignards de parachutistes.

Preuss rentre dans le rang et Rosen lui dit :

— Ce type n'est pas de l'Irgoun. Je ne l'ai jamais vu !

— Moi non plus. Mais il commande l'opération et ça me suffit.

— Tu vas faire ce travail-là, Yehuda ?

— Ce sont les Arabes qui ont commencé. Moi je n'avais rien contre eux. Et ces salauds m'ont poignardé en 1946. Si je suis là aujourd'hui, ça n'est pas de leur faute. Il faut qu'ils payent !

— Mais enfin, pourquoi cette opération ? A quoi peut-elle servir ?

Joël Rosen entre dans l'intérieur du cercle à son tour et pose la question. Réponse du chef :

— C'est un avertissement que nous adressons aux Arabes ! Pour qu'ils se tiennent tranquilles pendant que nous chassons les Anglais et qu'ils foutent le camp à leur tour. Rien ne doit arrêter Israël sur le chemin de l'indépendance ! Mais je suis compréhensif... Pour tous ceux que cette besogne de justicier répugne : un pas en avant !

Une dizaine de jeunes gens, dont Joël Rosen, avancent d'un pas.

— Bien ! Ceux-là monteront la garde sur tous les chemins d'accès jusqu'à la fin de l'opération. Personne n'entre dans une

zone contrôlée par l'Irgoun. Vous tirez sans sommation sur qui se présente !

— Y compris un éventuel délégué de la Croix-Rouge ? demande quelqu'un.

— Parfaitement. La Croix-Rouge, le Grand Mufti ou le roi d'Angleterre n'ont rien à faire ici ! Début de l'opération : 9 heures plus cinq... Allez chercher les poignards et faites provision de grenades...

Les oiseaux chantent en inscrivant, sur le ciel bleu, des arabesques qui ne laissent aucune trace. Monte jusqu'aux irréguliers de l'Irgoun et de la Stern la grande rumeur des moutons encore enfermés dans les bergeries de Déir-Yassine. Du sommet des collines ruissellent des parfums de myrrhe et d'encens. Autour des camions stagne l'odeur pesante des moteurs encore chauds et des armes bien graissées. Le chef consulte sa montre.

— C'est l'heure, dit-il lentement... Avancez très vite et déployez-vous. Il ne faut pas leur laisser le temps de s'échapper dans les collines.

Il est neuf heures cinq.

-:-

Collines. Soleil blond. Pierres blondes. Comme une fille blonde, nonchalamment allongée sur le divan flexible des collines, Jérusalem contemple de loin Déir-Yassine... Pierres blondes... Pierres rouges...

Courant sur deux files le long des façades du village, les jeunes gens de l'Irgoun et de la Stern dégoupillent leurs grenades et les lancent à l'intérieur des maisons dont les fenêtres béent sur la rue principale. A coups de crosse ils brisent celles que les habitants n'ont pas ouvertes, arment leurs projectiles et les lancent de la même manière. Il en résulte un léger décalage dans la progression des deux colonnes cependant parfaitement minutée.

Un cri isolé souligne la première détonation à l'entrée de Déir-Yassine. Puis un autre. Puis dix. Puis cinquante qui forment un faisceau allant s'élargissant et dans lequel se rassemblent toutes les nuances de la terreur et de la souffrance. Cris de femmes. Cris d'enfants. Cris de vieillards. On doit les entendre jusqu'aux portes de Jérusalem.

Yehuda Preuss court le long des façades, dégoupille ses grenades et les lance avec décision et adresse. Puis il retourne aux camions pour s'approvisionner, toujours courant, le souffle rauque, l'œil chargé d'éclairs, mais le reste du visage figé comme celui de ses camarades par un masque de pierre.

Des femmes hurlantes jaillissent des portes et se lancent dans la rue, perdant leur sang. Les rafales de mitraillettes les font taire. De vieux Palestiniens essayent de résister et menacent les Juifs de leur bâton. On les abat. Des enfants nus s'échappent des maisons et filent comme des rats, poursuivis par les balles qui ricochent en sifflant. Sur les trente-cinq femmes enceintes dont les cadavres seront retrouvés le 10 avril, l'une d'entre elles accouche sur le seuil de sa maison avec l'aisance que donne la terreur.

Cris d'horreur, gémissements des blessés, plaintes d'agonisants qui s'éternisent comme l'appel d'un avertisseur d'automobile accidentellement bloqué, grondements des hommes de l'Irgoun que grise l'odeur de la poudre ou qu'irrite le parfum légèrement sucré des grenades de fabrication artisanale, le lent bêlement des brebis que cette agitation insolite inquiète d'abord, affole ensuite, s'entrelacent avec les gloussements de la volaille échappée des poulaillers, voletant deçà delà au milieu des rues, laissant des nuages de plumes dans son sillage. Progressivement l'odeur du sang frais et des excréments domine celle de la poudre.

Un cheval échappé de son écurie, affolé par les détonations, charge au milieu de la rue, sautant par-dessus les cadavres, bousculant les Juifs. Plusieurs rafales l'atteignent en même temps et il plonge à travers une pluie de sang, nourrissant de ce flux rouge qui semble inépuisable le sol de terre battue déjà assoiffé par la chaleur.

Le commandant de l'opération essaye de compter les morts et d'en comparer le chiffre avec les statistiques du recensement qu'il tient à la main. Il en dénombre plus de cent dans les rues mais qui ne représentent qu'une partie de la population. Beaucoup de femmes, d'enfants, de vieillards, d'hommes adultes malades se trouvent encore à l'intérieur des maisons. Les Juifs s'y engagent en pensant à la consigne donnée : économiser les munitions. Ils sortent de leur gaine les poignards de parachutistes...

-:-

Couvert de sang, Yehuda Preuss essuie son poïgnard à la literie des maisons chaque fois qu'il s'en retire après avoir égorgé les habitants. Depuis longtemps il vit dans un état second. La tension de ses nerfs, d'abord intolérable, l'a projeté dans une perspective tellement sereine que sa besogne n'a plus de signification propre. Sa main n'est que l'instrument d'une force collective qui frappe par raison d'état. Son poignard ne répond plus, comme durant les premières minutes de l'action, à celui de l'Arabe qui tenta de l'assassiner gratuitement deux ans plus tôt, c'est le glaive d'Israël lui-même et qui fait l'histoire. Il a retrouvé tout son calme et opère froidement. Son imagination se concentre sur la découverte des cachettes utilisées par la population. Sortant d'une arrière-cour, il se heurte à une fille qui s'apprêtait à la quitter, le poignard à la main. Vêtue d'un « battledress », armée d'un pistolet et du couteau de parachutiste, comme les garçons, elle secoue sur ses épaules une somptueuse crinière noire. Il pense : C'est une fille de la Stern... Comment se fait-il que je ne l'aie pas repérée au rassemblement ? Puis, brutalement, sa chair s'émeut à l'instant où les yeux bleu nuit dans lesquels danse une goutte d'or captent son regard. Ils devraient normalement apparaître très doux et il n'en est rien. Yehuda Preuss frissonne et crie, aucune conversation ne pouvant se tenir sur un ton normal dans ce village transformé en enfer :

— Tu es belle !

Elle ne répond pas. Les paupières ne cillent pas. Son visage harmonieux, bronzé par la vie d'aventure en plein air, reste prisonnier du masque de pierre que chaque Juif a interposé entre sa sensibilité et la besogne qu'il accomplit. Yehuda Preuss crie :

— Comment t'appelles-tu ?

— Je suis Déborah.

Preuss s'avance lentement vers elle. Il a replacé son poignard dans sa gaine de cuir. Il retire de la main de cette fille celui qu'elle tient et le pose sur un banc de pierre. Il s'avance toujours jusqu'à la toucher, s'appuie à son ventre dur et fait peser sur lui la raideur exigeante de sa virilité. Elle ne bouge pas. Elle ne recule pas. De ses mains privées d'arme Preuss tire sur les bords

de la chemise kaki, en fait sauter les boutons et l'ouvre, dégageant deux jeunes seins qui, sans l'aide d'aucun artifice, portent orgueilleusement haut deux pointes dures et noires... Il noue ses bras derrière les reins de Déborah et confisque les lèvres glacées entre ses lèvres de marbre et il reste là pendant plusieurs minutes, comme assommé par une ivresse de nature inconnue... Finalement il se met à pousser la fille devant lui, sans desserrer son étreinte, avançant pas à pas ; un pas en avant pour lui, un pas en arrière pour elle ; remonte le couloir, accomplit une conversion à droite, pénètre dans une chambre. Ils se laissent tomber sur le bord d'un lit bouleversé. Les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, ils se pénètrent avec une intensité extraordinaire. Puis, brusquement terrassés par une fatigue qui ressemble à la mort, en raison de la tension nerveuse qui les ronge depuis plusieurs heures, ils s'abattent sur le lit et sombrent dans un sommeil qui les prive de la communion qui aurait pu s'accomplir jusqu'au bout.

Une heure plus tard, sortant de leur rêve bleu, rouge et noir, ils se relevèrent en titubant et poussèrent un double cri d'épouvante... Un animal fabuleux se révélait, penché sur eux, chargé de toute la souffrance du monde... C'était un cheval affolé qui venait de forcer son passage dans le couloir de la maison, puis dans la chambre, piétinant des corps encore chauds. De ses nasaux fumants coulait un lot de sang noir. Yehuda Preuss effaça cette bête d'Apocalypse d'un coup de pistolet. Et tirant Déborah par la main, il prit la fuite en direction de la rue...

-:-

Le niveau sonore du massacre a nettement baissé. On n'entend plus que de rares coups de pistolet, quelques cris d'agonie qui fusent, deçà delà. Il est quatorze heures. Le chef du commando cherche toujours à se faire une idée exacte du succès de l'opération. Il a déjà dénombré deux cents cadavres mais, compte tenu des chefs de famille qui travaillent à Jérusalem, sans rien savoir de ce qui se passe à Déir-Yassine, il manque une centaine de corps pour que l'anéantissement de la population soit total.

— Qu'est-ce qu'on va faire de cette viande ? demande-t-il.

— J'ai repéré une grande citerne, annonce Yehuda Preuss. On peut l'y jeter.

La besogne funèbre s'organise, harassante et longue. Elle dure tout l'après-midi et n'est pas achevée lorsque le soleil disparaît derrière les collines.

— Tant pis ! assure le chef... Nous ne sommes pas des croque-morts ! Tous aux camions, maintenant. On doit nous relever à vingt heures.

Ils regagnent les camions. Yehuda Preuss marche aux côtés de Déborah en la tenant par la main. Quand Joël Rosen voit arriver son ami, il murmure :

— Qu'est-ce que c'est ? Où a-t-il déniché cette fille qui a des yeux d'assassin (1) ?

Elle lui apparaît encore plus belle que toutes les filles d'Israël immortalisées par sa longue histoire... Déborah... Rachel... Ruth... Lui aussi se sent bouleversé. Il bredouille :

— Mademoiselle... camarade... je...

Elle ne le salue pas, lui tourne le dos, s'éloigne vers la jeep qui l'avait amenée, dans le crépuscule mauve qui maintenant pèse sur le paysage. Déir-Yassine flotte sur un étang de brume, à leurs pieds. Des bruits impossibles à identifier montent du village, mais soudain, ils se fondent dans les cris d'horreur et de vengeance poussés par les maris, les fils, les frères, les fiancés des victimes qui, à pied, à bicyclette, rentrent de Jérusalem après la fermeture des ateliers et des bureaux...

Yehuda Preuss ne bouge pas, l'œil perdu dans le sillage bleu que Déborah laisse derrière elle. Il va se refermant sur la silhouette que la nuit ne laisse bientôt subsister qu'en forme de rêve...

— Alors, c'était dur ? demande Rosen.

Yehuda Preuss ne répond pas. Il ne retire pas le masque de pierre posé sur son visage. Puis, plusieurs hoquets soulèvent ses épaules et il vomit un flot de bile sur les pieds de son camarade.

-:-

Deux jours plus tard il se laisse incorporer dans la Hagana, l'armée semi-clandestine d'Israël, qu'officialisera la proclamation

(1) C'est aussi l'avis de M Jacques de Reynier, citoyen suisse et chef de la Délégation du Comité ds la Croix-Rouge internationale qui la rencontra le lendemain près du village. Il fut le seul homme non engagé à pouvoir faire sur place un bilan du massacre.

de l'Etat le 14 mai 1948. Elle ne se bat plus contre l'Anglais, prêt à se retirer du pays avant même l'expiration du mandat, mais l'Arabe décidé à s'opposer à tout acte de souveraineté juive en Palestine. La guerre n'est pas déclarée mais les deux puissances sémitiques s'affrontent partout dans une grande confusion. On se fusille déjà à Kastel-Lajjun, Saris, Tiberias, Haiffa, Acre, Jérusalem, car ce que l'O.N.U. accorde sur le papier les Juifs doivent en fait le conquérir.

Le 12 avril, Yehuda Preuss est affecté à l'équipage d'une auto blindée chargée de protéger un convoi avec l'aide de trois vieux chars de combat. C'est un camion Bedford équipé d'une mitrailleuse et que des bricoleurs israéliens ont affublé de plaques de tôle boulonnées sur le châssis et tout juste capables d'amortir la pénétration d'une balle de fusil. Elles ferraillent dès que les roues à bandages pleins attaquent la route défoncée qui relie Jérusalem au mont Scopus.

Ce convoi est chargé de ravitailler en vivres et médicaments l'hôpital Hadassah, le plus moderne de la Palestine, le plus efficace aussi, car cent cinquante médecins, infirmières, garçons de salle et de cuisine y soignent près de quatre cents malades ou blessés. Trois voitures d'ambulance y conduisent les victimes juives des derniers combats livrés dans Jérusalem. Elles portent l'insigne du « Bouclier rouge » qui assure leur protection selon les conventions internationales. Mais d'autres camions convoient aussi des armes, des munitions et des soldats chargés de protéger les bâtiments hospitaliers. Le Hadassah, qui voisine avec l'Université hébraïque et une école d'infirmières, est implanté en effet sur le mont Scopus, dans une enclave israélienne isolée en plein territoire arabe. Impossible de l'atteindre sans traverser la zone ennemie et les combats dans le *no man's land* sont fréquents.

Debout derrière la mitrailleuse du camion blindé, Yehuda Preuss contemple le paysage qui défile entre les meurtrières de sa tourelle. Collines couvertes de fleurs. Ciel léger qui perd sa couleur de pêche mûre au fur et à mesure que monte le soleil. Parfums incantatoires. Mais un indéfinissable potentiel de violence sous-tend ce paysage et nie les promesses de paix faites par lui. Au loin, vers Jérusalem, renaît la fusillade sporadique de chaque jour, de chaque nuit.

-:-

Yehuda Preuss ne pense plus à la guerre de libération, mais à Déborah. Le printemps ne mûrit pas seulement autour de lui mais en lui. Une chaleur de qualité rare coule dans ses veines dès que le souvenir ressuscite les formes contradictoirement pleines et déliées de la fille d'Israël, ses yeux qui suggèrent des lacs touchés par la nuit, pressés de recueillir les premières étoiles tombées du ciel, et, dans le même temps, tout prêts à se charger de glace au moindre appel du froid. Des yeux insolents à force de proclamer que donner la mort ou la recevoir égalent zéro dans l'équation de la vie. Il pense avec orgueil : Déborah est une fille de Massada (1) et elle m'aime. Mouvement d'orgueil tout de suite démenti par la réflexion. Rien ne le prouve. Il l'a tenue dans ses bras. Elle lui a donné ses lèvres. Elle a dormi à ses côtés... Rencontre prédestinée ou simple abandon provoqué par une situation extraordinaire ? Peu importe ! Déborah lui appartiendra aussi sûrement que la Palestine redeviendra terre juive. Il gronde : « Je vaincrai ! Même si tous les diables du monde se mettent contre moi ! »

Le convoi gagne lentement en direction du mont Scopus. Le paysage autour de lui paraît vide. Il pense : « Si j'en avais le temps, je descendrais pour cueillir des fleurs. Ce soir, en rentrant à Jérusalem, je la couvrirais de fleurs... »

Un nuage voile le soleil de son espérance. Le voici de nouveau plongé dans l'ombre humide des caves du ghetto de Varsovie. Son rêve trébuche sur le seuil de la dure réalité oubliée. Car il a perdu la trace de Déborah au soir de Déir-Yassine. Elle a disparu avec ses compagnons de la Stern qui n'existe plus légalement

(1) En l'an 66 après J-C. les Zélotes chassèrent les soldats romains qui occupaient la forteresse de Massada depuis la mort d'Hérode, donnant le signal de la révolte militaire contre Rome. En 72 le gouverneur Silva commença le siège avec la 10e Légion. Pour ne pas tomber vivants aux mains de l'ennemi, les 960 combattants se firent poignarder par un groupe de dix élus. Le mot d'ordre des jeunes Israéliens d'aujourd'hui « jamais nous ne rendrons Massada » fait aussi partie du serment que les officiers des nouvelles promotions de l'armée blindée viennent prononcer dans les ruines de la forteresse remises à jour avec un art et une conscience qui font honneur aux archéologues du pays.

maintenant que la Hagana absorbe toutes les forces combattantes d'Israël... Son nom ? Il fit partie de l'histoire, mais le Pantateuque n'est pas un registre d'état civil régulièrement mis à jour. Yeduha Preuss connaissait son adresse au temps où les tribus de Judas et de Siméon combattaient les Cananéens mais l'ignore aujourd'hui que Ben Gourion reprend la lutte contre ces vieux adversaires. Il a perdu Déborah et des larmes perlent au bord de ses paupières, tout de suite vaporisées par l'infernale chaleur que les tôles entretiennent dans ce cercueil roulant dont il assure la défense. Tout devient flou. Même le volcan rouge qui entre en éruption en tête du convoi.

-:-

Les Arabes ont placé sur la route des mines commandées électriquement et un opérateur dissimulé dans la végétation vient d'en faire sauter une sous le char de pointe. De l'engin disloqué jaillit un homme transformé en torche. Il se roule dans l'herbe pour étouffer les flammes qui le dévorent, y parvient et ne bouge plus. Des obus de mortier, probablement tirés depuis le mont des Oliviers, encadrent le convoi, puis l'atteignent. Touchée de plein fouet, une ambulance s'ouvre et projette autour d'elle les blessés qu'elle contenait. La plupart ont cessé de vivre. Les chars épargnés tentent de contrebattre les mortiers arabes, mais le tir tendu de leur artillerie ne porte pas jusqu'aux positions adverses. Pour éviter l'anéantissement sur place, le convoi s'ébranle. Chaque véhicule tente de fuir hors de la route. Des essieux se brisent en heurtant les rochers. Des ambulances culbutent dans la pente. Les blessés légers s'en dégagent, les autres cloués sur leur brancard restent prisonniers, la tête en bas, ou entassés les uns sur les autres. Puis le second char, déchenillé par un obus, commence à pivoter sur lui-même. Son équipage l'abandonne. Le chef du convoi court de véhicule en véhicule, donnant des consignes en vue d'un regroupement qui s'avère difficile. Un obus de mortier le fauche. Le camion blindé de Preuss réussit cependant à prendre la place du char de pointe détruit. Mais le passage du personnel des véhicules accidentés dans les camions épargnés n'a pas le temps de s'accomplir. Une clameur barbare monte en direction du mont des Oliviers et l'infanterie arabe se découvre. Elle descend par vagues successives, les hommes habilement dé-

tachés les uns des autres. Preuss n'imagine plus les yeux changés en escarboucles noires, les grands nez recourbés, le rictus féroce des lèvres qu'il prêtait à son assassin de Jérusalem, mais les aperçoit véritablement ainsi que les fusils, les longs poignards recourbés non encore extraits des fourreaux, dont certains plaqués d'arabesques d'or revêtent l'acier de lumière.

-:-

Yehuda Preuss ouvre le feu. Il efface une à une les silhouettes hurlantes de son horizon. Les bandes de cartouches défilent à travers la culasse avec une rapidité hallucinante, car réduire un assaut de tirailleurs isolés coûte énormément de munitions. La chaleur devient insupportable. Une fumée bleue enrobe son corps dans une atmosphère irrespirable. Il sert la mitrailleuse, torse nu, drapé dans la sueur qui ruisselle de ses épaules. Le fracas de l'arme, l'écho des explosions qui secouent les ambulances du convoi en perdition car, malgré leurs pertes, les Arabes se trouvent déjà au contact, jettent des grenades sur les conducteurs, incendient les réservoirs d'essence, ne lui permettent pas d'entendre son pourvoyeur annoncer la mise en place de la dernière bande de cartouches. Encore une fois les balles défilent à toute vitesse, puis l'arme se tait. L'approvisionnement n'en avait pas été calculé en fonction d'un combat de cette envergure.

Fusils et mitraillettes arabes tirent maintenant à bout portant et les balles traversent la faible tôle de protection. Blessé, le pourvoyeur s'affaisse et s'accroche aux genoux de Preuss qui cherche son pistolet, ne le trouve pas, saisit son compagnon sous les aisselles après avoir difficilement ouvert la porte de secours et le traîne à l'extérieur. Trois Arabes les coiffent et les séparent. Preuss se dégage d'un bond et disparaît dans un massif de résineux pendant qu'un gigantesque Bédouin tranche la gorge du blessé d'un seul éclair de poignard. Une épaisse fumée d'essence brûlée pèse sur le convoi dispersé. L'attaque des Arabes, déjà maîtres de la situation, se fractionne en plusieurs théâtres d'opérations, chacun centré sur un véhicule.

Preuss se traîne maintenant à travers une végétation trop peu dense pour constituer une protection efficace. Il passe à proximité d'une ambulance incendiée après que les Arabes en ont extrait les occupants. Avec horreur, il aperçoit les grands poignards courbes

qui se lèvent et s'abattent, crevant les yeux des survivants, tranchant les parties sexuelles, ouvrant les ventres en croix avec une surprenante dextérité, pour les remplir ensuite de cailloux. Hurlements de blessés suppliciés, cris d'agonie allant decrescendo, ricanements de la meute ivre de sang délirante de joie dans sa victoire qui s'achève par un festival de cruauté rituelle dont la tradition sourd du fond des âges barbares, obligent Yehuda Preuss à se boucher les oreilles.

Le lendemain, la colonne de secours juive ne retrouvera sur le terrain que des morceaux de viande propres à garnir un étal de boucher et des ossements épars. Le convoi a été totalement anéanti. L'Agence juive annoncera cinquante morts, trente disparus emmenés en captivité et ultérieurement assassinés. Il n'existe pas de survivants, à part Yehuda Preuss.

-:-

Assommé, à demi asphyxié par la fumée de son tir, les vapeurs d'essence brûlée pendant le combat qui a duré trois heures, couvert de sang depuis qu'il se déchire en rampant à travers les épineux, Yehuda Preuss progresse en direction de Jérusalem avec une lenteur infinie. C'est Déborah qui le sauve. Depuis longtemps, il a oublié la bataille et ne songe plus qu'à la fille d'Israël qui le ramène vers l'espoir et la vie. L'homme perdu en territoire ennemi gronde :

— Je te retrouverai, Déborah... Même s'il me faut marcher vers toi dans le désert pendant quarante ans, comme Moïse...

A la tombée de la nuit, dans la Jérusalem juive enfin retrouvée, le torse nu plâtré de sang noir coagulé, il avançait encore, tremblant sur ses jambes molles, les mains en avant comme un aveugle cherchant sa route ; s'arrêtant de temps à autre auprès d'un passant pour demander des nouvelles d'une fille qui s'appelait Déborah, facilement reconnaissable par les cantiques qu'elle chantait pour exprimer sa joie de ce que le peuple d'Israël s'était porté de plein gré au combat. Il connaissait tout d'elle, sauf son adresse.

Une patrouille finit par le mettre en état d'arrestation et le conduisit jusqu'au poste de police le plus voisin.

IV

— MON CHER GHALEB, j'imaginais qu'un mariage musulman se célébrait de manière fort différente, dit le père Pelletier en souriant.

— Et comment voulais-tu donc nous marier ?

— D'abord je ne m'attendais pas à voir ta femme autrement que voilée ! J'avais toujours lu ça dans les bouquins... femme invisible, même — oh ! sagesse de Mahomet ! — pour les amis. Il est vrai que depuis deux jours, je n'ai pas rencontré beaucoup de femmes voilées dans Jérusalem !

La jeune épouse de Ghaleb s'amusait beaucoup. De type sémite peu accusé malgré des yeux noirs, son nez assez fort, sa crinière sombre, elle riait de toutes ses dents.

— A la Cité universitaire mes camarades parisiens s'étonnaient autant que vous, monsieur ! Et je me voilais quelquefois pour les amuser !... Voulez-vous que je recommence ?

— Non, non, je vous en prie ! Tout de même... un vrai mariage musulman, dans la grande tradition... J'ai lu ça... Quand elle a été parée de ses atours, la fiancée est installée sur une jument ou une chamelle richement caparaçonnée, pour être conduite auprès de son époux qui l'attend chez lui... Des coups de fusil éclatent. Est-ce exact ?

Le front soucieux, l'œil mélancolique, Ghaleb répondit :

— Oui. Nos Bédouins du Neguev et du Sinaï respectent

toujours ces coutumes. Ils ne sont pas en contact avec les Juifs, ou si peu ! Mais, à Jérusalem, l'arrivée des Juifs a tué la joie. Seul un peuple libre peut exhiber son passé avec fierté, et nous ne le sommes déjà plus !

— Comment cela ? demanda Roland Pelletier.

Ils se tenaient dans le salon de la villa que Ghaleb venait de faire construire pour y installer son foyer. C'était une grande maison de style moderne, bâtie au milieu d'un jardin dans cette pierre rose de Jérusalem, incomparable. Des cyprès, des ifs, des sapins, lui tressaient une couronne sombre. Des masses de rosiers, cactus à fleur aussi précieuse qu'éphémère, géraniums, chèvrefeuilles, jasmins, violettes africaines en pots dessinaient autour d'elle les multiples lignes de défense de leurs parfums agressifs. La propriété se tenait sur les hauteurs de Sheikh Jarrah d'où l'on domine Jérusalem.

Ghaleb n'avait pas répondu à la question posée par le prêtre qui, à petits coups, dégustait son verre de cognac. Ni le Musulman ni son épouse ne buvaient d'alcool car, s'ils avaient répudié la presque totalité du folklore de leur religion, ils en respectaient la lettre. L'abbé reposa son verre sur la table basse, très moderne comme le reste de l'ameublement et reprit :

— Vous ne vous entendez pas avec les Juifs ? Je ne comprends pas. Puisque l'O.N.U. a partagé le pays en deux vous n'avez donc pas de contact avec eux ?

Ghaleb poussa un soupir.

— Ils sont là, tout près, à la porte de Mandelbaum. Ils occupent la ville basse. Ils nous guettent en attendant l'heure de nous attaquer pour nous chasser de Jérusalem !

Des mouches volaient à travers la pièce. L'épouse de Ghaleb se leva, disparut et revint portant une « bombe » au D.D.T. Elle pulvérisa un brouillard dont l'odeur rappelait celle des laboratoires. Ghaleb éternua et reprit :

— Te souviens-tu de Berlin ?... Quand je te disais que je suivais le Grand Mufti par fidélité pure, mais que je ne partageais pas sa crainte ni sa haine du peuple juif ?

— Parfaitement ! Et je t'approuvais !

— Eh bien ! Je me trompais !

Derrière ses verres de myope le regard du Jésuite reflétait une surprise qui en voilait la bonté. Il dit lentement :

— Ça me paraît impossible ! Dieu a chargé le peuple juif d'un message d'amour et de paix pour le monde.

Ghaleb sourit et répliqua :

— Bien sûr ! Mais le Prophète — que loué soit son nom ! — qui, lui, les connaissait bien pour les avoir combattus, disait : « Ils aiment le mensonge. Les mots défendus sont leur nourriture (1). »

Un temps. L'épouse de Ghaleb remplit le verre du prêtre, puis se leva pour fermer la fenêtre car, malgré le printemps encore jeune, la chaleur montait déjà et tendait au loin, sur le mont Scopus, sa trame dansante sur un fond de ciel en train de virer du bleu au blanc. L'ancien secrétaire du Grand Mufti reprit :

— Si tu savais ce qu'ils nous ont fait depuis cinq ans !

— Mais encore ? demanda le prêtre avec un mouvement d'humeur. Ghaleb, je ne te reconnais plus. Toi si bienveillant ! Si charitable !

Ghaleb risqua un geste d'impuissance et dit lentement :

— Impossible de t'expliquer la situation en quelques minutes. Aujourd'hui, c'est encore jour de fête pour nous et j'attristerais Cadige si je l'évoquais devant elle. N'est-ce pas, Cadige ?

L'épouse approuva du chef.

— Je te fournirai des détails plus tard, te montrerai des documents. En attendant... si nous parlions un peu de toi ? Que devient mon ami Pelletier prêtre-ouvrier et syndicaliste acharné ?

Roland Pelletier hocha la tête.

— Depuis trois mois les prêtres-ouvriers n'existent plus et j'ai démissionné de la C.G.T.

Ghaleb s'étonna.

— Comment ? Cette grande expérience est donc morte ? Après si peu de temps ?

— Elle effrayait la hiérarchie en remettant en question ses positions spirituelles et temporelles ! Le 6 septembre 1953 Rome ordonnait la fermeture du séminaire de la Mission de France. Trois mois plus tard la Compagnie de Jésus rappelait ses prêtres-ouvriers.

Roland Pelletier se tut. Cadige qui n'avait pas vécu, même comme simple témoin, à la manière de son mari, la grande

(1) Koran V - 46.

aventure des prêtres-ouvriers en Allemagne, gardait aussi le silence. Des bandes d'oiseaux aux couleurs de l'arc-en-ciel piaillaient dans le jardin. Au bout de plusieurs minutes, Ghaleb demanda :

— Alors ? Que s'est-il passé ?

— Une partie de nos camarades a refusé la soumission, quitté la soutane pour rentrer dans le monde.

— Et toi ?

— Un soldat de la Compagnie de Jésus ne discute pas. J'ai simplement demandé trois mois de congé à mon supérieur lorsque tu m'as communiqué la date de ton mariage. Me voilà. Comme convenu autrefois !

— Merci, Roland !

Le Palestinien avait pris la main du prêtre et la serrait entre les siennes.

— Je savais que tu viendrais, dit-il lentement... Mais que vas-tu faire après cette visite à ton vieil ami de Jérusalem ?

— Tout, sauf prendre la charge d'une paroisse française ! Il me faut une autre terre de mission que celle-là !

Le silence tomba de nouveau entre eux et ils restèrent longuement penchés sur leurs souvenirs. Puis Ghaleb poussa un soupir et dit :

— Tout cela n'est pas gai... Veux-tu écouter de la musique pour te changer les idées ?

— Pourquoi pas ?

Le Palestinien se dirigea vers sa discothèque richement garnie.

— Musique classique ? Moderne ? Arabe ?

Le prêtre allait répondre « musique arabe », par courtoisie, mais Ghaleb devina sa pensée profonde et dit en riant :

— Tu n'aimes pas la musique arabe et moi non plus !

Il posa un disque de Bartok sur l'appareil, pointa un doigt vers le complexe d'amplificateurs qui garnissait le mur, disant :

— Tu me donneras ton impression sur la qualité de restitution des basses et des aigus par ce matériel. C'est le plus moderne des ensembles haute fidélité existant aux Etats-Unis.

Puis :

— Les vieux gramophones... le folklore des mariages musulmans, les bourricots qui portent les hommes et les femmes qui suivent à pied... tout ce pittoresque que tu sembles regretter...

c'est la somme de nos infériorités devant le peuple juif qui s'installe sur nos terres ! Nous avons un siècle de retard sur lui, Roland ! Si nous n'arrivons pas à le combler en dix ans, comme les Japonais, nous sommes perdus !

Il tourna les manettes de l'amplificateur américain.

-:-

Deux jours plus tard, Roland Pelletier et Ghaleb descendaient à pied, de bon matin, vers la ville ancienne.

— Je ne prends jamais de voiture pour me rendre au bureau, dit Ghaleb. Je marche régulièrement dix kilomètres chaque jour afin de lutter contre cette nonchalance typiquement arabe, ce sommeil physique dont la bourgeoisie palestinienne ne sort que rarement !... En somme, je lutte contre ma race, pour la dominer !

— Les Sémites — Juifs ou Arabes — ne représentent pas une race au sens scientifique du terme, mais des ethnies, fit remarquer Pelletier.

— Si tu veux !

Le Jésuite le toisa amicalement.

— Je te trouve en effet plus viril qu'en Europe...

Ghaleb sourit.

— N'exagérons rien ! Tu me juges sans doute par rapport aux masses indigènes que tu frôles depuis quelques jours. Mais je reste fatalement prisonnier de ma nature profonde. Bien qu'on ne sache jamais quelle est l'ampleur des mutations réalisables. Tiens ! Je vais te montrer quelque chose qui autorise tous les espoirs...

Ils s'approchèrent de la porte Mandelbaum, unique passage existant entre la Jérusalem palestinienne et la Jérusalem juive. Derrière les fils de fer barbelés se tenait un policier israélien. Raide, impeccablement vêtu d'un pantalon kaki fraîchement repassé et exempt de taches, le torse moulé dans un maillot noir à manches longues, sanglé dans les buffleteries blanches et ganté de blanc, il observait une impassibilité qui figeait son visage sous la casquette à courte visière tirée sur les yeux.

— Regarde ce « flic » ! murmura le Palestinien en appuyant fortement sur le mot d'argot... Regarde comme il est sûr de lui et

dominateur ! Sens-tu comme il nous méprise, même sans nous voir ?

— J'admire ce « flic » mais il me fait peur, constata le Jésuite.

— Et tu as raison parce qu'il ne s'agit pas là d'un agent de police ordinaire. A Paris un « flic » est au service du préfet de police, donc peu de chose. Il se montre en conséquence détendu, sceptique et débonnaire. Celui-ci est au service de Iaveh. Peut-être ne s'en rend-il pas compte aussi bien que moi. Peut-être est-ce un pauvre type ? Mais, un pauvre type en Israël, c'est déjà un surhomme par rapport à nous ! Chaque Israélien est au service d'un dieu qui, depuis six mille ans et sans doute plus, cherche à régner sur la terre et non dans le ciel. C'est pour ça que nous sommes perdus, Roland !

Les deux hommes se tenaient immobiles derrière la porte Mandelbaum, les yeux rivés au policier juif qui paraissait lui aussi les contempler mais ne les voyait pas, toute son attention concentrée sur quelque chose qui les dépassait. Ghaleb dit lentement :

— Regarde cet homme et demande-toi d'où il vient ?... Comme il a changé ! Voici trente ans il serait allé au « mur des lamentations », arrivant d'Europe, ou sortant d'une vieille famille talmudique de Jérusalem, crasseux, affamé, terrorisé, rampant. Enfant, je les ai vus au pied du « mur ». Ils pleuraient. Les plus fanatiques se déchiraient le visage à coups d'ongles. Les voici transfigurés ! Autrefois, dans Jérusalem, tu pouvais leur botter les fesses en passant, s'ils se trouvaient sur ton chemin. Ils s'inclinaient et te disaient merci ! Essaye un peu, maintenant, avec le policier juif !

— Je comprends, dit lentement le prêtre. Mais c'est tout à leur honneur ! Que reproches-tu à cet agent de police ?

— Viens ! dit Ghaleb.

-:-

Ils entrèrent dans Jérusalem par la porte de Damas.

Aussitôt une vie prodigieuse les prit à la gorge. La foule arabe grondait, s'enflait puis se retirait autour d'eux imitant les mouvements de la mer... Artisans au travail dans le fond de boutiques plus sombres que des grottes préhistoriques... Marchands en état

d'alerte sur le seuil des échoppes. Tissus aux couleurs éclatantes pendus en longues processions de bannières flottantes. Forgerons frappant les enclumes et produisant des appels de cloches belliqueuses. Vieillards à barbiche blanche travaillant les plateaux de cuivre. Marchands d'épices enveloppés dans le nuage invisible de tous les parfums de l'Orient...

En profondeur sourd l'odeur des eaux sales et des ordures cachées. En surface celles du thym et de la myrrhe purifient tout. Cris rauques. Appels d'aveugles remontant la Via Dolorosa et figés dans les temps bibliques. Des âniers poussent leurs bourricots chargés sans mesure en lançant leurs appels... Place ! Place ! Bousculé sans haine, poussé en avant sans dessein précis de ceux qui poussent, Roland Pelletier progresse, désorienté par cet enchevêtrement de rues qui montent ou descendent, se hissent sur le dos d'escaliers glissants, passent sous des voûtes fraîches, nient le ciel sous l'encorbellement des façades, strictement semblables pour qui ne connaît pas Jérusalem. L'étranger y multiplie les démarches vaines, aboutit à des culs-de-sac, se sent rejeté vers le nord alors qu'il tentait de gagner le sud. Cependant elles tendent secrètement vers un but précis, de cafés arabes peuplés de vieillards silencieux en magasins arméniens ou juifs, vers un but unique, là où règnent le ciel et le vent...

Brusquement c'est l'ouverture sur l'esplanade du Rocher, ce ciel qui, jusqu'ici se refusait, le mont des Oliviers enchaîné aux autres collines flexibles qui entraînent l'horizon vers le désert de Judée... Plusieurs hectares, comme portés à bras tendus au-dessus du grouillement humain. Un silence recueilli, seulement troublé par le vent qui, des arbres, ifs et cyprès, tire un froissement de mer montante. Pelletier s'étonne de ne pas lui trouver un goût de sel qui viendrait du grand large des collines...

— C'est l'ancien mont du Temple, dit Ghaleb... Voici la mosquée El-Aqsa, là-bas, au fond de l'esplanade. Au centre : la mosquée du Rocher avec sa coupole d'or... Elle coiffe ce qui fut le Saint des Saints, l'abri de l'Arche d'alliance. Le peuple juif qui à la mémoire longue nous chassera un jour d'ici, car nos sanctuaires s'élèvent sur l'emplacement du temple de Salomon, reconstruit par Hérode et détruit par Titus et Hadrien. Les Juifs n'ont pas pardonné ni renoncé !

L'esplanade est cernée sur deux de ses côtés par des maisons aux bases voûtées, fenêtres parfois grillagées, quelques-unes coif-

fées de coupoles. L'odeur de résine sécrétée par les pins, celle du bois d'olivier que brûlent les foyers des bas quartiers, posent sur l'esplanade une empreinte balsamique. Le silence, ici, s'avère presque surnaturel, par comparaison avec la rumeur des rues grouillantes de vie et les couches supérieures de ce bruit affleurent seules le pied des mosquées. L'ensemble confère à celui qui passe le sentiment d'une liberté supérieure.

Roland Pelletier s'est arrêté et il dit, tout en respirant l'air à pleins poumons :

— C'est un de ces lieux où souffle l'esprit ! Je comprends Salomon ! C'était bien là qu'il fallait déposer l'Arche d'alliance !... Et c'est depuis le rocher qui garde l'empreinte de son pied que Mahomet prit son vol pour rencontrer, là-haut, l'ange Gabriel, n'est-ce pas, Ghaleb ?

— C'est exact.

Ils se remettent en marche et le Jésuite demande en souriant :

— Y crois-tu toujours... à cette rencontre entre le Prophète et l'ange Gabriel ?

— C'est mon devoir d'y croire ! répond le Palestinien d'une voix faible, tout en coulant vers le prêtre le regard d'un homme habitué à mentir avec habileté quand il le faut.

Ils quittent l'esplanade par la « porte de la Chaîne », l'une de ses dix-sept poternes, et entrent dans une sorte de cour où la lumière pleut avec la retenue d'un vol de feuilles mortes. Au pied d'une maison s'appuie une fontaine éblouissante de grâce sculpturale qui date de Soliman le Magnifique.

— A gauche, signale Ghaleb, se trouve le tribunal religieux musulman. Mon bureau est au rez-de-chaussée...

-:-

Derrière une façade revêche s'ordonnent toutes les splendeurs de l'architecture arabe. Les colonnes de l'atrium qui cerne le patio dallé de céramique bleue semblent de verre filé. Un jet d'eau chante sur un mode paisible, comme assuré de son éternité. Le bureau de Ghaleb donne de plain-pied sur toute cette fraîcheur, ces murmures, ces formes parachevées, étroitement unis pour développer une symphonie où tous les sens ont leur part.

— Alors ? C'est ici que tu travailles ? demande Pelletier.

— Oui. Et je t'assure que je travaille beaucoup. Avant la création de l'Etat d'Israël l'administration des biens du Wakf à laquelle m'initiait Son Eminence ne posait pas de problème... Simple affaire de tradition. La présence des Juifs change tout !

Ghaleb frappe dans ses mains. Quelques minutes plus tard un petit Arabe apporte le thé, traînant ses babouches sur le ciel renversé dans la céramique bleue. Pelletier demande :

— As-tu le temps, aujourd'hui, de me parler d'Israël sous un angle pratique, comme tu me l'avais promis ?

— Jusqu'à onze heures. Ensuite, je reçois un certain Joël Rosen, un fonctionnaire juif qui s'occupe de nos biens Wakf de Nazareth depuis longtemps séquestrés par eux. Bataille en perspective. Et je devrai rendre compte à mon nouveau patron, l'actuel Mufti.

Il boit une tasse de thé à petits coups et dit :

— La question est très simple. Dans les territoires qu'ils occupent, les Juifs nous prennent tout.

— C'est-à-dire ?

Ghaleb se lança dans un exposé qui devait durer près de deux heures. Tout y passait : l'usage que les Israéliens faisaient contre les Arabes du *Defence Regulation Act*, les lois d'exceptions anglaises qu'ils maintenaient à leur profit, les lois nouvelles sur la sécurité du territoire, les gouvernements militaires, tout un arsenal utilisé contre les Arabes, même citoyens israéliens.

Le père Pelletier poussa un soupir et dit :

— Je te fais confiance et tout cela est assez scandaleux. Mais, à la longue, vous trouverez bien un terrain d'entente ?

— Impossible. Ils ne connaissent que la raison du vainqueur.

— Alors ? Que faire ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus... Mais, parlons de toi. Tes projets ?

— Comme je te l'ai dit, je n'ai plus de projets.

Il resta silencieux pendant quelques instants, à l'écoute du chant de l'eau qui retombait dans la vasque de céramique bleue et or, au centre du patio, et pénétrait par la porte du bureau, souligné par les rumeurs de la ville, amorties, semblant monter d'un tambour voilé pour une cérémonie funèbre. Puis il ajouta :

— Je ne ferai rien avant de me sentir capable de répondre à la

question redoutable : qui est mon prochain ? Celui que l'aile marchante de mon Eglise, maintenant obligée d'entrer dans le Monde, doit prendre en charge au nom de la charité et de l'amour. C'est peut-être le peuple juif, Ghaleb, car mon optique est différente de la tienne !

Le Musulman sursauta.

— Ses rabbins te riront au nez. Israël est assez sûr de lui-même pour se passer de ta charité.

— Pas certain.

— C'est peut-être le peuple palestinien, aujourd'hui en exil, chassé de sa terre par la violence ?

— Peut-être aussi. Mais je veux aller voir les Juifs d'abord. C'est le peuple de Dieu. Je ne dois pas l'oublier !

Ghaleb sourit et dit :

— Je ne suis pas contre, Roland, tu peux rester à Jérusalem tout le temps qu'il te plaira puisque tu es l'hôte d'un Musulman, visiter la ville, prendre langue avec les Juifs autant qu'il te plaira, mais tu dois me promettre de visiter ensuite les camps de réfugiés palestiniens. Cet ensemble de démarches te paraît-il équitable ?

— Il l'est.

— Alors je téléphone à Cadige pour lui dire que tu restes. Ensuite, je dois recevoir ce fonctionnaire dont je te parlais. Tu m'excuses.

Roland prit congé de son ami et se replongea dans le tourbillon de la ville.

-:-

Ghaleb ouvrit le dossier des biens Wakf de Nazareth.

Selon la religion coranique les biens Wakf musulmans sont la propriété de Dieu, tandis que les bénéfices qu'ils procurent sont alloués à la communauté, à l'œuvre ou au but pour lesquels ils ont été consacrés. Impossible de prétendre que la communauté musulmane a cessé d'exister du seul fait de la création de l'Etat d'Israël ! Néanmoins tous les biens du Wakf en territoire israélien ont été transférés à l'administrateur des biens des « propriétaires absents ».

Selon la commission d'enquête sur la Palestine de 1936 ils représentaient le seizième de la superficie du pays ! Dans les

villes arabes comme Jaffa et Saint-Jean-d'Acre, maintenant incluses dans l'Etat juif, 70 % de tous les locaux commerciaux appartenaient au Wakf. Les autorités religieuses de Jérusalem ne cessaient de réclamer la restitution de ces biens ou que la gestion en soit confiée à des « Comités de Tutelle » musulmans locaux. Une commission interministérielle, constituée en 1952, étudiait bien l'affaire, mais sans pouvoir déboucher sur autre chose que des « recommandations » et elle n'avançait pas.

Ghaleb essayait de mettre en place, à titre expérimental, un de ces « Comité de tutelle », non encore reconnu par la loi juive, dans la région de Nazareth.

Les contacts avec les Juifs s'avéraient difficiles et lents et, pour la première fois, l'administration centrale des biens Wakf venait d'obtenir l'envoi d'un fonctionnaire hébreu qui, muni d'un laissez-passer, se présentait en zone arabe de Jérusalem.

De taille moyenne mais bien proportionné, vêtu sans recherche mais correctement, le visage ouvert, les manières dégagées, Joël Rosen inspirait, de prime abord, la confiance et provoquait un certain élan de sympathie chez qui le rencontrait.

Ghaleb se sentit bien disposé à son égard, sauf lorsqu'il revint de l'anglais à l'hébreu que le Palestinien prétendait ne pas entendre. Aussi lui dit-il, après quelques minutes d'entretien :

— Ne parlez-vous pas d'autres langues ?

— Le français, bien sûr, monsieur l'administrateur. Je suis né en France. J'y ai passé toute ma jeunesse.

— Alors c'est parfait ! Nous pourrons ainsi aborder les nuances.

Ils discutèrent pendant plus d'une heure du plan que Ghaleb proposait pour une autonomie régionale de l'administration des biens Wakf. Il comprit très vite que le jeune fonctionnaire israélien connaissait peu de chose dans ce domaine très spécialisé. Il lui demanda avec sa politesse habituelle :

— Sans doute n'êtes-vous pas très ancien dans l'administration israélienne, monsieur ?

— Deux ans seulement.

Puis, avec un mouvement d'orgueil juvénile qui enflamma ses joues...

— Israël doit tout improviser, monsieur l'administrateur, et vous ne pouvez pas l'ignorer ? Quant à moi, je pense que nous ne réussissons pas trop mal dans l'improvisation !

Ghaleb réprima le sourire amer qui montait à ses lèvres et répliqua :

— Je m'en rends parfaitement compte à la manière dont vous êtes en train de « libérer » — selon votre dialectique favorite — ce qui ne vous appartient pas : les biens Wakf de ma religion et de mon pays !

La conversation se durcissait progressivement. A la fin d'un paragraphe du projet de convention qu'ils étudiaient Joël Rosen opposa aux arguments de Ghaleb le tabou habituel :

— C'est pour une raison de sécurité, monsieur l'administrateur !

Ghaleb rougit et sursauta. Puis, d'une voix que sous-tendait la colère :

— Monsieur, nous pouvons aussi nous référer à la loi sur les biens des « propriétaires absents » ?

— Nous nous y référerons si notre intérêt l'exige, répliqua le jeune fonctionnaire d'une voix tranchante.

Ghaleb referma le dossier.

— Je crois qu'il est inutile de discuter plus avant ! Changeons de genre, voulez-vous ? Abordons les domaines de l'histoire, de l'archéologie, de la pluie et du beau temps, et pourquoi pas de la poésie ? Tenez... connaissez-vous par exemple ces très beaux vers du poète arabe Rashed Hussein ? Ecoutez plutôt :

Dieu aussi est un « absent », monsieur,
Confisquez donc l'attirail de sa mosquée
Prenez le temple qui lui appartient
Et son muezzin vendez-le aux enchères !
N'hésitez pas à confisquer nos orphelins, monsieur,
Car leurs « propriétaires » sont absents eux aussi !
Et ne vous excusez surtout pas — qui vous dit oppresseurs ?
Qui oserait vous appeler « brigand » ?
Mon champ confisqué vous salue bien haut
Ses épis vous disent « merci » en lettres d'or
Car vous les avez libérés de la faux
D'un paysan primitif et inculte,
Les confiant à un paysan qui a beaucoup lu
— Nanti d'une moissonneuse-batteuse —
Un paysan du « peuple élu » (1).

(1) Traduit de l'arabe.

Joël Rosen prit le parti de rire et dit :

— Monsieur, j'apprécie l'humour de ce poète arabe !

— Moi beaucoup moins, répliqua Ghaleb. Derrière ces vers se dressent une misère effroyable et des flots de sang... Celui de Déir-Yassine par exemple ?

Joël Rosen sursauta, rougit et détourna les yeux. Ghaleb enchaîna :

— Parlons d'autre chose, monsieur ! Prendrez-vous une tasse de thé ?... Je désire qu'un Juif soit reçu correctement chez un Musulman !... Comme autrefois !... avant la chose...

Le Palestinien frappa dans ses mains et, toujours impassible et silencieux comme les Bédouins du désert, le petit Arabe servit le thé.

Les deux hommes se taisaient, puis Joël Rosen relança l'entretien sur un mode exploratoire, avançant phrase par phrase avec la prudence d'un pionnier chargé de déminer l'espace ouvert devant lui.

— Monsieur l'administrateur puis-je vous poser une question délicate ?

— Allez-y.

— Avez-vous entendu parler de ces mouvements de résistance qui commencent à nous créer quelques difficultés dans les territoires où les Arabes restent majoritaires ?

Ghaleb fronça les sourcils et répliqua sèchement :

— Oui, comme tout le monde.

Joël Rosen poursuivit son avance.

— Etant donné votre position dans le monde musulman, que je sais fort importante, vous connaissez bien entendu personnellement les chefs de ces organisations ?

Ghaleb sourit et répliqua sur un ton presque joyeux :

— Voyons, monsieur, comment voulez-vous que je réponde à une question aussi indiscrète ?

Rosen s'épanouit à son tour en déclarant :

— Parfait ! Vous êtes donc bien l'interlocuteur valable capable d'entendre la proposition qu'on m'a chargé de vous faire.

Puis, voyant que Ghaleb marquait un mouvement de recul et de la main repoussait par avance toute perspective vénale, il se fit onctueux et bon enfant.

— Personne en Israël ne songe à vous offenser, monsieur ! Mes chefs désirent simplement vous proposer une collaboration profitable à l'échelle supérieure définie par vos fonctions. Tout à l'heure, nous ne pouvions déboucher sur un règlement du litige des biens Wakf en partant des bases proposées par le Mufti que vous représentez, mais il peut l'être par une initiative israélienne...

Ghaleb se sentait mal à son aise, changeait de position dans son fauteuil, chassait d'une main nerveuse les mouches qui bourdonnaient à ses oreilles.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il lentement.

Joël Rosen abordait enfin le terrain le plus mouvant de sa mission. Il annonça en pesant ses mots :

— Une mosquée, ou bien un garage... pourquoi pas un grand magasin, ou un domaine... peuvent être réintégrés dans les biens Wakf chaque fois qu'une organisation de résistance disparaîtra grâce à des informations éclairées reçues en temps utile. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Ghaleb rougit légèrement et son visge prit ce teint de jeune fille qu'il possédait autrefois et que l'âge, petit à petit, lui retirait.

— Je vous comprends parfaitement, monsieur, dit-il d'une voix blanche.

Rosen, trop intelligent pour ne pas deviner les pensées qui s'affrontaient dans le cerveau du Palestinien, posa une main bienveillante sur son avant-bras, se fit souriant et insinuant en disant :

— Mais je ne vous demande pas une réponse immédiate... Il faut réfléchir... négocier... peser...

Puis, à une altitude plus élevée :

— L'honneur de Mahomet, comme celui de Iaveh, peut exiger une attitude qui engage ses disciples dans des situations où l'honneur des hommes ne compte plus. On l'admet pour la raison d'Etat, mais qu'est-ce que la raison d'Etat, devant les exigences de la foi ?

Il se tut, restant dans l'expectative, attendant une réponse qui pouvait fort bien se traduire par une paire de gifles ou pire, un coup de poignard. Mais Ghaleb conservait un calme surprenant après les minutes de tension précédentes. Le sort des biens Wakf, cette énorme fortune de Mahomet, ne pouvait dépendre de l'idée personnelle qu'il se faisait de l'honneur.

— Je note votre proposition, monsieur, dit-il lentement, mais il n'est pas en mon pouvoir de répondre. Je dois en référer à mes supérieurs.

Joël Rosen se leva et conclut sur un ton conciliant, à peine teinté d'une menace légère :

— J'entends bien. Voilà qui est parfaitement raisonnable. Cependant, ne tardez pas trop. Le cabinet israélien peut être renversé par la Knesset et le nouveau gouvernement changer d'avis.

Il lui communiqua un numéro de téléphone confidentiel et tendit la main pour prendre congé. Ghaleb hésita, puis effleura les doigts du visiteur en le reconduisant vers la porte avec une fausse courtoisie.

-:-

Durant plusieurs semaines, Ghaleb ne souffla mot de la proposition qu'il venait de recevoir. Il l'aurait trouvée acceptable, considérée du point de vue de ses fonctions, si tout autre que lui pouvait se charger de la sale besogne. C'était bien entendu impossible. Un tiers ne devait pas entrer dans la négociation sous peine d'en altérer le caractère secret.

Dans le silence de son bureau, pendant ses longues promenades sur l'esplanade du Rocher, Ghaleb en appelait à sa mémoire pour trouver, dans le Koran, le verset capable de justifier un vrai Musulman trahissant ses frères. Il ne découvrit rien qui correspondît à la situation actuelle des Palestiniens car, en ce temps-là, les tribus juives se trouvaient régulièrement vaincues puis dominées par Mahomet. Il relut avec attention toute l'œuvre du Prophète, sans y découvrir ce que sa mémoire aurait pu oublier. La loi restait formelle : un Musulman pouvait trahir les ennemis de la foi, les exploiter, mais jamais en leur vendant ses frères.

Le temps passait. Ghaleb mangeait de moins en moins, maigrissait et ne dormait plus. Il finit par admettre que, seul, il ne résoudrait jamais ce problème de conscience. Un jour qu'il travaillait avec le Mufti, il lui exposa donc la situation, mais en termes généraux, restant dans l'abstrait pour ne pas engager le chef religieux si l'opération prenait corps et tournait mal. Le

Mufti l'écouta avec bienveillance, réfléchit et répondit avec sa subtilité habituelle :

— Les chrétiens ont depuis longtemps répondu à ta question, mon fils. Un de leurs plus grands papes aurait dit :

« Tout est permis, le mensonge, la simonie, la trahison et le crime, quand l'existence de l'Eglise est en jeu. »

La réponse rejetait Ghaleb dans la voie que son ami Pelletier ouvrait quelques semaines plus tôt... L'existence de l'Eglise se concevait-elle selon l'esprit ou la matière ? Les nouveaux prêtres chrétiens semblaient avoir opté pour un dépouillement absolu. Mais ce que Christ voulait, Mahomet ne pouvait. Jamais l'Islam ne renoncerait sans disparaître à un paradis d'Allah préfiguré par le triomphalisme terrestre. Toute autre hypothèse s'excluait d'elle-même et Ghaleb ne pouvait interpréter différemment la manière de parabole construite par le Mufti pour répondre à sa question. Islam et biens Wakf formaient un tout indivisible.

Ghaleb décida de rendre visite aux grandes familles palestiniennes qu'il connaissait bien, ces féodaux qui possédaient la majorité des terres avant l'installation du foyer juif et défendaient âprement ce qui en restait.

Il leur exposa le problème dans sa totalité, se souciant peu de leur faire partager la responsabilité morale dont il avait exclu le chef religieux, mais en ayant soin de préciser qu'il ne se trouvait pas engagé personnellement dans l'affaire et prenait seulement conseil pour le cas où s'ouvrirait une telle perspective. La réponse fut roide : il fallait sauver les biens Wakf à n'importe quel prix.

— Les quelques fellahs qui jettent des bombes ou coupent des fils téléphoniques en territoire occupé nous font plus de mal que de bien, disaient-ils. Ce genre d'action ne saurait inquiéter les Juifs et nous ferme toutes perspectives de négociations avec eux. Si vous connaissez quelqu'un capable de mener l'affaire à bien, il faut nous le présenter. Tous les crédits nécessaires seront mis à sa disposition.

Plus il réfléchissait maintenant et plus il tendait à se rapprocher de la position des grands féodaux. La résistance palestinienne venait seulement de naître et, à cette époque, représentait une force négligeable. La perte des quelques paysans, ouvriers et artisans qui l'animaient ne posait aucun autre problème que de conscience à celui qui la provoquerait. Aussi, Ghaleb ne se résol-

vait-il pas sans déchirements à prêter l'oreille à l'appel que lui lançait le destin. Jamais il n'en soufflait mot à Cadige.

Finalement, un soir, il se dirigea vers un taxiphone de la ville arabe. Il avançait de plus en plus lentement, la tête de plus en plus basse, bourrelé de soucis, entrevoyant avec lucidité les liens de l'esclavage dans lesquels il tombait, mais il avançait tout de même. Il poussa la porte de la cabine et, d'un doigt qui tremblait, composa le numéro communiqué par Joël Rosen.

V

TROIS ANS PLUS TOT, Yehuda Preuss avait disparu après les derniers combats de libération qui l'avaient porté jusqu'à El-Auja, bien au-delà des frontières accordées par l'O.N.U.

Quand les ordres supérieurs l'avaient stoppé dans sa course vers le Sinaï qu'il se sentait capable de conquérir avec un seul régiment pour peu qu'on veuille bien lui en confier un, il s'était répandu en propos amers...

— Je suis inquiet, car nous perdons l'occasion de fonder Israël d'un seul coup, sans bavure, de l'Euphrate au Nil, et cette chance ne se retrouvera peut-être jamais ! A quoi pense donc ce Ben Gourion ?

Il se fit démobiliser malgré les vastes perspectives que lui offrait Tsahal, la jeune armée d'Israël. Il s'en alla saluer son ami Joël Rosen qui entrait dans l'administration civile et lui dit :

— Je suis inquiet. Comment retrouverai-je Déborah dans un kibboutz maintenant qu'il en existe cent quarante et un, sans parler des quatre-vingt-onze moshavim qui peuvent aussi l'avoir accueillie (1).

— Et qui te fait croire qu'elle se trouve dans un Kibboutz, objecta Rosen... Une fille du tonnerre comme cette Déborah a

(1) Le moshav est une coopérative agricole dont la collectivisation est beaucoup moins poussée que celle du kibboutz.

certainement trouvé un milliardaire américain pour l'épouser ! D'ailleurs, avec les yeux qu'elle avait, elle est plutôt devenue la maîtresse d'un gangster de Chicago !

— Tais-toi si tu ne veux pas que je te casse la figure !

Puis, après un temps de réflexion...

— Ses yeux ?... Bien sûr. Il existe en elle la prémonition d'un destin exceptionnel. Elle est certainement entrée dans un kibboutz comme d'autres filles d'Europe entrent au couvent... Et pas n'importe quel kibboutz ! Celui qui dépend de la règle la plus stricte. Je la retrouverai dans un village du Hachomer Hatzaïr. C'est certain.

Puis il avait acheté une bicyclette, arrimé sur son porte-bagages le vieux sac en peau de chèvre qu'il avait toujours conservé. Et il était parti en direction du lac de Tibériade où le soleil d'Israël se lève chaque jour...

-:-

Yehuda Preuss ouvrit sa quête avec méthode en commençant, par le plus ancien des Kibboutzim : Degania. Il n'y retrouva point Déborah mais le souvenir de David Ben Gourion déjà figé dans l'histoire. Le « prophète armé » arrivant comme lui de Pologne, au début du siècle, et prenant à bras-le-corps la terre d'Israël, y découvrit l'effort rédempteur du paysan. Il lui fallut lutter non seulement contre lui-même mais aussi ces Juifs de la première « Allya » qui vivaient en « messieurs », exploitant le travail des ouvriers agricoles arabes, faussant ainsi, dès le départ, l'œuvre de réhabilitation nationale.

Yehuda Preuss s'approcha du Jourdain coulant sous des tunnels de feuilles vertes... Eh quoi !... C'était donc cette misérable rivière, boueuse au printemps, presque stagnante en été, dont l'histoire des Hébreux se parait avec l'orgueil de l'Europe pour son Danube, son Dnieper et sa Volga ?... Il fut déçu... Rives bordées de saules pleureurs et d'eucalyptus... Maisons du kibboutz peintes à la chaux, criblées par les impacts d'obus et de balles tirés par les Syriens lors de l'attaque du 20 mai 1948... Preuss allait de maison en maison, interrogeant les kibboutznikim... Déborah vivait-elle à Degania ?

— Nous connaissons cinq ou six Déborah qui travaillent à Degania I et Degania II, lui répondait-on.

Car, avec le temps, le grand kibboutz historique s'était dédoublé. Et Yehuda Preuss allait de l'un à l'autre, des champs aux cuisines, des postes de défense aux réfectoires, à la recherche de cette fille de rêve. Il insistait.

— Vous ne l'avez jamais vue passer ? Elle a quelque chose de très spécial... des yeux... Des yeux que personne ne peut oublier.

Il visita Beit Zera qu'animait un groupe important de Juifs français dont les plaisanteries le tirèrent de son rêve pendant quelques jours. Il alla se baigner avec eux dans le lac de Tibériade aux eaux chaudes et moelleuses qui, à la sortie, laissaient sur les corps une carapace de sel brillante et des auréoles aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Il se rendit à Ein Guev, implanté à l'est du lac et à cinq cents mètres de la frontière syrienne. Un demi-cercle de collines dominait ce petit kibboutz de trois cents âmes qui recevait des coups de fusil presque chaque jour et Preuss entendit de nouveau les balles siffler à ses oreilles. Les pionniers s'étaient courageusement défendus lors des attaques des 10, 11 et 12 mai et menaient, depuis, une existence incertaine, allant aux champs à leurs risques et périls, couchant la nuit dans les abris souterrains.

Déborah ne pouvait se trouver à Ein Guev dont femmes et enfants avaient été évacués pendant la guerre de libération et n'étaient pas encore revenus. Puis il retrouva les jours d'angoisse et dit à ses camarades :

— Je suis inquiet... si la guerre recommençait que deviendrait Déborah qui travaille peut-être dans un kibboutz frontière comme celui-ci ?

Les pionniers escortèrent pendant quelques kilomètres ce Yehuda Preuss qui les quittait et qu'ils tenaient pour un peu fou...

-:-

Il n'avait pas l'intention de séjourner dans le grand complexe d'Afikim qui, déjà, s'industrialisait pour trouver une rentabilité que la simple agriculture refusait aux kibboutzim d'Israël et les laissait tous, d'année en année, de plus en plus couverts de dettes. Mais, en passant auprès de la salle de réunion, un soir, il entendit une fille qui chantait... Un chant extraordinaire qui semblait venir à la fois des grands déserts du Sud et des steppes de Russie,

combinait deux nostalgies qui, toutes deux, adoucissaient la sienne, mais aussi deux élans de joie furieuse vers lesquels il tendait et qui, jamais, ne l'avaient soulevé comme ce soir depuis Déir-Yassine...

Il resta durant de longues minutes paralysé devant la porte, le cœur battant, les ailes du nez palpitantes, la racine des cheveux chatouillée par une mystérieuse électricité... Déborah chantait et chantait pour d'autres que lui !

Il poussa la porte d'un coup de pied et se rua dans la salle. Une grande fille bronzée à crinière brune chantait en dansant au centre d'un cercle de garçons figés par une sorte d'admiration religieuse... Déborah !... Déborah ?... La taille, la chevelure, le teint du visage correspondaient bien à ceux de la fiancée perdue, la voix rauque aussi, cette voix qui prenait les hommes au bas-ventre mais quelque chose manquait pour authentifier la fille de Déir-Yassine... C'était elle et ce n'était pas elle ! Avec une profonde détresse Yehuda Preuss comprit que Déborah maintenant lui échappait sans retour puisque l'élan de son cœur, seul, n'arrivait plus à l'identifier avec certitude... Avec le temps, et sans qu'il s'en aperçût n'avait-il pas, en lui, façonné une Déborah qui ne correspondait plus au réel ?... Déir-Yassine lui-même... S'était-il ou non endormi sur le lit de la maison arabe violée, ivre de fatigue, de joie et d'horreur ?... Et ce cheval d'Apocalypse crachant le sang par ses naseaux fumants ?... Un rêve ?... Ah ! Comment reconnaître la vraie Déborah ? Restaient les yeux ? Oui ! Les yeux !

Résolument, il tailla sa route à travers la foule, jouant des coudes, soulevant les protestations de quelques Sabras (1) sans doute peu commodes, car il sentait déjà la pression de leurs poings dans son dos. Peu lui importait !

Parvenu sur le front intérieur du cercle il essaya d'accrocher ce regard de la danseuse qui se refusait, escamoté aussitôt que livré par le mouvement tourbillonnaire. Mais, brusquement, la fille s'immobilisa. Sa crinière drapée à l'horizontale s'affaissa sur les épaules. La bouche se ferma sur les dernières clameurs du désert et de la steppe. Les pieds nus cessèrent de battre le plancher. Un sourire aux lèvres, la fille qui n'avait pas manqué de noter

(1) Non donné aux Juifs nés en Israël. Par allusion aux fruits du figuier de Barbarie (les sabras) piquants à l'extérieur, doux à l'intérieur.

l'impression qu'elle produisait sur Yehuda Preuss s'avança vers lui et lui dit :

— Je ne te connais pas. Tu es nouveau au kibboutz ? Comment t'appelles-tu ?

— Yehuda Preuss.

Ce n'était pas Déborah ! Les yeux n'appartenaient pas à la cavalière de l'Apocalypse ! Elle s'appelait d'ailleurs Zina. Elle venait de se produire dans une danse inventée par elle.

— Tu me plais Yehuda Preuss ! dit-elle d'une voix qui rappelait tout de même celle de Déborah prenant comme la sienne les hommes aux entrailles.

Zina s'était rendue célèbre au kibboutz non seulement pour son chant et sa danse, mais encore par la manière dont elle perdait son cœur en chemin.

Elle le perdit au profit de Yehuda Preuss qui devait ainsi rester plus d'un an au kibboutz Afikim.

Il se lia d'abord avec les garçons et filles du groupe *Bergen Belsen* qui, en attendant de créer leur propre exploitation dans la vallée du Jourdain, accomplissaient un stage d'initiation au Kibboutz Afikim... Ils arrivaient comme lui de Pologne, mais avec un retard qui les laissait dans une complète ignorance de l'hébreu.

Lorsque Yehuda Preuss leur commandait un travail, concluant son ordre par « Hevanta » — Compris ? le garçon ou la fille répondait fièrement : Hevanti ! — Compris ! et faisait exactement le contraire de ce qu'on lui demandait.

Il se mit à leur donner des leçons d'hébreu. Mais ces Polonais fraîchement débarqués retrournaient vite au yiddish et la leçon sombrait dans le « pilpoul ». La discussion s'engageait rituellement entre partisans d'un Sabbat exclusivement religieux et traditionnel *Oneg Shabath* et les partisans d'un Sabbat rénové, sorte de synthèse entre les lois de la tradition et celles du moderne Israël dont ils ne connaissaient encore rien ! Elle se poursuivait fort avant dans la nuit. Yehuda Preuss s'en retirait dès que possible, accablé par l'ennui et rejoignait discrètement Zina, laissant l'assemblée plongée dans la recherche d'une conclusion, toujours inaccessible par définition.

La vie culturelle du grand kibboutz le laissait assez indifférent, non par manque d'ouverture d'esprit, mais parce qu'il en avait déjà dépassé le niveau assez bas. Des professeurs de Tel-

Aviv ou Jérusalem venaient dispenser cette culture populaire, mais les kibboutznikim dormaient pendant les séances de projection ou, lorsque le maître de conférence redonnait la lumière, il s'apercevait que la moitié de son auditoire était partie se coucher en même temps que Yehuda Preuss.

Malgré les travaux des champs, labourage et pastourage, soins à donner aux bêtes, stages d'initiation à l'usine de contre-plaqué, construction de bâtiments, décoration de salles que le groupe « Bergen-Belsen » traitait exclusivement par l'étoile de David, jaune cernée de noir, multipliée à l'infini sur les murs, et les chœurs pendant les chaudes nuits, Yehuda Preuss se sentait inexorablement seul.

Puis Zina perdit de nouveau son cœur sur une autre route et le lieutenant Preuss reprit la sienne.

-:-

Plougot Makhatz. Encore un de ces kibboutzim frontières, évacué pendant l'attaque des Syriens puis réoccupé au pied des pentes du Golan. Chaleur. Sol pauvre. Moustiques et mouches de sable. Exploitation en piteux état du fait de l'abandon provisoire, avec ses bananiers qu'il faut arroser tous les dix jours et qu'on n'arrosait plus, ses carpes flottant, le ventre en l'air, à la surface de l'étang aménagé en vivier, l'herbe grillée transformant ses champs en steppes désolées, ses tracteurs jetés à l'eau au moment de l'invasion, ses pompes d'irrigation brisées et son réservoir dynamité.

Yehuda Preuss travailla sans déplaisir à sa remise en état, peut-être en raison de l'atmosphère guerrière qui pesait encore sur lui. Tous les garçons, une quinzaine en tout, et les trois filles avaient combattu pendant la guerre de libération. En fait, elle durait toujours pour eux. Le kibboutz recevait parfois, de jour ou de nuit, quelques obus de mortier tirés depuis les hauteurs du Golan par les Syriens qui, artilleurs médiocres, n'arrivaient jamais à toucher les bâtiments. Des abris avaient été creusés, une position de mitrailleuse aménagée, mais l'audacieuce équipe ne leur attribuait qu'une valeur folklorique. Vivant depuis si longtemps dans une situation périlleuse, elle finissait par nier les périls.

Preuss considérait la situation sous un angle différent. Poignardé par un Arabe dès son arrivée à Jérusalem, il conservait

dans sa chair le souvenir glacé de l'acier ennemi ; ses yeux reflétaient encore l'horreur des images surgies pendant l'attaque du convoi vers le mont Scopus. Déir-Yassine ou sa marche victorieuse vers le sud ne lui fournissaient pas un complexe de supériorité suffisant pour lui faire oublier le visage cruel et rusé de l'ennemi. Il accordait donc aux gardes nocturnes qu'il montait toute leur importance, mais on ne pouvait en dire autant de quelques jeunes garçons trop sûrs d'eux-mêmes qui, fatigués, somnolaient parfois et lâchaient leur fusil.

Une nuit, Yehuda Preuss dormait profondément dans le dortoir des garçons, couché tout nu sur son drap en raison de la chaleur intense, bercé par le concert des batraciens qui peuplaient l'étang. Cette rumeur conditionnait le fond sonore de son repos et un véritable silence, ou bien la substitution de ce fond sonore par un autre de niveau plus faible ou plus élevé, devait suffire à l'éveiller.

Il s'éveilla. Une effroyable clameur venait d'éclater partout à la fois dans les bâtiments du kibboutz cerné. Un grand fantôme blanc parut s'abattre sur son lit en manipulant l'éclair d'un acier qu'il ne connaissait que trop bien. Le poignard plongea dans l'oreiller à l'endroit que sa tête occupait un dixième de seconde plus tôt. Plus vif qu'un serpent, Preuss s'était laissé tomber sur le carreau. La masse de son adversaire s'abattit sur lui. Enduit de sueur, le corps nu du jeune Juif glissa entre les mains du Syrien qui avait lâché son poignard. Pendant qu'il perdait la seconde décisive à le rechercher, d'un bond prodigieux Preuss sautait par la fenêtre ouverte au-dessus de son lit.

Le voici maintenant à l'air libre, dans la cour qu'il franchit sans ressentir la morsure des pierres sur la plante de ses pieds nus. Des coups de feu éclatent. Les balles fouettent l'air contre ses oreilles. L'homme qui le poursuit et qui n'est pas son premier agresseur épuise son chargeur sans viser dans une obscurité d'ailleurs trop dense pour permettre de le faire correctement. Mais il ne renonce pas à la poursuite et court derrière lui. Yehuda Preuss se dirige droit vers l'étang, y plonge, nage d'abord sous l'eau puis émerge à quelque distance de la rive. L'ennemi s'avère incapable de le suivre dans un élément qui n'est pas le sien et Preuss aperçoit sa silhouette floue, immobile au bord de l'eau. Il prend pied sur la rive opposée et s'allonge pour observer les environs. Au bout d'un moment, il porte machinalement une main à sa

hanche pour extraire de sa fonte le pistolet qui n'existe pas. Un flot de bile remonte vers sa gorge lorsqu'il prend conscience de sa situation. Le voici désarmé, tout nu, rejeté du kibboutz, occupé sans coup férir par les Syriens qui, descendus de la montagne dans ce silence d'outre-tombe que l'Arabe impose à ses déplacements, ont sans doute surpris et tué la sentinelle endormie.

Une effrayante clameur monte des bâtiments. Impossible de séparer les appels lancés en arabe des cris d'épouvante proférés en hébreu. Mais il reconnaît bien les voix de ses amis qui expirent dans les borborygmes de l'égorgement. Elles s'éteignent l'une après l'autre et, seul, le cri des filles inlassablement violées se prolonge pendant un laps de temps indéterminé, sans doute fort long, puisque déjà le ciel blanchit derrière les montagnes.

Une rage froide noue les nerfs de l'homme nu. Il revient lentement vers le kibboutz après avoir contourné le lac, tout en jetant des coups d'œil affûtés autour de lui avec l'espoir de découvrir une arme abandonnée, voire un bâton, maintenant que la lumière permet de distinguer les formes éparses. Mais la venue du jour sert également les Syriens. Deux coups de feu encadrent Yehuda Preuss. Il se jette à terre. Puis quelqu'un passe non loin de lui. C'est un kibboutznikim réchappé du massacre qui fuit à perdre haleine avec sa veste de pyjama bleue flottant derrière ses épaules comme de petites ailes. Les balles le poursuivent aussi sans l'atteindre.

Yehuda Preuss tremble maintenant d'une peur rétrospective et d'une colère montante. Mais le sentiment de son impuissance le paralyse. Que faire ? Rien d'autre que d'aller chercher du secours. Il a perdu un temps précieux en réfléchissant sur les moyens d'arrêter le massacre et qui n'ont jamais existé. Il rampe alors dans la direction du prochain kibboutz qui se trouve à six kilomètres au bord du lac de Tibériade, puis se redresse et prend sa course dès qu'il se sent hors de portée des fusils.

-:-

Deux heures plus tard, un détachement de Tsahal fait son apparition à bord de trois jeeps armées et cerne le kibboutz dont les bâtiments commencent à brûler. Mais les Syriens se sont retirés, dressant derrière eux le même écran de mystère et de silence qui protégeait leur assaut. Il ne s'agit pas de traquer

l'ennemi mais de combattre l'incendie qui va dévorer les blessés s'il en reste. Il n'y a pas de blessés. Rien que des hommes égorgés gisant sur le sol, privés des parties sexuelles, le ventre ouvert. Les filles ont été violées jusqu'à la mort et reposent sur les lits, jambes ouvertes, apparemment intactes mais déjà presque froides avec, posé sur leur visage, le masque d'une terreur indiscible et d'une souffrance surhumaine. Preuss s'évanouit à la seule pensée que s'il avait retrouvé Déborah dans ce kibboutz, cette nuit...

Les soldats de Tsahal organisèrent une battue et retrouvèrent le second survivant que Preuss avait vu passer en pyjama. Il était devenu fou. Impossible d'évacuer les corps. On les enterra sur place. Traumatisé par l'événement, Yehuda Preuss retrouvait difficilement la parole. Incapable de quitter le kibboutz par ses propres moyens, les soldats l'embarquèrent sur une jeep avec sa bicyclette pour l'emmener à Nazareth, le soigner et lui permettre de faire son rapport au commandant du district militaire.

-:-

Au bout de quinze jours, Preuss sentait qu'il lui fallait effacer ces images du kibboutz martyrisé et quitter ces zones frontières qui niaient les victoires d'Israël. Il enfourcha sa bicyclette et se mit à pédaler avec hargne, vêtu seulement d'un vieux short, coiffé de ce chapeau de toile en forme de cloche qui abonde dans les campagnes israéliennes, transpirant à peine, ses muscles longs roulant sous la peau brunie, presque noire, toujours poussé en avant par une étrange espérance.

Le soir même il entrait au kibboutz Maanit, proche de la frontière libanaise et dit à son responsable Erwin :

— Voilà ! Israël ? Une petite journée de vélo ! Et quand je pense qu'en 1948 on pouvait repousser ses frontières sur l'Euphrate et le Nil ! Quelle misère !

Au repas du soir, celui qu'on appelait le « père » Erwin, un Juif allemand établi en Isrël depuis 1930, un type d'homme assez extraordinaire capable de dominer toutes les besognes, planifier l'ordre des travaux les plus complexes, respirant l'intelligence et révélant la plus haute discipline de soi par son visage que burinait la vie au grand air, ses yeux gris et sévères, son front têtu, présenta Yehuda Preuss aux kibboutznikim en ces termes :

— Camarades ! Voici l'un des ces nationalistes israéliens qui prétendent opprimer les peuples entre Nil et Euphrate !

Tout le monde rit et le père Erwin se tourna vers le nouvel arrivant.

— Yehuda, je te préviens ! Tu es accueilli dans un kibboutz communiste qui repose, non seulement sur le travail des Juifs, mais encore sur celui des Arabes, nos frères et nos égaux. Si tu viens pour faire du racisme, passe ton chemin ! Si tu viens au nom de la fraternité universelle, pour établir la chaîne entre tous les hommes de bonne volonté, reste, tu es le bienvenu.

Il eut envie de répondre : « Les Arabes ne sont nullement nos frères ou nos égaux mais des ennemis irréductibles et cruels. Je suis payé pour le savoir. » Mais il ne voulait pas ouvrir une controverse et, devant des inconnus, établir le bilan de ses défaites. Il se contenta de répondre sobrement :

— Je ne suis ni raciste ni communiste, je recherche une fille qui s'appelle Déborah.

— Pas de Déborah chez nous, mais les camarades féminines ne manquent pas, comme tu peux t'en rendre compte !

Il désigna en souriant les têtes blondes ou brunes penchées sur les assiettes, autour de la table et reprit :

— Ne pas confondre ! Ici, on prend le bain de minuit à poil dans la piscine, mais ce n'est pas le bordel ! Nos camarades sont libres d'elles-mêmes, mais le cœur a son mot à dire. Je ne fais pas de mariages, mais les unions fondées sur l'amour des cœurs et des corps sont peut-être plus solides ici que dans la société bourgeoise d'Israël.

Yehuda Preuss resta deux jours au kibboutz Maanit pour constater, avec une surprise profonde, qu'Arabes et Juifs y vivaient sur un pied d'égalité absolue, sans aucune discrimination raciale.

Il reprit sa bicyclette et partit pour Beth Alpha, colonie dépendant de l'ancienne fédération Hachomer Hatzaïr. Au-delà des limites de Maanit qu'il quittait, il découvrit plusieurs postes de gendarmerie munis de mitrailleuses et d'émetteurs-radio qui paraissaient surveiller très étroitement ce kibboutz, hautement suspect, où Juifs et Arabes vivaient sur un pied d'égalité. Il se sentit alors plus sûr de lui et de l'avenir d'Israël.

-:-

Les garçons du kibboutz Beth Alfa partaient aux champs et défilaient en rang serré devant lui, traînant dans leur sillage tissé à travers les brumes bleues du matin le chant :

Iesh avoda blindai... Il y a du travail pour l'éternité !

Yehuda Preuss sursauta. Un souvenir vert, rouge et noir se développa dans sa mémoire à la cadence d'un film projeté au ralenti... Où donc avait-il aperçu, déjà, ces troupes de jeunes hommes défilant, la pelle sur l'épaule et la chanson aux lèvres ?... Parbleu !... Varsovie !... Les sections de l'Organisation Todt passant devant l'entrée du ghetto ! ... « Au revoir petite Monica !... » Il leur dit :

— N'avez-vous pas honte de défiler comme des nazis ?

Le responsable de l'équipe, un Sabra de vingt ans, répliqua :

— Je n'ai jamais vu de nazis !... Je ne comprends pas ce que tu veux dire !

Ils disparurent dans le brouillard... *Iesh avoda blindai*... Il y a du travail pour l'éternité !...

Après un mois de séjour, Yehuda Preuss s'interrogeait encore sur le bien-fondé de sa décision prise à Chypre de quitter Hachomer Hatzaïr... Ce premier kibboutz du mouvement, fondé en 1922 dans la vallée d'Esdraël, le séduisait par certains côtés mais le repoussait par d'autres, difficiles à juger objectivement.

La fédération avait vécu sur la base d'un socialisme révolutionnaire opposé à la Deuxième Internationale. Il tenait ce dualisme pour dépassé. Mais il approuvait le point capital de la doctrine : nécessité de concentrer tout le peuple juif en Israël... Pousser activement l'entreprise de colonisation ? Oui. La mener de front avec la lutte de classe ? Là il ne comprenait plus... Pouvait-il encore exister des classes dans la grande famille juive, et puisque le principe même de la lutte de classe avait été fourni aux Gentils par un Juif de génie comme Marx, n'était-il pas absurde de retourner cette arme secrète contre le peuple juif, son inventeur ? Quant à la dernière proposition de travailler à la bonne entente entre Juifs et Arabes, il la repoussait férocement. Il s'agissait au contraire de chasser l'Arabe le plus vite possible, l'épée dans les reins, jusqu'aux limes de l'Empire — Euphrate et Nil — afin de vivre entre Juifs, sur une terre exclusivement juive ! Ainsi allait la pensée de Yehuda Preuss.

Et, cependant, prisonnier de contradictions internes qui lui rendaient la vie difficile, il s'était laissé séduire dans les débuts, par ces utopies socialistes que sa raison balayait.

Au kibboutz Beth Alfa les colons ne possédaient rien en propre, mises à part leurs pantoufles et leur brosse à dent ! Théoriquement la communauté pourvoyait à tous les besoins. Elle distribuait les vêtements qui, par la force des choses, ressemblaient à des uniformes empêchant de distinguer les garçons des filles. Les couples recevaient en principe une petite maison, sans cuisine bien entendu puisque le réfectoire assurait la collectivisation de la gastronomie mais, souvent, ils devaient loger en dortoir.

Ils ne voyaient leurs enfants qu'après dix-sept heures et n'assuraient pas leur éducation confiée à des spécialistes. Ils ne recevaient aucun salaire et l'administration voyait d'un très mauvais œil les cadeaux leur venir de l'extérieur. L'amour libre régnait, laïque, gratuit, mais pas obligatoire cependant car, dans ce domaine, le cœur ne perdait pas ses droits.

Ce schéma idéal n'adhérait pas aux profondeurs de la nature humaine, juive ou non. Moins idéalistes que les hommes, les filles en avaient très vite démasqué la monstruosité et, en trois décennies, corrigé une partie de ses défauts. La coquetterie reprenait ses droits. Les femmes désiraient se parer comme elles l'entendaient pendant les vacances ou le jour du Sabbat. Le kibboutz s'était vu contraint de fournir un peu d'argent de poche à ses pionniers : quatre cents livres israéliennes l'an (1). Les nouvelles maisons individuelles comprenaient maintenant une « kichenette », les épouses réclamant le droit de préparer une tasse de thé à leurs maris ou d'inviter leurs amies. Beth Alfa s'embourgeoisait !

L'expérience de Yehuda Preuss avait, en un mois, subi l'évolution qui réclama trente années au kibboutz expérimental de Hachomer Hatzaïr. Tout commença, pour lui, par une question de linge sale ! Il possédait deux chemises de belle qualité lors de son arrivée. Il les utilisa successivement pour en garder le contrôle le plus longtemps possible puis, contraint et forcé, les livra à la blanchisserie collective. Elle lui rendit deux chemises réglementaires, usagées et ravaudées. Faisant bonne contenance il

(1) Fin 1969 la livre israélienne valait 1, 57 F.

les endossa. Mais, un jour, on lui rendit une chemise d'une propreté douteuse. Il fit venir le responsable, arrosa d'essence le linge suspect et le fit brûler sous son nez, au bout d'un bâton. Il fut traité de « révisionniste » et de « mauvais esprit » par la direction.

Il reçut un second avertissement, de nuit, alors qu'il venait de s'éveiller brusquement, trempé de sueur. Déborah reposait à ses côtés. Penchée sur lui, la tête du cheval de l'Apocalypse crachait par ses naseaux en feu un sang noir et chaud. Il posa une main sur ses yeux pour effacer l'épouvantable vision, de l'autre il caressa la fille, ses seins fermes qu'elle portait si haut, son ventre plat et musclé, ses cuisses douces, son sexe brûlant. Il lui dit :

— *Ani ohev !*... Je t'aime.

Ce qu'il pensait fortement il le disait maintenant en hébreu et non en allemand, polonais, yiddish, hongrois, italien, anglais ou français, toutes langues qu'il avait apprises au cours de ses aventures.

Déborah s'éveilla et murmura :

— *Ani ohev,* Ben Guttman !

Ben Guttman ? Son meilleur camarade d'Hachomer Hatzaïr après Joël Rosen ? Celui qui l'avait accueilli et assisté lors de son arrivée à Beth Alfa ?...

Il s'éveilla tout à fait, tâta la couche vide et trempée de sueur, puis se prit à méditer sur le sens de son rêve. Ce n'était qu'un rêve, bien sûr !... Mais qu'adviendrait-il de Déborah si, après l'avoir retrouvée — et il la retrouverait car il en avait décidé ainsi dès la fin de la guerre de libération — s'il s'intégrait avec elle dans un kibboutz de Hachomer Hatzaïr ? Quels seraient ses pouvoirs pour la contraindre à la fidélité la plus exigeante dans un monde où l'amour libre possédait force de loi ? Nuls ! Absolument nuls ! Une jalousie féroce le saisit aux reins et lui noua l'estomac. Il gronda :

— Jamais !

Troisième expérience. Un jour, en fin d'après-midi, il rentre du travail et pénètre dans le dortoir. Il trouve son camarade Ben Guttman assis sur le rebord de son lit, les larmes aux yeux. Il s'étonne et demande :

— Alors vieux ? Qu'est-ce qui se passe ? Peine de cœur ?

Et il pense égoïstement : bien fait pour lui. Déborah ne l'aimera jamais !

Ben Guttman répond.

— Tu sais que j'ai un oncle à New York ?

— Tu me l'as déjà dit.

— Le mois dernier je lui ai demandé de m'envoyer deux cents dollars. Deux cents dollars, pour lui, ça ne représente guère plus qu'un bon pourboire au portier du Waldorf Astoria. Il est formidablement riche.

— Et alors ?

— Regarde ce qu'il me répond :

Il lui tend une lettre dactylographiée sur un papier de luxe. Yehuda Preuss lit : « Cher enfant. Je suis terriblement fier et « heureux de te savoir au kibboutz Beth Alfa, parmi les pion- « niers de Hachomer Hatzaïr. J'ai entendu dire que, dans ces « fermes collectives, personne n'avait jamais besoin de rien, tout « étant fourni par la direction. Il est donc inutile de t'envoyer cet « argent. Qu'en ferais-tu ? Bon courage et bon travail mon « Haloutz (1) !

Yehuda Preuss hausse les épaules, rend la lettre et dit :

— L'expérience que nous faisons ici n'a plus rien à voir avec le genre d'hommes qui vivent maintenant en Israël !

-:-

Il a repris la route. Il pédale jusqu'au kibboutz Maagan Mikhael qui étend ses cinq cents hectares dans la région du « Hof Hacarmel », au sud de Haiffa. Six cents colons. Deux cent trente enfants, plus des stagiaires d'Oulpan, immigrants travaillant à mi-temps, étudiant l'hébreu un matin, agriculteurs le matin suivant. Créé en 1949, « Maagan Mikhael » lui apparaît trop vaste, trop neuf, trop peuplé. Il dit, en français : « Bon bourgeois. »

Il poursuit sa route. Dans les jours qui suivent il fait escale au kibboutz Ayelet Hahakar dont il admire l'élégance architecturale qui rivalise avec celle de Hazoréa. Le voici à Bet Zeid, puis à Pardès Jana, entre Tel-Aviv et Haiffa. Il suit un itinéraire capricieux, allant d'est en ouest, du nord au sud de cet Etat d'Israël

(1) Pionnier, fondateur de colonie agricole avant la naissance de l'État d'Israël. Attribuer ce titre à un jeune représente un compliment.

que la Transjordanie coupe presque en deux, trop petit pour son ambition panjuive, trop grand pour mener à bien sa quête amoureuse. Maintenant il ne séjourne plus. Il passe.

— Connaissez-vous une ancienne fille de la Stern qui s'appelle Déborah ? Elle est grande, brune, elle a des yeux...

Déborah n'a pas des yeux d'assassin mais un regard de rêve. Le rêve s'épaissit au fur et à mesure que les mois passent. Depuis plus de trois années en route, vivant durement de son travail en kibboutz, changeant ses pneus de bicyclette lorsqu'il reçoit un peu d'argent de poche, Yehuda Preuss biffe maintenant presque chaque jour le nom d'un Kibboutz sur son carnet qui en porte cent quarante et un. Inquiet, fébrile, il se découvre de plus en plus franchement.

— Camarade ! N'as-tu pas vu passer une ancienne fille de la Stern ? Elle s'appelle Déborah. Elle était avec moi à Déir-Yassine...

L'appel à Déir-Yassine produit des réactions différentes selon l'orientation politique du kibboutz. Les colons qui dépendent de fédérations socialistes ou communisantes l'accablent de reproches et le mettent à la porte. Les nationalistes l'accueillent en héros et le comblent. Mais c'est dans un kibboutz religieux, dépendant de la fédération Dati affiliée au parti Hapoel Hamizrahi qu'il retrouve pour la première fois trace de la fiancée perdue.

— As-tu vu passer une fille de la Stern qui s'appelait Déborah ?

Déjà il la situait dans un passé lointain. Mais le garçon qui l'accueille fronce le sourcil et le toise.

— Qui es-tu ?

— Lieutenant Preuss. En congé de l'armée. Ancien militant de Hachomer Hatzaïr. Je cherche ma fiancée.

Le responsable du kibboutz n'a pas besoin d'accomplir un gros effort de mémoire.

— Je me souviens parfaitement de Déborah, dit-il. C'est une fille qui avait des yeux étranges et dont nous avions un peu peur. Elle avait fait Déir-Yassine n'est-ce pas ?

— Elle avait fait Déir-Yassine avec moi, parfaitement, confirme l'officier d'une voix ferme. Où est-elle ? Que fait-elle ? Dis-moi ! Vite ! Vite !

Le garçon réfléchit, hésite puis se décide.

— Elle est restée très peu de temps chez nous. Et, par deux fois, nous avons dû l'empêcher de se suicider.

Blême, Yehuda Preuss n'arrive pas à poser la question qui l'étrangle et que son hôte devine.

— Non. Elle n'est pas morte. Elle est repartie quelques semaines plus tard vers le sud et n'a jamais donné de ses nouvelles...

-:-

Yehuda Preuss roulait vers le sud. Autour de lui les colonies de peuplement se raréfiaient. Il visita Yad Mordekaï, dernier kibboutz avant la frontière égyptienne et qui avait reçu quatre mille obus en vingt-quatre heures pendant la guerre de libération. Déborah ne se trouvait pas à Yad Mordekaï. Mais le sud d'Israël est vaste !

Il poursuivit donc en direction de Beer Scheba. Lui qui n'avait jamais bu d'alcool achetait maintenant des bouteilles de vin de Latrun chaque fois qu'il gagnait un peu d'argent, comme si sa volonté, seule, ne suffisait plus à mener à bien l'énorme tâche entreprise. Il se dopait à la manière d'un coureur cycliste en fin de parcours !

La solitude autour de lui et en lui s'exaspérait. Il contemplait maintenant un désert dessiné à l'image de son âme. Il entrait dans un paysage lunaire, un monde purement minéral formé par des collines qui semblaient issues de flots de boue jaune brusquement immobilisés par la cuisson du feu éternel ou l'étreinte du froid absolu. D'abominables rides les sillonnaient, comme le chagrin, l'incertitude et l'impatience son cœur. La piste franchissait des lits d'oueds dont le fond reposait sous une sorte de toit formé par des millions de tuiles de boue sèche. Sur l'horizon tremblaient les mirages. Ils transformaient les tentes des Bédouins en kibboutz religieux — car c'était maintenant une certitude : Déborah ne pouvait se trouver que dans un kibboutz religieux, ce qui réduisait singulièrement le champ de ses recherches — et Preuss se détournait chaque fois pour en saisir mieux que l'illusion. Il pénétrait alors sous les tentes noires des Abou Gayoum aux visages effrayants, croyait jouer sa vie de Juif dans cette confrontation, alors que les nomades lui offraient chaque fois la tasse de thé vert de l'hospitalité musulmane...

Il repartait. Il roulait. Il transpirait. Il espérait. Aux portes de Beer Scheba, il découvrit une sorte de « saloon » qui semblait planté là par un metteur en scène américain et s'appelait *Le Bar de la dernière chance* (1).

Son propriétaire, une femme, s'appelait — ou se faisait appeler Betty Knout. Elle avait eu son heure de célébrité pendant la lutte contre le « Livre blanc » anglais. L'Intelligence Service l'avait arrêtée en gare de Charing Cross, traînant deux valises chargées de quarante kilos de TNT qu'elle voulait placer dans la Chambre des communes pour la faire sauter comme le King David de Jérusalem !

Elle se trouvait maintenant lasse de l'aventure, vieillissante, et vivait dans cette sorte de blockhaus qui recevait seulement la lumière par sa porte, sous un plafond tendu de filets de pêcheurs à boules de verre, à demi allongée sur un divan avec, autour d'elle, la cour de fous la plus somptueuse qu'il soit possible d'imaginer.

— Que veux-tu ? demanda-t-elle au visiteur en désignant le bar qui offrait tous les alcools du monde.

— Je cherche Déborah, une fille que j'ai connue à Déir-Yassine.

— Je l'ai vue pendant la guerre de libération, assura Betty Knout.

— On me dit qu'elle se trouve dans le Sud ?

— Pas à Beer Scheba ! Car tous les fous d'Israël comme elle, comme toi, comme Jimmy, ne traversent pas Beer Scheba sans venir me voir.

Puis, après une minute de recueillement.

— Ta fille possédait des yeux d'assassin, gamin ! Si elle était passée par ici elle n'aurait pas plus voulu en repartir que toi, demain... Jimmy, sers-lui un scotch pour l'amour de Déborah !

Jimmy, un Américain, ancien volontaire du Palmakh pendant la guerre de libération, versa la ration réglementaire : un quart de litre par personne. Il était fou. Il partait le matin dans le désert, un sac sur le dos, et ramassait des pierres jusqu'à midi. N'importe lesquelles. Toutes celles qui lui tombaient sous la main. Il rentrait au *Bar de la dernière chance* et disait à Betty Knout :

(1) Il existait encore à l'époque du procès Eichmann.

— Ça y est ! Cette fois, j'ai trouvé le trésor du Grand Mogol !

Il sortait et disposait les cailloux en cercle devant la porte, tirait son revolver, le colt 45 qu'il avait conservé en désertant des U.S. Forces, arrêtait qui passait, Juif ou Arabe avec une superbe indifférence, et les plaçait en cercle autour des cailloux, debout, les tenant en respect avec son arme jusqu'au coucher du soleil, grondant de temps à autre :

— Qui n'admire pas le trésor du Grand Mogol est un homme mort !

Il surveillait les visages, prêt à effacer par une balle le sourire qui les détendrait. Mais personne ne souriait. Tout le monde tremblait. Au crépuscule il libérait ses admirateurs qui, jamais, n'osaient porter plainte.

Yehuda Preuss ne dessoula pas durant quinze jours en compagnie de ces aventuriers qui ne comptaient pas un seul Juif parmi eux. Rien que des Américains, Allemands, Français, Anglais, démobilisés de la Hagana et, silhouette insolite, un Javanais qui maniait les poignards de jet avec une habileté miraculeuse. Chargé d'accueillir la clientèle, chaque fois qu'un étranger se présentait, sa lame sifflait et se plantait dans un montant de la porte, à quelques centimètres de sa tête. Ou bien le poignard que la main éjectait de bas en haut montait au plafond, tranchait la ficelle retenant l'une des boules de verre qui retombait en éclatant à ses pieds. Si, par son calme, l'étranger répondait ainsi à la question posée par le Minotaure on l'admettait dans l'intimité de Betty Knout. Il pouvait alors s'abreuver gratuitement. Elle semblait disposer de ressources inépuisables, en provenance peut-être de quelque trésor de guerre qui n'osait pas dire son nom.

Les « desperados » d'Israël vivaient en rêve les plus folles aventures. Un jour ils prenaient Bagdad. Un autre ils assassinaient Nasser. Ils trouvaient du pétrole dans le Sinaï. De l'or dans le Néguev... Déborah marchait devant eux, seulement vêtue d'un ceinturon portant la gaine du colt 45 qui battait sur sa cuisse flexible, un collier de grenades retombant entre ses seins nus.

— Combien en a-t-elle tué à Déir-Yassine ? demanda Betty Knout d'une voix de rêve.

— Je ne sais pas, murmurait Preuss, la bouche pâteuse, l'œil éteint... mais peut-être autant que moi.

— Tu mourras aussi de sa main ! prophétisait l'aventurière qui retombait sur son divan, mouvant son avant-bras devant ses yeux, comme pour chasser ces âmes mortes qui, en foule, venaient lui demander des comptes.

C'est la jalousie qui le sauva de la déchéance. Il se mit en devoir de haïr ces hommes qui, chaque nuit, possédaient Déborah à tour de rôle, dans une frénésie érotique qu'elle encourageait avec enthousiasme. Il cessa de boire, s'évada une nuit et reprit sa marche vers le sud...

-:-

Il avançait maintenant en direction de Hazeva — Beer Mehuda — Yotvata et du golfe d'Eilat. Il bivouaquait à la belle étoile, sur un sable de plus en plus chaud le jour, glacé la nuit, à travers un univers rigoureusement privé de vie... C'était le désert qu'il choisissait pour y créer un kibboutz avec Déborah et quelques camarades sûrs. Apporterait-il la vie où la vie n'existait pas ? Il parlait maintenant tout haut en contemplant ces dunes frémissantes sous la giffle brutale du soleil, ces plateaux pierreux que les effets d'optique transformaient en fleuves, lacs artificiels, puits artésiens générateurs d'oasis et il répétait à intervalles réguliers, comme s'il voulait jalonner sa progression à travers un espace devenu flou, étranger aux dimensions qu'essayaient de lui assigner les hommes :

— Chaque Israélien doit planter un arbre pour recevoir l'absolution de l'histoire !

Il se sentait lui aussi devenir fou, comme Jimmy. Il s'arrêtait parfois et, tourné vers l'orient ou l'occident, le nord puis le sud, criait, ses mains arrondies en porte-voix autour de sa bouche :

— Déborah !... Déborah !... Déborah !... Déborah !...

Puis il repartait, s'en allait de dune en dune, de campements de nomades en « bistrots » du désert de plus en plus rares, de Déborah en Déborah, comme d'autres rêveurs s'en vont d'étoile en étoile, chaque fois déçus par la conquête de la plus proche, toujours attirés par la plus lointaine, réveillés chaque matin par une espérance de jour en jour plus inexorablement condamnée...

VI

— ALORS, DEMANDA GHAleb, et ces kibboutzin ?

— J'y ai découvert une admirable jeunesse qui réconcilie le Juif errant avec la terre.

— La terre arabe, bien entendu !

— Pardon ?

— Je dis : la terre arabe. La plupart de ces kibboutzin sont des domaines palestiniens confisqués ou acquis par les moyens les plus louches. Il te suffit de regarder la grosseur de leurs arbres pour comprendre qu'ils furent plantés bien avant que naisse l'idée du « foyer national juif ». On a installé tes admirables Sabras comme des coucous dans le nid des autres !

Roland Pelletier réprima un geste d'impatience.

— Peut-être ! Je ne discute pas sur le plan politique mais humain. Je dis que cette nouvelle race de Juifs est admirable. Malheureusement...

— Malheureusement, quoi ?

— Elle n'a pas besoin de moi. Israël est une société fermée, sûre d'elle-même, qui se suffit à elle-même. Elle n'est avide ni de charité ni d'amour. Du moins en est-elle persuadée.

— Alors que vas-tu faire ?

— Mais... Visiter les camps de réfugiés palestiniens, comme prévu... après le Saint-Sépulcre.

Le Palestinien traduisit sa surprise par son mouvement familier des sourcils.

— Tu n'as pas encore visité le Saint-Sépulcre ?

— Je l'ai conservé pour la fin. C'est le haut lieu des Chrétiens, comprends-tu ? Et puis...

Roland Pelletier se tait. Œil sombre. Lèvres amères. Geste négatif de la main qui va et vient comme pour effacer des perspectives déplaisantes en même temps que cette lumière bleue qui se retire du jardin. Ghaleb découvre une retenue qui s'apparente à la pudeur dans l'attitude de son ami.

— J'ai peur d'être déçu, mon bon Ghaleb ! Je ne veux pas dire : déçu sur le plan esthétique. C'est déjà fait ! Ce Saint-Sépulcre je l'ai contemplé de loin, plusieurs fois ! Hélas, on ne refait pas tous les jours Chartres ou Reims ! Cette basilique s'intègre parfaitement à la Jérusalem chrétienne. Personne n'y peut quoi que ce soit !

— Que veux-tu dire ?

— Ceci... Que j'ai rarement vu, au cours de mes voyages en Europe, un ensemble architectural aussi médiocre. C'est Lourdes... En plus laid. Mais, le pire, c'est qu'il sonne faux. Qu'il semble avoir accumulé, au centre de cette Palestine qui méritait mieux, toutes les impostures nées de l'histoire !

— Par exemple ?

— Des exemples ? Hélas ! Les guides m'ont fait visiter le tombeau de saint Jacques et de Zacharie. Avec une sincérité qui m'étonne — et qu'ils n'auraient jamais affichée si je m'étais présenté en soutane ! — ils m'ont livré la clef de la légende. Cette nécropole appartenait à la famille sacerdotale des Benê Hézir !

— Je le savais, dit Ghaleb.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je ne voulais pas heurter tes croyances, petit frère.

— Alors, tu manques de charité !

Ils se taisent. Cadige apporte le thé. Les lumières de Jérusalem étalent à leurs pieds un parterre de boutons d'or. Le jour expirant se réfugie dans un paradis d'odeurs rares comme pour excuser la ville qui déçoit l'œil du pèlerin.

— Je suis monté sur le mont des Oliviers, reprend le Jésuite. Comment prendre au sérieux cette misérable colline ? Rien n'y évoque Notre-Seigneur, mis à part les oliviers qui le virent peut-

être passer si je me réfère au volume énorme de leurs troncs. Quant au tombeau de la Vierge... L'imposture, ici, apparaît flagrante et son mécanisme très simple. La localisation en remonte au V[e] siècle. En ce temps-là, on se souvenait encore — je veux bien l'admettre avec une confiance qui relève de la béatitude des simples — du voyage de Marie entre Nazareth et Bethléem, d'où un lieu appelé « Reposoir de Marie » mais... situé en Galilée. L'accès de cette région restant dangereux on transféra la commémoration du « Reposoir de la Vierge » dans la vallée du Cédron, pour des raisons déjà... touristiques. Un pas de plus et les affabulateurs passèrent de la notion « reposoir » à celle de « repos éternel », assimilant un lieu-dit à une tombe ! D'où le « Tombeau de la Vierge » cette imposture !

— Je comprends, murmure Ghaleb. Mais crois-tu que l'authenticité des sites importe vraiment ?

— J'entends bien ! Notre foi se définit selon l'esprit et non par le terrain ! Mais tout de même... Comme prêtre je sers un dieu qui se fit homme à travers son fils. Le passage d'un homme — et surtout d'un homme de cette dimension ! — laisse des traces... Et je repousserais avec épouvante une image de ce Saint-Sépulcre dont le caractère apocryphe s'affirmerait jusqu'à l'évidence ! Je n'en suis pas là, bien sûr, mais...

Les deux hommes se taisent. Cadige offre des sucreries que le prêtre repousse en rêvant d'un bon camembert de Normandie. Réfugiés dans les arbres pour la durée de la nuit les oiseaux psalmodient une sorte de couvre-feu qui ronge le silence, telle la flamme le bois qu'elle consume.

— En Europe, dit le Jésuite, notre foi est liée à un environnement esthétique impossible à retrouver ici. Jérusalem, c'est l'Orient et le christianisme y retourne à son judaïsme originel... Quand je pénètre dans la cathédrale de Chartres un équilibre parfait s'établit entre la terre qui me porte et l'élan de la pierre qui m'élève vers ce ciel auquel j'aspire. Ici, j'ai l'impression de m'enliser dans une terre étrangère — non pas étrangère à mes sens, mais à mon âme — et peur de ne pas trouver, demain, dans le Saint-Sépulcre, l'élan qui m'en arrachera, comme à Chartres ou Notre-Dame de Poitiers ! Nulle part autant qu'ici on ne me demande de croire sans m'en fournir les moyens !

Ghaleb sourit.

— Déjà en Allemagne la nature de ta foi me surprenait,

Roland. J'ai vu passer pas mal de catholiques à Jérusalem, mais jamais un ministre de cette religion dont une visite au Saint-Sépulcre risquait d'ébranler la foi !

— Tais-toi ! cria le Jésuite. Ma foi ne rampe pas au niveau de Jérusalem ! La Parole se rit des faiblesses de l'histoire. L'Eglise qui se cherche en nous, les anciens prêtres-ouvriers, n'a pas besoin de Jérusalem, de Lourdes ou de Lisieux. Une Eglise existe seulement quand ses membres vivent dans la charité. Et la charité véritable n'est pas imposée par le clergé, seulement par le prochain selon l'exigence qu'il a d'être aimé !

La brise nocturne se lève et chante dans les cyprès. Une fraîcheur bienheureuse apaise les fleurs altérées. Un dernier appel de muezzin monte jusqu'à eux depuis Haram esh-Sharif, le haut lieu musulman de Jérusalem.

— Et toi, demande le jésuite, crois-tu encore à ce voyage aller et retour du Prophète vers l'ange Gabriel ?

Ghaleb se tait.

— Allons ! Réponds !

Ghaleb se tait toujours.

— Tu pourrais me répondre « non » sans altérer la profondeur de ta religion car elle ne manque pas de charité vivante comme la nôtre. Conservant l'essentiel elle peut encore s'offrir l'accessoire... Comme le faux tombeau de la Vierge ou le voyage de Mahomet ! J'ai compris cela lorsque tu es venu me voir à Leipzig, traînant ce petit Juif qui représentait un ennemi potentiel, puisque militant sioniste, et que tu étais en train de sauver au péril de ta propre vie, simplement parce qu'il avait réclamé ta protection au nom des lois musulmanes. Quelle leçon pour nous autres catholiques !

Ghaleb lui prend la main et dit avec émotion :

— Ta charité tournée sans orgueil vers le monde juif ou musulman prouve bien que ta religion n'est pas morte, Roland. Je pense que tu restes de taille à visiter le Saint-Sépulcre sans t'y perdre !

Ils regagnent la villa car le vent fraîchit.

-:-

Lorsque Roland Pelletier pénétra dans la basilique du Saint-Sépulcre il ne vit tout d'abord rien. Derrière la façade hérissée

d'échafaudages qui la défendent contre l'écroulement menaçant depuis l'éclatement d'un obus dans le voisinage en 1948, et une fois franchi le portail, une ombre visqueuse propice à la formation des toiles d'araignées pèse sous les voûtes d'où retombent des odeurs de moisi, d'encens et de cire de mauvaise qualité.

La foule semblait définitivement noyée dans cet espace de grand fond sous-marin. Foule énorme. En ce samedi de Pâques les chrétiens orthodoxes — des milliers de Grecs, de Syriens, de Coptes, d'Arméniens — célébraient la fête du « Feu Sacré » inconnue des Latins... Ce jour-là, et ce jour-là seulement, le feu divin descend du ciel et allume une lampe à l'intérieur du tombeau de Jésus-Christ. Mais le feu divin ne descend pas toujours : cela dépend, murmurent certains guides initiés aux pratiques locales, de l'importance du *bakchich* que le patriarche grec remet aux autorités musulmanes à l'occasion de la cérémonie... Bakchich jugé trop faible : pas de feu divin (1).

Milliers d'hommes et de femmes dans un espace trop exigu... Milliers de cierges encore éteints. Rumeur profonde. Pelletier contemplait cet océan, suggéré plutôt que révélé, depuis la chapelle du Calvaire, cinq mètres au-dessus du niveau du sol de la basilique. Divisée en deux parties elle présente dans l'espace de gauche la roche sur laquelle fut plantée la Croix et, depuis l'espace de droite, réservé aux Latins, on jette un coup d'œil à travers une fenêtre sur la chapelle des Francs, actuellement fermée.

Ce morcellement de la basilique entre lieux de culte réservés aux différentes sectes chrétiennes choqua profondément le jésuite... Eh ! quoi, pensait-il, est-ce là cette tunique sans couture de l'Eglise, composée en réalité de morceaux de couleurs différentes, péniblement ajustés les uns aux autres grâce au fil blanc que fournit la diplomatie vaticane ? Il comparait ces sectes aux élèves des petites classes se bousculant afin d'occuper le premier rang — le banc le plus proche de la chaire — pour mieux flagorner le maître qui, à Jérusalem, s'appelait Jésus de Nazareth ! *Pouah !... Vade retro Satanas !...*

Au-dessous de lui rampait la rumeur de la foule, formidable et toujours obscure.

A un moment donné, le Jésuite distingua un personnage qui

(1) Bakchich = pourboire.

s'avançait vers le tombeau, un chapeau de paille à la main. Le guide lui expliqua qu'il s'agissait d'un riche Copte venant d'acheter aux enchères le feu sacré pour son Eglise ! Pelletier demanda en anglais :

— On est donc certain que le feu s'allumera cette année ? Et d'avance ?

— *Yes sir !*

— Quelle horreur, murmura pour lui-même Pelletier, le feu du ciel vendu aux enchères !

Déjà, le patriarche grec et l'évêque arménien se dirigeaient vers le Saint-Sépulcre. Les hauts bonnets des moines grecs se balançaient dans leur sillage, mais on les devinait seulement, tandis que, sur la poitrine du patriarche, suspendue à un cordon de pierreries, flambait une large croix de diamants qui répondait aux appels lumineux lancés par ceux de la tiare ornée d'émeraudes et de saphirs. La longue canne de cristal formée par deux serpents d'or massif frappait le sol et minutait l'avance des quémandeurs de feu sacré...

Le cortège pénètre alors dans le tombeau. Au bout d'un moment, par une ouverture pratiquée dans la muraille, le patriarche tend la flamme qu'un archange apporte du ciel. Une main s'en empare et la transmet. Avec la rapidité de propagation d'un incendie de forêt les flammes se multiplient, des milliers de cierges — souvent gerbés par trente-trois, chiffre correspondant à l'âge du Christ au moment de sa mort — s'allument dans le même temps et le fond du grand puits ténébreux s'embrase. Roland Pelletier murmure :

— C'est beau la foi... Et c'est tellement facile lorsqu'elle se confond avec la superstition !

Puis, une autre pensée qui contredit sa remarque le bouleverse... Rien de plus troublant que cette fête du feu que Jérusalem lui présente. Ne s'en vient-elle pas du fond des âges païens, prise en charge par le christianisme ? Peut-être lui survivra-t-elle pour s'adapter à d'autres religions du futur et les nourrir ? La résurrection du Christ ne se confond-t-elle pas ici avec la résurrection de la lumière ? N'est-ce pas le « meurs et renais » éternel, une fois dépouillé de l'affabulation christique peut-être éphémère ? Qu'est-ce que deux mille ans, en effet, à l'échelle du temps géologique ?

Emu, il dit à haute voix, devant ce guide qui ne comprend que l'anglais :

— Un dieu est donc mort pour donner aux hommes un approfondissement de l'humain, et voilà que, sur sa tombe, ses fidèles le célèbrent, incapables de trouver autre chose que les rites les plus anciens qu'il était venu détruire ! Voilà une remise en question qui m'inquiète !

Puis :

— Existe-t-il donc des croyances plus profondément enracinées que le christianisme ? Sommes-nous des novateurs ou simplement les héritiers de quelque chose qui dépasse le Christ lui-même ?

Sous ses yeux brille maintenant le tombeau, transfiguré par les flammes. C'est une construction baroque et rectangulaire à sa base. A mi-hauteur elle prend la forme d'un tambour qui culmine en chapau chinois ! Elle apparaît surchargée de lampions, pots de fleur en bois sculpté, images pieuses, tout un bric-à-brac saint-sulpicien ! Les couleurs en sont passées et criardes dans le même temps, voilées par la poussière, maculées par l'humidité, avec des toiles d'araignées dans tous les coins. Contemplant ce monument sauvage, œuvre d'un maçon de Mytilène, Roland Pelletier murmure :

— Incroyable ! Notre-Seigneur n'avait pas mérité ça !

-:-

La foule maintenant s'écoule. Le feu sacré prend sa course vers l'Orient et l'Occident. Quand les Russes assistaient en masse à ce pèlerinage, avant 1914, un bateau sous pression les attendait en rade de Haiffa et les ramenait à toute vapeur à Odessa où il les avait chargés. Le feu repartait alors vers Moscou et Nijni Novgorod raviver les flammes brûlant sous les saintes icônes...

Le vide se réinstalle sous les voûtes. Le puits chargé d'ombre gluante s'ouvre de nouveau sous les pieds du père Pelletier. Il y descend derrière son guide et se dirige vers l'entrée du tombeau. La chaleur y règne, suffocante, car des centaines de cierges brûlent en permanence sous sa voûte. Une odeur écœurante de cire à bon marché noue l'estomac du visiteur. Pelletier est obligé de se baisser pour franchir la porte de communication entre les deux salles qui, taillée dans la roche, n'a pas été détruite comme

le plafond, en 1009, par le sultan Hakim. Un couple d'Américains se détache du groupe qui visite le Saint-Sépulcre en même temps que lui et pénètre sur ses talons, car on ne peut se tenir dans la pièce exiguë à plus de quatre ou cinq en même temps.

Parois de marbre. Banquette de marbre banale d'une tombe de type « arcosolium ».

Immobile, impassible, un moine grec occupe un angle de la pièce et transpire abondamment, avant tout préoccupé, semble-t-il, d'éviter un contact dangereux entre sa barbe-fleuve et les flammes des cierges qui la menacent. C'est l'un des gardiens du Saint-Sépulcre. Son regard paraît accroché au plateau qui repose sur le tombeau de marbre. Ce plateau disparaît sous une accumulation de billets de banque, livres sterling, francs français, livres jordaniennes, drachmes grecques, marks allemands. Le visiteur américain ajoute dix dollars.

Brusquement le père Pelletier sent monter en lui les premiers symptômes de l'infarctus du myocarde. Il gronde :

— Tout mais pas ça !

D'un geste vif il renverse le plateau et piétine rageusement les billets répandus sur les dalles. Puis il sort de la basilique en trébuchant, les yeux pleins de larmes.

-:-

Au repas du soir, rapide, frugal, le Palestinien dit à son ami :

— J'imagine que l'incident de tout à l'heure sera transmis en haut lieu ? Risques-tu un blâme de ton Eglise ?

Pelletier haussa les épaules.

— Le petit clergé qui vit dans la pauvreté m'approuvera. J'aurai peut-être des ennuis avec la hiérarchie, mais ce ne sera pas la première fois !

Cadige leva les yeux vers le jésuite et demanda timidement :

— Avez-vous eu l'intention de donner une valeur de symbole à votre initiative ?

— Bien entendu chère madame. Nous, les anciens prêtres-ouvriers, militons pour une Eglise pauvre. La plupart de nos concertations tournent autour du thème : comment nous débarrasser de cette scandaleuse fortune que, déjà, les Cathares nous reprochaient au XIII[e] siècle, parlant de Rome comme de la

demeure de Satan, nous accusant, justement, de confondre Dieu et Mammon ! Nous cherchons à liquider l'or vil de nos sacristies, les immeubles, les actions industrielles qui font de nous le corps social le plus riche du globe et, dans le même temps, le plus pitoyable, le plus incapable d'aller porter l'Evangile là où les pauvres l'attendent.

— Et vous réussissez ?

— Pas encore. Mais, tôt ou tard, la hiérarchie devra céder.

Il se tourna vers Ghaleb en souriant et ajouta :

— Je ne devrais pas prononcer de telles paroles devant l'administrateur des biens Wakf qui les tiendra pour impies, n'est-ce pas ?

Ghaleb alluma une cigarette.

— Non, Roland. Je te comprends fort bien. Cela peut réussir en raison de la masse importante d'idéalistes existant en Europe. Ici, non. Allah aime les tapis de Shiraz et d'Ispahan, les perles de la mer Rouge, les tissus de Damas et le peuple perdrait sa foi en Mahomet si l'imagerie le lui présentait autrement que chevauchant un coursier harnaché de brides constellées de diamants. Et je le déplore !

— En somme, tu ne tiens pas à ton job ?

Le visage du Palestinien se ferma, ses yeux cessèrent de soutenir le regard bleu du Jésuite et se détournèrent vers la fumée de sa cigarette qui paressait dans l'air lourd. Il dit lentement :

— Il existe chez nous une notion qui vous échappe en Europe, quelque chose dont vous avez eu la chance de vous débarrasser, et c'est l'esclavage. « Je ne suis pas l'administrateur, mais l'esclave des biens Wakf. Comprends-tu ?

— Non.

— Je veux dire que la défense des biens musulmans peut tout exiger de moi, et qu'elle ne s'en prive pas.

— Par exemple ?

— Prendre ma vie ou bien... disons, mon honneur... Bien que l'honneur soit, ici, une notion assez vague, sauf peut-être sur le plan de l'hospitalité.

Pelletier considéra plus attentivement le visage de son ami et y découvrit une expression qu'il n'avait jamais remarquée en Europe. Son regard fuyait, le front semblait s'être abaissé, les traits fins se relâchaient et la figure, dans son ensemble, exprimait à la fois la ruse et la peur. Impressionné, le jésuite pensa : Mon ami Ghaleb a changé. Il semble désormais écrasé sous le poids de la duplicité orientale. Le milieu l'a sans doute repris sous son contrôle comme ces Noirs, étudiants à Paris, que je confessais et qui, dès leur retour dans la tribu africaine, se précipitaient chez le sorcier. Comme c'est dommage !

Après quelques minutes d'hésitation, il demanda :

— Esclave de l'administration des biens Wakf, comment ? On te demande quelque chose de difficile ou que ta conscience réprouve ? Tu peux te confier à moi... Comme père jésuite, j'ai déjà tout entendu.

Ghaleb secoua la tête énergiquement et cria presque sur le ton du désespoir :

— Non ! Non ! Il n'y a rien, je n'ai rien à te dire !

Un mur invisible, encore peu consistant, se dressait entre eux. Une sourde inquiétude naissait dans l'âme du prêtre. Et que rien pourtant ne semblait justifier, mis à part l'arrière-plan de ses fonctions que Ghaleb venait d'évoquer sans rien préciser. Il jugea plus délicat de ne pas pousser davantage sa curiosité, prit congé et regagna sa chambre.

Il aurait tout compris quelques heures plus tard s'il s'était éveillé, tard dans la nuit, surprenant Ghaleb en train de refermer la porte de la villa derrière lui. En le suivant, il serait entré dans un taxiphone du quartier, d'où Ghaleb appelait de plus en plus souvent, au fur et à mesure que se développait la résistance palestinienne, les services secrets israéliens.

VII

GHALEB A CONFIE SON ami au Suédois Lindfors chargé, par l'U.N.R.W.A., d'inspecter les camps de réfugiés palestiniens. Ils sont maintenant trois cent cinquante mille dispersés entre la Cisjordanie, la Jordanie, la Syrie et le Liban dont une partie seulement reçoit l'assistance internationale.

La petite Saab verte roule d'abord entre des collines qui s'exhaussent de terrasse en terrasse, chacune soutenue par un mur de pierre sèche et portant un témoignage sur la vie : oliviers au front d'argent, vigne rampante, orangers fleuris. Mais elles représentent aussi un calvaire pour les Palestiniens qui les ont édifiées et maintenues contre les assauts de l'orage et du vent depuis des siècles, un calvaire qui prend racine au fond des vallées verdoyantes, relativement riches en eau courante et s'exhaussent progressivement vers le sommet des collines coiffé de rocaille, blanc d'une poussière qui, déjà, préfigure le désert tout proche.

Il fige le paysage en direction de Jéricho. Les hauteurs se dépouillent de toute végétation. Le fond des vallées roule maintenant des torrents de pierres. Jusqu'à l'horizon qui, de temps à autre, révèle la mer Morte étalée comme une sole de four noire recuite par le feu éternel, et ses rives constellées de sel aux reflets éclatants, le regard n'accroche plus la moindre trace d'une pré-

sence humaine sauf, de temps en temps, la tente sombre d'un Bédouin, comme taillée dans le cuir de ces chèvres qui mènent une quête désespérée pour survivre dans un univers d'où la vie s'est retirée. Les collines paraissent coulées dans un moule de plomb. Lorsque tombe la pluie — toujours miraculeuse — ce monde minéral se couvre, en quelques heures, de fleurs somptueuses qui disparaissent aussitôt que nées.

La Saab accélère son allure, car la route descend de manière régulière vers la dépression du Jourdain et de la mer Morte, la plus accusée de la couche terrestre : trois cent quatre-vingt-douze mètres au-dessous du niveau de la mer. La chaleur augmente. L'air devient visqueux et brûlant dans le même temps, comme si toutes ces collines de plomb grises se liquéfiaient progressivement autour d'eux...

-:-

Roland Pelletier poussa brusquement un cri de surprise et pointa un doigt vers une étendue insolite.

— Un champ de fleurs ! cria-t-il, étonné.

Droit devant, au fond de la plaine qui s'épanouit au débouché des collines, un parterre de coquelicots, rehaussé de bleuets, piqué çà et là de boutons d'or, s'étend sur une surface considérable.

— C'est le camp que nous allons visiter, annonce le Suédois... Cinq mille tentes... Une belle concentration n'est-ce pas ?... Ils sont quarante mille dans ce camp seulement !

— On les y maintient de force ?

— Nullement. Mais ils n'ont pas le choix. La vie végétative dans le camp leur semble préférable à la mort dans le désert !

— Et s'ils essayent de rentrer chez eux, en Israël, que se passe-t-il ?

— Les Juifs les abattent à la frontière ou les mettent en prison.

La voiture ralentit sa course, car elle longeait maintenant les frontières du camp de Jéricho qu'aucun réseau de fils de fer barbelés ne cernait, étant donné que départs et arrivées n'étaient point régis par une loi des hommes mais par les impératifs de la vie et de la mort.

— Je pense, reprit le Suédois, que l'U.N.R.W.A. traite mieux

les Palestiniens, dans ses camps, que les Anglais, les Boers et Mau-Mau, dans les leurs !

— Tous les camps de concentration se valent lorsqu'ils dégradent la personne humaine ! affirma Pelletier d'une voix sévère... Et comment nourrissez-vous ces pauvres gens ?

— L'U.N.R.A.W. leur fournit des rations de survie, soit mille cinq cents calories par jour, en été, mille six cents en hiver, avec un supplément pour les femmes enceintes et les enfants... C'est peu. Nous vivons de charité internationale... Et la conscience universelle est frappée par la maladie du sommeil dès qu'il s'agit des réfugiés palestiniens !

Le prêtre réfléchit et dit :

— Est-ce que l'on travaille dans votre camp de concentration de Jéricho ?

— Non, monsieur. Aucun règlement ne l'interdit mais c'est malheureusement le travail lui-même qui manque. L'oisiveté ronge les Palestiniens comme un cancer. Vous allez voir.

-:-

Cinq mille tentes alignées au cordeau et dessinant des allées qui se recoupent à angle droit sur un espace de vingt hectares. Quarante mille âmes. Les hommes restent figés dans une sorte d'immobilité stupéfiante au seuil des maisons de toile, chacune abritant une ou plusieurs familles. Les plus vastes, tentes militaires de six mètres sur quatre en reçoivent trois.

Elles épousent toutes les formes, hautes ou basses, octogonales ou carrées, reflètent des couleurs qui s'opposent : le vert au bleu, l'argent au rouge, le noir au blanc. Certaines sont munies de moustiquaires, d'autres n'ont pas de porte.

Ces abris précaires représentent des palais pour le millier de familles qui en sollicitent encore un. En attendant, elles se débrouillent comme elles peuvent, armant sur des piquets des douzaines de sacs de jute cousus ensemble qui donnent une illusion d'intimité à dix personnes, ou bien glanent de-ci de-là quelques feuilles de tôle ondulée derrière lesquelles elles se réfugient à l'abri du vent chaud, trop chaud, et qui l'hiver deviendra froid, trop froid. Les derniers arrivés — et il continue d'affluer entre vingt et cent familles par jour — déposent leurs biens sur le sol, en général une ou deux valises de carton par personne et

une couverture, au centre d'un endroit dégagé qui deviendra leur domaine pour quelque temps, puis vont aux nouvelles chez le chef de camp déjà surchargé de demandes...

Il les écoute paisiblement, l'œil éteint par le sentiment de son impuissance, mais toujours avec ce sourire que les Arabes dressent contre l'éternité hostile... Seul Allah est grand... C'était écrit !

Roland Pelletier reste pendant longtemps plongé dans la contemplation d'un vieillard qui recoud, à l'aide d'une ficelle, les lambeaux incolores qui lui servent d'abri et que le vent a fait éclater.

L'activité des femmes contraste avec l'indifférence apparente des hommes. Accroupies devant de grands plats d'eau savonneuse, elles font une lessive qu'elles étendront ensuite entre les tentes. Sur les petits fours de terre ou les réchauds à pétrole (l'U.N.R.W.A. leur fournit entre cinq et sept litres de combustible par an !) elles composent et cuisent les repas avec les pauvres produits du marché de Jéricho, si les chefs de famille ont, d'aventure, gagné un peu d'argent, ou bien les rations de survie : farine, sucre, graisse de la charité officielle. Mais, si pauvres soient-elles, jamais elles n'oublient de réserver la part du visiteur.

Elles sortent les nattes pour les brosser, battent la terre de leurs pieds nus pour l'aplanir car, sous la tente, c'est le seul matelas qui leur soit alloué par la charité divine. Transfigurées par leur démarche gracieuse, les épaules rejetées en arrière, cou roide, tête érigée sous la cruche, elles vont aux postes d'eau pour faire, au retour, le plein des jarres de terre plantées devant les tentes.

Elles sont vêtues de longues robes serrées à la taille, brodées de guirlandes de fleurs multicolores, or sur noir, ou rouge sur fond bleu. Un léger voile blanc tombe de leurs longs cheveux sombres jusqu'à la taille et en fait d'étranges madones aux joues douces, nez fin, lèvres tendres. Leurs yeux rêvent sous les longs cils baissés et elles sourient, heureuses parce que la vie continue et qu'elles sont faites pour porter la vie...

Bouleversé par le stoïcisme qui flambe à travers la beauté de ces femmes, Roland Pelletier a voulu photographier l'une d'entre elles après en avoir reçu l'autorisation de la part de l'interprète qui l'accompagne. Puis il a rougi jusqu'aux oreilles, rappelé à l'ordre par le sentiment de pudeur qui monte en l'homme bien né

en présence de certaines misères de noble origine. Il a caché son appareil. Mais le geste n'a pas échappé à la femme. C'est une jeune Palestinienne au visage plein, sourire éclatant à fleur d'une peau sombre souligné par ce regard que les hommes ne peuvent supporter sans broncher. Elle tient dans ses bras un garçonnet de quelque trois ans. Elle dit au prêtre :

— Frère, veux-tu photographier mon fils ? Mais tu me donneras l'image, n'est-ce pas ?

-:-

C'est le point de départ d'une nouvelle aventure, d'une nouvelle existence pour Roland Pelletier de la Compagnie de Jésus, ancien prêtre-ouvrier, âme errante aujourd'hui dans la patrie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De photo en photo il n'est pas prêt de quitter ce camp de concentration ! Il pense : l'épreuve que Dieu m'a refusée en Allemagne se présente enfin ! Il me faut la saisir à bras-le-corps. Mais comment ?

Elle ne se présente pas sous un jour particulièrement défavorable. Cette joie du Palestinien, difficile à déceler dès l'abord, le pénètre après quelques heures de séjour à Jéricho et lui monte au visage comme une bouffée de chaleur. Déjà la nouvelle d'une présence étrangère, française de surcroît, a fait le tour du camp. Les enfants le suivent à la trace, souvent pitoyables, mais toujours gais.

Beaucoup d'entre eux apparaissent couverts de terre rouge et vont pieds nus, les genoux crevant les pantalons élimés. Les garçons ont le crâne rasé, le visage brûlé par le soleil et le vent. Les cheveux longs des petites filles doivent rarement sentir passer le peigne. Couverts de plaies, atteints par les maladies de carence, visiblement tuberculeux, les plus faibles ne contredisent pas les plus forts en se montrant aussi bruyants, aussi excités qu'eux. Les gamines en âge d'aider au ménage dominent déjà leur destin de femmes. Elles allaitent un bébé, en torchent un autre, et certaines d'âge encore tendre portent dans le ventre celui de l'année prochaine !

La placidité des hommes n'est qu'apparente. Celui-ci qui semble flâner vient en fait de parcourir vingt kilomètres depuis l'aube, à la recherche de quelque menue besogne dans la plaine ou la ville de Jéricho. Un autre rassemble avec des gestes lents les

débris de bois qu'il tranformera en meubles élémentaires. Un autre creuse des tranchées à ordure autour des tentes, sans se presser, et, malgré tout, son œuvre progresse avec une rapidité étonnante car c'est un ancien agriculteur dont chaque geste soigneusement pesé, sous-tendu par une longue habitude et des acquis héréditaires, possède une pleine efficacité.

Quand ils en ont terminé ils se rassemblent dans les cafés improvisés sous quelque auvent réalisé dans de la toile à sac, autour de quelque table bancale fabriquée en glanant d'étranges épaves et s'offrent des tasses de thé.

Lorsque, suivi de son interprète, Roland Pelletier passe on l'appelle :

— Frère !... Frère !...

Le voici assis devant une tente, cherchant à replier sous lui ses longues jambes pour honorer ses hôtes, et y parvenant pour peu de temps, au prix des crampes douloureuses. Un vieil homme et sa femme lui offrent le café. Sous ses courts cheveux blancs, le Palestinien a posé un bonnet de satin. Il se tient très raide, très digne dans sa longue tunique grise ouverte sur son pantalon à la turque. Courte sur sa taille épaisse, la femme s'active pour offrir à l'étranger, malgré les circonstances défavorables, une hospitalité digne des traditions : le café cuit à point dans de petites tasses de cuivre, quelques pâtisseries fabriquées à partir des rations de survie, l'eau pour les mains, le coussin pour les reins et l'appel de la fraternité...

— Frère, reprends du café !... Frère, veux-tu fumer ?

Pelletier leur demande :

— D'où venez-vous ?

Réponse... Ils s'étaient d'abord réfugiés à Kafr Yassi, avec sept cents autres Palestiniens déjà expulsés de leurs villages. Le 28 février 1949, les camions juifs sont arrivés, les ont chargés puis déposés près de la frontière jordanienne, en plein champ, sans qu'on leur fournisse la moindre explication.

Roland Pelletier reprend sa route à travers la ville de toile.

— Frère !... Frère !

Ces trois familles viennent de trois villages de Galilée : Khassas, Katia et Geouma. Le 5 juin 1949, ils avaient été attaqués par l'armée et la police et expulsés vers la région de Safad.

— Frère !... Frère !...

Ceux-ci habitaient Abu Gosh lorsque, le 7 juillet 1950, la

police les a embarqués avec une centaine de leurs compatriotes pour une « destination inconnue » et déposés en plein champ, la nuit, près de la frontière.

— Frère !... Frère !

Ceux-là viennent de Al Buyshath, village de la région d'Um el-Fahm. Chassés de leurs maisons par l'armée le 17 novembre 1951, ils avaient marché vers l'est pendant qu'allait s'affaiblissant le bruit des explosions qui détruisaient leurs demeures.

— Frère !... Frère !

Vaguement écœuré par de trop nombreuses tasses de thé à la menthe et de café à la Turque, Roland Pelletier s'arrête de nouveau et écoute.

— Le 17 août 1950, ils ont lancé un ordre d'expulsion contre nous, habitants de Madjdal, devenu paraît-il depuis Migdal Gad, centre urbain juif. Ils nous ont transférés vers la ligne d'armistice longeant la bande de Gaza.

— Nous sommes cent expulsés de Wadi Ara, région du Centre.

— Habitants de Betat, expulsés au début de mars 1950. Nous n'avions rien fait à personne. Notre crime, c'est d'être des Arabes.

— Je viens juste d'arriver d'Um el-Farj. C'est loin Um el-Farj. Près de Nahariya, au bord de la grande mer.

— Pourquoi as-tu quitté ton village ? demande Pelletier.

— Les soldats sont arrivés. Ils ont crié : « Souvenez-vous de Déir-Yassine. » Et puis : « Vous avez dix minutes pour quitter vos maisons... » alors, nous sommes partis.

— Pourquoi ? demande Pelletier en se tournant vers l'interprète.

L'homme de l'U.N.R.A.W. reçoit une réponse longue et compliquée qu'il résume.

— Ils avaient peur d'être tués, comme ceux de Déir-Yassine.

— Comment n'ont-ils pas compris qu'il s'agissait là d'un simple chantage ?

— Ce sont des gens primitifs, facilement impressionnables.

Le prêtre réfléchit et dit :

— Je pense que ce genre de menace serait resté inopérant sur les Juifs des kibboutzim.

— Certainement.

— Alors, que faut-il penser des Palestiniens ? Ce sont des lâches ?

— Non. Mais ils vivaient depuis si longtemps sous un joug féodal qu'ils ne connaissaient d'autre réflexe que celui de la soumission. Tout cela est en train de changer avec l'exil.

Pelletier réfléchit et dit lentement :

— Sans doute vont-ils découvrir l'instinct perdu de la patrie charnelle et, pour la reconquérir, y puiser le courage qui leur manquait pour la conserver dix ans plus tôt ?

— Vous voyez juste, monsieur. Mais ce sont les jeunes qui portent la haine d'Israël dans leur cœur.

Après trois jours de visite à travers le camp, l'ancien prêtre-ouvrier n'arrivait pas à émerger de cet océan de misère. Il ne savait trop quel parti prendre. Car, en fait, les plaignants ne se plaignaient pas. Il n'arrivait pas à pénétrer cette mentalité qui lui restait étrangère. Avec leur conscience fataliste, seul Allah demeurait grand pour les réfugiés musulmans et les derniers seraient un jour les premiers, pour les réfugiés chrétiens !

-:-

Quand l'inspecteur Lindfors lui communique l'heure de départ pour le lendemain, l'ancien prêtre-ouvrier hoche la tête et lui pose une question :

— Croyez-vous que l'U.N.R.W.A. accueillerait favorablement une demande de séjour ici, parmi ses fonctionnaires permanents ?

— Une demande formulée par qui ?

— Mais, par moi, bien sûr ! répond le Jésuite en riant.

Lindfors se gratte la tête, réfléchit et dit :

— Ça m'étonnerait beaucoup. Je crois impossible de dégager le moindre crédit permettant de nommer un fonctionnaire supplémentaire.

— Pardon ! Mais il ne s'agit pas de cela. Je prétends travailler ici à titre bénévole !

Le Suédois sourit.

— Ça change tout ! Je peux vous donner cette autorisation de mon propre chef.

Puis, après un temps de réflexion :

— Vous êtes vraiment décidé à vivre parmi ces pauvres gens ?

C'est une épreuve ! Avez-vous bien réfléchi ? Les chrétiens sont tout à fait minoritaires dans ce camp. Comme prêtre vous ne trouverez pas beaucoup de clients !

Pelletier hausse les épaules.

— Je n'ai pas l'intention de convertir qui que ce soit ! Je ne suis pas un marchand de baptêmes !

— Je vous crois ! Mais, dans ce cas, quel rôle pourrez-vous jouer ? Il m'est impossible d'améliorer les conditions de vie de ces gens et je ne pense pas que vous possédiez les moyens matériels de faire mieux que nous ?

Le Jésuite regarde droit devant lui, par-dessus les têtes blondes ou brunes, rasées ou hirsutes qui se pressent autour d'eux, immobiles, comme si ces gamins se tenaient tranquilles pour quelques instants, pressentant que, de la minute qui passe, dépend l'avenir.

— Je ne sais pas encore ce que je ferai, murmure Pelletier, je sens seulement qu'il y a quelque chose à faire. C'est tout. Dieu m'éclairera !

-:-

Trois mois plus tard Ghaleb arrivait au camp de Jéricho, en compagnie de Cadige. Il s'inquiétait, sans nouvelle de son ami depuis la courte lettre qui lui faisait part de sa décision.

— Et tu as reçu l'autorisation de tes supérieurs ? demanda-t-il en serrant le prêtre dans ses bras.

— Bien entendu ! Cela ne posait aucun problème.

Ils marchèrent juqu'à la tente occupée par le Jésuite.

— Café turc ?

Il savait maintenant préparer le café turc, le thé à la menthe et parlait un peu l'arabe. Ghaleb posait sur lui un regard fraternel et Cadige l'approuvait du sien. De temps à autre s'encadrait un visage d'enfant dans l'ouverture de la tente dont une main invisible soulevait le pan de toile. Un souire naissait et disparaissait, enlevé dans la course agile qui simulait une fuite. Ghaleb but lentement sa tasse de café et demanda :

— Dis-moi exactement ce que tu fais pour nos gens ?

Pelletier réfléchit, prit son temps pour émerger de la zone silencieuse dans laquelle il baignait.

— Ce que je fais, mon bon Ghaleb... Euh... C'est difficile à expliquer... Pour un observateur qui viendrait de l'extérieur : pas

grand-chose !... Au début j'avais l'intention de partager leur misère. Je vivais comme eux, des rations de l'U.N.R.W.A... Je maigrissais, comme tout bon pensionnaire de camp de concentration, cuisinant comme eux, lavant mon linge comme eux, recherchant un travail dont je pouvais leur verser le produit et, bien entendu, le plus dur qui soit : celui de la terre... Cela me coûtait beaucoup. Cela me coûtait même énormément de vivre sans camembert ni vin de Latrun... J'ai vite compris la puérilité de mon attitude. Eh quoi ? J'étais en train de mener une existence de trappiste, de vivre pour le seul plaisir de l'ascèse, cette forme supérieure de l'égoïsme et de l'orgueil ! J'ai arrêté.

— Et depuis ?

— Depuis je cherche la véritable voie. Des nuits entières ! Des jours et des jours de réflexion. Mais j'ai déjà compris qu'avant une augmentation du nombre de calories fournies par l'U.N.R.W.A., ce que les réfugiés demandaient, c'était qu'on leur porte un peu d'amour et qu'on leur assure un début de justice. Ah ! l'amour comme c'est difficile !

— Oui, dit Ghaleb.

— J'essaye de me mettre à leur service à plein temps. De donner ce que seul l'amour peut donner... Une fleur rare que je vais chercher dans les collines, après la pluie... Un compliment sur la beauté de sa femme à un mari qui sait qu'elle a disparu depuis longtemps... Des soldats que je taille dans le bois d'olivier pour les enfants. Ils sont magnifiques, sais-tu ? Offrir la beauté sortie de ses mains, c'est aimer de toute son âme. Tu trouves peut-être ça puéril ?

— Pas du tout ! Mais que fais-tu pour les hommes ?

— Je sculpte des jeux d'échecs, joue contre eux et perds pour avoir le plaisir de les complimenter sur leur science. J'apprends le Koran et leur en récite des passages. J'affirme que Mahomet fut aussi un grand prophète et que Notre-Seigneur l'aime beaucoup.

— Tu fais cela ? demanda Ghaleb.

— Bien sûr ! Et quoi de plus naturel depuis que je sais, grâce à toi, que la mosquée des Ommayades réserve l'un de ses minarets à Jésus-Christ ?

Roland Pelletier se mit à rire.

— Je n'ai pas oublié la leçon du Saint-Sépulcre... toutes ces sectes qui se disputent comme des chiffonniers autour du tom-

beau du Fils de l'Homme ! Je rêve d'une tunique sans couture qui vêtirait toutes les religions de salut !

Le prêtre considéra attentivement le bout de ses doigts, releva les yeux vers son ami et reprit d'une voix sombre :

— Quant à la justice !... Il m'est difficile d'admettre et plus encore d'affirmer que les Palestiniens n'ont d'autre ressource que la guerre pour que cette justice leur soit rendue ! Et cependant... Je... Je leur dis seulement que l'Europe a causé leur malheur, par ses querelles qui ont précipité une partie du peuple juif sur la Palestine, ses batailles sordides autour du pétrole, sa nostalgie du colonialisme, mais que tout changera chez nous et que les Justes prendront le pouvoir et les rétabliront dans leurs droits. Mais je n'en crois pas un mot, hélas !...

— L'action politique te guette, Roland ! Ça ne te fait pas un tout petit peu peur ?

Pelletier frappa du poing la caisse qui lui servait de buffet et de table.

— Peur de la politique ? Non. J'ai bien milité dans la C.G.T... Mais j'ai peur de me voir contraint d'aller au-delà... Tu sais bien que la guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens ?

— Je sais, dit Ghaleb.

Le prêtre ferma les yeux et ajouta d'une voix douce :

— Vois-tu, en m'interrogeant une fois de plus sur le sens et la portée de la Crucifixion, j'ai pensé que si on m'avait appris, au grand séminaire, que Jésus était venu sur la terre pour « tous les hommes », on avait oublié de me rappeler, ce que je découvre en vivant parmi tes frères, qu'il s'agissait aussi du premier de tous les Palestiniens !

VIII

RAIDE, LE CORPS EMERGEANT de la tourelle jusqu'à la ceinture, casqué, les écouteurs de phonie plaqués sur ses oreilles et le transmetteur d'ordres posé sur la poitrine, les deux mains accrochées à la superstructure d'acier qui formait balcon, le lieutenant Yehuda Preuss, commandant le troisième escadron de chars de la brigade Sharon, contemplait le désert défilant sous les chenilles de son Patton. Non pour donner du courage à son équipage qui en débordait, mais pour alléger sa mauvaise humeur, il reprenait de temps à autre les couplets du chant composé par son ami Joël Rosen, poète et musicien à ses heures...

Nos chars roulent vers le Sinaï
Et frappent l'ennemi à mort,
Sur la terre sacrée d'Israël...
Chars de Iaveh, chars de Dayan.

— Vous chantez faux ! mon lieutenant, cria le pilote qui, sous ses pieds, plongé dans une ambiance de soixante degrés au-dessus de zéro, prenait un bain de siège dans son baquet garni de caoutchouc mousse et à demi plein de sa propre sueur.

— Je le sais ! répliqua Preuss...

Nos chars roulent vers le Sinaï
Avec les fils d'Israël,
Pour sauver la Terre promise...
Chars de Dayan, chars de Moïse.

La mauvaise humeur hérissait le poil de sa chair. Cantonnée à Ein Kussub, sur la frontière de Jordanie, la brigade 202 du colonel Sharon devait s'élancer, le 29 octobre 1956, à trois heures du matin pour arriver à seize heures, le même jour, à la frontière égyptienne. L'instant venu, elle n'avait pas reçu la moitié de son matériel, surtout les camions « tout terrain » seuls capables de transporter les approvisionnements à travers le désert.

Il fallait tenir l'horaire à tout prix ! Car, à dix-sept heures les parachutistes de la brigade sauteraient sur les passes de Mitla, en plein territoire égyptien, dans une position tellement aventureuse que, sans appui rapide des chars et de l'infanterie portée, on pouvait la considérer comme perdue.

Sharon a décidé de partir avec ce dont il dispose. Les camions spéciaux rejoindront plus tard, à Giraffi. D'ici là, on improvisera ! Une cascade d'erreurs préside au départ. Ce n'est pas une armée qui marche sur Kuntilla, mais une cohue où se mêlent les chars de combat, voitures de tourisme, camions de livraison, autobus de Tel-Aviv, cars d'agence de voyage, motos de faible cylindrée et tracteurs agricoles remorquant des tombereaux à roues cerclées de fer. Les citernes d'essence des compagnies civiles réquisitionnées s'ensablent là où les Patton et Centurion passent. Mais il leur faut stopper un peu plus loin à court d'essence. En leur parachutant des jerricans, les Nord-Atlas de l'aviation française poignardent les Egyptiens dans le dos, car un accord secret avec Israël transforme nos aviateurs et marins en mercenaires de la Compagnie internationale du canal de Suez !

Les citernes contenant l'eau potable connaissent le même sort. Mais l'homme veut ce que la mécanique ne peut. Les soldats se rationnent avec un esprit de sacrifice élevé. Ils foncent ! Le « dieu des armées » fera tomber plus loin la manne dans le désert ! La brigade progresse, laissant derrière elle des centaines d'épaves. Lorsqu'elle atteint Kuntilla elle a subi plus de pertes matérielles que les Egyptiens ne lui en infligeront pendant toute la campagne du Sinaï !

Mais rien ne peut entamer le moral de ces Juifs qui pour la

première fois de leur histoire reprennent — mais en sens inverse ! — l'itinéraire suivi par Moïse à la sortie d'Egypte ! La retraite qui durait depuis des millénaires est achevée. Le peuple dominé redevient dominateur et Yehuda Preuss chante :

Nos chars rouleront de l'Euphrate au Nil
Pour chasser les Cananéens
Ecraser les Jébuséens...
Chars de Dayan, chars de Bar-Kokhba !

Les Egyptiens ont perdu une occasion unique d'anéantir la brigade Sharon par quelques attaques aériennes. Mais l'agression israélienne constitue pour eux une surprise totale. Surprise totale aussi pour la « Force frontalière du désert », petite unité qui couvre Kuntilla.

Sharon attaque sans perdre une seconde. Les Egyptiens opposent une résistance très honorable puis, à la faveur de la nuit, se dispersent dans le désert...

Toujours dressé hors de sa tourelle Yehuda Preuss a tiré quelques coups de canon, lâché des rafales de mitrailleuse et senti les balles chanter à ses oreilles. Les hommes de son équipage lui disent :

— Mon lieutenant, vous allez vous faire descendre si vous restez au balcon pendant les bagarres !

Preuss ne répond pas. Assis sur le sable durant la pause qui suit le combat, ses yeux sondent la nuit que berce une lueur bleue, évanescente, donnant aux dunes l'inconsistance des nuages. Ils l'entraînent dans un voyage au bout de la nuit. L'enfant du ghetto aperçoit distinctement des colonnes de chars qui progressent dans un grondement solennel et ne sont pas égyptiennes... Ce sont les divisions blindées allemandes défilant à travers Varsovie après la victoire !... Corsetés de noir, dressés hors des tourelles, le calot légèrement penché sur l'oreille, l'œil bleu ou gris posé sur un horizon idéal, niant la foule des *Untermenschen* qui représentent moins que rien dans l'équation posée par la guerre, les chefs de chars allemands passent devant lui, centaures complexes de chair et d'acier, à la fois paisibles et redoutables, sûrs d'eux-mêmes et dominateurs ! Yehuda Preuss n'a pas oublié !...

Avant minuit les Nord-Atlas reviennent, parachutant de nou-

veau essence et eau sans lesquelles la brigade 202 reste incapable de reprendre sa marche.

La marche reprend. A Thamed le colonel Sharon heurte une nouvelle « Patrouille du désert » qui lui oppose une résistance très supérieure aux prévisions. Yehuda Preuss pourchasse une jeep armée dont la mitrailleuse balaie ses blindages, mais refuse de rentrer dans sa coupole jusqu'à ce que son canonnier finisse par lui saisir les jambes pour le ramener à l'intérieur ! Preuss l'accable sous une pluie d'injures tandis que, plus rapide, la jeep égyptienne se fond dans le désert.

La brigade 202 passe et poursuit sa route. Elle a pris six heures de retard sur l'horaire imposé. Les parachutistes déployés à l'est de Mitla l'attendent avec une angoisse grandissante car la pression des Egyptiens se renforce de leurs Vampires multiplient les attaques au sol toujours meurtrières.

Chars de combat, « half-tracks », automitrailleuses, roulent à pleine puissance à travers le désert noir ou gris, traînant derrière eux la fumée sombre des échappements, soulevant des trombes de sable qui s'en vont poser leurs nuages artificiels sur l'horizon. Puis le soleil se lève, transformant ces trombes de poussière en colonnes de feu.

Le soldat Ben Shertok qui, trois jours plus tôt, a quitté le kibboutz religieux dans lequel il travaille et prie, relit les saintes Ecritures, assis à califourchon sur le capot d'un engin... « Et l'Eternel allait devant eux le jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit.

« La colonne de nuée ne se retirait point de devant le peuple pendant le jour, ni la colonne de feu pendant la nuit (1). »

Mais, au lieu du visage de l'Eternel attendu, ce sont quatre Vampires égyptiens qui se présentent, soleil levant dans le dos, en rase-motte, et mitraillent la colonne de bout en bout. Un camion-citerne prend feu et se transforme en nid de vipères sifflantes. Les jets de combustible brûlent et se tordent comme mille reptiles rouges agonisant au centre d'un buisson ardent. Le lecteur des saintes Ecritures, presque coupé en deux par une balle de mitrailleuse lourde 12.7 est projeté en avant, passe sous les roues de

(1) Exode XIII - 21-22.

l'engin qui, privé de pilote, chaloupe deux ou trois fois avant de culbuter, projetant alentour des grappes de corps mutilés...

Le char précédant celui de Yehuda Preuss reçoit un projectile qui, de prime abord, semble le laisser indifférent. Puis il stoppe.

— Dégage ! crie le chef à son pilote par le transmetteur d'ordres.

Il évite l'engin blessé de justesse et Preuss aperçoit au passage un feu de forge qui s'allume à l'intérieur de la machine que plusieurs hoquets secouent avant l'explosion. Elle s'exprime avec une puissance volcanique, gerbant à trente mètres d'altitude un cône noir que sous-tendent de somptueuses coulées de lave rouge. Une vague d'air brûlante s'élargit en ondes concentriques, charriant une abominable odeur de benzol brûlé, tôles surchauffées, chair grillée, pendant que retombe une pluie de sable truffée de cailloux et de débris d'acier, longs comme le bras, mieux affûtés que des rasoirs.

Elle massacre l'équipage d'une jeep qui passe. Yehuda Preuss a reçu quelques débris sur le nez qui, brisé, saigne d'abondance. Le sang tombe en mince filet dans le microphone de poitrine qui ne transmet plus rien.

— Je me demande ce que fait notre couverture aérienne, du tourisme sans doute ? gronde le colonel Sharon qui, roulant à la tête de la brigade, juste derrière les engins détecteurs de mines, vient de faire stopper sa voiture de commandement pour immobiliser la colonne durement touchée (1).

Puis, comme rien ne lui échappe, il dépêche une estafette chargée de ramener Yehuda Preuss. Il se présente, un mouchoir rouge de sang pressé sur le nez pour arrêter l'hémorragie.

— Lieutenant Preuss, gronde le chef de la brigade 202, vous commandez le troisième escadron de chars et pas une troupe de cirque !

— Oui, mon colonel !

— Depuis hier au soir vous combattez hors abri cuirassé, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, mon colonel !

— C'est Tsahal qui vous a enseigné cette méthode ?

(1) Un char - 15 automitrailleuses - 20 « half tracks », selon les Égyptiens. - « Pertes importantes », selon Israël.

— Non, mon colonel !
— Alors qui ?
— Les Allemands, mon colonel !
Sharon sourit.
— Par exemple !... Et où avez-vous pris ça ?
— A Varsovie, mon colonel !
Le chef de la brigade hausse les épaules et réplique :
— Vous faites erreur, lieutenant Preuss ! Les Allemands défilaient bien hors coupole mais se battaient sous abri, comme tout le monde !
— Pas toujours, mon colonel !
— Une armée possède toujours un minimum de cinglés, comme celle d'Israël ainsi que je suis obligé de le constater !
— Merci, mon colonel !
— Mais je puis vous dire que la Wehrmacht, et plus encore la Waffen SS, se montraient extrêmement avares du sang de leurs soldats, tout comme Israël. Notre Etat n'a pas encore deux millions d'habitants. Un Israélien tué au combat représente une perte irréparable.
Sharon offre une cigarette à son subordonné et demande :
— Que comptez-vous faire après notre victoire ?
Yehuda Preuss se penche en avant pour que le sang ne macule pas plus avant sa tenue de combat. Il tombe goutte à goutte sur le sol altéré qui, aussitôt, l'absorbe.
— Je ne sais pas, mon colonel... Je resterai peut-être en kibboutz, à condition que je puisse m'y battre contre la nature à visage découvert, comme ici.
— Vous êtes idiot, Preuss ! Mais cela ne vous empêcherait pas de faire une belle carrière dans l'armée. Venez me voir après la victoire. Je vous ferai nommer gouverneur militaire. En attendant, rentrez dans votre tourelle ! Vu ?
Yehuda Preuss regagne son char. Sommairement pansé par les infirmiers, il porte maintenant une double croix de sparadrap au milieu du visage. La colonne se remet en route. Les chenilles reprennent leur cliquetis d'ossements manipulés par des mains de fer. Les moteurs grondent. Les nuées se forment de nouveau et montrent leur chemin aux enfants d'Israël. Le retard de la brigade 202 atteint maintenant sept heures. Soucieux, Sharon se demande s'il trouvera ses parachutistes encore vivants aux passes de

Mitla. Tout dépend de la résistance que les Egyptiens lui opposeront à Nakhl, leur dernier point d'appui connu...
Une fois de plus elle s'avère très forte, contrairement aux prévisions. C'est Yehuda Preuss qui engage le combat avec son escadron. Les Egyptiens lui opposent des armes automatiques, de l'artillerie légère, des mortiers, mais heureusement pour lui, aucune arme antichar. Il fonce sur les nids de mitrailleuses avec un enthousiasme élevé. Il s'attarde sur les positions détruites, faisant embrayer et débrayer alternativement chacune des chenilles pour réduire l'ennemi en bouillie, à la manière d'un éléphant aplatissant qui le gêne ou le menace par un mouvement de va-et-vient de ses grosses pattes.
Il a d'abord roulé jusqu'à Nakhl qui ne sera emporté qu'après deux heures de combat, en respectant les consignes de sécurité. Puis il a fini par jaillir de sa tourelle comme un diable de sa boîte dès le début de la bataille, recomposant son personnage de centaure qui entre dans la peau du dieu.
Les centaines de balles ennemies claquent à ses oreilles avec le bruit d'un fil d'acier trop tendu et qui casse. Les obus égyptiens mal ajustés passent en ronflant au-dessus de sa tête. Au comble de l'excitation, Yehuda Preuss brandit le poing comme jadis, lorsqu'il défilait dans le ghetto de Varsovie dans les rangs du Hachomer Hatzaïr !
Une heure plus tard la paix du désert retombe sur le champ de bataille. Les éclats de l'obus qui ont fracassé l'épaule de l'imprudent commandant de char sont désormais froids. Le colonel Sharon aperçoit le brancard que les infirmiers hissent dans l'hélicoptère et gronde :
— Quel crétin !

-:-

Deux mois après la fin de la guerre du Sinaï, démobilisé avec un certain retard, Joël Rosen rentrait chez ses parents à Tel-Aviv et trouvait une lettre de Preuss lui signalant sa présence dans un hôpital militaire. Il s'en fut le visiter. Il trouva son camarade étendu sur une chaise longue, dans un parc, en train de boire paisiblement un jus d'orange à l'aide d'une longue paille. Un paquet de journaux traînait à ses côtés, sur le gazon. Rosen lui dit en riant :

— Tu as l'air beaucoup plus juif qu'autrefois ! Je te sens mûr pour organiser un petit ghetto. Qu'est-ce qui t'a fait ça ?

— Mon nez ? Réparé ! Mais pas tellement bien ! J'ai bien l'air tout à fait juif n'est-ce pas ?

— Tu l'as toujours eu, Yehuda ! Tu n'avais pas besoin de cette garantie supplémentaire.

— Je m'en fous ! L'important, c'est le bras. Les médecins me promettent que d'ici à un mois je pourrai m'en servir comme avant après quelques séances de mécanothérapie.

— Je l'espère mon vieux ! Un héros d'Israël, ça ne peut exister qu'en parfait état. J'ai lu dans un journal que Sharon t'avait cité à l'ordre de la brigade 202 ?

— Oui, après m'avoir un peu engueulé !... Et toi ? Qu'as-tu fait dans cette drôle de guerre ?

— Pourquoi : drôle de guerre ?

— Peuh ! Une guerre qui ne rapporte rien, c'est une drôle de guerre ! Ben Gourion s'est mis à genoux ! Il évacue tout ce que nous avions conquis. Passons ! Raconte-moi tes exploits.

— J'ai fait le voyage jusqu'à Charm el-Cheikh, dit lentement Rosen. Avec la 9e brigade blindée... Une balade militaire. Beau le désert, n'est-ce pas ? On a occupé le patelin et attendu les décisions de l'O.N.U. en faisant de la pêche sous-marine... De l'eau à trente degrés, tu te rends compte ? Et on passe sur des coraux. Ça c'est vraiment la mer Rouge ! Rouge ! Rouge !... Et puis il a fallu tout lâcher officiellement...

Yehuda Preuss bâilla longuement, reposa son verre et demanda :

— Et maintenant ?

— Eh bien ! fini les vacances. Fini de rigoler. Je reprends mon poste dans l'administration pour les biens des « absents ». Pas bien attrayant ! A propos, une mission à Jérusalem m'a permis de connaître l'ancien secrétaire du Grand Mufti de Jérusalem.

— Qui ?

— Tu sais bien ! Le fasciste... l'Arabe ami de Hitler ?

— Oui, je vois... Ça me dit quelque chose. J'ai connu en Pologne un type qui se disait plus ou moins au service de ce Mufti.

— Celui que je connais s'appelle Ghaleb. Ça te dit quelque chose ?

Preuss bâilla de nouveau et se détendit sur sa chaise longue.

— Non. Ça ne me dit rien. Alors tu as fait le raid jusqu'à Charm el-Cheikh ?

— Sans tirer un coup de fusil !

— Tu as de la chance. La 202, elle aussi, est arrivée à Charm el-Cheikh, mais par la côte de la mer Rouge. Et sans moi ! J'ai un peu fait l'idiot !

Il se tut, réfléchit et reprit :

— J'aimerais bien repartir vers le sud... Pas avec l'armée... Pour ce que ça sert de remporter des victoires que les politiciens liquident dans le mois qui suit ! Non. Je voudrais fonder un kibboutz dans le désert... Un kibboutz que je commanderais, où je ferais ce qu'il me plairait !...

Il s'animait progressivement.

— Depuis que je suis arrivé en Israël j'ai envie de planter des arbres... Bien sûr... J'en ai planté quelques-uns, mais dans les kibboutz des autres ! Et trop peu ! Je veux une forêt ! Une immense forêt ! Avec des sapins droits comme les colonnes d'un temple. Des sapins noirs, autour des lacs bleus, ou bordant des dunes de sable gris... Un paysage triste et froid. Avec du vent. Des grands morceaux de ciel au fond des étangs...

— Il te faudra de l'eau, Yehuda !

— Ça se trouve ! Puits artésiens ! Il paraît que les eaux fossiles provenant du dernier pluvial et enfouies à deux ou trois mille mètres sous les déserts sont tellement importantes que, si on arrivait à les ramener à la surface du sol, elles suffiraient à reconstituer la végétation primitive, rétablir l'équilibre climatique ancien... Les arbres nourrissent l'atmosphère de vapeur, la vapeur forme les nuages, les nuages, la pluie... la pluie développe la végétation qui... etc. Le cycle est relancé. Il tourne. Formidable, non ?

Joël Rosen hocha la tête.

— Tu as lu ça dans des bouquins ?

— Parfaitement ! Des bouquins sérieux !

— Va travailler chez Ben Gourion pour te faire la main... Sde' Boker c'est en plein Néguev !

Preuss sursauta.

— Ah ! ne me parle pas de celui-là ! Depuis qu'il a capitulé devant l'O.N.U. le 9 novembre je ne veux pas entendre prononcer son nom !

Il remua son bras gauche, deux ou trois fois, précautionneusement ; constata que l'articulation de l'épaule jouait, difficilement certes, mais sans provoquer la douleur aiguë des jours précédents, et constata :

— Ça marche !

Un vent frais se mettait à souffler avec la chute du soleil. Les deux hommes regagnèrent la chambre du convalescent. Preuss avait ramassé le paquet de journaux et, le brandissant sous le nez de son ami, il dit avec indignation :

— Sais-tu quelle est la grande actualité en matière d'information pour Israël ?

— Le trafic sur l'aéroport de Tel-Aviv ?... Dix Juifs arrivent pour vingt qui se tirent ?

— Pas du tout ! Ces messieurs de la presse s'intéressent à l'affaire de Kafr Kassem !

— Jamais entendu parler !

— Le caporal Rosen jouait les touristes à Charm el-Cheikh et ne sait rien ?... Eh bien, la conscience d'Israël est actuellement bouleversée parce que les gardes-frontières chargés de la sécurité du territoire pendant notre offensive du Sinaï ont bousillé une cinquantaine d'Arabes !... D'ailleurs comment peut-on chiffrer ces pertes puisque tout le monde sait que les Arabes, ça n'existe pas ? Hein ?

Il tendit les journaux à Rosen et ajouta :

— Emporte-les chez toi. C'est l'heure limite pour les visites. Et reviens me voir samedi. C'est ce que tu peux faire de mieux le jour de ce lamentable Sabbat.

Joël Rosen se retira, chargé de cette littérature éphémère.

-:-

Les feuilles officieuses rapportaient avec circonspection les déclarations faites devant la Knesseth par le chef du gouvernement... Des villageois avaient été molestés... On promettait la constitution d'un comité de trois membres pour enquêter (1)... Des indemnités seraient versées aux familles des victimes...

En dépouillant le dossier constitué par son camarade, Rosen obtient une notion de l'affaire qui se résume ainsi :

(1) Effectivement constitué en novembre 1956, sous la présidence du juge Benjamin Zohar et comprenant M. Aba Khushi, maire de Haiffa et M. A. Khoter-Yishai, avocat.

A la veille de la guerre du Sinaï, le 29 octobre exactement, un communiqué fut adressé par le gouverneur de la Région du Centre, le général Zvi Zur, au colonel Shadmi, l'informant de la politique à suivre envers la population arabe. Il exigeait l'observation du calme le plus strict sur le front jordanien.

Le colonel Shadmi demanda la permission d'imposer un couvre-feu aux villages de son secteur habités par les minorités. Il l'obtint. Il convoque donc à son tour le commandant Melinky et lui transmet les détails concernant les objectifs et méthodes d'application des consignes... Les gardes-frontières maintiendront le couvre-feu entre 17 heures et 6 heures du matin dans les villages de Kafr Kassem, Kafr Bara, Jaljuliya, Tira, Tayiba, Kolonsua, Bir el-Saka et Ibtan... Shadmi spécifie au commandant Melinky qu'il faut imposer le couvre-feu avec la dernière rigueur, non par des arrestations mais par des tirs à balles, ajoutant que « mieux valait un mort » — selon certains journaux, ou mieux valait « plusieurs morts » selon d'autres — plutôt que des embêtements avec des arrestations...

Du commandant Melinky au lieutenant Dehan les consignes bien entendu se durcissent et deviennent « personne ne sera autorisé à quitter son domicile pendant les heures du couvre-feu. Tirez sur tout individu se trouvant à l'extérieur. Pas de sommation (plus exactement, d'après le texte hébreu : « pas d'interpellation ») ».

Sur le terrain, ces consignes donnent le résultat suivant : Annoncé au chef arabe du village de Kafr Kassem à 16 h 30, le couvre-feu entre en vigueur à 17 heures. Mais plusieurs centaines de musulmans travaillant à l'extérieur, dans les champs ou d'autres villages, n'ont aucun moyen d'en connaître l'existence. Résultat : quarante-sept morts et un chiffre égal de blessés légers ou graves.

Quarante-trois Arabes revenant du travail furent tués à l'entrée ouest du village, un au centre, trois au nord. Le dernier journal traitant de l'affaire, le *Davar* du 7 décembre 1956, publiait les vers que le poète israélien Nathan Altermann lui consacrait :

Quand on apprend les détails de cette horrible affaire
Et qu'on leur compare la déclaration officielle
Qui parle de « victimes », bien vague, bien molle

On se demande consterné : De quoi parle-t-elle ?
Tel est l'abîme entre les faits et les paroles.
Quand on apprend les détails de cette horrible affaire
On ne peut parler que d'elle, même si la plume a mal
Car la langue hébraïque se refuse de taire
Une ignominie commise sur le sol natal (1).

Joël Rosen rejeta les journaux au pied de son lit, poussa un sifflement qui traduisait sa stupéfaction et dit :

— Eh ! bien mes enfants... Voilà qui n'est pas joli, joli !...

Il éteignit l'électricité, tira la couverture jusqu'à son nez pour essayer de dormir. Il n'y arrivait pas. Il se demandait avec une certaine inquiétude s'il n'avait pas commis une erreur en écoutant l'appel de cette terre qui lui semblait, tout à coup, non plus une terre promise, mais plutôt compromise ! Le jeu de mots le fit sourire. Il dit à haute voix, dans le noir :

— Mon petit Joël, il serait peut-être bon de s'en aller d'ici tant qu'il n'est pas trop tard !

Puis :

— Des fois que l'empereur Hadrien rappliquerait pour me faire payer les crimes des autres !... Dix mille croix de bois autour de Jérusalem... Aïe !... Je préfèrerais me convertir au christianisme qui, lui, se contenta d'une seule !

Et il s'endormit.

(1) Traduction de Sabri Geries (Maspero).

IX

QUELQUES MOIS PLUS tard Yehuda Preuss se présentait au tribunal militaire de la Région du Centre et demandait l'autorisation de déposer, comme témoin à décharge, en faveur des officiers et soldats inculpés pour le massacre de Kafr Kassem.

Salle nue blanchie à la chaux. Quelques bancs pour le public. A gauche un bureau surélevé derrière lequel se tient le commissaire du gouvernement. A droite le box des inculpés : une douzaine d'hommes placés derrière leurs avocats. A droite encore, et un peu en retrait, le banc de la presse garni de journalistes serrés les uns contre les autres. Plusieurs tables ajustées bout à bout et recouvertes d'un tapis vert occupent le fond de la salle, face au public.

Le tribunal siège : un colonel président, deux lieutenants assesseurs, plusieurs sous-officiers et soldats qu'assiste un magistrat civil.

Un huissier fait entrer le premier témoin à charge après lecture de l'acte d'accusation... Mahmed Mohamed Farig fut blessé aux bras et aux jambes... Abdallah Sami Badir sortit intact de l'aventure. Ils déposent sur le drame qu'ils vécurent :... « Les premiers à essuyer le feu du côté ouest du village furent quatre ouvriers des carrières avoisinantes (Petah Tiqva, Rosh Haayin) qui regagnaient leur domicile à bicyclette. Ils passèrent la fourche peu de

temps après le début du couvre-feu, marchant ensemble à côté de leurs machines. Après avoir avancé de 10 à 15 mètres en direction de l'école, ils subirent brusquement un tir ajusté sur eux, par-derrière et à courte distance. Deux furent tués sur le coup, un autre (le premier témoin) fut blessé aux bras et aux jambes. Le second témoin réussit à se jeter à terre sans être touché. Les bicyclettes tombèrent sur lui. Ainsi caché il resta couché sans bouger pendant les événements sanglants de la nuit... »

-:-

Le témoin Ismaël Mahmoud Badir, grièvement blessé au bassin et aux jambes revient d'entre les morts, appuyé sur des béquilles, pour en appeler à la justice d'Israël. Voici quelle fut son aventure :

« Il revenait de Petah Tiqva, dans sa charrette à deux roues tirée par un mulet, avec sa petite fille de huit ans. Derrière marchaient deux hommes chargés de légumes dont un habitant du village de Kafr Bara et un garçon de quatorze ans. Au même moment arriva à la fourche le lieutenant Dehan avec sa patrouille mobile... Dehan donna l'ordre à ses hommes de descendre de la jeep avec leurs armes (un fusil-mitrailleur et deux fusils) cependant que le lieutenant prenait lui-même sa mitraillette et s'approchait de la charrette. Dehan ordonna à Ismaël d'en descendre et de se ranger sur le bas-côté avec les deux hommes... Dehan ordonna d'ouvrir le feu et il tira lui-même une rafale de sa mitraillette. Les trois hommes tombèrent. Deux furent tués sur le coup, le témoin, Ismaël grièvement blessé, fut laissé pour mort par les gardes-frontières. »

Témoin Ismaël Akab Badir.

« Arrivait lui aussi en charrette à la fourche avec son cousin. Un soldat les fit descendre et ranger sur le côté de la route. On vit alors arriver des groupes d'ouvriers revenant à Kafr Kassem sur leurs vélos, lumières allumées. Ils furent arrêtés par le soldat qui leur demanda de se ranger aussi sur le bas-côté. Il y avait en tout treize personnes. Quand le regretté Salim Akhmed Bashir Badir se rangea au bout de la file, il fut interpellé par le soldat : « Chien, range-toi au milieu », ce qu'il fit.

« Ne voyant plus de lumières de bicyclettes poindre à l'horizon, le soldat demanda à tous ceux qui étaient rangés sur la route

d'où ils venaient et où ils habitaient. Ils répondirent : Kafr Kassem. Le soldat recula alors de quelques pas et dit aux deux autres, allongés en diagonale devant la rangée des villageois, dont l'un armé d'une mitraillette et l'autre d'une mitrailleuse :

« — Fauchez-les !

« Une rafale atteignit la rangée des hommes debout. Ils tombèrent tous, sauf Mustapha qui, très agile, bondit derrière une clôture. Les soldats continuèrent à tirer sur ceux qui remuaient encore. Sur les treize hommes six furent tués et six grièvement blessés... »

-:-

Trois jours plus tard seulement, le tribunal militaire reprend l'audition des témoins. La foule du premier jour s'est clairsemée et Yehuda Preuss se retrouve presque seul sur un banc, au fond de la salle. En principe, il n'a pas le droit d'assister aux séances mais, sûr de lui, sanglé dans son uniforme de lieutenant des chars, il joue du prestige tout neuf que la victoire du Sinaï confère à Tsahal. Entre l'officier président et Yehuda Preuss existe une complicité secrète qui les place au-dessus des lois.

Le premier témoin à charge dépose. C'est Abdul Rakhim qui — et il l'explique au tribunal en souriant — tomba de peur en entendant claquer la première salve, ce qui lui sauva la vie ! Il tient par la main le petit Issa, treize ans, qui se trouvait dans son groupe et ne fut pas touché par les balles, tandis que son frère Mussa tombait mort à ses côtés...

Yehuda Preuss écoute ce nouveau témoignage avec ennui... Ah ! que d'histoires pour la mort de quelques Arabes indisciplinés !

Il se demande ce que vont bien raconter ces journalistes, qui, moins nombreux eux aussi que le premier jour, prennent des notes à leur table.

Il lève la tête vers eux et aperçoit, parmi eux, une jeune femme qui n'assistait pas à la première audience... Il lui semble alors recevoir un coup de poing en plein visage... Il respire profondément pour étaler l'effet de cet impact et se frotte les yeux... Mais ?... Cette crinière sauvage et sombre ?... L'ovale parfait de ce visage qui rappelle le mouvement d'une coupe de Mycènes ?... Mais... Mais... Bien sûr, il n'aperçoit pas les yeux baissés sur le bloc que frôle la main agile de la sténographe... Se trompe-t-il ?...

Il y a si longtemps ! Combien ?... Il compte... 1948... 1950 à 1953, les kibboutzim... La campagne du Sinaï... Huit ans déjà ? Quel âge aurait-elle maintenant ?... Vingt-cinq ans ? Il se trompe ! La crinière sauvage n'a pas exactement la même couleur. Elle lui semble plus claire, avec des reflets bleus qu'il n'avait pas notés là-bas... Le buste apparaît plus étoffé ? Mais c'est bien normal... Vingt-cinq ans... Mariée peut-être ? Des enfants ? Un flot amer monte de son estomac vers sa gorge. Le cœur bat à grands coups sourds... Et si c'était vraiment... La voix bégaye... Et si c'était Déborah ?

Il a perdu pied. Il a prononcé le nom à haute voix pendant que le témoin marquait une pause, reprenait haleine pour mieux psalmodier sa litanie d'épouvante et de mort... Cris de femmes blessées qu'il faut achever au poignard... Râles d'enfants égorgés. Chevaux percés de balles survivant pour quelques minutes, debout, tremblant sur leurs antérieurs, vomissant par les naseaux en feu des flots de sang noir... La bête de l'Apocalypse !... Déborah ! Déborah ! Déborah, mon amour perdu !

Elle a entendu l'appel. Le président du tribunal aussi. Il fronce le sourcil. Elle lève les yeux. Ces grands yeux veloutés de bête nocturne où dans les profondeurs dansent des grains d'or... Des yeux d'assassin ? Mais non ! Il se trompait là-bas, dans ce lieu maudit qui n'ose plus dire son nom et a disparu de la surface de la terre (1)... Il se trompait, à moins que les yeux de Déborah, reine d'Israël, ne soient morts en même temps que s'accomplissait la vengeance de Iaveh dont elle portait le poids... Le regard qu'elle pose sur lui, maintenant, c'est celui de toutes les femmes qui n'ont pas oublié l'homme responsable du premier frisson de leur chair.

L'homme et la femme se sont levés d'un même mouvement très lent, multipliant les précautions pour ne pas offenser le tribunal et surtout, sans doute, ne pas briser quelque chose d'extrêmement fragile qui existe entre eux et a résisté au temps. Ils sortent de la salle, l'un après l'autre, sur la pointe des pieds...

-:-

Depuis bientôt une heure qu'ils marchent à travers la ville, les

(1) Totalement rasé après 1948, Déir-Yassine est devenu un quartier juif de Jérusalem.

larmes aux yeux, ils n'ont pas prononcé un mot. Ils ont perdu l'usage de la parole. Ils se tiennent par la main et avancent, les yeux dans les yeux. Ils se sont heurtés à plusieurs reprises contre des obstacles qu'ils ne pouvaient apercevoir. Ils n'ont senti aucune douleur en rencontrant des murs et n'ont pas songé à s'excuser lorsqu'ils bousculaient des passants. Les larmes coulent sur leurs joues. Leurs lèvres ont le goût du sel.

Puis ils sont entrés dans un jardin public. Yehuda Preuss prit alors la femme dans ses bras et ses lèvres entre les siennes et il eut l'impression de dévorer l'étendue salée de la mer Morte, de communier, à travers elle, avec toute la terre promise. Ils se séparèrent, à bout de souffle, titubant comme des aveugles aventurés sur une terre inconnue. Puis il la souleva à bout de bras pour mieux la contempler. Et il râlait comme une bête... Déborah !... Déborah !

Brusquement ils éclatèrent en sanglots. De gros sanglots qui soulevaient leurs épaules. Un homme qui passait près d'eux détourna la tête, gêné. Ils se reprirent. Essuyèrent leurs yeux. Ils revenaient lentement du fond de leur terrible passé. Il l'enlaça avec tendresse. Ils se mirent à marcher à petits pas.

— Pourquoi, demanda Déborah... pourquoi ?...

Elle retrouvait difficilement l'usage de la parole.

— Pourquoi n'as-tu pas essayé de me retrouver ?

De son bras libre il prit le ciel à témoin.

— Pas essayé ? Déborah ! Mais je t'ai cherchée partout, dans la Stern, dans l'Irgoun, le Palmakh, puis dans les kibboutzim, ! Pendant trois ans ! J'ai visité plus de cent kibboutzim, tu te rends compte ?... Des milliers de kilomètres à travers le pays. J'ai renoncé. Je n'en pouvais plus ! Pendant la campagne du Sinaï j'ai essayé...

Il s'arrête net. Il pourrait lui dire qu'il a cherché à se faire tuer, debout hors de son char. Ce ne serait pas exact, ou du moins pas complet, et trop difficile à expliquer ! Il voulait à la fois oublier Déborah et tuer pour l'éternité Yehuda Preuss, le petit Juif traqué du ghetto de Varsovie !

Ils s'embrassèrent de nouveau farouchement, ventre contre ventre, poitrine contre poitrine, et elle se donnait par anticipation, cuisses ouvertes, ses entrailles émues par l'espoir de l'enfant que, déjà, elle attendait de lui. Ses terribles yeux d'autre-

fois n'émettaient plus la même lumière et répondaient seulement à la question qu'il n'osait formuler, pris de panique.

— Je n'ai jamais appartenu à un autre homme, Yehuda. Je savais que c'était impossible !

Il se sentit libéré, éclata de rire et dit :

— De toute manière je me montrerai effroyablement jaloux !

Ils reprirent leur marche. Elle lui raconta la part de sa vie obscure qu'elle voulait bien livrer. Elle habitait dans un kibboutz religieux, près de Jérusalem, travaillait de temps à autre comme sténo de presse, lorsque des événements importants lui en offraient l'occasion. Puis sa joie parut s'éteindre. Les parcelles d'or qui dansaient au fond de ses yeux perdirent leur éclat. Des nuages passèrent sur son front.

— Sais-tu où nous pouvons trouver un bureau de poste ?

— Il faut revenir vers le tribunal. Pourquoi la poste ? Tu veux annoncer au monde entier la date de notre mariage ?

Elle prit la main de l'homme et la serra fortement.

— Non Yehuda ! Qu'on se marie ou non me laisse indifférente. Mais nous devons accomplir ensemble, et aujourd'hui même, une action qui prend brusquement le caractère d'une cérémonie. Je dois t'associer à quelque chose d'important...

Il ne posa pas de question redoutant des complications imprévues. Quelques minutes plus tard, ils pénétraient dans l'office. Déborah remplit une formule de mandat-poste et versa une petite somme à la préposée.

— Tu payes tes dettes ? demanda Preuss en souriant.

— Oui, Yehuda. Et aujourd'hui je paye pour tous les deux.

Puis, d'une voix étouffée :

— J'ai adopté les survivants de deux familles arabes qui, autrefois, vivaient à Déir-Yassine... La petite Fahema, ses sœurs Samia, Khadra, leur frère Mohammed d'une part et, d'autre part, Nabiha Jabr, ses sœurs Zuhdia et Bahia et leur frère Mahmoud. La fondation Dar et Tifl les a pris en charge, mais je continue à leur verser une petite pension, dans la mesure de mes moyens qui sont limités.

Yehuda Preuss réprima le geste qui aurait dû traduire la grande colère qui montait en lui, mais il se contenta de hausser les épaules et dit :

— En ce qui me concerne, le poignard dont je me servais

à Déir-Yassine, et que je conserve précieusement, ressemblait étrangement à celui qu'un Arabe auquel je ne voulais aucun mal m'avait planté entre les épaules un an plus tôt. Nous avons fait Déir-Yassine et Kafr Kassem, c'est une affaire entendue, mais les Arabes ont massacré mon convoi du mont Scopus et torturé mes copains du kibboutz Plougot Makhatz. Pour moi, l'assassin, c'est l'autre.

Ils prirent le chemin du tribunal. Preuss se sentait ivre de joie et marchait lentement. Avant d'entrer dans la salle Déborah saisit le visage de l'homme entre ses mains, le contempla longuement, essayant à travers ses yeux de lire jusqu'au fond de son cœur, et lui demanda d'une voix blanche :

— Yehuda, mon amour, jure-moi que, si nous sommes appelés à vivre ensemble, comme je l'espère, jamais, plus jamais, nous ne reparlerons de Déir-Yassine.

Il sourit et réplique :

— Déir-Yassine ? Connais pas !

Ils rentrèrent en séance comme ils en étaient partis, sur la pointe des pieds.

-:-

Quand le président du tribunal fait appeler le seul témoin à décharge inscrit et qui, pour la forme, n'a pas assisté aux dernières audiences, Yehuda Preuss sourit à Déborah qui attend, le crayon pointé sur son bloc-sténo, puis se tourne vers les juges. Il prête serment et commence, d'une voix forte :

— Mon colonel, je n'ai pas assisté aux événements de Kraf Kassem. A l'heure où ce déplorable malentendu se produisait, je préparais mon char de combat avant de m'élancer avec la brigade 202 et mon chef le colonel Sharon, à la conquête des espaces dont Israël a besoin pour assurer son avenir. Ces espaces, nous les avons conquis et reperdus par la faute des politiciens qui, pour faire oublier leur lâcheté, jettent en pâture au peuple juif cette affaire mineure de Kafr Kassem qu'ils vous ont chargé d'instruire et juger. Monsieur le président...

Le colonel lui coupe la parole.

— Lieutenant Preuss, ne vous égarez pas sur le terrain politique, s'il vous plaît.

D'une voix encore plus assurée le témoin enchaîne.

— Je ne comprends pas, mon colonel, pourquoi ce tribunal perd son temps à entendre d'innombrables témoins. Là n'est pas le procès. Ils ont été victimes de tirs de mitrailleuses ou de Ouzi (1), c'est une affaire entendue ! Je n'y puis rien. Le tribunal n'y peut rien. Personne n'y peut rien ! Nous étions en guerre !

— Pas encore, lieutenant Preuss !

— A vingt-quatre heures près nous étions en guerre ! Là d'ailleurs n'est pas le problème. La question unique posée à ce tribunal apparaît simple et claire : l'action fut-elle menée par les inculpés conformément aux ordres reçus ?... Les exécutants — soldats, sous-officiers, officiers subalternes et officiers supérieurs — ont-ils agi sur ordre ou par initiative personnelle ?...

» Je suis obligé de constater que le commandant Melinky avait reçu du colonel Shadmi des instructions, non seulement quant aux « objectifs » de l'opération, mais aussi quant à la « méthode » d'application du couvre-feu. L'esprit de la répression lui-même avait été défini par le colonel Issachar Shadmi disant à son subordonné « pas de sentiments » et « que Dieu les ait en pitié ». Melinky traduisait par « mieux vaut un mort — ou quelques morts — que des embêtements avec des arrestations »...

» Les ordres furent respectés depuis le début jusqu'à la fin de l'action...

Yehuda Preuss demande au commissaire du gouvernement de rappeler la déposition du commandant Melinky et du lieutenant Dehan. Dehan qui participait personnellement au massacre et qui le supervisait de sa jeep, informa à plusieurs reprises ses supérieurs, par radio, du nombre des tués. Le premier rapport était ainsi formulé : « Un de moins » (c'est-à-dire, un tué), tandis que les deux derniers disaient « Quinze de moins » et « Beaucoup de moins, difficile à compter. » Les deux derniers, captés par le capitaine Levy, et qui se succédèrent rapidement, furent aussitôt transmis au commandant Melinky qui se trouvait à côté de Levy, dans le village de Jaljuliya. Melinky prêt à assumer la responsabilité de deux ou trois victimes ne l'était plus dès que l'action tournait au massacre général. Il ordonna de cesser le feu immédiatement.

(1) Mitraillette fabriquée en Israël. Excellente pour le combat de rue, de faible portée pour l'usage en guerre.

Yehuda Preuss se lève et, de nouveau tourné vers le tribunal, reprend :

— Melinky a donc respecté l'esprit même des ordres reçus en stoppant dès qu'il l'a pu une action qui le dépassait. Il me semble impossible de condamner, dans ces conditions, nos officiers, nos sous-officiers et nos soldats ! Sinon, sur quelles bases rédigerez-vous les attendus qui vont les punir ? Ces bases, mon colonel, je vais vous les suggérer...

« Etant donné qu'il est prouvé que le commandant Melinky n'a pas désobéi aux ordres du colonel Shadmi, que le lieutenant Dehan n'a pas refusé obéissance pleine et entière à son supérieur hiérarchique et que les soldats n'ont pas rejeté les ordres du lieutenant, ce qui était leur devoir étant donné que les consignes heurtaient la conscience universelle par leur caractère inhumain, nous les déclarons coupables d'obéissance aux ordres reçus et ordonnons qu'ils soient passés par les armes... »

Il y eut des mouvements divers dans la salle où des protestations s'élevaient contre de timides applaudissements. Le colonel-président fit retentir sa clochette et Preuss reprit :

— Est-ce l'objection de conscience que le gouvernement vous prie de légaliser ? Si oui, j'arrache mes galons devant vous, messieurs du tribunal, et je prends la direction de la prison qui abritera ces vaillants soldats de Tsahal, ou du poteau d'exécution s'il faut mourir ! Mais auparavant — et il se tourna vers Déborah dont le crayon courait, rapide, sur le bloc-sténo — je ferai savoir à la presse qu'Israël n'a plus d'armée !

Le président leva la main en souriant et répliqua :

— Lieutenant Preuss votre argumentation, votre appel à l'obéissance passive, à l'intangibilité de la discipline militaire, constituaient déjà le système de défense des criminels nazis devant le tribunal international de Nuremberg ! Et, cependant, la conscience universelle a refusé de suivre leurs avocats sur ce terrain juridique et les a condamnés.

Yehuda Preuss leva les bras au ciel.

— Mon colonel, nous ne pouvons empêcher les Gentils de saper les bases morales sur lesquelles reposait leur société !

Le ton de l'audience changeait lentement. Les journalistes s'étaient dressés, profondément intéressés par l'orientation nouvelle du débat.

— Nous ne sommes pas à Nuremberg ! trancha le colonel.

— Heureusement pour Israël ! lança un auditeur...

— Silence ! cria le colonel... Témoin Preuss qu'avez-vous à ajouter ?

— Ceci. Si vous condamnez nos soldats et officiers subalternes, vous devez alors inculper le colonel Shadmi, puis son supérieur le général Zvi Zur, puis le ministre de la Guerre, en même temps que le chef de l'Etat-Major de Tsahal... Impossible de vous arrêter, mon colonel... Il faut poursuivre également le président de l'Etat d'Israël, ainsi que le Grand Rabbin représentant de Iaveh. Mais ne faites pas retomber la malédiction de son dieu sur nos soldats !

Le président commençait à donner des signes d'irritation. Il demanda d'un ton sec :

— Lieutenant Preuss vous n'êtes pas l'avocat des accusés. En avez-vous terminé avec votre déposition ?

— J'en ai terminé !

Il salua militairement le tribunal, fit demi-tour et quitta la salle, suivi de Déborah.

-:-

Ils se mirent en marche en silence à travers les rues de la ville. Au bout d'un moment la fille tourna son visage bouleversé vers son compagnon et lui dit :

— Tu n'as pas tenu ton serment, Yehuda, tu as fait l'apologie de Déir-Yassine !

— Comment cela ?

— Déir-Yassine et Kafr Kassem, c'est la même chose. C'est le produit du mal qui coule dans les veines d'Israël, la fatalité qu'il n'arrive pas à dominer depuis la fuite d'Egypte !

Il se mit à rire.

— Oui ! Je sais ! Nous avons quitté les bords du Nil en embarquant la caisse du Pharaon. Qu'importe puisque nous allons bientôt revenir sur les rives de ce fleuve ! Rassure-toi, il n'y aura pas de vengeance, car j'exorciserai ce Pharaon sur les antennes de mes chars !

Déborah pleurait doucement.

— Je suis triste jusqu'à la mort, Yehuda... A peine arrivés après mille neuf cents ans d'exil, voilà que nous saccageons la terre promise !... Et il y a des précédents ! Le Christ n'était pas

un étranger, Yehuda, mais un Juif, un fils de notre peuple qui, déjà, nous reprochait de confondre Dieu et Mammon !

Il haussa les épaules.

— Nous lui avons fait subir le couvre-feu de Kafr Kassem pour qu'il se tienne tranquille et ça n'a pas fait plus d'histoire qu'un tout petit procès comme celui que nous vivons aujourd'hui !

— Oh que si ! L'homme le plus célèbre du monde n'est pas Ben Gourion, mais Lui ! Israël suit la mauvaise route, Yehuda, compromet son avenir et celui de la terre qui lui fut promise... As-tu vraiment l'intention de reconquérir la vieille Jérusalem, comme tu le disais hier ?

— Si mes chefs l'ordonnent et même si les Gentils s'y opposent, Déborah !

Elle tourna vers lui ses grands yeux de lumière noyés sous un voile mélancolique, une taie rappelant ces brumes violettes de l'heure crépusculaire. Ils firent encore quelques pas et la fille reprit :

— L'erreur de tes généraux et d'une partie du Rabbinat, c'est de vouloir créer un Etat impérialiste. Ils ont mal interprété la parole de Iaveh, tout comme nos ancêtres qu'il fallait rappeler à l'ordre tous les dix ans ! Nous ne sommes pas élus selon la chair mais l'esprit ! Nous ne sommes pas chargés de dominer les nations par la politique et la violence qui conduisent à Kafr Kassem, mais de les dominer en esprit ! La mission d'Israël est toute d'amour et de paix !

Preuss répliqua sur un ton sec :

— Te voici bien changée, Déborah, si tu penses vraiment ce que tu dis. Quand je t'ai connue tu brandissais l'épée d'Israël. Tu disais comme dans le Livre : « Les chefs manquaient en Israël, ils manquaient jusqu'à ce que je me sois levée, moi Déborah, que je me sois levée comme une mère en Israël (1). »

Elle rapprocha son visage tourmenté de celui de l'homme.

— Oh ! Yehuda ! Je sens deux êtres en moi qui s'affrontent et se déchirent. Je sais reconnaître la vérité de paix et d'amour et reste prête à la trahir, comme les chefs actuels de notre pays. Je voulais embrasser les Arabes et les ai tués ! Je t'aime mais je pourrais aussi te haïr !... Quand je t'ai rencontré j'étais bien la

(1) Juges V – 7.

Déborah du Livre : « Bénissez l'Eternel de ce que les chefs ont pris le commandement en Israël, de ce que le peuple s'est porté de plein gré au combat (1). »

Elle s'immobilisa, se réfugia contre sa poitrine sans tenir compte de la foule qui s'écoulait autour d'eux et murmura :

— Maintenant je suis ta fiancée, et dis seulement : « Mon cœur est aux chefs d'Israël, à ceux du peuple qui furent de bonne volonté (2). » Je t'aime à en mourir, Yehuda. Tant pis si, aujourd'hui, nous n'avons plus la même conception de l'Etat d'Israël. Je te suivrai dans Jérusalem si tu en fais la conquête. Je m'enfermerai dans Massada s'il le faut et je poignarderai les derniers Zélotes pour affronter, seule, les Gentils victorieux !

Preuss gronda.

— Plus jamais nous ne rendrons Massada !

Ils se posèrent sur un banc de l'avenue qui dominait l'horizon de la ville, ouvrait sur les collines une perspective mouvante. Yehuda Preuss garda longtemps le silence, poussa un soupir et dit :

— Tout cela ne nous éclaire pas sur ce que nous devons faire. Mais je sais très bien ce que je refuse : aller vivre dans ton kibboutz religieux !... Le Sabbat... les papillottes, les transes de la prière... le petit calot posé au sommet du crâne, et, pourquoi pas, la lévite ?... J'ai fait mon plein de tout cela en Pologne et en Hongrie pendant la guerre !

Il se tourna vers Déborah.

— Est-il exact que dans les kibboutzim religieux on s'abstient de traire les vaches le jour du Sabbat ?

— Je ne sais. Je ne me suis jamais occupée des vaches.

Ils contemplaient les collines bleues enchaînées aux collines fauves poussées de proche en proche vers ces lointains où tremblait la lumière de l'hiver, fragile et précieuse comme du cristal de roche. Déborah se serrait contre l'homme, la tête posée sur son épaule. Preuss réfléchissait et son visage reflétait le débat contradictoire depuis longtemps installé en lui. Puis il tressaillit. De colline en colline montait l'appel du sud... Jamais il n'avait résisté à l'appel du sud ! La décision le traversa comme l'éclair de l'orage.

(1) Juges V - 2.
(2) Juges V - 9.

— Vois-tu, Déborah, il nous faut partir pour le sud. Je quitterai l'armée, quitte à servir de nouveau de toutes mes forces si Israël court un danger. Avec quelques camarades sûrs nous allons fonder un kibboutz !... Pas un kibboutz religieux bien sûr ! Chacun y restera libre d'honorer Iaveh comme il l'entend !... Un kibboutz au fond du Néguev. Très loin. Bien au-delà de Sde'Boker. Et là-bas...

Ses yeux s'éclairèrent, brusquement comblés par un mirage. Avec précaution, comme s'il craignait de le voir lui échapper il murmura :

— Là-bas nous planterons des arbres !

Puis :

— Vois-tu Déborah, ma bien-aimée, je ne sais vraiment pas si le salut d'Israël se situe dans une perspective religieuse comme tu l'affirmes ou dans une dimension terrestre comme je serais tenté de le croire. La première échappe à mon entendement, quant à la seconde je ne suis ni un prophète ni même un politicien. Mais je suis certain d'une chose : si nous plantons des arbres, beaucoup d'arbres, un univers d'arbres, alors nous recevrons l'absolution de l'histoire pour — il allait dire, pour Déir-Yassine mais se reprit — pour Kafr Kassem !... Des arbres !... Des arbres !

Ses yeux se perdaient dans la perspective ouverte sur le sud et il apercevait, posés sur les sables du désert, des forêts profondes, des étendues blondes ou noires selon les saisons, des lacs mélancoliques arrondis dans des clairières ou posés au bord de dunes de sable, près de la mer grise, et dont il rajeunissait inlassablement la présence, entretenait l'espérance, depuis que sa mère, un dimanche, l'avait conduit tout enfant à Wansee, dans la grande banlieue de Berlin...

GS

TERRE COMPROMISE ?

Parcequ'il a foulé, abandonné le pauvre, pillé la maison au lieu de la bâtir ; parcequ'il n'a pas connu le repos dans son avidité, il ne sauvera rien de ce qu'il a tant désiré.

JOB XX - 19.

I

LE 5 JUIN 1967 LE CANON tonne à Jérusalem. Trois brigades menacent la ville dès le lendemain. Celle du colonel Eliezer Amitaï attaque par le sud. Les blindés d'Uri Ben Ari débouchent du nord. Les parachutistes du colonel Mordechaï Gur progressent d'ouest en est.

Entre huit et neuf heures du matin les mortiers jordaniens ont établi un tir de barrage sur toute la ligne frontière. L'intensité du feu peut faire supposer qu'ils disposent de grandes réserves de munitions. Ce n'est pas le cas. Les Arabes servent l'artillerie comme il parlent, en poètes peu réalistes.

Ils attaquent cependant à treize heures et s'emparent du palais du Haut Commissaire où siègent les observateurs de l'O.N.U. que les Juifs reprendront quelques heures plus tard, avec un luxe de moyens qui donne à réfléchir... Bombardements aériens par Fouga, flots de chars, infanterie portée.

L'armement des parachutistes de Mordechaï Gur surclasse ce que la Waffen SS rassembla de meilleur pendant la Seconde Guerre mondiale. Ceux qui les verront passer le lendemain (1) observeront ceci... Chaque groupe de combat dispose d'un émetteur-récepteur radio qui permet de le manipuler depuis l'état-major même de la brigade. Chaque homme possède une arme de

(1) Les amis de l'auteur habitant à l'époque sur Cheikh Jarrah.

tir de précision, une arme automatique et l'un de ces remarquables mini-mortiers qu'on sert en l'appuyant sur le genou. Dans chaque groupe : un tireur d'élite muni d'un fusil à lunette et, au moins, une arme antichar portative. La dotation classique en grenades offensives, chargeurs, fusées, apparaît extraordinairement abondante.

-:-

Le lundi 5 juin, les paras de Mordechaï Gur attendaient l'ordre d'embarquer dans leurs Dakota pour sauter quelque part au sud du Néguev. A 14 heures un contrordre les jette dans les autobus réquisitionnés qui prennent la route de Jérusalem. En fin d'après-midi ils arrivent à pied d'œuvre dans le quartier juif de Beith Hakerem.

Les feux d'artillerie et infanterie jordaniens paraissent encore nourris. Mordechaï Gur réfléchit aux dispositions à prendre pour remplir sa mission. Il lui faut balayer la ville selon un axe sud-ouest-nord-est, en direction de la colline des Munitions et du quartier Cheikh Jarrah... Que va-t-il trouver devant lui ? Si la résistance jordanienne rappelle celle des Egyptiens contre les paras français et anglais dans Port-Fouad, en 1956, il ne passera pas. On ne conquiert pas une grande ville maison par maison. Mais il reste optimiste car le Deuxième Bureau israélien fait état de faibles effectifs ennemis.

La petite armée du roi Hussein, la seule qui se trouve au contact entre la Galilée et le Néguev, doit en effet se porter partout à la fois, improviser dans tous les secteurs et, nulle part, ne peut présenter une concentration sérieuse. Certains de ses soldats, formés par le Britannique Glubb Pacha, Bédouins d'origine, retranchés sur le mont Scopus, ne disposent que de quatre cartouches et, avant de mourir sur place, ils auront tué... quatre Juifs ! Sur le front de Jérusalem les fils de David se battent donc avec une écrasante supériorité d'armement et d'effectif. Le haut commandement adjoint cependant aux paras quelques escadrons de chars.

La nuit est tombée avec sa brutalité coutumière lorsque celui de Yehuda Preuss se présente à la lueur des torches qui pleut comme le sang d'Israël.

— Messieurs, j'entends qu'on verse le minimum de sang pour

obtenir de grands succès stratégiques, dit à ses officiers le colonel Gur... Chaque vie juive représente un capital sacré !

Puis, pendant que les secrétaires disposent plans de la ville et photos aériennes sur une table, il ajoute, tourné vers Yehuda Preuss :

— Et ce rappel s'adresse spécialement à vous, lieutenant Preuss. Il paraît que vous possédez une technique particulière pour conduire vos blindés à l'assaut ?

— Mais j'ai dix ans de plus qu'au Sinaï, mon colonel, et aucune raison de prendre des risques inutiles !

Mais le regard affûté par la perspective de la bataille, la grosse lèvre avancée comme une vague d'assaut sur le front du visage démentent la résolution et l'explication qu'il en donne.

— Maintenant, je possède une femme et dirige un kibboutz.

— Je sais, lieutenant Preuss ! Votre kibboutz se trouve dans l'Extrême-Sud, n'est-ce pas ?

— Oui, mon colonel. Au-delà de Beer Sheba. Il s'appelle « Etoile du Néguev. »

Mordechaï Gur sourit.

— Il paraît qu'il a coûté beaucoup d'argent à l'Etat d'Israël et aux banques américaines !

— Pardon mon colonel ! C'est le puits artésien ! Dans le Néguev l'eau coûte beaucoup plus cher que le sang !

Les yeux de Preuss se sont refermés sur les images du kibboutz « Etoile du Néguev » et de Déborah... Une fille vivant demi-nue, transformée par le soleil en statue de bronze... Le dôme de fonte du puits artésien dont les eaux s'écoulent entre les rangées d'eucalyptus... Quelques baraques préfabriquées. Une douzaine de jeunes hommes barbus, tout ce qui reste de l'équipe résolue, lancée dix ans plus tôt à la conquête du désert. Le désert... Une étendue inexorablement minérale, cernant le petit centre de vie né au carrefour de trois collines. La piste souvent ensablée qui le relie à la route Beer Sheba-Eilat...

Le colonel lui a tourné le dos.

— Messieurs, dit-il à ses officiers d'état-major, je me demande s'il ne vaut pas mieux attaquer de nuit au lieu d'attendre l'aube ?

Les commandants des deux bataillons penchent en faveur de l'avance nocturne qui leur permettra de franchir à peu de frais la

distance séparant la ville juive du périmètre défensif de l'ennemi. L'unanimité se fait en faveur de l'attaque immédiate.

-:-

Le mardi 6 juin, la brigade Gur démarre à 2 h 20 du matin. Un obus jordanien pulvérise derrière elle la maison qui vient de servir de P.C.

Plus importantes que prévues, les défenses ennemies présentent cinq rangées de fils de fer barbelés que les pionniers ouvrent à la cisaille sous des tirs tantôt sporadiques, tantôt nourris... Champs de mines. Obstacles antichars variés. Et Yehuda Preuss, pour l'instant caché dans sa tourelle, cogne à pleine proue dans les murs de béton ou de pierre, les renverse, passe, poursuit avec son engin couvert de poussière et de débris. Aussitôt l'obstacle dominé, il émerge de son blindage comme un diable de sa boîte, essayant de repérer les lignes de moindre résistance à travers la fumée, l'ombre qui s'allège progressivement sous le souffle de l'aube naissante, déplorant l'absence, sur son char, des viseurs à l'infrarouge dont certaines machines soviétiques, aux mains des Egyptiens, sont paraît-il dotées. L'air sent la poudre et la fleur d'oranger, l'essence brûlée et la poussière fraîche...

A quatre heures du matin il se trouve en train de réduire sous ses chenilles, les nids de résistance encore actifs autour du musée archéologique Rockfeller. A six heures l'infanterie s'empare de l'hôtel Ambassador et du quartier « Colonie américaine ».

Mais la brigade subit des pertes élevées car elle charge ces terribles Bédouins qui meurent sur place et ne se rendent jamais. Des sections atteignent leur objectif avec quatre hommes valides... Des groupes disparaissent corps et biens. Des chars sautent sur les mines non repérées. Celui de Yehuda Preuss s'est empalé sur un rail de chemin de fer placé en position antichar, mais il a pu se dégager par une simple marche arrière et repartir, intact, mise à part une brèche dans le plancher de la machine.

A 10 heures du matin, le combat de Gur pour s'assurer les voies d'accès au mont Scopus est terminé. Il a duré sept heures. C'est l'un des plus acharnés et des plus coûteux de la guerre dite « des Six Jours ».

Au nord, la brigade Ben Ari se trouve sur les abords immédiats du mont Scopus, stratégiquement très important avec ses huit cent trente mètres d'élévation qui dominent la ville.

Au sud, la brigade Amitaï a coupé la route Bethléem-Jérusalem. Les forces extérieures jordaniennes ne peuvent plus soutenir celles qui restent engagées dans la défense de la ville, les ravitailler non plus.

Elles tiennent toujours la colline Augusta Victoria, le mont des Oliviers et Et Tur. Impossible d'investir la cité historique, accéder au « mur des lamentations » — objectif principal bien que mythique de cette guerre — sans neutraliser ces positions.

— Motta réclame les blindés, annonce le radio de Yehuda Preuss. Motta, sobriquet de Gur, a décidé de balayer les trois positions gênantes.

-:-

L'assaut est donné. L'escadron de Preuss se lance sur les flancs du mont des Oliviers, écrasant les vieux arbres qui font... floc, floc, floc, sous les chenilles.

Loin d'être gagnée au départ, la partie s'avère tout de suite difficile. Les Jordaniens disposent là d'une bonne artillerie antichars et l'utilisent. D'autres batteries légères ou lourdes, implantées sur les glacis nord de la cité historique prennent les colonnes juives à revers. Motta-Gur ne dispose plus que d'une faible marge de supériorité et le « miracle » israélien aussitôt chancelle.

Des camions d'infanterie portée se volatilisent à travers les nuages rouges et noirs. Le mont des Oliviers se charge d'éclairs et de tonnerres. La vallée du Cédron mugit comme si de furieux torrents la traversaient au lieu de ce ruisseau presque à sec. Les remparts de Jérusalem inscrivent leurs créneaux en dents de scie sur un fond sonore de grincements, sifflements, explosions, appels et plaintes.

Un obus déchenille l'engin de Preuss qui, avec son équipage, abandonne aussitôt le char immobile devenu objectif de choix pour l'obus suivant. Les hommes poursuivent à pied, munis de leur armement léger, derrière Preuss qui, fou de rage, bondit de replis de terrain en troncs d'arbres, de murs de pierre sèche en fossés.

Les chars de la soixantième brigade blindée jordanienne se sont regroupés et contre-attaquent. Encore un coup, et le disposi-

tif de Motta-Gur se verra tourné. Sagement le colonel donne par radio l'ordre de repli sur les bases de départ. L'issue du combat pour Jérusalem devient incertaine.

-:-

Durant la nuit, Gur rameute toutes les forces disponibles et demande l'intervention de l'aviation d'assaut pour les premières heures du mercredi 7 juin. Yehuda Preuss reçoit un nouveau char de commandement. Un semblable appel est interdit aux forces jordaniennes qui défendent le mont des Oliviers car la petite flotte aérienne du roi Hussein, techniquement périmée d'ailleurs, n'existe plus depuis les premières heures de la guerre. Mirage, Ouragan, Vautour et Fouga d'origine française restent les maîtres incontestés de l'espace aérien du Proche-Orient.

La victoire est désormais acquise car, dès les premières heures du jour ils détruisent les positions d'artillerie de Et Tur, clouent au sol les chars de la soixantième brigade blindée. La montagne se constelle de trous fumants comme la surface de la lune de cratères. Les colonnes de chars juifs remontent vers Augusta Victoria par le même chemin que la veille : Sitna Maryam — rue de l'Ascension — route du Mont. Encerclées les positions jordaniennes se taisent, tandis que l'artillerie juive retourne ses pièces vers la cité historique et bombarde les quartiers arabes entre la porte Saint-Etienne et la porte de Damas.

— C'est pas correct ! affirme le pilote du char de Preuss.

Le lieutenant hausse les épaules et réplique :

— Tant que Jérusalem n'est pas redevenue juive, on peut la mettre à feu et à sang !

— Oui, mais après ?

— On reconstruira ! Comme Hérode !

Le caporal rit.

— Vous avez l'intention de reconstruire le Temple ? mon lieutenant.

— Je me fous du Temple. Il s'agit de faire ici quelque chose comme Berlin ! En mieux !

La radio grésille, puis annonce...

« Ici, Motta... Motta à deuxième escadron... Direction la porte Saint-Etienne et le mont Moriah... Autant que possible évitez de tirer dans la cité historique. »

L'équipage de Yehuda Preuss rentre dans son char. Le lieutenant prend la tête de l'escadron, debout hors de sa coupole, les deux mains appuyées au balcon d'acier, la mitraillette posée près de lui pour débusquer éventuellement quelque franc-tireur. Il essaye de coller au « half track » du colonel qui se laisse glisser à toute allure sur les pentes.

Il est 10 h 12. Gur lance un message à toutes ses unités :

« Parachutistes, nous sommes aujourd'hui aux portes de la cité
« historique. Notre rêve millénaire va se réaliser grâce à vous !
« Soyez fiers de vous ! »

Un véhicule en feu barre la porte Saint-Etienne dont un des battants est à demi fermé.

— Fonce quand même ! crie le colonel à son pilote.

Ils passent à travers les flammes et en arrachent le battant.

— Quel salaud ! gronde Preuss. Il pourrait bien laisser passer les chars en tête, non ? C'est leur travail et pas le sien ! Plus vite Levinson ! Plus vite !

Le pilote fait tourner son moteur à pleine puissance et l'engin s'engouffre dans la cité, jusqu'au seuil de la Via Dolorosa, tirant de ses chenilles et de son poids d'acier un fracas de tremblement de terre. Une rafale siffle aux oreilles de Preuss et ricoche sur le blindage.

— Quel est l'abruti qui nous tire dessus ? gronde-t-il.

Il lève son Ouzi et répond, sans conviction, effleure l'homme qui, arasé au sommet de l'arc d'Hadrien de l'Antonia, un Arabe, s'oppose tout seul à l'entrée des chars juifs dans Jérusalem !

Mais Preuss ne s'attarde pas et pense à autre chose :

— Ce diable de Motta est en train de nous semer. Il veut arriver premier au Mur !

Motta-Gur, en effet, se rue à travers la ville. Le voici sur le mont Moriah où il retrouve le général Barlev, le général Narkiss, l'aumônier en chef de l'armée, général Shlomo Goren qui porte une Thorah dans ses bras. Ce sont les premiers Juifs à pénétrer victorieusement en ce lieu, depuis la destruction de la ville par Hadrien, voici deux mille ans !

Quand Yehuda Preuss y parvient à son tour, descendu de son char avec tout l'équipage, courant ventre à terre, l'aumônier en chef est en train d'annoncer à l'Orient et à l'Occident la première grande victoire d'Israël sur les Nations. Il souffle dans une corne

de bouc, suivant la tradition. Hors d'haleine, Preuss s'arrête et dit à son équipage :

— Entendez-vous ce vieil abruti qui sonne du cor de chasse ?

Le caporal Levinson lui reproche doucement son irréligiosité. Preuss hausse les épaules.

— Tout ça, petit, c'était bon dans la Diaspora. Pour maintenir le moral du peuple ! l'Etat d'Israël n'en a plus besoin depuis qu'il sonne de la corne de bouc avec ses canons ! Et comme tous les missionnaires chrétiens, nos rabbins sont impuissants tant que les soldats n'ont pas coupé les moustaches des incroyants ! Et quand je dis les moustaches, je m'entends !

-:-

La bataille pour Jérusalem est terminée. La ville entière est devenue juive et « non négociable ». Le lendemain Motta-Gur fait appeler Preuss et lui dit :

— Vous êtes proposé pour le grade de capitaine. J'espère que vous deviendrez assez vieux pour ne pas finir en lieutenant coupé en deux par une rafale bien gagnée hors de votre tourelle ! Comptez-vous exercer un nouveau commandement ou passer dans la réserve ?

Yehuda Preuss sourit, prend la main que le colonel lui tend et qu'il serre avec émotion.

— Cela dépend d'Israël et non de moi, dit-il lentement. Si la guerre continue, si elle s'arrête puis reprend, le pays aura toujours besoin d'un capitaine. Je suis aux ordres !

— Vous ne voulez pas rester définitivement dans l'armée ? Nous allons manquer de gouverneurs militaires pour les zones « libérées » et le territoire de Gaza qui sera difficile à tenir. C'est une belle situation !

— Je réfléchirai, mon colonel, répond Yehuda Preuss en souriant. Mais, pour l'instant, je ne suis pas tenté par une situation de gouverneur militaire !

Démobilisé quinze jours plus tard il repartait vers le sud et le kibboutz « Etoile du Néguev. »

II

Il etait arrive la dix ans plus tôt, avec Déborah, dans une vieille Austin « seven » obtenue grâce aux libéralités de la famille Rosen qui, à Tel-Aviv, s'installait confortablement dans la « nouvelle société » d'Israël.

Ni l'un ni l'autre ne possédaient la moindre idée sur l'emplacement qu'il convenait de choisir pour y fonder un kibboutz. Ils attendaient que leur saute au visage la plus redoutable de toutes les images du désert pour l'exorciser.

Au-delà, de Sde'Boker, ils abordèrent le massif montagneux que la route surmonte à neuf cents mètres d'altitude. La voiture chauffait et entamait leur réserve d'eau. Le soleil consumait tout autour d'eux et s'acharnait sur ces montagnes réduites en cendre par les incendies des premiers âges pour les ramener à l'état gazeux. Sur le versant sud s'ouvrait un plateau qui révélait des lits d'oued depuis longtemps desséchés. Ils couvraient le corps du désert d'une sorte de réseau de nerfs mis à nu. De fins cordons de dunes ourlaient les dépressions. Puis le sol se relevait vers d'autres plateaux couverts de diamants noirs, autant de cailloux bitumeux que la main ne pouvait ramasser sans se brûler.

Quand le vent chaud se levait, poussé du sud vers le nord, il entraînait des trombes de sable qui s'élevaient si haut qu'elles semblaient soutenir le poids d'un ciel rarement bleu, presque toujours blanc comme les briques d'un four portées à des tempé-

ratures extrêmes. La nuit, seulement, il se dégageait au profit de millions d'étoiles... Ils apercevaient alors ces feux qui intriguaient tant Moïse à la sortie d'Egypte et n'étaient sans doute qu'émanations de propane d'un sous-sol riche en huiles minérales.

— Regarde Yehuda ! Regarde ! criait Déborah... L'Eternel marche devant nous, comme dans le Livre ! Nous devons suivre les colonnes de nuées le jour et les colonnes de feu la nuit jusqu'à ce que l'une d'entre elles s'arrête et nous désigne l'emplacement du kibboutz !

Une trombe de sable brusquement abandonnée par le vent qui l'animait retomba au carrefour de trois collines, non loin de la route Beer Sheba — Beer Menuha.

— C'est ici ! décréta la femme.

Yehuda Preuss stoppa la voiture selon la volonté de « l'Eternel » qui, vêtue d'un mini-short, d'un soutien-gorge à fleurs, allait et venait maintenant parmi les pierres, prenait possession de la terre que Iaveh lui concédait.

Mais ils débarquèrent en priorité la mitrailleuse et les Ouzi que Tsahal leur confiait ! Ce genre de subvention allait de pair avec les crédits de premier établissement, la frontière égyptienne se trouvant toute proche et les Bédouins insoumis, à la fois nulle part et partout en même temps, naviguant jour et nuit sur leurs chameaux, ces vaisseaux du désert qui roulaient et tanguaient de vague de dune en vague de dune. Etablis sur les limites de l'empire juif en formation, comme les soldats de Rome, les pionniers d'Israël se montraient plus efficaces que des fortifications classiques et moins coûteux que des détachements de l'armée régulière à entretenir loin de leurs bases !

Les deux promoteurs du kibboutz passèrent trois mois sous la tente, plus préoccupés de leurs amours que d'irrigation, allant et venant d' « Etoile du Néguev » à Beer Sheba pour tirer des administrations tout ce qu'ils pouvaient en obtenir. Ils édifièrent un baraquement chambre-cuisine pour eux et dessinèrent sur le sol l'emplacement du dortoir pour les haverim (1) qui tardaient à venir. Yehuda en avait décoré les abords avec ces motifs de cailloux noirs et blancs qu'on trouve autour des casernes allemandes. Il édifia également un mur de protection qui devait promptement servir.

(1) Le haver est un membre d'une communauté agricole, kibboutz ou moshav, alors que le haloutz fut un fondateur de communauté agricole avant la création d'Israël.

Un jour d'hiver, à la pointe de l'aube, les Bédouins tentèrent d'enlever le camp pour le piller, par un assaut aussi rapide que silencieux... Moins rapides cependant que Déborah qui, tôt éveillée, s'était jetée sur la mitrailleuse et leur avait tué deux chameaux et blessé un homme.

Ils revenaient un mois plus tard, porteurs de conditions de paix avantageuses, ayant reconnu dans ce couple de Juifs des seigneurs de guerre de même classe qu'eux. Moyennant un honnête bakchich, ils se faisaient forts de ravitailler le kibboutz en eau potable, une eau qu'ils tiraient d'un puits éloigné de plus de cent kilomètres. Ils en livraient maintenant deux outres par semaine et le marché conclu fut ponctuellement exécuté durant des années.

Les haverim arrivaient maintenant les uns après les autres... D'abord l'ami de toujours, Joël Rosen qui, persuadé de sa nullité comme administrateur des biens des personnes « absentes », abandonnait sans remords le service de l'Etat. Puis Nathan Zinemann, un étudiant de l'Université hébraïque arrivé en fin d'études qui voulait tâter de la vie en kibboutz-frontière. Chaïm Schnitzer, l'un de ces vagabonds professionnels du retour à la terre dont Preuss avait rencontré de nombreux représentants durant sa quête pour Déborah. Zeev Soulima, jeune émigré marocain plus familier des mehla de Fez que des déserts de Goulimine. Alexander Bitar arrivait d'Europe. Israël Nahon s'était présenté en compagnie d'une fille Rosa Mandel. David Weismann, jeune ingénieur hydraulicien, converti par Ben Gourion à sa foi dans l'avenir du Néguev, représentait la recrue la plus importante.

-:-

Pendant deux ans les kibboutznikim vécurent aux frais de l'Etat sans produire quoi que ce soit, pour la raison très simple que, sans irrigation, et malgré une assez abondante rosée nocturne, le Néguev ne portait pas trace d'un seul brin d'herbe malgré les prières de Déborah à la face de Iaveh qui faisait la sourde oreille à tout ce qui touchait au domaine des pluies.

Elle vivait dans un fragile équilibre entre un mysticisme exaspéré, un respect de la *kashrouth* allant aussi loin que les

circonstances le permettaient dans l'observance des six cent douze commandements ou restrictions de la « loi simplifiée », la lecture d'une mince partie du Talmud et de la Mishna — ce qui ne manquait pas d'exaspérer Yehuda Preuss — et un amour débordant pour son seigneur qui plongeait le couple dans une tempête sexuelle jamais apaisée, le consumait, laissant un peu plus chaque mois l'homme et la femme dépouillés de tout atome de graisse comme les Bédouins du désert auxquels ils finissaient par ressembler !

Mais l'arrivée de David Weissmann lança le kibboutz dans la grande aventure de l'eau. Ce technicien inquiet et tourmenté, comme Yehuda Preuss, mais pour des raisons différentes servait la science comme un prêtre sa religion. « Etoile du Néguev » devenait pour lui plus qu'un laboratoire : une église !

Il dit à Preuss :

— Ben Gourion — notre maître à tous — compte sur la canalisation du Jourdain pour irriguer le Néguev. Il peut réussir si nous captons la totalité du débit d'eau au profit d'Israël... Mais, de toute manière, elle n'arrivera jamais jusqu'à nous, ou si elle arrive ce sera dans cinquante ans ! Je suis pressé !

— Moi aussi ! confirma Preuss... Je veux des arbres ! Des arbres !...

— Il faut ramener en surface les eaux fossiles du dernier pluvial, donc forer un puits à grande profondeur, entre deux et trois mille mètres. Trouverons-nous l'argent ?

Yehuda Preuss reprit la route de Jérusalem et de Tel-Aviv. Les administrations lui opposèrent un scepticisme poli. Il sollicita les trois fédérations de kibboutz les plus importantes, persuadé que la force principale d'Israël émanait encore d'elles, comme autrefois : Artzi, Meuhad et Ihud, affiliées aux partis Mapam, Achdut Haavoda et Mapaï.

Leurs responsables lui tenaient rigueur de sa défection du Hachomer Hatzaïr qui, bien que n'existant plus, donnait encore le ton à toute l'aile gauche des fédérations. D'autres lui disaient :

— Voyons, Preuss !... Un brillant officier comme vous doit faire carrière dans l'armée. Pourquoi perdriez-vous votre temps à chercher l'eau dans le Néguev ?

Restait la fédération Dati, affiliée au parti religieux Hapoel Hamizrahi. Preuss envoya Déborah en ambassadrice puisqu'elle

avait longtemps vécu dans l'un de ces kibboutzim où sa ferveur judaïque n'était pas oubliée. On l'accueillit fraternellement en lui promettant une petite subvention, dérisoire bien entendu à l'échelle du prix de revient d'un puits de cette importance.

David Weissmann se rendit plusieurs fois chez Ben Gourion. Le vieux lion de Judée misait sur l'eau du Jourdain et non celle du dernier pluvial. Personne en Israël ne croyait que l'homme moderne ramènerait un jour à la surface de la terre les eaux englouties et qu'un petit nombre de géologues tenaient pour suffisamment importantes sous la surface des déserts pour, à partir d'elles, relancer le cycle fécondateur : puits artésien — irrigation — arbres — vapeur — nuages — pluie — irrigation naturelle enfin...

Tout devait changer lorsque parvint, à Tel-Aviv, la nouvelle qu'un ingénieur géologue français, un certain Karpof venait de découvrir — non du pétrole, opération banale en Proche et Moyen-Orient — mais l'eau du dernier pluvial, et qu'elle jaillissait maintenant, au cœur du désert, en Arabie Saoudite, à Ryad !

Les portes rebelles s'ouvrirent alors devant Preuss et Weissmann. L'Agence juive prêtait vingt mille dollars à 3 % l'an, remboursables en vingt annuités. Le gouvernement accordait la même somme mais à 6 %. Une banque juive de l'Etat de New York doublait la somme à 9 % d'intérêt et remboursable en dix ans.

Quand les foreurs américains qui revenaient du Koweit après exécution de divers contrats pétroliers dressèrent leur tour, puis mirent en marche le rotary, Yehuda Preuss s'en alla trouver leur patron et, exhibant son pistolet en riant, lui dit :

— Si jamais vous trouvez du pétrole je vous brûle la cervelle !

Le Texan l'invita dans sa caravane — trois pièces, cuisine, salle de bains — lui versa une triple ration de whisky et exhiba lui aussi en riant les deux colt 45 qu'il conservait, la nuit, sous l'oreiller de son lit. Et ils échangèrent de grandes bourrades dans le dos.

Trois mois plus tard l'eau jaillissait. Presque aussitôt les premiers eucalyptus posaient, sur l'étendue funèbre de cailloux noirs et d'argile réduite en poudre, le visage vert de la vie retrouvée.

-:-

Six ans déjà depuis la découverte de l'eau ! La forêt se développait maintenant sur plusieurs hectares. Les vergers produisaient des oranges encore plus succulentes que celles de Sde'Boker et si Preuss n'arrivait pas à acclimater des bananiers, comme dans la vallée du Jourdain, c'était parce que l'altitude trop élevée du plateau l'interdisait avec ses variations importantes des températures, entre le jour et la nuit, l'hiver et l'été. Mais il conservait l'espoir de produire un jour un volume d'agrumes tel qu'il arriverait à honorer ses dettes, intérêt et capital. En ceci, il partageait les illusions des 220 responsables de kibboutzim, fierté d'Israël et désespoir des banques locales ou américaines !

Il rentrait maintenant de guerre, tel un chevalier des Croisades, couvert de gloire et lourd d'inquiétude. « Six jours », certes, ce n'était pas quinze ans et il semblait difficile de situer Dayan sur le même plan que Godefroy de Bouillon. Mais il peut se passer tant de choses en quelques semaines, au fond du désert !...

« Etoile du Néguev » ne présentait rien d'anormal. Du moins s'il en jugeait d'après la surface des choses. Les maisons préfabriquées s'alignaient comme avant la victoire éclair, blanches et vertes, cernées par une décoration de cailloux et de fleurs ; la forêt s'étendait à perte de vue et Déborah venait à lui, les seins nus aussi bronzés que le reste du corps, un cache-sexe de lin serré autour de la taille... Jamais il ne l'avait trouvée aussi belle et, cependant, il notait en elle quelque chose de profondément changé, une sorte de fléchissement.

Il la prit entre ses bras, la serra contre lui de toutes ses forces, baisa les lèvres qu'il fit saigner puis la souleva, plongea ses yeux dans les siens. Il y vérifia la réalité de ce qui l'avait frappé dès l'abord. Ces yeux, certes, n'avaient pas changé de couleur, ils restaient ces deux lacs sombres enrichis par un effet de clair de lune, mais les parcelles d'or qui dansaient autrefois dans leur profondeur et semblaient s'être dissoutes, avec le temps, étaient revenues en son absence et transformaient la paix du regard en perspectives ouvertes sur des tempêtes dont on ne savait pas si elles étaient à venir ou déjà venues...

Preuss avait reçu ce choc quelque part, voici fort longtemps, mais n'aurait su dire où et quand.

— Ainsi te voilà revenu de la guerre ? constata la femme sur un ton qui trahissait quelques réticences. Je sais que tu t'es bien battu. La radio a parlé de toi. Mon capitaine doit être heureux ?

— Je suis heureux de te retrouver, Déborah. Et aussi mon kibboutz... les camarades... tout cela...

D'un geste vaste il s'appuya sur le désert. Ils entrèrent dans leur baraque et il posséda Déborah avec une frénésie que plus d'un mois de continence justifiait. Elle se donnait avec une fougue égale, mais quand il contemplait son extase il n'y lisait pas la joie merveilleusement dépouillée de la bête, comme avant, et découvrait, posé sur son visage crispé, un masque où la souffrance sous-tendait le plaisir dans une proportion presque égale...

Le mot « avant » qui entrait en lui le fit tressaillir. Il pensa : il y a donc un « avant » et, par conséquent, un « après » ? Avant quoi ?... Avant et après la « Guerre de Six Jours » ? Quelle absurdité ! Ce n'était ni un avant ni un après, pour l'Etat d'Israël qui, par cette offensive merveilleusement planifiée et préméditée venait, avec un minimum de pertes en vies humaines et matériel, de s'assurer des frontières enfin stratégiquement raisonnables, des frontières auxquelles il avait droit comme toutes les autres nations... S'il existait un « avant » pour Israël, c'était celui d'une époque incertaine, l'existence d'un Etat-croupion, une capitale à portée des canons jordaniens, à la périphérie d'un territoire indéfendable !... « Après », il en allait tout autrement avec le Jourdain et le canal de Suez pour lignes de résistance, en attendant l'Euphrate et le Nil qui serait le nouvel « après » auquel lui, Yehuda Preuss, collaborerait de toute sa force ! De quoi donc souffrait Déborah ?

Lorsqu'elle s'éveilla, toujours nue sur le lit trempé de sueur car l'été allumait maintenant ses fournaises dans le désert du Néguev, elle lui dit :

— Yehuda, je suis profondément choquée par ce que vous venez de faire... Oh ! je ne te reproche rien, bien-aimé. Tu es né guerrier ! Tu es fait pour te battre. Tu aimes ça ! Je n'y puis rien. Personne n'y peut rien ! Mais je suis furieuse contre le gouvernement qui t'a lancé dans cette guerre de Six Jours... Vous avez attaqué les Arabes par surprise. Comme des malfaiteurs qui sautent sur un passant, la nuit, au coin d'une rue pour lui voler

son portefeuille. Le monde entier saura un jour ou l'autre que nous sommes un pays de gangsters ! Je suis outrée ! Passe encore pour la guerre de libération en 1948, bien qu'on eût pu former l'Etat sur d'autres bases...

Les yeux clos, apaisé, peu ouvert à la discussion politique menaçante, il objecta :

— Tu n'as rien à dire là-dessus, Déborah. Souviens-toi de Déir-Yassine !

Les yeux de la femme se révulsèrent, les parcelles d'or dansantes disparurent en même temps que l'iris et la prunelle, la tête à demi dressée retomba sur l'oreiller et elle se tut. Yehuda plongea égoïstement dans ce silence qu'il appelait puis, au bout d'une dizaine de minutes, un peu honteux de lui-même, toucha la main de la femme qui resta inerte et froide dans la sienne. Il appela d'une voix douce...

— Déborah... Déborah...

Il se dressa brusquement et se pencha sur sa compagne évanouie. L'angoisse le prit à la gorge. Il se jeta hors du lit, courut vers la cuisine à la recherche d'un révulsif...

La femme se remettait lentement. Elle sourit au visage qui se penchait sur le sien et murmura :

— Excuse-moi... C'est la chaleur... Et puis... on a trop fait l'amour... Je suis maintenant une vieille femme !.

— Idiote ! Une vieille femme ? Tu as vu comme nos haverim te regardent ? Avec des yeux de loups, ces salauds ! Et c'est un peu de ta faute, avec cette manie que tu as de te promener les seins au vent !

— J'ai chaud ! Et je voudrais vivre comme une bête pour échapper à tout ce que Dieu me reproche !

Elle poussa un soupir et reprit sur le mode plaintif :

— Vois-tu, Yehuda, notre pays n'a pas choisi la porte étroite de la soumission à l'Eternel ! Une fois de plus, il foule de ses pieds la Jérusalem céleste, la seule qui fasse l'objet des Promesses. En voulant dominer le monde, il entre en compétiton avec Iaveh qui en est le seul maître...

Elle s'animait progressivement.

— Yehuda, te voici revenu vainqueur selon les hommes mais déjà condamné par tous nos prophètes ! Tu n'as pas su lire le Livre et le Livre va se refermer à jamais sous tes yeux !...

Elle s'était dressée, brusquement animée par une inquiétante

volonté. Les parcelles d'or tourbillonnaient dans ses yeux qui lançaient des éclats meurtriers. Elle criait maintenant.

— Ah ! quand donc apparaîtra un nouveau prophète capable, comme Moïse, de connaître l'Eternel face à face et de vous rétablir dans la vérité céleste, hommes de cou roide ! Ah ! Malheur ! Malheur !... Je vois la terre compromise ! Je vois Jérusalem réduite en poussière une fois de plus... Et les Nations mettront nos enfants en captivité à cause de la désolation de l'abomination dont nous avons souillé la terre promise !

— Assez ! cria Preuss... Nous n'avons pas d'enfants ! Iaveh préfère Dayan à Moïse et les gros bataillons juifs aux petits bataillons jordaniens ! Tais-toi et dors !

-:-

Yehuda Preuss s'était accordé vingt-quatre heures d'intimité avec Déborah avant de reprendre son poste de responsable. Le lendemain il reçut d'abord son technicien de l'irrigation.

— Alors ? Ça marche ? demanda-t-il en lui donnant cette poignée de main sobre et brève de l'Israélien moderne qui semble vouloir effacer jusqu'au souvenir des transes de ces mains de lumière qui animaient autrefois les discussions dans les ghettos de l'Europe orientale. La mine sombre de David Weismann balaya la joie qu'il attendait de son retour. La femme hier... Aujourd'hui le technicien ? Et qui encore ?

— Non, ça ne marche pas, Yehuda... Au début, je croyais qu'il s'agissait d'une carence passagère. Je notais les chiffres chaque jour, sans en tirer de conclusion. Je ne t'en parlais pas, jugeant que tu portais sur tes épaules des responsabilités qu'on ne pouvait augmenter à la légère. Mais voici un an que ça dure et il n'est plus possible de conserver des illusions.

— Quelles illusions ? demanda Preuss en le regardant droit dans les yeux.

— La pression du puits baisse depuis douze mois d'une manière faible mais constante.

— Alors ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Eh bien ! que le forage a tapé dans une petite poche d'eau fossile au lieu du grand océan du dernier pluvial dont nous avions besoin !... Que d'ici à un an, moins peut-être, le puits cessera de débiter et que, très vite, le désert nous aura tout repris.

Atterré, Yehuda Preuss ne disait mot. Devant ses yeux dansaient des chiffres sur l'écran du Néguev couvert de diamants noirs, sable blond, animé par ces colonnes de nuées le jour, ces colonnes de feu la nuit qui les avaient conduits en ce lieu maudit ; et ces chiffres représentaient les dollars qui, seuls, resteraient de leur aventure, sous forme de dettes, non point déshonorantes étant donné l'acrobatie financière dont vivait Israël, mais pour le moins gênantes ! Il se dressa brusquement avec sa raideur militaire et dit :

— Explique-moi ça sur le terrain !

Ils sortirent sous le soleil lourd et calcinant. Ils atteignirent l'arbre de Noël (1) du puits que surmontait un manomètre niché entre les vannes.

— Ce manomètre traduit la pression de l'eau en surface, expliqua Weissmann. Elle est conditionnée par celle des gaz, de l'azote en général, contenus dans la poche à la cote 2 350 m. Si cette pression cesse, l'eau ne monte plus. C'est le principe des puits artésiens en terrain plat. Dans les pays à fort relief, le jaillissement peut dépendre du principe des vases communicants et se produire d'après les différences de niveau. J'avais espéré que le nôtre fonctionnait ainsi étant donné la proximité du massif qui nous domine. Il n'en est rien. Il se peut donc que la réserve d'eau ne soit pas épuisée, comme je te le disais tout à l'heure, mais que ce soient les gaz qui s'enfuient par quelque fissure. Le résultat sera le même : plus de gaz, plus d'eau !

— On pompera ?

— Cela se pratique sur les puits de pétrole. On substitue le pompage à la montée sous pression quand elle cesse. La haute rentabilité de l'huile minérale justifie ces frais élevés. Jamais l'eau...

— Alors ? demanda lentement Yehuda Preuss, ça veut dire qu'« Etoile du Néguev » est condamné à plus ou moins longue échéance ?

— J'en ai peur, Yehuda !

(1) Partie supérieure du « tubing » qui porte les vannes et appareils de contrôle.

Preuss réfléchit pendant quelques secondes et reprit :

— Et si on forait un nouveau puits ?

— On retomberait dans la nappe qui se dépressurise !

— Et plus loin dans le désert ?

— Bien entendu ! Tout redevient possible. Mais c'est une question de chance. On peut aussi tomber à côté des nappes d'eau... Ou sur le pétrole ! Nous avions réussi du premier coup mais...

— Nous verrons, dit Preuss en le congédiant.

-:-

Une heure plus tard il s'en allait trouver Nathan Zinemann, responsable de la sécurité et lui demandait :

— Zin, qu'est-ce que c'est... cette histoire de Fédayin dont j'entends parler depuis mon retour ? Un mirage ?

Le garçon haussa les épaules.

— La nuit d'avant ton retour j'ai fait ouvrir le feu sur un commando de Al Fatah dont la sécurité du territoire me signalait l'approche par le bulletin codé de vingt heures. Il s'agit d'une troupe assez forte et bien armée qui a traversé la frontière jordanienne au sud de la mer Morte voici plus d'une semaine. Elle paraît se diriger vers l'extrême sud et nos forces mobiles n'arrivent pas à la retrouver. C'est grand le Néguev ! Elle est passée à moins d'un kilomètre du kibboutz, par clair de lune. Avec un effectif plus élevé je l'aurais bien accrochée, mais il m'a paru plus sage de la rafaler un petit peu et de la laisser aller se faire pendre ailleurs !

— Tu as eu raison, approuva Yehuda Preuss, nous sommes point d'appui avancé mais pas unité mobile.

Il réfléchit pendant quelques minutes, allant et venant dans l'armurerie, vérifiant d'un doigt expert l'état d'entretien de la mitrailleuse, des Ouzi, fusils, pistolets placés dans les rateliers, canons bouchés pour éviter les entrées de sable, hocha la tête et dit :

— C'est tout de même un peu fort ! La guerre des Six Jours est à peine terminée que Al Fatah reprend du poil de la bête, lance des commandos en profondeur. Ça m'inquiète. Si les Arabes se mettent à avoir des idées stratégiques, s'ils apprennent

à faire la guerre, il faudra se battre à technique égale, mais à un contre dix ! Mauvais ça !

— C'est ce que je pense, Yehuda.

Puis, après un temps, Zinemann alluma un sourire ironique au coin de ses lèvres et demanda :

— Sais-tu, Yehuda, quelle différence existe entre une terre promise et une terre... compromise ?

Preuss réfléchit, hocha la tête négativement.

— Je ne vois pas...

— Tu donnes ta langue au chat ?

— Volontiers.

— Eh bien, il n'y a pas de différence ! C'est la même terre qui change de destin à partir du moment où ses habitants commencent à faire des bêtises...

Preuss fronça le sourcil. Il se demandait s'il fallait voir dans le jeu de mots une critique contre la guerre des Six Jours, ou une condamnation plus générale de la politique de l'Etat. Mais Zinemann souriait toujours et ne livrait pas le fond de sa pensée. Preuss fit alors demi-tour et sortit en faisant claquer la porte.

III

EN 1917 LA PALESTINE était musulmane et chrétienne à quatre-vingt-treize pour cent ! En 1948 elle perdait neuf cent mille habitants. Cent quarante-sept mille Palestiniens se réfugiaient dans les camps de l'U.N.R.W.A. en Cisjordanie, trois cent trente-deux mille dans ceux de Transjordanie et deux cent soixante-dix mille dans la bande de Gaza.

La guerre de Six Jours a provoqué deux cent cinquante mille exodes nouveaux et vidé les camps de la Cisjordanie occupée. Cent quarante-sept mille Palestiniens ont pris la route de l'exil pour la seconde fois et franchi le Jourdain d'ouest en est !

— Nous avions presque réussi à transformer ce camp de Jéricho en petite ville, murmure Roland Pelletier... Ecoles, dispensaires, ateliers, bibliothèques... La vie devenait humainement acceptable. Puis les Juifs sont arrivés !

Il se tait pendant quelques instants et reprend :

— Maintenant j'ai bien compris comment ils fabriquent des réfugiés palestiniens ! A l'inverse des stupides Allemands ils n'exercent aucun sévice direct. Leurs chefs sont des hommes supérieurement doués pour la manipulation psychologique.

— Et tu découvres ainsi le judaïsme de Freud ? demande Ghaleb en souriant.

Les voici de nouveau réunis dans le bureau de l'administrateur

des biens Wakf, à Jérusalem. Le jet d'eau chante comme autrefois en retombant dans la vasque en mosaïque bleue du patio. Le petit serviteur arabe est devenu grand mais apporte le thé avec la même discrétion, traînant ses babouches sur un nuage.

— Je les ai vus arriver au camp de Jéricho, reprend le prêtre... Ils l'ont cerné dans un style terrifiant. Rafales qui ne tuent personne. Tirs de mortiers dans la nature. Carrousel de chars. Appels de haut-parleurs : il faut partir ou mourir !... Beaucoup de vos Arabes se précipitent alors en catastrophe vers le Jourdain... J'ai vu hommes et femmes traverser le fleuve, accrochés aux ruines du pont Allenby, perdant bagages et enfants parfois derrière eux. Une panique effroyable ! Mais jusque-là, rien de bien extraordinaire. Toutes les guerres sont abominables !

— Je sais, dit Ghaleb.

— Mais le travail en finesse commence seulement avec l'intervention des policiers militaires... Fouille générale. Ils visitent tout, cassent et pillent puis disparaissent pour une semaine ou une heure. On ne sait jamais ! Ils peuvent revenir pour faire l'appel... On met les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ; à l'intérieur aussi bien qu'à cinq kilomètres du camp... Appel de jour, puis appel de nuit... L'effectif ne leur semble jamais au complet, alors on recommence... Une fois, dix fois ! Puis c'est le couvre-feu. De dix-sept heures à huit heures du matin. Ou permanent pendant trois jours. Avec une police armée qui veille à ce que les gens ne puissent sortir de leur tente, même pour aller aux feuillées. Ensuite les perquisitions reprennent. Ils cassent ce qui reste du matériel. Prétexte : le camp héberge des Fedayin. Ce n'est pas seulement un prétexte d'ailleurs. Car plus les persécutions augmentent et mieux Al Fatah recrute...

Roland Pelletier pousse un soupir, se penche sur son passé, murmure :

— J'ai connu les prisons allemandes et la Gestapo. Les Juifs, eux, ne pendent jamais ! Mais ils arrêtent beaucoup. Les hommes disparaissent. Pourquoi ? Raison de sécurité. Où les amène-t-on ? Nul ne sait... Ils ne tuent jamais les hommes. Seulement leur espérance. Ils n'exercent pas de sévices physiques. Ils font brûler les âmes à petit feu... Pendant que les âmes brûlent, les camions attendent... Le régime de l'armée d'occupation israélienne ne vous plaît pas ? Mille regrets ! On ne retient personne ! Montez, messieurs, dans ces camions qui vous conduiront jusqu'à la frontière jordanienne...

Ghaleb approuve du chef.

— Je savais tout cela depuis 1948 et je suis mieux placé que toi pour connaître ce qu'ils dissimulent soigneusement... Depuis Juin ils ont procédé à la destruction stratégique des villages-frontières de Beit Nouba — Yalo Amouas — Beit Sira — Beit Awa Beit Mersin... Six mille paysans sans toit, sans argent, sans bagages... A Jérusalem, la spoliation se fait en douceur car ils ne peuvent, sur cette scène internationale, heurter directement cette « conscience universelle » qui leur doit tout... Seulement, les banques arabes restent fermées depuis la conquête. Le tourisme, première ressource de la Cisjordanie, passe totalement entre leurs mains. La ville disposait de quatre cents taxis de première classe et trente-huit artisans seulement ont réussi à faire renouveler leur licence ! Toutes nos entreprises de construction ont fermé leurs portes. La fabrique de plastique, l'une de nos rares usines, vient d'être détruite dans le cadre d'un plan « d'urbanisme » ! Maintenue en principe dans les territoires occupés, l'administration arabe n'existe plus à Jérusalem. Ils ont congédié tous ses employés. Les magasins se ferment au profit de bars juifs et restaurants kasher ! Ils ont accordé deux heures pour évacuer leurs maisons aux six cents habitants non juifs de Bab Margharba, et tout rasé dès le lendemain, pour ouvrir une esplanade devant le mur des Lamentations !

— Alors, demande l'ancien prêtre-ouvrier, que faut-il faire ?

Ghaleb entreprit de se ronger les ongles, habitude acquise depuis quelques années et qui traduisait son désarroi devant la situation. Puis il reprit en écho, d'une voix rauque :

— Oui, que faire ?... Moi, je suis réduit à l'impuissance. Prisonnier de ces biens Wakf qui me vampirisent. Je suis devenu l'esclave non seulement de Mahomet, mais encore de Iaveh. Je ne pèse pas lourd dans leurs combats.

— Comment cela ?

Ghaleb rougit légèrement.

— Je veux dire qu'il m'est impossible d'agir contre les Juifs sous peine de perdre aussitôt ce que je suis chargé de sauver, comprends-tu ?

— Je comprends. Mais, à ta place, je sacrifierais sans hésiter les biens religieux à la liberté de mon peuple. Sans hésiter !

Le Palestinien répliqua d'une voix sombre :

— C'est trop tard !

— As-tu pensé à tes enfants qui, un jour, te demanderont des comptes, te diront : « Père, qu'as-tu fait de Jérusalem ? »

Ghaleb possédait maintenant trois fils : Mansour, dix ans ; Sayed, sept ans et Kattieh, quatre ans. Il avait dû fermer l'agence de tourisme créée en 1952 en vue de supporter une famille nombreuse et vivait aujourd'hui difficilement de son petit traitement de fonctionnaire chargé des biens Wakf.

Il se leva brusquement.

— Tu devrais entrer dans la résistance palestinienne, avança Pelletier d'une voix ferme.

— Ce sont des fous. Ils brandissent un sabre de bois contre des mitrailleuses. Viens. Je voudrais te montrer ce qu'est devenue la ville depuis que les Juifs la dominent.

Ils sortent.

-:-

Venelles caillouteuses coiffées de voûtes, coupées d'escaliers et de tournants à angle droit... Quartier juif, voué au blanc de chaux des façades, au bleu délavé du badigeon qu'on leur fait subir pour la Pâque... Petites maisons assoupies sous le minuscule dôme qui les coiffe, comme le chapeau rond des Juifs pieux. C'est là que vivent les derniers Hassidim de la tradition, encore semblables à ceux qu'avait rencontrés Yehuda Preuss dans les Carpates. Ils portent cafetan noir ou robe de velours couleur yacinthe, se coiffent même au cœur de l'été d'un bonnet fourré en peau de renard. Leur visage, leurs mains n'existent que modelés dans une étrange lumière, à la limite leur corps semble drapé dans un vieux rideau protecteur de Thora. Ghaleb les connaît tous, les salue et ils lui rendent la politesse. L'Arabe s'arrête parfois pour s'inquiéter de leur santé, de leur femme, de leurs amis.

— Ce sont mes amis, dit-il au prêtre. Ils représentent le judaïsme éclairé et tout ce qui existe d'éternel en lui. Ils se montrent encore plus férocement ennemis de l'Etat d'Israël que moi et la caste rabbinique moderne les persécute autant et plus peut-être que les Palestiniens. Ceux-là ont survécu à Titus, au Christ, à Mahomet. Ils n'ont jamais quitté Jérusalem, même

lorsqu'ils n'y représentaient qu'une vingtaine de familles. Ils y vivent dans l'attente d'un Messie qui n'est pas heureusement le général Dayan car il ne peut leur apparaître que selon l'Esprit et non accroché à une mitrailleuse.

Ghaleb et Pelletier avancent, croisant de nombreux élèves rabbins aux épaules flottant sous la tunique de soie, portés par de maigres jambes d'échassiers que serrent des caleçons noirs et des fixe-chaussettes apparents ! Leur regard de feu incendie les pierres au passage, leurs papillotes volent au gré des courants d'air.

— Je ne puis jamais les regarder en face, assure Pelletier, leurs yeux me font peur !

— Et tu as raison, car ceux-là dévorent le monde des yeux et ne sont jamais rassasiés...

Les deux hommes avancent en direction du mur des Lamentations. Pelletier demande :

— Pourquoi juges-tu aussi sévèrement la résistance palestinienne ?

— J'ai mes raisons.

— Mais, la connais-tu bien ?

Ghaleb sourit et réplique en coulant un clin d'œil rusé vers son ami.

— Assez bien pour savoir que le mois dernier Salah t'a prié d'entrer dans l'O.L.P. (1).

Le Jésuite sursaute.

— Par exemple ! Mais encore ?

— Je sais que dans la résistance on t'appelle déjà « Pelletier as-Saleh », ce qui veut dire « Pelletier le Juste », et que tu refuses ce titre. Est-ce exact ?

— C'est exact.

Les sourcils froncés, la bouche amère, la voix mal assurée le Palestinien poursuit :

— Je connais toujours d'avance et dans le détail les opérations que la résistance monte contre les Israéliens. Au nom de l'amitié, je dois te répéter : Roland, ne mets pas le doigt dans l'engrenage. Ton bras, puis ton corps y passeront tout entier !

— Pourquoi ?

— Le terrain n'est pas sûr. La trahison est installée à tous les

(1) Organisation de la Libération de la Palestine.

carrefours de l'organisation. Les différents clans du monde arabe qui composent l'O.L.P. se détestent et se vendent mutuellement. Les Juifs jouent et gagnent à coup sûr !

Pelletier réfléchit longuement et dit :

— Je ne suis pas engagé dans la résistance. Mais, si je franchis le pas un jour ou l'autre, le risque comptera pour moins que rien dans ma décision.

— Je sais, car je te connais et c'est bien ça qui m'inquiète !

Ils se trouvaient dans la rue étroite qui donne accès au mur des Lamentations maintenant dégagé de cette gangue de petites maisons vétustes qui l'enrobaient jusqu'à la guerre des Six Jours. La foule cernait étroitement les deux hommes. Roland Pelletier demanda :

— N'est-il pas dangereux pour l'ancien secrétaire du Grand Mufti de se montrer en ma compagnie dans Jérusalem ?

— J'en suis persuadé. Il vaut mieux flâner devant le mur d'Hérode chacun de son côté. Observe bien le rapport actuel entre « leur » mur et « notre » esplanade du Rocher. Le destin du monde est inscrit là pour tout le siècle à venir... Ensuite, rendez-vous dans la vallée du Cédron. On n'y rencontre que des touristes.

Ils se séparent. Les maisons arabes qui, avant la guerre de Six Jours, venaient battre le pied de la muraille hérodienne d'un clapotis de façades blanches et tuiles rouges ont disparu. Une esplanade nue les remplace. Au débouché de la rue qui en livre l'accès, un poste de police armé filtre les passants. La fouille n'épargne ni les étuis des appareils photographiques ni les sacs à main des étrangères. Des touristes protestent.

-:-

Le Jésuite et le Palestinien se retrouvèrent dans la vallée du Cédron. Ils prirent la route circulaire qui donne accès au mont des Oliviers par le nord, à la Délégation apostolique, à l'hôpital Augusta Victoria. L'après-midi touchait à sa fin. Le vent du sud caressait Jérusalem et portait jusqu'à eux des parfums d'huile chaude, de résine et d'encens.

— Alors ? demanda Ghaleb.

— Ce qui m'a frappé, dès l'abord, c'est un rabbin qui, entouré d'une quinzaine de jeunes garçons, brandissait le poing. Il ne

priait pas au pied du mur, mais criait. Quoi ? Je lis un peu l'hébreu mais le comprends difficilement. Il paraissait soulevé contre le ciel par une violente colère. Que lui avait-il fait ? De quoi ou de qui se plaignait-il ? Le mur des Lamentations ? Il était à lui maintenant, et toute la ville avec ! Hitler ? Le dernier pogrom de l'histoire des Juifs avait rapporté en définitive 60 milliards de marks. Alors ? Que regrettait-il ? Le sang d'Israël ? Bien sûr ! Et le sang des Arabes ? Qui en paierait le prix ?

Ils marchaient d'un bon pas malgré la pente. Le soleil bas sur l'horizon transformait l'eau du Cédron en gelée de groseilles. Des flaques d'ombre violette croupissaient déjà au pied des remparts.

— Les Juifs ne seront jamais contents de ce qu'ils ont, répondit Ghaleb. C'est dans leur nature ! Les voici lancés à la conquête du monde, et comme la marge entre ce qu'ils possèdent et ce qu'ils convoitent reste grande, ils se désespèrent ! C'est dans la tradition du messianisme. Avec ou sans terre, dispersés ou rassemblés, ils se sentent éternellement malheureux ! Et l'avis du grand rabbinat d'Israël... ça ne t'a pas frappé ?...

— Oh que si !

Rédigé en hébreu, traduit en anglais et français, un avis imprimé sur un panneau accroché à droite de la poterne qui donne accès à l'esplanade du Rocher, territoire arabe, bien Wakf, haut lieu de la foi musulmane avec La Mecque et Médine, met en garde le public contre les conséquences d'une visite. Il est ainsi prévenu :

AVIS ET AVERTISSEMENT

« L'entrée dans l'emplacement du mont du Temple est inter-
« dite à tout le monde par la loi juive en vue de la sainteté du
« lieu (1). »

LE GRAND RABBINAT D'ISRAEL

— Qu'est-ce que ça veut dire, demanda Pelletier, cette interdiction d'entrer dans un secteur arabe formulée par le grand rabbinat d'Israël ?

(1) Texte de la traduction française telle qu'elle figure sur le document photographique pris par l'auteur.

Ghaleb haussa les épaules.

— Rien de plus clair. Le rabbinat décrète que l'esplanade du Rocher, donc l'emplacement du temple de Salomon, reste aujourd'hui comme aux temps bibliques, interdit aux Gentils en tant que domaine réservé à l'Arche d'Alliance, au Grand Prêtre, aux sacrificateurs qui en maintiennent le culte. C'est une prise de possession anticipée de ce haut lieu musulman. Car c'est là qu'ils doivent reconstruire le temple de Salomon dès que nos mosquées n'existeront plus : le Dôme et El Aqsa.

— Mais elles existent, Ghaleb ! Qui donc oserait y toucher ?

— Eux bien entendu ! Ils les détruiront par un moyen ou un autre. Ce n'est pas l'imagination qui leur manque.

Ils s'arrêtèrent une fois parvenus au sommet du mont des Oliviers qui n'est, en réalité, qu'une longue et large échine.

— Et que feront-ils alors du Saint-Sépulcre ? demanda Pelletier.

— Bah ! Ils le transformeront peut-être en garage.

Pelletier se gratta l'oreille puis haussa les épaules.

— Dans tous les cas le public ne tient aucun compte de cet avis du Grand Rabbinat d'Israël ! J'ai même vu pas mal de petits soldats juifs qui, la mitraillette sous un bras, la petite amie de l'autre, franchissent allégrement la poterne de l'Esplanade sans même jeter un coup d'œil sur l'affiche.

— Pour l'instant, bien sûr, petit frère, bien sûr ! Mais on en reparlera dans dix ou vingt ans ! Comprends-tu maintenant pourquoi Jérusalem n'est pas d'ores et déjà « négociable » ?

Il ajouta :

— Seulement, si le Temple est reconstruit, si le roi des Juifs remonte sur le trône de Jérusalem, comme David, et règne sur les Nations, Titus n'est pas mort. Nos enfants assisteront à une troisième destruction du Temple. Tout cela d'ailleurs est prévu par votre Apocalypse.

— C'est exact, reconnu Pelletier.

-:-

Ils suivaient maintenant la route faîtière du mont des Oliviers en silence. Le soleil se couchait. Les arbres vénérables rassemblaient sur les pentes le noir des troncs, l'argent des feuillages que le crépuscule mêlait pour en faire une tunique sans couture, plus triste qu'un vêtement de deuil. Quelques traces de la guerre de Six Jours grinçaient sous le pied et frappaient la vue, éclats de fonte, tranchées à demi comblées, ajoutant quelque blessure à cette colline autour de laquelle grondait l'histoire des hommes.

Ils se lancèrent dans la descente par un chemin pierreux. Ils marquèrent une pause à mi-parcours et Ghaleb demanda :

— Combien te reste-t-il de réfugiés au camp de Jéricho ?

— A peine un millier. Les derniers vont passer en Jordanie d'ici à quelques semaines. Ils se regroupent tous à Karamé car la vie à l'ouest du Jourdain devient absolument impossible.

— Et tu les accompagnes ?

— Bien entendu ! De l'autre côté du Jourdain, je vais devenir un véritable réfugié palestinien !

— Et si après avoir conquis Jéricho, les Juifs franchissent aussi le fleuve et attaquent Karamé ? Que feras-tu ?

— Alors, je prendrai les armes sans hésiter plus longtemps. Tout devient permis quand l'iniquité constitue un péché contre l'esprit. J'ai assisté tes réfugiés en restant jusqu'ici sur le plan du Christ. Ce million d'hommes représente les pauvres du Christ, les opprimés des puissances impérialistes et capitalistes. Christ m'ordonne de porter témoignage, de chasser les marchands du Temple. Ceci me paraît clair. Mais, au-delà, je ne connais pas encore les desseins de mon Dieu. Car si les marchands du Temple résistent, m'autorisera-t-il à prendre les armes pour les expulser ? Tel est mon problème. Telle est la question que je pose à mon Dieu et qui n'a pas encore reçu de réponse ! Mon angoisse est extrême, Ghaleb !

D'un revers de main, il essuya son front qui ruisselait. Sa lèvre tremblait. La détresse roulait au fond de ses yeux comme le crépuscule sur Jérusalem.

— Je comprends, murmura Ghaleb.

Ils reprirent leur marche en direction de la vallée.

-:-

A la nuit close ils parvinrent en un lieu qui s'appelle Gethsémani, mot qui signifie « pressoir à huile ». Les touristes, depuis longtemps, s'étaient retirés après avoir visité le jardin où le Christ

passa les heures qui précédèrent son arrestation « dans la tristesse et l'angoisse », puis la basilique de l'Agonie élevée par Théodose au IVe siècle, détruite par les Perses au VIIe et reconstruite récemment sur les bases de l'ancien édifice dont les architectes ont respecté quelques fragments. Pelletier l'avait déjà visitée lors de son premier séjour à Jérusalem.

Il s'arrêta devant la grille close, essuya de nouveau son front, d'une main qui paraissait modelée par les derniers reflets du soleil perdu et dit :

— C'est là que Jésus commanda à ses disciples « Asseyez-vous ici jusqu'à ce que j'aie prié »... J'ai déjà beaucoup prié pour entrevoir le signe de la grâce qui me libérerait de ce « tu ne tueras point » qui pèse sur moi. Ah ! Ghaleb, Ghaleb, qui me répondra, sinon Lui !

— Moi, je ne pourrai te répondre qu'au nom de mon Prophète : « Tuez vos ennemis partout où vous les trouverez ; chassez-les des lieux d'où ils vous auront chassés (1). » Mais les Juifs ne sont pas tes ennemis, Roland, ce sont les nôtres, et tu sembles oublier ce point capital.

Le Palestinien aperçut le gardien qui traversait le jardin, l'appela, se fit reconnaître de lui pour qu'il leur ouvrît la grille. Ils pénétrèrent dans la basilique pleine d'ombre. Elle sentait l'humidité et la cire de mauvaise qualité. Ils avancèrent à petits pas vers le chœur où la roche sur laquelle la tradition situe l'agonie du Christ reste bien visible.

Roland Pelletier s'agenouilla devant elle en entraînant Ghaleb à ses côtés.

— Excuse-moi, lui dit-il doucement, je n'ai pas l'intention de te convertir. Mais je demande à Dieu qu'il fasse vivre ton peuple dans la liberté et la dignité, je prétends donc t'associer à ma prière. Tu dénonces bien les Juifs quand leur conduite justifie la critique, mais jamais je ne t'ai entendu prôner la résistance à l'iniquité. Je te trouve bien tiède, Ghaleb. Ton égoïsme m'afflige parce que uniquement préoccupé de défendre les biens matériels d'un Islam qui peut et doit s'en priver s'il veut sauver, en lui, la part de Dieu.

Puis :

— Comme celle du Christ, mon âme aussi est saisie de tris-

(1) Koran I - 186.

tesse jusqu'à la mort. Tu dois demeurer près de moi, veiller avec moi.

Il avait pris son visage tourmenté entre ses mains. Il priait maintenant en silence tandis qu'une sueur épaisse coulait de son front, sourdait entre ses doigts joints, descendait le long de ses poignets et de ses avant-bras. Le visage du Palestinien aussi ruisselait. Ses mains tremblaient et l'homme fermait les yeux pour ne pas apercevoir la silhouette de l'ancien prêtre-ouvrier inscrite dans la pénombre à ses côtés.

Pelletier resta longtemps en prière et Ghaleb l'entendit murmurer... « Mon Père que cette coupe passe loin de moi s'il est possible ! Toutefois qu'il en soit non comme je le voudrais, mais comme tu le veux (1) ! »

Puis il reprit le bras de Ghaleb, l'obligea à se relever et l'entraîna vers la sortie. L'ombre noyait entièrement le jardin de Gethsémani. Sur la rive opposée du Cédron, la cité de Jérusalem brillait de tous les feux des projecteurs qui élevaient ses remparts dans une perspective surnaturelle. Les deux hommes se promenèrent dans le jardin, allant et venant pendant quelques minutes, chacun plongé dans ses pensées, puis le prêtre murmura :

— Parmi toutes les questions que je Lui pose c'est, hélas, la plus importante qui ne reçoit pas de réponse : un prêtre a-t-il le droit de tuer, quand la charité et l'amour n'ont plus d'autre voie que la lutte armée pour triompher des puissances du Mal ?

— Mais personne ne te demande de tirer sur les Juifs, Roland ! Un homme de ta classe ne se bat pas à l'échelon du commando !

Pelletier essuya la sueur qui, de nouveau, baignait son front et s'écria :

— Non ! Non ! Si je dois me battre pour la cause palestinienne, au nom de la charité et de la justice, de l'amour que je porte à tes frères opprimés, ce sera dans les commandos, l'arme à la main, sur le seul plan où l'engagement ne prête pas à confusion : celui de sa peau. Dans tous les autres cas, je pense que le Père me refuserait l'absolution !

Il se tourna vers Jérusalem et leva le bras en direction de la ville.

— Je veux mourir en Terre Sainte, comme le premier de tous

(1) Matthieu XXVI - 39.

les Palestiniens, mais ne le puis sans sa permission ! Voilà mon drame !

Et il ajouta :

— Ghaleb ! C'était la même nuit voici deux mille ans à Gethsémani. Les Juifs dominaient Jérusalem. Le souverain sacrificateur régnait dans le Temple intact. Et il avait fait sortir ses gardes à la poursuite du Palestinien comme aujourd'hui tes Fedayin.

Ghaleb lui saisit le bras, l'étreignit et dit sur un ton qui fit sursauter le prêtre :

— Il y avait aussi, près de lui, un certain Judas Iscariote qui le trahissait pour un denier.

La main du Palestinien tremblait et de longs frissons le saisissaient, remontaient jusqu'à sa gorge, modelant sur un registre étrange les paroles qu'il prononçait :

— Roland... je répète... tu ferais mieux de regagner la France pour ne pas tomber dans cette tentation d'entrer dans la résistance... N'oublie pas la suite de l'histoire... Le seigneur policier juif allait mettre la main sur Jésus...

— Peu m'importe, Ghaleb ! C'est ce Simon-Pierre qui m'inquiète, tirant son épée du fourreau pour défendre Jésus et Jésus ordonnant : « Remets ton épée dans le fourreau car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée (1). »

« Dois-je faire aujourd'hui ce que Notre-Seigneur interdisait hier ? »

La sueur d'une véritable agonie ruisselait toujours sur le front de Pelletier le Juste quand ils quittèrent le jardin de Gethsémani tandis que le gardien en refermait les portes derrière eux.

(1) Matthieu XXVI – 52.

IV

ALLONGE SUR SON LIT, dans la pénombre, Zeev Soulima criait :

— La fin arrive ; voici la fin pour les quatre extrémités du pays (1) !

Il avait reçu un coup de soleil quelques jours plus tôt et délirait, veillé par les haverim qui se relayaient auprès de lui, maintenant sur son front, à défaut de glace, des compresses parcimonieusement imbibées d'eau tiède devenue plus précieuse que l'or.

Yehuda Preuss releva la tête et dit à Weismann :

— Ce type m'agace ! Ces Sépharades (2), ça ne vaut pas grand-chose ! Ils ne tiennent pas le coup dès que la situation devient tant soit peu difficile !

David Weismann sourit.

— Mais tu es raciste, Yehuda ?

Le responsable du Kibboutz haussa les épaules.

— Comment serais-je raciste pour ce peuple qui porte le sang de presque toutes les nations, le meilleur comme le pire ? N'empêche que ce type m'agace et je me demande si Beer Sheba se décidera un jour à nous en débarrasser ! Pas de nouvelles de l'ambulance ?

(1) Ezéchiel VII – 2.
(2) Ou « Sépharadites » : Juifs d'origine orientale.

— Non.

Il se pencha de nouveau sur l'arbre de Noël du puits et colla son oreille à la fonte, dans la position d'un médecin auscultant un malade pour qui l'espérance n'existe plus. Weismann lui dit :

— Pas la peine de perdre ton temps Yehuda. Depuis quinze jours le manomètre de pression est tombé à zéro. Ça ne coule plus.

Preuss se releva. D'une mains désenchantée il manœuvra plusieurs fois la vanne du puits. Elle jouait librement, à l'ouverture comme à la fermeture, alors qu'elle opposait encore, quelques mois plus tôt, une certaine résistance offerte par la pression de l'eau.

— Il est à sec ! murmura-t-il d'une voix sombre.

— Je ne pense pas. Je le crois simplement dépressurisé.

— Et si on lui insufflait de l'air ?

— Sans doute ! Mais te rends-tu compte du prix d'un « tubing » à descendre à —2 300 ?... Et de la consommation en fuel des compresseurs ? Ça te donnera le litre d'eau au prix du vin de Latrun !

Preuss ploya les épaules dans l'attitude du vaincu passant sous les fourches Caudines.

— C'est vrai ! Je n'obtiendrai plus le moindre crédit pour « Etoile du Néguev. » Alors ?

Ils se regardaient et Weismann n'osait formuler la réponse que Preuss sollicitait. Les orangers flétris, déjà aussi jaunes que le sable du désert, les eucalyptus dont le feuillage sec pendait lamentablement, répondaient pour lui. Seuls, les ifs mettaient encore une note verte dans le paysage minéral, mais plus claire qu'autrefois elle annonçait déjà leur mort. Comme pour répondre au malade qui prophétisait contre le kibboutz, Weismann murmura... « Moïse leva la main et frappa le rocher avec sa verge, par deux fois ; alors des eaux sortirent en abondance et l'assemblée but, et leur bétail aussi (1). »

Preuss lui lança un regard dépourvu d'aménité.

— Tais-toi, David ! Le temps des miracles n'est plus en Israël. Moïse, c'est nous ! Donc pas grand-chose !

Ils remontèrent lentement vers les bâtiments du kibboutz que Weismann désigna d'un hochement de tête.

(1) Nombres XX - 11.

— Et que fera-t-on de ces baraques ? Faudra-t-il les démonter pour les renvoyer à Beer Shéba, quans la fin sera venue ?

— Je m'en fous ! gronda Preuss. Le désert les reprendra, avec le reste. Tout le reste...

Sa main désignait les arbres pétrifiés.

Ils passèrent devant le dortoir où Zeev Soulima tremblait de fièvre et criait :

— « Un malheur, un malheur unique ! Le voici qui arrive ! La fin vient ! La fin vient ! Elle s'est réveillée contre toi ; la voici qui vient (2) ! »

Preuss gronda de nouveau :

— Ah ! Ce « youpin » ne se taira pas !

Puis il rentra chez lui pour attendre l'heure de la vacation radio qui permettrait, peut-être, d'obtenir l'envoi d'une ambulance depuis Beer Sheba. Déborah qui se trouvait en consultation à l'hôpital en profiterait pour rentrer avec elle, solution plus économique que d'aller la chercher depuis « Etoile du Néguev ».

-:-

Yehuda Preuss prit le repas du soir en compagnie des cinq haverim qui lui restaient puis se retira dans sa chambre avec Rosen. Rosen d'ordinaire l'égayait par des histoires drôles apprises à Paris, mais qui ne se renouvelaient pas. Israël, en effet, ne produisait rien en dehors de cet humour féroce que le Juif sait tirer de son judaïsme mais que Preuss détestait.

— J'ai une bonne nouvelle pour toi, Yehuda, claironna-t-il en s'installant dans l'unique fauteuil dont les ressorts pointaient sournoisement à travers le tissu... Tu te souviens de Dehan ?

— Dehan ?... Non... Tu sais bien que je retiens mal les noms des gens.

— Enfin ! Dehan ! Le lieutenant Dehan, celui qui a pris quinze ans de tôle au procès de Kafr Kassem ?

— J'espère que ces salopards l'ont libéré !

— Bien sûr ! Non seulement ils l'ont libéré mais encore la municipalité de Ramlé l'a nommé préposé aux affaires arabes de la ville !

Yehuda Preuss assena un coup de poing à la table et cria :

(2) Ezéchiel VII - 5.

— Bravo ! Il y a donc encore de vrais juges en Israël ! Gabriel Dehan préposé aux affaires arabes de Ramlé ?... Mais... *The right man in the right place* en somme ?

Il se tut et prêta l'oreille aux silences de la nuit que, seuls, troublaient les charognards du désert et le moteur du groupe électrogène. La lune, dans son plein, posait sur toute l'étendue de l'oasis foudroyée par la sécheresse de grandes plaques de lumière morte. Les cailloux noirs s'exerçaient à ressembler aux étoiles. La fraîcheur de la nuit pénétrait par la fenêtre entrouverte et humanisait l'ambiance de cette salle que le soleil venait de transformer en four crématoire pendant plus de quatorze heures. L'image s'en imposait encore.

— A propos de four crématoire, dit Joël Rosen, je vais t'en raconter une bien bonne. C'est dans l'Ancien Testament, version d'Ostervald. Au livre de Samuel. David vient de prendre la ville ou plutôt sans doute le village de Rabba, et le texte dit : « Et il « fit sortir le peuple qui y était, et le mit sous des scies, sous des « herses de fer et sous des haches de fer, et le fit passer au four à « briques (1)... » Qu'est-ce que tu comprends, toi, Yehuda ?

— Que David ne faisait pas de prisonniers. Et il avait parfaitement raison.

— Mais les fours à briques ? Je n'ose comprendre, Yehuda ?

— Mais tu l'as dit toi-même. C'étaient les fours crématoires de l'époque.

— Et ça ne te gêne pas, Yehuda, d'apprendre que David, roi des Juifs, utilisait des fours crématoires contre ses ennemis, trois mille ans avant Hitler ?

Preuss haussa les épaules.

— Joël, dit-il lentement, tous les grands règnes sont des règnes barbares. Et si Israël veut accomplir la mission que l'histoire lui assigne, il devra bien, un jour ou l'autre, abandonner le bla-bla-bla démocratique et se souvenir du roi David !

Choqué, Rosen ne répondit pas. Quelques bêlements de chèvres trompées par la puissance du clair de lune qui caricaturait l'aube montèrent de l'enclos. Un charognard glapit au loin. Puis, le moteur du groupe électrogène cessa de crépiter car venait

(1) Samuel XII – 31.

de sonner l'heure du couvre-feu, rigoureusement appliqué pour économiser le combustible. L'ampoule électrique pâlit et devint météorite refroidi dans l'espace noir.

— Veux-tu que j'allume la lampe tempête ? demanda Preuss.

— Bah ! Rester sans lumière a son charme... On se trouve à la fois plus solitaire avec ses pensées et plus proche des copains...

Ezéchiel, une fois de plus, sortit de la nuit. C'était le Juif marocain Zeev Soulima qui délirait... « Maintenant c'est la fin « pour toi ; j'enverrai sur toi ma colère ; je te jugerai selon ta « conduite, et je ferai retomber sur toi toutes tes abomina- « tions (1) !

L'ambulance tardait. Déborah annonçait qu'elle rentrait à bord d'un camion militaire.

-:-

Le soleil transformait déjà les cailloux noirs du désert en morceaux d'anthracite incandescents lorsque le convoi déposa la femme au carrefour des routes Beer Menuha — Eilat. Preuss l'y attendait depuis le lever du jour, abrité sous la toile de la capote, ruisselant déjà comme un nageur sortant de l'eau. Déborah transpirait peu, son corps tout en muscles ne possédant pas plus de graisse que celui d'un Bédouin. Surgis d'un néant derrière lequel ils s'abritaient, invisibles aux yeux de Preuss, ils proposaient maintenant aux soldats de Tsahal quelques produits de leur artisanat : blouses brodées, ceintures en poil de chameau ornées de plaques argentées, puis disparaissaient en même temps que le convoi dans cet univers invisible qui semblait se déplacer avec eux...

La jeep s'élança sur la piste du kibboutz.

— Alors ? demanda Preuss.

La femme ne répondait pas. Il insista :

— Que t'a dit ce docteur ?

Un faible sourire détendit les lèvres de Déborah.

— Rien de bien encourageant, Yehuda. Excuse-moi, je suis fatiguée. Je te donnerai des détails plus tard.

Ils poursuivirent en silence. La jeep remorquait une colonne de poussière, tels les chars du lieutenant Preuss pendant la cam-

(1) Ezéchiel VII – 3.

pagne du Sinaï. Elle se formait en nuage qui restait longtemps posé sur l'horizon du désert. L'engin bondissait de trou en trou, plongeait dans le lit des oueds asséchés et la « tôle ondulée » tirait de sa carcasse les notes d'une danse macabre qui transfigurait le silence de ce monde où plus rien ne survivait des « fleuves de lait et de miel »...

Une fois rentrée au kibboutz, Déborah se déshabilla et passa sous la douche. Rien ne coulait. Elle se frappa le front en murmurant...

— C'est vrai ! J'oubliais !

Les caravanes de Bédouins fournissaient l'eau, dans des outres de cuir, comme autrefois, et il était impossible d'en gaspiller même cinq litres pour se doucher. Elle vint s'asseoir aux côtés de Yehuda.

Le regard de l'homme posait des questions que ses lèvres n'osaient formuler.

— Le médecin m'a certifié, murmura Déborah, que ma stérilité se trouvait biologiquement fondée. Il a constaté une absence totale d'ovules... Rien à faire. Si tu veux avoir des enfants, tu te trouveras une autre femme, vois-tu.

Depuis dix ans, ils essayaient vainement de fonder une famille. Déborah avait consulté tous les gynécologues du pays et venait de se soumettre à l'examen d'un grand professeur judéo-américain de passage à Jérusalem.

Ils se regardèrent en silence et Yehuda baissa la tête. La voix du malade délirant dans le dortoir leur parvenait distinctement...

— « Tu portes sur toi le fardeau de tes crimes et de tes abominations ! dit l'Eternel (1). »

— Va-t-il se taire celui-là ! cria l'homme.

Mais le fou continuait sa litanie.

—« J'enverrai contre vous la famine et les bêtes nuisibles qui te priveront d'enfants (2). »

— Assez ! cria Déborah. Assez !

Preuss la prit dans ses bras et cria :

— Nous sommes fous ! Complètement fous ! C'est le désert !

(1) Ezéchiel XVI - 58.
(2) Ezéchiel V - 17.

Cette chaleur !... Mais je t'aime Déborah ! Stérile ou féconde, je t'aime comme au premier jour !

Il la renversa sur le lit, leurs bouches mêlèrent leurs haleines brûlantes, les yeux de la femme se révulsèrent, apparurent blancs comme ceux des aveugles. Elle allait s'ouvrir à lui, prête à tous les débordements quand, brusquement, ses reins se cambrèrent pour lui échapper ; il la sentit devenir rigide et froide sous lui, tandis que la voix rauque criait :

— Non ! Non ! Yehuda ! Je t'en supplie !

Il se redressa, bouleversé, pâle comme la surface du désert au lever du jour et balbutia :

— Que se passe-t-il, Déborah ? Tu n'aimes plus l'amour ? Réponds !

Elle gardait les yeux obstinément fermés. Il insista :

— C'est le professeur américain qui t'a interdit de faire l'amour ? Pourquoi ? Réponds !

Elle ouvrit les yeux. Les larmes coulaient sur ses joues et, entre deux sanglots, elle affirma :

— Je t'aime toujours, Yehuda... Mais plus jamais je ne pourrai prendre de plaisir, maintenant que je sais que je suis stérile... Comment me présenterai-je devant l'Eternel puisque me voici incapable de lui rendre vie pour vie ? Ah ! je me sens devenir folle ! folle !

Au loin, le malade égrenait toujours son chapelet de malédictions :

— « L'Eternel te donnera, au lieu de la pluie qu'il faut à la
« terre, de la poussière et de la poudre qui descendra sur toi des
« cieux, jusqu'à ce que tu sois détruit (1) !

-:-

Quelques jours plus tard, las et désœuvré, Preuss entreprit de rechercher la gazelle recueillie par les haverim deux ans plus tôt et apprivoisée. Il l'aimait beaucoup et ne manquait jamais d'aller la flatter et lui porter quelque friandise. Il traversa l'enclos où elle cohabitait avec le troupeau de chèvres, ne la trouva point, pensa qu'elle avait réalisé quelque escapade dans le désert et

(1) Deutérone - XXVIII - 24.

cessa de s'inquiéter car elle rentrait toujours au kibboutz quand son estomac criait famine.

Au repas du soir, toujours pris en commun, non en vertu d'une loi écrite mais en symbole de solidarité profonde et qui devenait une sorte de Cène dans les périodes difficiles, il fut de nouveau question de la gazelle.

— L'as-tu vue partir ? demanda-t-il à Déborah en relevant la tête.

Il ne réussit pas à soutenir le regard qu'elle posait sur lui... C'étaient les mêmes yeux qui, une fois, accrochés aux siens, avaient enchaîné l'une à l'autre leurs destinées et il se souvenait maintenant où : pendant le massacre de Déir-Yassine ! Il frissonna et entendit à peine Déborah lui répondre, d'une voix lointaine qui laissait mourir les derniers mots...

— La gazelle ?... Non, je ne me souviens pas...

L'incident passa inaperçu et les conversations reprirent leur train. Puis, touchés par la rotation des corvées auxquelles nul n'échappait, Preuss et Joël Rosen débarrassèrent la table et lavèrent la vaisselle.

Ils sortirent bientôt dans la nuit claire et, par comparaison avec la fin du jour, glacée. Le ciel leur apparaissait comme un désert renversé où les millions de diamants des étoiles remplaçaient les pierres du Néguev couleur de bitume. Ils marchèrent en silence sous les eucalyptus, puis Rosen dit :

— Tu as demandé des nouvelles de ta gazelle, Yehuda ? Tu devrais reposer la question à Déborah. J'ai dans l'idée qu'elle pourrait te fournir des renseignements intéressants.

Soucieux, Preuss abandonna l'ami et se dirigea vers sa chambre. Allongée sur le lit, dans l'ombre, Déborah ne dormait pas. Il chercha sa main à tâtons, la prit, la serra fortement et dit :

— Qu'est devenue la gazelle ?

La femme ne répondait pas et s'enfermait dans un silence qui multipliait jusqu'à l'intolérable les suggestions hostiles de la nuit. Il insista. Sans succès. Il pensait : la gazelle était malade, ni les haverim ni Déborah ne l'ont soignée. Et aucun n'ose me dire la vérité.

Déborah devait lutter contre elle-même car il entendait sa respiration devenir de plus en plus oppressée. Il demanda :

— Tu n'es pas malade ?

A travers le silence, il lui semblait entendre le cœur de sa compagne battre sur un rythme inquiétant. Finalement, elle se leva du lit, risqua quelques pas en direction d'une commode qui occupait l'angle nord de la pièce, ouvrit un tiroir.

Le rayonnement bleu du désert était devenu assez intense pour permettre à l'homme d'entrevoir l'objet que Déborah portait maintenant en se dirigeant vers lui. C'était le poignard de parachutiste qu'il avait utilisé à Déir-Yassine. Il marqua un mouvement de recul en imaginant que Déborah s'apprêtait à le frapper de son arme. Elle lui dit seulement, comme devinant le sens de son réflexe :

— Ne crains rien, mon bien-aimé. Je ne veux pas te tuer comme j'ai tué la gazelle. Mais j'ai peur d'en arriver là peut-être un jour.

Elle haletait. Il confisqua le poignard, promena ses doigts sur la lame devenue rugueuse en conservant le sang coagulé de l'animal. Il bégaya :

— Tu... as... tué... la gazelle ? Pourquoi ?

Elle ne répondait pas. Elle s'était assise auprès de lui sur le bord du lit et posait contre sa joue son visage humide de larmes.

— Tu es devenue folle ? cria l'homme... Quel besoin avais-tu de tuer cette gazelle ?

La voix blanche, lointaine, murmura :

— Je ne sais pas...

Il se leva brutalement et se mit à marcher à travers la pièce. Au bout de quelques minutes, il alluma l'électricité, chassant les sortilèges bleus du désert qui pénétraient par les fenêtres ouvertes. Puis il s'immobilisa devant la femme, releva son visage en le prenant par le menton, plongea ses yeux dans les siens comme pour y lire ce qu'elle lui cachait et demanda lentement :

— Voyons ! On ne tue pas comme ça un animal inoffensif ! Quelque chose t'a poussée ? Explique-moi toute l'affaire. Sois raisonnable...

Elle semblait revenir à elle, échapper à l'angoisse qui troublait son regard.

— Je ne sais pas exactement qui m'a donné l'ordre de tuer, Yehuda... C'était le lendemain de notre retour... En faisant le ménage, je suis tombée sur le poignard de...

Elle allait dire : le poignard de Déir-Yassine, mais escamotant

le nom redouté elle désigna seulement l'arme d'un hochement de tête.

— Alors, il fallait que je m'en serve tout de suite ! C'était plus fort que moi ! Je devais tuer immédiatement ! Par chance, tu venais de quitter le kibboutz à ce moment-là pour aller examiner le puits... Sinon...

« Seule la gazelle se trouvait en vue, presque sur le seuil de la porte. Rosen m'aperçut. Un soir, il m'a dit que j'avais égorgé la bête aussi bien qu'un sacrificateur... Mais ce n'était pas un compliment... Je crois qu'il se moquait de moi... ou qu'il me haïssait ! Je suis désespérée, Yehuda !

Elle se remit à pleurer. Il se laissa tomber à ses côtés, la serra dans ses bras et entreprit de la bercer comme une enfant.

— Déborah, il s'agit de ne pas devenir fous tous les deux dans ce désert... Je dois essayer de te comprendre, te guérir.

Elle hocha la tête et dit :

— Trop tard, mon bien-aimé ! L'Eternel m'a jugée et trouvée trop légère dans les balances de sa justice ! Je suis incapable de donner la vie, c'est maintenant une certitude, je ne peux donc que porter la mort autour de moi. Plus vite je disparaîtrai et moins dangereuse serai-je pour ceux qui m'aiment ! Il faut nous séparer, Yehuda, sinon je ferai ton malheur !

Elle se tordit les mains et se laissa tomber sur le lit la face enfouie dans les draps. Ses paroles se dissolvaient en une sorte de râle qui semblait venir de très loin.

— Il y a deux êtres en moi, Yehuda, qui se haïssent, se combattent et n'arrivent pas à se séparer.

Puis :

— Je sais que je dois mourir bientôt, mon bien-aimé... Je voudrais disparaître en faisant quelque chose dont tu serais fier quand tu repenseras à moi plus tard... Prépare-moi une belle mort, Yehuda... Une mort qui fasse rougir ceux qui m'ont dit, autrefois, que j'avais des yeux d'assassin... Je t'en supplie...

La lumière électrique s'éteignit d'elle-même comme chaque soir sur le coup de dix heures. Seuls, maintenant, les yeux d'Ezechiel allumés en cercle autour de lui pouvaient contempler le capitaine Preuss pleurant à chaudes larmes.

-:-

Zeev Soulima mourut le lendemain vers la fin de l'après-midi. Rosen dit à Preuss :

— Qu'est-ce qu'on fait du corps ? Dès demain il empoisonnera le dortoir. On ne peut l'y laisser ! Avec cette chaleur il ne tiendra pas vingt-quatre heures...

— Il nous faudrait un four crématoire, dit Preuss.

— On pourrait le brûler plus simplement. Il nous reste assez d'essence et le bois ne manque pas avec tous nos arbres maintenant bien secs !

Preuss se gratta la tête.

— La famille de Soulima veut peut-être récupérer le corps. Nous n'avons pas le droit d'y toucher.

— C'est vrai, acquiessa Rosen. On va le déposer dans l'oued en attendant un moyen de transport.

— Beer Sheba nous a déjà rayés des contrôles ! Ils n'enverront rien. Je l'évacuerai demain, dès l'aube avec la jeep. J'ai peut-être eu tort de ne pas tenter le voyage même pendant sa crise.

— Il serait mort en route.

Les deux hommes prirent le cadavre, l'un par les pieds, l'autre par les épaules et se mirent en route vers l'oued d'où montait une odeur de charnier.

— Halte ! cria Rosen... Je demande une pause. Bon Dieu qu'il est lourd !

Puis, en français :

— Aussi lourd qu'un « bon bourgeois ».

L'expression française « bon bourgeois » s'employait de plus en plus dans les kibboutzim au fur et à mesure qu'ils passaient du stade « socialiste » au stade « capitaliste », et non sans amertume car les haverim ne voyaient pas sans angoisse l'Etat d'Israël adopter le style de vie des Etats-Unis.

Rosen exécuta quelques mouvements de gymnastique pour se détendre et dit :

— Puisque tu fais la liaison demain tu pourrais bien m'emmener ? Je ne tiens pas plus de place qu'un macchabée et mon bagage ne le gênera pas ! Il est drôlement plus mince qu'à l'arrivée en Israël, mon capital !

Preuss le contempla avec mélancolie.

— Alors, tu me quittes ? C'est définitif ?

— Oui mon vieux ! Je ne m'en vais pas sur un coup de tête, et tu le sais ? Depuis cinq ans je pèse ma décision. Israël, c'est foutu !... Un mois de service militaire par an ! Réserviste jusqu'à cinquante-cinq ans, au lieu de cinquante, depuis le mois dernier ; car il faut bien « lutter contre le terrorisme » comme ils disent à Jérusalem !... Des salaires qui, à qualification égale, ne dépassent jamais le cinquième du salaire américain... Donc : à bas Israël et vive la France !

Du bout de son espadrille il poussa le cadavre gisant à leurs pieds, déjà harcelé par des essaims de mouches bleues.

— Tous ceux qui restent en Israël finiront comme lui ! Ici il n'y a plus que des coups à recevoir !

— Et à donner ! répliqua Preuss.

— Pour toi bien sûr, capitaine Preuss ! Israël est un Etat militariste et conquérant où ta place est marquée. Mais les autres ?

Puis, quittant le ton détaché qu'il conservait en parlant de sa décision, et à voix basse pour échapper aux oreilles de ce désert qui se tenaient à l'écoute...

— Tu es en péril d'Israël comme les autres Yehuda !... J'ai peur pour toi... Déborah a tellement changé !

— Déborah n'a pas changé ! répliqua le capitaine d'un ton sec. Il y a simplement deux êtres en elle et je les connais bien tous les deux... On y va ?

Ils reprirent le cadavre et le transportèrent vers le charnier.

-:-

Tout le monde dormit très mal jusqu'à l'aube. Comme si la voix d'Ezéchiel jetait de nouvelles malédictions sur le Kibboutz. Puis le Néguev blanchit et Preuss sentit le corps de Déborah bouger. Elle se glissait hors du lit comme un reptile. Il fit semblant de dormir, mais sans perdre la femme de vue un seul instant à travers le filigrane des cils de ses paupières baissées. Déborah enfila une robe légère et ses pataugas. Elle s'approcha de la table, ouvrit le tiroir qui, d'ordinaire, renfermait le pistolet automatique de l'officier et le poignard de parachutiste... Il tressaillit lorsque Déborah retira de son logement cet objet long et effilé qui allait devenir l'instrument de son destin...

Il ouvrit franchement les yeux et ne reconnut pas le poignard. La vue d'une baguette longue et flexible le laissa perplexe. Déborah l'emporta en se retirant sur la pointe des pieds... Il l'entendit remuer une chaise dans la cuisine puis sortir.

Il attendit encore une demi-heure pour lui donner le temps d'accomplir l'acte qu'il ne pouvait plus imaginer maintenant, et se leva à son tour, passa dans la cuisine, aperçut une feuille de papier posée sur la table. Déborah avait écrit :

« Je sais maintenant comment se découvre l'eau dans le désert.
« Je pars à sa recherche avec le matériel convenable. Je t'aime.
« Je t'apporterai l'eau et la vie. Je pense rentrer avant la nuit. »

Il comprit alors que cet objet long et flexible, saisi par elle n'était qu'une baguette de sourcier !

Il sourit, baisa les lignes tracées par la main fébrile puis s'habilla, sortit, réveilla Rosen...

Quelques minutes plus tard il roulait vers le nord, son vieil ami installé dans le baquet arrière de la jeep, les fesses posées sur une légère valise. De temps à autre, son coude effleurait le cadavre du prophète de malheur qui, sanglé par des cordes sur le siège de droite, dégageait maintenant une odeur abominable.

V

AU-DELA DE SALT LA route plonge dans les gorges du Yabbok et commence à descendre, d'abord jusqu'au niveau de la mer que matérialise une borne blanche « Sea level », puis au-dessous de ce niveau et jusque dans les profondeurs bibliques... C'est au gué de Penuel, sur cette frontière qui marquait la limite Nord du pays des Ammonites que Jacob lutta toute une nuit avec l'ange de Iaveh... Un peu plus loin, Absalom révolté contre David fut rejoint par les troupes du roi et tué par Joab. Aujourd'hui les Mirage israéliens attaquent les petits villages, les voitures sur les routes et les pasteurs dans les collines. Les armes ont changé mais non les cœurs !

Le conducteur jordanien dit :

— Ce matin, ils ont mitraillé la route entre Shunat et Karamé. Maintenant nous pouvons rouler tranquilles, ils manquent d'essence pour attaquer deux fois dans la même journée !

Pelletier sourit et pense : mes amis palestiniens prennent toujours leurs désirs pour des réalités. Ils ne voient Israël que sous l'aspect d'un minuscule Etat marchand d'agrumes, toujours à la veille de la faillite, et non la tête de pont de la Diaspora ! Israël... c'est bien Jérusalem, mais aussi et surtout Washington, Londres, Paris les pays dits « libres » et qui ne le seront plus sous le règne du second David !...

Il éprouva un malaise sous le poids de ses pensées qui l'envahissaient, haussa les épaules et dit entre ses dents :

— Je ne suis pas ici pour censurer les Juifs, mais vivre l'amour du prochain à plein temps !

Puis, tourné vers le conducteur, et en arabe :

— Tout est tranquille à Karamé ?

— Pas tellement. Les frontaliers qui passaient le pont Allenby hier matin disaient que les Juifs préparaient quelque chose contre la rive est.

La chaleur humide et lourde semble monter de ton au fur et à mesure que la voiture s'enfonce au-dessous du niveau de la mer. L'ancien prêtre-ouvrier se débarrasse de l'« abaya », l'ample manteau long qu'il porte serré à la taille par un cordon, et du « kefyé », couvre-chef en tissu à damiers noir et blanc qui, depuis des années, assimilent sa silhouette à celle de ses amis palestiniens. La chemise s'ouvre maintenant sur un cou tanné par le soleil et le vent des déserts, une poitrine velue respirant la santé et la force. Il dit au chauffeur :

— Demain nous inaugurons la quatrième école de Karamé. Seras-tu là ?

— Oui, si les Juifs nous laissent tranquilles, petit frère. C'est toujours moi qui conduis les journalistes sur le front du Jourdain. Ils feront de grands éloges de toi.

Pelletier rit et balaye les éloges d'un revers de main.

-:-

Entre les années qu'il vient de passer au camp de Jéricho et celles qu'il vit à Karamé, depuis la guerre de Six Jours, n'existe aucune commune mesure. En 1956, les Palestiniens réfugiés dans les camps acceptaient leur malheur avec résignation. Leurs enfants, nés sous la tente, viennent de constituer la nation palestinienne, provisoirement en exil.

Pelletier savait depuis longtemps qu'il devait en être ainsi. Les enfants brisant leurs soldats de bois, réclamant des mitraillettes, annonçaient la résistance. La guerre de Six Jours lui a donné l'élan décisif. En chassant de leur terre la majorité des Palestiniens elle a dessiné l'image d'une « patrie charnelle » perdue. L'espoir a changé de camp. Ce ne sont plus les Juifs mais les

Palestiniens qui poussent le vieux cri plus fort que le temps et les armées : « L'an prochain à Jérusalem ! » Aux rations de l'U.N.R.W.A., les jeunes générations préfèrent la mitraillette et la solde de Al Fatah, Front populaire de Libération, etc., tous instruments de la guerre de partisans que les Juifs d'Israël font subir après l'avoir imposée aux Anglais.

— Je pense souvent à ce retournement des choses, dit Pelletier à son ami Salah qu'il retrouve à Karamé.

La vie de Salah résume celle des jeunes Palestiniens. Ce fils d'exilé entrait en 1960 à l'université du Caire. Comme ses camarades appartenant au premier exode de 1948, il ne conservait que de vagues souvenirs du pays natal : l'odeur des plantations d'orangers, la tiédeur des baignades dans les lacs salés, la vision des fleurs ruisselant sur les saintes collines... Les uns et les autres partaient travailler au Koweït, en Europe, aux Etats-Unis, faisant tous les métiers pour supporter leurs frais d'études. Chez tous : la rage de combler leur retard culturel et technique sur les Juifs. Une seule espérance : reconquérir la patrie. Un seul moyen envisagé : la résistance.

Lorsque Al Fatah se crée, en 1956, des milliers de jeunes se présentent dans ses camps. La Diaspora palestinienne reprend les armes de la Diaspora juive : le terrorisme.

Salah est devenu l'un des chefs de Al Fatah. Mais, dans cette organisation mystérieuse, on ne sait pas exactement quelle est sa place. Les uns disent qu'il commande en second après Yasser Arafat, les autres qu'il est le chef suprême de la branche militaire : Al Assifa. Une certitude : tous les Fedayin de Karamé lui obéissent.

Il a pris le bras de Roland Pelletier et lui dit :

— Allons chez toi, mon frère, tu m'offriras bien une tasse de thé ?...

-:-

Ils se mirent en marche vers le logement du prêtre. En 1950, Karamé n'était qu'un camp de réfugiés parmi beaucoup d'autres et abritait à peine un millier de Palestiniens. Avec le temps et, en raison de sa situation privilégiée — à quatre kilomètres seulement du Jourdain, Jéricho en vue — les réfugiés l'avaient paisiblement investi afin de bénéficier, dans le même espace réduit, de la protection jordanienne et du voisinage de la terre récemment

perdue et nouvellement promise. Sa vue adoucissait l'amertume de l'exil. Quand l'an prochain serait venu de retourner à Jérusalem ils auraient moins de chemin à parcourir que ceux d'Amman, de Syrie ou du Liban !

Ils s'enracinèrent donc à Karamé, abandonnèrent les tentes, entreprirent de construire leurs maisons en dur, depuis le pisé jusqu'à la pierre de taille, en passant par le béton, selon les moyens dont chacun disposait. Ils remirent le pays en culture, plantant des bananiers, à l'aise sur cette rive comme sur l'autre, ensemencèrent les champs, préparèrent des canaux d'irrigation à partir du Jourdain, comme les Ammonites, leurs ancêtres, qui, jadis, faisaient couler les « fleuves de lait et de miel » dans ces pays aujourd'hui désolés par on ne savait plus combien de guerres, au pied de ces montagnes grises, bleues ou roses selon l'heure, trouées de grottes qui leur conférait un aspect lunaire, saturées de sel sur les bords de la mer Morte, et qui s'en allaient en un chapelet de malédictions jusqu'à Sodome, plongeant dans l'enfer du Sud où les pierres brûlaient sous le soleil comme dans un four à chaux.

Karamé était devenu une ville. Elle abritait de trente mille à quarante mille personnes selon les saisons. Pelletier lui avait consacré toutes ses forces, son ingéniosité et ses relations. Il y avait en quelque sorte sanctifié son nom palestinien : Petieh as-Saleh... Pelletier le Juste. Il y vivait avec ses trente mille à quarante mille frères. Non loin de la mosquée il avait élevé, de sa propre main, une chapelle pour les réfugiés de confession chrétienne. Et tout le monde savait qu'il y avait prévu la tombe où il voulait reposer.

Parvenu au seuil de sa maison il demanda à Salah :

— Que penses-tu des informations rapportées d'Israël par les frontaliers ?

— A prendre au sérieux. L'activité de nos Fedayin pousse lentement mais sûrement les Juifs vers une grosse crise.

— Les crois-tu capables de frapper Karamé avec l'aviation ?

— Non !

— Alors ?

— C'est à Al Fatah que leur coup de semonce s'adressera. Ils savent qu'ils peuvent toujours négocier avec Hussein, mais jamais avec nous ! Il existe beaucoup de camps de Al Assifa en Jorda-

nie... Où vont-ils frapper, telle est la question, et notre espionnage est encore trop enfantin pour apporter la réponse !

— Combien as-tu de Fedayin à Karamé ?

— Quatre cents.

Pelletier le Juste sait qu'il ment systématiquement, même avec lui. Il réplique :

— Mettons deux cents et n'en parlons plus ! Viens prendre le thé.

Il rentre chez lui et se met en devoir de préparer le thé à la menthe. Il ne possède aucune domesticité. Quand on lui demande pourquoi il ne recrute pas dans ce pays où la main-d'œuvre abonde, il répond : un prêtre moderne ne connaît qu'une seule forme d'esclavage acceptable : celle qu'il offre à Dieu.

Il demande à Salah :

— Quelles sont tes consignes en cas d'attaque sur Karamé ?

— Résister à outrance.

L'ancien prêtre-ouvrier pense : Donc Yasser Arrafat lui a ordonné de se retirer dans les collines. Puis il dit :

— A ta place je diviserais mon monde en deux. Moitié des Fedayin dans les collines, position dominante qui permet beaucoup de choses, moitié dans les maisons de la ville faciles à fortifier. Quand les Juifs seraient bien accrochés dans la ville, les Fedayin des collines descendraient pour les prendre à revers.

— Bien sûr ! admet Salah. Mais je ne dispose pas d'un effectif me permettant de passer sur le plan de la stratégie. Avec seulement ces deux cents Fedayin que tu m'accordes !

Ils rient. Salah reprend :

— Deux cents Fedayin, ça ne suffit pas, frère Pelletier. Avec deux cent un je tente la chose... Il me manque un homme comprends-tu ? Cet homme en plus et je repousse toute attaque juive...

Il rit de nouveau.

— A la condition qu'il sache se servir d'un Klachen, bien entendu. Connais-tu le Klachen ?

Pelletier n'ose lui dire que, depuis des années, il a connu à fond les structures et le maniement de toutes les armes légères, les ruses du « close-combat » comme instructeur bénévole des jeunes réfugiés dans le camp de Jéricho.

(1) Genèse XIX – 37 – 38

— Deux cent un Fedayin, Pelletier, et nous gagnons si les Juifs attaquent... Qu'en penses-tu ?

Le visage de Pelletier le Juste se ferme. L'œil sombre, la bouche amère il murmure.

— Ah ! Ne me tente pas, camarade Salah !... Les risques que je pouvais moralement accepter, je les ai déjà pris depuis bien longtemps ! Mais tuer un Juif de mes mains ? Ah ! C'est autre chose !... La violence exige une certaine permission. Je l'ai demandée, parfois, je l'avoue, mais sans recevoir la réponse du Seigneur...

Il ajoute :

— Et pourtant, ces Israéliens justifient toutes les représailles !

Salah couvre d'un sourire discret la remarque de l'ancien prêtre-ouvrier et murmure...

— Pilate lui aussi raisonnait comme toi, petit frère et préférait également s'abstenir...

Pelletier ne répondit pas. Des larmes brillaient dans ses yeux. Ses lèvres modelaient des mots que le Palestinien percevait à peine...

— Mon Dieu !... Mon Dieu !... Pourquoi ne me fournissent-ils pas l'occasion de les aimer comme je vous aime ?

Puis il tomba dans une profonde méditation et Salah sortit sur la pointe des pieds.

-:-

L'aube du jeudi 21 mars 1968 naît. Les monts de Judée prennent d'abord la couleur d'un tas de cendre. C'est leur minute de vérité car mille soleils les consumèrent depuis les origines du monde et il n'en reste rien qui puisse justifier une espérance de vie. Les monts de Moab semblent retenir le clair de lune contre leurs flancs troués de cratères sur l'autre rive du Jourdain. Des brouillards qui montent du fleuve transforment bananiers et palmiers en autant de quenouilles enrobées de laine.

Karamé déjà s'éveille car le Palestinien travaille tôt en raison du climat. Tout ce qui doit se passer en cette journée semble déjà défini... Les hommes partiront pour les champs. Les femmes s'occuperont des enfants et de la maison. Puis viendra l'heure de la sieste. Le soir bleu enfin. Les chants nostalgiques... L'an

prochain à Jérusalem ? Puis la prière... Seul Allah est grand et Yasser Arafat est son prophète...

Le soleil monte, encore invisible cependant, et les monts de Judée se couvrent de pétales de rose. Presque aussitôt d'autres fleurs s'épanouissent dans le ciel pâle et descendent lentement sur les monts de Moab, à l'aplomb de Karamé. Ce sont les parachutistes israéliens qui viennent de sauter pour couper tout appui qu'Amman pourrait fournir à la ville investie. Un grondement qui touche à la fois tous les sens, celui des chars de combat, monte du sud. La tragédie de Karamé vient de commencer.

A l'heure H l'armée israélienne a franchi le Jourdain en trois points. Au nord de Karamé par le pont Damia. Au sud de la ville par le pont Allenby reconstruit par les Jordaniens. Au sud de la mer Morte, opération de diversion semble-t-il, bien que colonnes blindées et parachutistes menacent les villages de Safi à Fifa où les camps d'entraînement de Fedayin abondent. L'opération est admirablement montée, car Israël excelle dans la guerre de mouvement.

Dayan ne la dirige pas, blessé quelques jours plus tôt dans un accident de voiture en revenant — selon lui — de poursuivre des fouilles archéologiques et — selon la Résistance palestinienne — en sautant sur une route d'Israël minée par les Fedayin !

Avec ou sans Dayan les opérations se développent, mais pas tout à fait selon les prévisions israéliennes. Elles ont sous-estimé la combativité de l'armée régulière jordanienne et la puissance de son artillerie postée dans les collines en protection du passage Allenby... Les chars se bousculent pour dépasser le carrefour Allenby-Amman, Shunat-Karamé. Plusieurs engins sautent sous l'impact des obus ou l'assaut des volontaires de la mort qui usent de la mine magnétique. Leurs équipages sont anéantis... Ainsi de l'infanterie portée qui perd plusieurs camions. Aussi enragés que les Fedayin, les soldats du roi Hussein se battent avec le mordant d'une armée qu'un Saladin serait venu reprendre en main pour l'intégrer dans l'ancienne épopée musulmane.

Les colonnes blindées passent cependant tant bien que mal et montent vers Karamé. Les pointes sud et nord de l'armée semblent immobilisées, peu efficaces et apparaissent pour ce qu'elles sont réellement, des manœuvres de diversion, l'objectif restant la destruction de la grande base de Al Fatah.

-:-

A Karamé le plan israélien se trouve également en défaut. Les parachutistes croyaient sauter sur les flancs déserts des monts de Moab et ils atterrissent au milieu des Fedayin de Salah. La mission de couverture se dilue dans une suite de combats singuliers pour lesquels le soldat israélien montre peu d'inclination. Les Ouzi portent moins loin que les Klachen. La montagne se hérisse de courtes flammes bondissant de rocher en rocher comme des lucioles affolées. Flammes. Nuages bleus. Petites trombes de poussière... Depuis Karamé on aperçoit rarement les hommes qui s'affrontent. On se fusille au seuil des grottes, mais la plupart du temps les balles se perdent dans ce monde minéral où la chaleur devient plus meurtrière que les armes. S'ils en arrivent au corps à corps, au gré des feintes, replis, avances, paras israéliens et Fedayin palestiniens engagent la lutte au dernier vivant.

-:-

Le corps de bataille blindé qui remonte la vallée du Jourdain dans un grand cliquetis de chenilles et rugissements de moteurs espère anéantir la masse des Fedayin sous les ruines de la ville. Son commandant ignore que le gros de l'effectif se trouve au contact des parachutistes dans la montagne inaccessible aux chars et « half-tracks » d'où Israël tire l'essentiel de sa supériorité, avec l'aviation.

Il reste une cinquantaine de partisans retranchés en trois groupes dans le garage bétonné qui, à gauche de la rue principale, face à la mosquée, constitue un petit fortin ; le bâtiment de l'U.N.R.W.A. où se trouvent les stocks de vivres, et les maisons du quartier le plus moderne, construites en pierre.

La colonne se déploie et cerne Karamé. Aussitôt un « half-track » se lance dans l'artère centrale et son haut-parleur entame la chanson que les Palestiniens connaissent depuis vingt ans :

— Habitants de Karamé, vous avez quinze minutes pour évacuer vos maisons qui vont sauter !

Les Israéliens sont pressés. Le soleil déjà haut dans le ciel matérialise le retard provoqué par la résistance de l'armée jordanienne. La radio apporte de mauvaises nouvelles au commandant

des chars. Des colonnes blindées et de l'infanterie portée accourent depuis Amman avec l'intention visible de lui couper la retraite à Shuna. Il doit détacher un escadron de chars pour parer à la menace qui naît sur ses arrières.

Foule énorme dans les rues de la ville. Elles grouillent maintenant de femmes, enfants, vieillards, malades hurlant leur terreur. Le flot s'écoule vers la montagne par grandes vagues rouges, noires ou bleues. Mais on n'évacue pas trente mille citadins en quelques minutes. Quand les dynamiteurs commencent à placer leurs explosifs beaucoup de maisons sont encore partiellement ou totalement occupées. Elles sautent. Les cris d'agonie montent. Seuls les habitants des maisons de pisé meurent en silence, aussitôt étouffés sous la masse de poudre des murs volatilisés, le TNT produisant l'effet des tremblements de terre qui causent tant de victimes dans les villages primitifs des pays arriérés... et si peu dans les quartiers européens construits en béton antisismique !

-:-

Quand les dynamiteurs arrivent à portée de mitraillettes les Résistants ouvrent le feu, à la fois depuis le garage et le bâtiment de l'U.N.R.W.A.... Les Israéliens s'abritent et la cadence des destructions baisse. Les chars reçoivent alors l'ordre d'ouvrir le feu au canon. Les 75 et les 105 claquent. Les obus pleuvent sur toute l'étendue de la ville. Touché à plusieurs reprises le bâtiment de l'U.N.R.W.A. se décompose sur les Fedayin. Les survivants s'en retirent et se glissent le long des façades vers les quartiers Nord. Puis le tir des chars cesse.

Les dynamiteurs reprennent leur travail dans les rues secondaires, ne pouvant attaquer la rue principale toujours balayée par le tir des Fedayin retranchés dans le garage. Le commandement israélien fait alors avancer deux chars lourds. Les 105 se concentrent sur le bâtiment qui finit par s'ouvrir en deux parties. Le feu palestinien ne cesse pas pour autant. Un Fedayin que le hasard rend invincible égrenne chargeur sur chargeur, ramasse les Klachen des morts et les sert l'une après l'autre. Ses balles claquent sur les cuirasses d'acier. Les mitrailleuses des chars répliquent pendant plus d'un quart d'heure sans réussir à toucher ce fantôme qui, blanc de poussière, se confond avec les ruines. Les pointeurs y voient de plus en plus mal. Un nuage pèse mainte-

nant sur la ville. L'air lumineux du Jourdain a pris une densité de fond sous-marin. Toutes les formes se diluent dans ce crépuscule verdâtre qui sent le soufre, la poudre, le bois brûlé et la poussière. Enfin, le partisan inconnu se tait.

-:-

Les dynamiteurs ont repris leur travail. Une heure plus tard ils n'ont encore abattu qu'une faible partie de la rue principale. On ne dynamite pas une ville de trente mille habitants aussi facilement qu'un pont de chemin de fer ! Dans le courant de l'après-midi les artificiers ont progressé sur le front des ruines jusqu'aux abords de la petite chapelle édifiée par Pelletier le Juste. Lui se trouve un peu plus loin. Près d'un groupe de Fedayin retranchés dans une maison de pierre. A découvert dans la rue principale, penché sur un partisan grièvement blessé pendant l'attaque du garage et qui s'est traîné jusqu'ici pour y mourir, il lui crie, car le fracas des destructions couvre la voix :

— Pardonne-moi, frère, je ne connais pas tes prières. Mon Dieu t'assistera quand même !

Puis il s'apprête à se relever pour répondre aux appels des Fedayin qui, retranchés dans la maison derrière lui, hurlent en chœur :

— Rentre... Petieh as-Saleh... Tu vas te faire descendre !

Mais il ne bouge pas, comme paralysé par une vision stupéfiante. Sortant des grands fonds sous-marins, englués de lumière verdâtre, se mouvant avec les gestes lents des grands poissons des ères révolues, deux silhouettes viennent d'apparaître. Pelletier éclate de rire et dit :

— Grotesque !

Les artificiers portent en effet, plaqué sur le visage, le groin de l'appareil de respiration artificielle sans lequel ils ne pourraient se mouvoir dans cette atmosphère empoisonnée par les gaz du TNT.

— Grotesque ! répète Pelletier le Juste... Ils ont perdu jusqu'à leur visage d'homme ! Ce ne sont plus que des monstres !

Couverts par des rafales de mitraillettes sporadiques les deux monstres s'approchent de la chapelle. Pelletier crie :

— Ça y est !

Il a reçu la réponse du Seigneur ! Les églises de l'Occident

sont pleines de tableaux et de statues représentant saint Georges tuant les monstres ! Pour un prêtre de Jésus-Christ, tuer un monstre menaçant est un acte parfaitement ré-gle-men-taire...

Il ramasse la mitraillette échappée des mains de l'agonisant, une Klachen dont il connaît toutes les réactions, les qualités et les défauts, met un genou à terre, soulève le canon de l'arme, posément, lâche une rafale sur les dynamiteurs, allant de l'un à l'autre par un tout petit déplacement du guidon. Il les efface de ce grand fond sous-marin verdâtre dans lequel ils barbottaient. Les voici réduits à un petit tas flasque comparable à celui d'un poulpe touché à mort et dont les tentacules bougent encore mollement.

Il crie aux partisans :

— Balancez-moi un chargeur !

Il attend et rien ne vient.

— Ces fumistes ont encore foutu le camp, gronde-t-il en rampant vers la maison... Plus personne à l'intérieur... Des armes abandonnées traînent dans les gravats rejetés par les murs qui vacillent. Il hoche la tête comme pour faire le bilan des illusions perdues. Lucide, il n'a d'ailleurs pas d'illusions. Les Arabes sont des combattants hautement fantaisistes. Il lui faut donc se replier seul vers les collines. Il se glisse de maison en maison... Chez Bakla... Chez Salem... Chez Arifa... ! Il connaît tout le monde à Karamé.

-:-

Pendant deux jours Roland Pelletier et les Palestiniens survivants relevèrent et enterrèrent les morts. Déjà ce grand cimetière dégageait une odeur pestilentielle et l'armée jordanienne devra en traiter certaines parties au lance-flammes.

Pelletier n'avait pas retrouvé tout de suite Salah. Dès la fin des combats, le chef des Fedayin avait gagné Amman pour rendre compte au chef suprême, préparer la réception d'un char israélien détruit que le roi Hussein voulait exposer sur une place de la capitale. Il devait y rester huit jours avec, collée à ses flancs, une foule énorme assoiffée de vengeance. Et l'on voyait même des aveugles se faire conduire jusqu'à lui pour le palper.

— Je n'aime pas beaucoup votre propagande, dit Pelletier le Juste à Salah, après avoir lu les journaux jordaniens... Prétendre que vous avez trouvé les pilotes des chars israéliens détruits

enchaînés à leur siège est une énorme bêtise, plus un mensonge, plus une lâcheté ! Il ne faut jamais insulter son ennemi en dehors des combats !... Tous les pilotes de chars sont attachés par des ceintures pour résister aux franchissements de terrain ! Il faut bien connaître ce dont on parle ! La lâcheté ? Voilà bien la dernière chose que je reprocherais aux Israéliens !

Pelletier paraissait très irrité.

— Et vous avez annoncé une armée d'invasion de quarante-cinq mille hommes, quatre cents chars, mille canons ! Et vous auriez détruit sept chars, cent camions, dix avions... ! Pourquoi pas Mosché Dayan prisonnier ? ! ! ! Petit frère, il ne faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages !

Très calme, Salah répliqua :

— Les rédacteurs des journaux arabes sont des irresponsables. Quant à nous, Al Fatah n'a rien annoncé du tout. Ni les pertes de l'ennemi ni les siennes. Nous avons discrètement enterré nos morts.

Puis il posa une main sur l'épaule du prêtre et reprit :

— Il paraît que tu t'es bien battu, Petieh-as-Saleh ?

— Ne parlons pas de ça, répliqua l'ancien prêtre-ouvrier. J'ai tiré sous une contrainte supérieure... parce qu'un innocent était en train de mourir à mes pieds et que les dynamiteurs de maisons ne ressemblaient plus à des personnes humaines... Et aussi, il faut bien le dire, parce qu'ils menaçaient ma chapelle. La maison de Dieu et son ministre se trouvaient en état de légitime défense. Mais le prêtre devra prier humblement pour faire absoudre l'homme qui a tué.

— Il paraît que nos Fedayin t'ont lâché en pleine bagarre ?

— C'est vrai.

— Je pendrai des sanctions.

— N'en fais surtout rien, Salah. Ils sont ce qu'ils sont. Un jour lions, un jour moutons. Je dois au contraire les remercier. S'ils m'avaient appuyé quand je réclamais un nouveau chargeur, qui peut savoir comment l'affaire aurait tourné ? J'aurais sans doute déclenché la bagarre pour la bagarre et trahi définitivement mon état de prêtre.

Il contemplait fixement la ville ruinée. Puis il prit son visage entre ses mains et Salah l'entendit gémir.

— Pourquoi les Juifs ont-ils fait cela ?... Pourquoi cette désolation de l'abomination ?...

Les ruines fumantes de Karamé ne lui apportaient pas de réponse.

VI

QUAND IL APERÇUT LE premier guetteur bédouin installé sur l'une des trois collines qui dominent le kibboutz, Yehuda Preuss comprit qu'il entrait dans le commencement de la fin. L'homme se tenait immobile, le fusil en bandoulière, hiératisé par la longue tunique tissée dans un poil de chameau sombre, presque noir, le visage masqué par un voile, debout durant des heures et des heures, sans que bougeât une ligne de la silhouette finement ciselée sur les lointains bleus de la montagne...

C'était l'image même du vautour fait homme, perché sur le rocher élevé d'où il surveillait l'agonie d'une proie longtemps convoitée, enfin promise.

Preuss éprouva plusieurs fois la tentation de tirer sur lui avec un fusil à longue portée. Mais rien ne justifiait un tel acte d'hostilité. Depuis que le puits ne coulait plus, ces nomades apportaient fidèlement, chaque semaine, les outres pleines d'eau qui faisaient l'objet du contrat primitif. Ils ne se montraient jamais en dehors de cette corvée, mais Preuss connaissait trop bien le désert pour ignorer qu'ils occupaient sa vacuité apocryphe et, bien qu'invisibles, se rapprochaient lentement du Kibboutz en perdition...

Nathan Zinemann et Chaïm Schnitzer l'avaient depuis longtemps déserté. Puis, Alexander Bitar le quitta pour regagner

l'Europe d'où il venait. Israël Nahon et son amie Rosa Mandel, après avoir acheté force tuniques, ceintures, robes, « kébyé » aux Bédouins, rentrèrent à Tel-Aviv pour monter une fabrique et un magasin de faux objets folkloriques « israéliens ».

Yehuda Preuss restait en liaison avec Joël Rosen réglant ses affaires de famille avant de regagner la France. Zeev Soulima était mort. David Weimann, parti le dernier, travaillait maintenant comme hydraulicien dans l'une des sociétés chargées du détournement du Jourdain.

Preuss aurait volontiers suivi l'exode des kibboutznikim sans Déborah qui refusait d'abandonner la place. Plusieurs fois par semaine elle partait au lever du jour, munie de sa baguette de sourcier et ne rentrait qu'à la nuit close. Il essayait de lui démontrer la vanité de sa démarche, expliquait que, si la baguette donnait des indications sur la présence des nappes phréatiques, jamais elle ne révélerait celle des eaux fossiles à deux ou trois mille mètres de profondeur ; qu'il y fallait, comme pour le pétrole, une intervention de la « sismique », les maisons spécialisées dans cette technique exigeant des milliers de dollars que, personne maintenant, ne leur prêterait plus !

Elle hochait la tête et répondait doucement :

— Je trouverai l'eau, Yehuda... Fais-moi confiance. Je sais qu'un jour je frapperai un rocher de ma baguette et qu'elle jaillira. Je reviendrai alors te chercher et nous repartirons vers la vie...

Jamais elle ne lui était apparue aussi belle. Ses cheveux brûlés par le soleil devenaient petit à petit roux comme les siens, mais en surface seulement, et ces fils de feu incrustés dans la masse sombre à reflets bleu aile-de-corbeau évoquaient ces brocards de Damas dont les princesses de légende, jadis, se drapaient. Elle marchait aussi vite, allait aussi loin que les Bédouins du Néguev et apparaissait comme ciselée par ces épreuves dans un bronze représentatif d'athlète aux muscles mis à nus. Entre ses seins menus brillait l'étoile de Sion en or que Yehuda lui avait offerte le jour de leur mariage. Des parcelles du même métal dansaient de plus en plus nombreuses dans ses yeux dont les profondeurs évoquaient ces lacs noirs des pays volcaniques.

Lorsqu'elle rentrait le soir, épuisée, elle lui disait, sur un ton de plus en plus exalté :

— Je vais bientôt trouver le rocher d'où jaillira l'eau ! Il le

faut, Yehuda ! Un jour ne m'as-tu pas dit que, sans arbres, Israël ne recevrait pas l'absolution de l'histoire ? Israël c'est toi, Yehuda... Tu es mon étoile de Sion. Mon amour et ma vie. Je veux te sauver...

Il la caressait et précisait avec douceur :

— Il faut réussir ou échouer ensemble, Déborah !

Elle secouait alors sa crinière d'un mouvement farouche, une pluie d'étoiles d'or traversait ses prunelles et elle répliquait :

— Non, Yehuda. Moi je suis de toute manière condamnée !

La nuit tombait avec sa brutalité magique. Le Bédouin abandonnait alors sa faction. Déborah et Preuss grignotaient comme lui quelques dattes et des morceaux de galette...

Ils vivaient misérablement dans ce kibboutz dont les fédérations ne reconnaissaient plus l'existence. Pour réparer leurs forces et survivre ils plongeaient dans le sommeil des bêtes affamées... Contre le froid ils se réfugiaient dans les bras l'un de l'autre car il devenait intense, la nuit, par contraste avec la fournaise méridienne. Mais ils ne pouvaient rien contre la solitude. Contre le désert. La peur...

-:-

Elle repartait de nouveau avec la résurrection du soleil. De nouveau le Bédouin s'installait au sommet de la colline.

— Un jour, ils te couperont la gorge, Déborah, répétait l'homme... Prends au moins une Ouzi et quelques chargeurs !

D'un mouvement de la main elle lui montrait, pendant sur sa fesse droite, le poignard de Déir-Yassine lové dans sa gaine de cuir et partait.

Preuss restait seul jusqu'au soir parmi ses arbres morts, allant de l'un à l'autre, tâtant les troncs, brisant l'extrémité des branches, avec l'espoir, toujours déçu, de leur voir sécréter encore un peu de sève... Puis il travaillait à ses fortifications.

Il avait conservé une mitrailleuse, quelques armes de poing et des grenades. Il mettait l'engin en batterie, rectifiait ses angles de tir, plantait des mires sur le terrain pour régler azimut et site sans retard en cas d'attaque.

Il n'espérait plus autre chose pour sortir de l'impasse au fond duquel Déborah le poussait : une attaque de Bédouins qui, enfin, les réintégrerait dans le réel : la lutte pour la vie, contre la mort généralement affreuse qu'ils réservaient à leurs prisonniers... Puis

ils se retireraient en combattant vers le carrefour des routes Beer Sheba — Eilat...

Le reste du kibboutz allait à la ruine. Les tempêtes avaient arraché le toit du dortoir qui, lentement, s'emplissait de sable. Les fenêtres des autres bâtiments claquaient au vent. Le réservoir d'eau, depuis longtemps vide, était tombé de sa tour métallique. Les instruments aratoires jonchaient le sol. Yehuda ne ramassait rien, ne maintenait rien, mis à part les murs percés de meurtrières, les casemates et les armes. Il se sentait à son aise dans le secteur fortifié, étranger partout ailleurs.

A la fin de certaines journées de longue solitude, le crâne plein des roulements de tambour qu'y entretenait le soleil, il revêtait son uniforme de capitaine de Tsahal, faisait aligner ses hommes et procédait à l'appel.

— Rosen ?... Weismann ?... Soulima ?...

Il répondait pour l'adjudant de service :

— Déserteur en temps de guerre !... Démobilisé !... Tué à l'ennemi.

L'ennemi ! Le soleil !... Démolir des Bédouins en plein soleil ! De toutes ses forces il appelait ce combat, dernière justification de « Etoile du Néguev », kibboutz militaire dans l'Etat militaire israélien... La voilà bien l'absolution de l'histoire !... Qu'avait-il besoin d'arbres, maintenant !

Mais Déborah rentrait de sa quête journalière. Il lui fallait la prendre dans ses bras, la consoler d'un nouvel échec, ne pas lui fermer la porte de l'espérance...

Un soir, elle revint lasse mais parée d'une grâce timide, et tendit à son seigneur une de ces fleurs merveilleuses, née en l'espace d'un jour sous l'action de la rosée plus abondante qu'à l'accoutumée, énorme, avec ses pétales comme fardés de clair de lune.

Preuss, bouleversé, la prit dans ses bras, tout prêt à ressusciter avec elle les grands élans des nuits révolues. Mais il ne retrouvait pas en elle la chair de sa chair. Elle se prêtait au jeu de l'amour avec bonne volonté, mais ne participait pas. Quelque chose était mort et Déborah s'avérait incapable de rétablir, avec lui, le royaume de chair dans lequel ils avaient si longtemps vécu.

Il comprit alors que si elle lui appartenait encore selon la loi des hommes, elle communiait avec d'autres forces que les siennes, et le sentiment de son impuissance à enrayer cette fuite

le plongeait dans un désespoir noir comme les pierres du Néguev.

Elle revint un soir, lasse comme toujours, mais enfin illuminée par une étrange espérance.

— Yehuda, cria-t-elle, j'ai retrouvé les nuées !

Le régime des vents animateurs de trombes de sable venait de se rétablir avec l'automne. La femme rayonnait.

— Je n'ai plus qu'à suivre les nuées le jour, et les colonnes de feu la nuit, car elles me conduiront au puits que je n'arrive pas à découvrir seule, sans l'aide de l'Eternel ! Dès demain je réussirai ! J'en suis sûre !

— C'est évident ! répondit l'homme sur un ton conciliant en lui caressant la main.

Le couple dormit peu cette nuit-là. Yehuda n'entendit pas sa femme quitter la chambre car il venait juste de trouver le sommeil. Ce fut le battement de la porte qu'elle avait oublié de fermer qui l'éveilla. Il sortit. Quelques trombes de sable traversaient l'immensité noire ou grise, semblant unir la terre au ciel, naissant ici, retombant plus loin. Il pensa : Déborah est heureuse, c'est l'essentiel ! Puis... Pourvu qu'il ne lui arrive rien de grave !

Il plaça ses mains en auvent autour de ses yeux, scruta la montagne violette. Le Bédouin avait repris son poste. Une fois de plus, le capitaine fut tenté de l'effacer de son horizon. Il haussa les épaules... Si les nomades devaient, un jour, assassiner Déborah, le drame se déroulerait loin de lui et de son fidèle voisin... Il avala difficilement sa salive, comme pour mieux digérer la sensation d'impuissance qui l'envahissait. Quelque chose naissait en lui, et qui ressemblait à de la colère contre cette existence inutile qu'il menait, depuis des mois.

Déborah regagna le kibboutz bien avant la chute du jour. Abattue elle lui dit :

— Je suis très bête, Yehuda ! Je n'avais pas songé que les nuées se déplaçaient très rapidement ! On ne peut les suivre à pied ! Même en courant !... Et j'ai couru !... couru...

Puis, brusquement réjouie par une idée force :

— Demain je prendrai la jeep, Yehuda ! Je pourrai suivre la nuée qui me mènera vers le puits !

Il hocha la tête négativement et répliqua sur un ton de fermeté :

— Non ! Impossible ma chérie ! Il nous reste exactement l'essence nécessaire pour rentrer à Beer-Sheba. Pas un litre de plus !... Que deviendrons-nous si tu brûles cette essence ? L'un de nous deux peut tomber malade ? Comment le transporter à l'hôpital ? Et si les Bédouins attaquent ? Nous en démolirons bien quelques-uns mais, tôt ou tard, nous devrons nous replier. Alors ?

Elle fronça le sourcil. La grande lueur meurtrière qu'il connaissait bien brilla au fond de ses yeux.

— Tout cela n'a pas d'importance, dit-elle d'une voix lointaine. Seul le puits compte. Je t'aime trop pour y renoncer !

Le lendemain il maintint son refus et Déborah ne bougea pas de la chambre jusqu'au soir, refusant toute nourriture, ne prononçant pas une parole, de plus en plus fermée sur elle-même, avec ces yeux qui, seuls vivaient, semblant incendier tout ce qu'ils contemplaient...

Yehuda Preuss n'arrivait pas à trouver le sommeil... Fallait-il céder à la fantaisie de Déborah et couper ainsi le lien ténu qui les rattachait encore à la civilisation ?... Devait-il lui résister ? Quelles seraient alors les réactions de sa femme ?

Il finit par s'endormir laborieusement.

-:-

Maintenant, il n'arrivait pas à sortir du cauchemar qui le torturait. Il rêvait d'une maladie nouvelle qu'aucun docteur ne pouvait guérir ; une sorte d'angine pernicieuse qui se manifestait par un point glacé dans la gorge et infiniment douloureux.

Il s'éveilla brusquement mais sans que la sensation disparût. Il ouvrit les yeux. L'aube encore grise lui permit cependant d'entrevoir Déborah qui, penchée sur lui, appuyait sur sa gorge la pointe du poignard de Déir-Yassine. Il entendit la voix qui semblait venir des espaces infinis du désert...

— Yehuda !... Tu me donnes la jeep ou bien tout s'achève maintenant pour tous les deux...

Il s'entendit répondre, de très loin, comme s'il parlait à ce Néguev d'où montait la voix de sa femme :

— Fais ce que tu veux. Laisse-moi dormir...

La douleur qui naissait de ce petit point marqué sur sa gorge par la pression de la lame disparut. Puis, un sentiment de terreur

rétrospectif le saisit. La porte battit. Un peu plus tard il entendit le démarreur de la jeep gémir longuement car le moteur ne tournait plus depuis des mois... Moteur ! Crissements de pneumatiques sur le silex de la piste. Rumeur qui va s'affaiblissant pour s'éteindre dans les profondeurs du Néguev...

Il ne se lève pas. Il reste bouleversé par cette mise en demeure que Déborah vient de lui signifier dans un style inexorable... A-t-il eu tort ou raison de s'incliner ?... Ne devait-il pas jouer de sa supériorité physique, de sa technique du corps à corps pour confisquer le poignard de Déir-Yassine ? Mais elle l'aurait tué plus tard, pendant son sommeil, avec un simple couteau de cuisine !... Comme un sacrificateur !... Après tout la voici heureuse pour la journée, n'est-ce pas le plus important ?... Elle s'en va derrière les colonnes de nuées qui marchent devant elle le jour, peut-être les colonnes de feu la nuit...

— Elle a continué derrière les colonnes de feu, la nuit ! pensa-t-il douze heures plus tard.

Car la nuit est tombée et Déborah ne revient pas. Preuss surveille l'horizon, vers le sud, car il sait que la rumeur décroissante de sa course, au départ, s'orientait nord-sud.

Puis sa vue se brouille, son cœur paraît marquer une pause. Il dit lentement :

— Elle est tombée en panne d'essence, donc à plus de deux cents kilomètres dans le désert et ne rentrera jamais par ses propres moyens !

Il ne bouge plus, assis sur le banc de pierre qu'il occupait autrefois, durant les veillées nocturnes avec les camarades... La tête prise entre ses mains il réfléchit avec intensité... Pour se lancer à la recherche de Déborah il ne dispose plus que d'une vieille bicyclette... Partir ainsi dans le sud du Néguev, c'est signer leur arrêt de mort à tous deux !

Un coup de feu éclate. Une balle siffle à ses oreilles et ricoche contre le mur de défense. Le Bédouin de la colline vient de tirer. C'est l'ultimatum qu'il attendait depuis longtemps ! Défendre le kibboutz ne présente plus aucune signification, même symbolique, maintenant que Déborah se trouve en péril de mort ! Que faire ?... D'autres balles traversent l'espace bleu et or en faisant... Flap... Flap... Flap... Yehuda Preuss sursaute en rapprochant ce bruit de celui que produisent les pales d'un rotor d'hélicoptère...

Il jette un fusil sur son dos, enfourche sa bicyclette et prend la direction de Beer-Sheba.

-:-

Depuis deux heures l'hélicoptère survole le sud du Néguev à basse altitude. Encore éprouvé par sa randonnée, les jambes gonflées pour avoir pédalé en force pendant deux jours sous le soleil féroce, meurtri par les chutes sur les pierres roulantes, buvant maintenant sans relâche pour compenser la déshydratation subie, Yehuda Preuss observe intensément la surface lunaire qui se déplace au-dessous de lui. Les dunes de sable quadrillent des plateaux pierreux, constellés de diamants noirs. La machine entre parfois dans des nuées qui la secouent et la soulèvent en altitude... Le pilote revient alors aux approches du sol et poursuit, d'oueds desséchés en collines stratifiées qui sont les nerfs et les os calcinés de ce grand corps mort depuis des centaines de millénaires.

Ils se trouvent en vue d'Eilat, barre d'argent de la mer posée sur l'or écrasé des montagnes quand le pilote de l'armée de l'air qui a obtenu, de l'état-major, non sans mal, l'autorisation d'entreprendre ces recherches par amitié pour Yehuda Preuss, lui dit :

— On fait demi-tour ! Je suis à la limite du rayon d'action !

Ils rentrent à Beer-Sheba.

Altéré, fiévreux, Preuss ne ferme pas l'œil de la nuit.

Une nouvelle sortie ne donne aucun résultat. Ils n'aperçoivent rien de vivant sur l'étendue foudroyée, mises à part les bandes de gazelles bondissantes, les colonnes de chameaux que poussent en avant les nomades.

L'hélicoptère se pose auprès de l'une de ces caravanes et, couvert par ses mitrailleuses, Yehuda Preuss en interroge le chef... Ces Bédouins n'ont rien vu, rien entendu et ne savent rien selon la tradition. Le capitaine examine les charges des bêtes. Elles ne recèlent aucune prisonnière, aucune dépouille. Ils reprennent leur vol vers le Nord.

C'est seulement le troisième jour qu'ils découvrirent la jeep abandonnée en vue du mont Sinaï, à quatre cents kilomètres du kibboutz. Déborah avait couvert une distance aussi considérable grâce au jerrican de secours auquel Preuss ne pensait plus. Elle avait dû tomber une première fois en panne d'essence et verser son contenu dans le réservoir avant de poursuivre sa

course vers la montagne d'où l'Eternel l'appelait, la conduisant par ces colonnes de poussière qui marchaient le jour devant elle et ces colonnes de feu, la nuit...

Elle avait, sans aucun doute, poursuivi à pied. Quelques traces de son passage s'inscrivaient encore dans le sable des dunes puis s'effaçaient sur un plateau pierreux qui s'élevait lentement en direction du mont Sinaï.

Une quatrième sortie de l'hélicoptère, chargé d'essence normale permit de remettre la jeep en route et d'explorer le terrain sur une grande superficie. Inutilement. Un conducteur de Tsahal ramena la voiture à Beer-Sheba.

En survolant le Kibboutz « Etoile du Néguev », sur le chemin du retour, le pilote demanda à son passager :

— Veux-tu qu'on se pose, Yehuda ?... Tu as peut-être quelque chose à prendre ? Des vêtements, de l'argent ?

Pâle, le visage fermé, Yehuda Preuss fit signe, par un mouvement de la tête, qu'il ne possédait plus rien au monde et que la chose importait peu. Il tendit le bras vers le Kibboutz pour montrer à son ami les Bédouins qui se dédiaient à son pillage. Quelques pétales blancs, épanouis au sol, leur montrèrent que les nomades tiraient sur eux. Le pilote jeta sa machine au large d' « Etoile du Néguev », décrivit un demi-cercle et réalisa une passe sur l'objectif en lançant une roquette contre les bâtiments qui prirent feu. Il rit en apercevant les Bédouins s'enfuyant dans un style de fourmis chassées de la fourmilière...

Une cinquième sortie fut annulée par l'état-major qui déclara les recherches closes. En tout état de cause, du fait de la déshydratation impitoyable qu'inflige ce désert à l'organisme, la disparue ne pouvait avoir survécu, sans eau, plus de trente à quarante-huit heures. Son corps lui-même n'existait probablement déjà plus.

Déborah venait d'entrer dans la Terre promise qui, selon sa croyance, n'était pas l'Etat d'Israël, mais cette montagne édifiée selon l'Esprit, et d'où l'Eternel dicta jadis à Moïse la loi du Salut...

Yehuda Preuss remercia brièvement ses amis de la base aérienne et prit l'autobus pour Tel-Aviv.

VII

TEL-AVIV. UN FRONT DE mer qui ne saurait faire oublier celui de Beyrouth. Des hôtels de luxe inesthétiquement fonctionnels. Vitrines. Diamants sérieux et « folklore israélien » truqué à partir de la tradition palestinienne des vaincus. Fourrures en toutes saisons. Soldes. Agences de tourisme. Visitez les champs de bataille des « Six jours ». En solde : Le Golam, Gaza, El-Arish, Charm el-Cheikh... Une semaine en kibboutz. Solde. Apprenez l'hébreu en six semaines... Boîtes de jour et boîtes de nuit... Tel-Aviv, c'est Biarritz pour ses plages dangereuses, Buenos Aires pour l'humidité de l'air et, dans le même temps, le ghetto de Vilna, la rue des Rosiers, le mellah de Fez... L'Afrique et le Proche-Orient sémitiques menaçant le grandiose effort juif pour ressusciter le royaume de David...

Yehuda Preuss et Joël Rosen marchent lentement sur la promenade du front de mer. Le capitaine n'a pas retiré le masque de pierre que le Néguev vient de poser sur son visage. Instruit des derniers événements, Rosen parle sur le ton de la condoléance mais se réjouit *in petto* de savoir Preuss enfin délivré de cette Déborah qui avait des yeux d'assassin. Ni lui ni Preuss n'échappent cependant à l'angoisse qui ronge le foie de Prométhée-Israël...

— Je suis inquiet, murmure Rosen, car j'ignore la manière dont les Français vont m'accueillir après plus de vingt ans d'absence !... Puis-je rester juif et accepté comme Français dans le même temps ? Jusqu'ici ça marchait bien mais, d'après les journaux — et à cause de tes exploits militaires, Yehuda — voici qu'ils se mettent à poser le problème de la double allégeance !... Vont-ils me prier de le résoudre de façon claire et irréversible ? Qu'en penses-tu ?

— Je pense que tout Juif vivant hors d'Israël est un traître !

— Alors ?

— On n'exorcisera pas l'antisémitisme avec de bonnes paroles mais de bons avions. Il ne disparaîtra que lorsque nous serons les maîtres du monde. En attendant il faut vivre dans notre patrie retrouvée et armée jusqu'aux dents... Mais je suis inquiet...

— Toi aussi ? demande Rosen en souriant.

Yehuda Preuss vient de s'arrêter à l'angle d'une rue. Il pose son pied sur la boîte d'un petit cireur qui, accroupi, attendait le client avec nonchalance. D'un geste impérieux le capitaine lui fait signe de brosser avec énergie.

— Je suis inquiet, reprend-il, et pour trois raisons. Regarde ce cireur de bottes ! Il est israélien au même titre que moi. Il vient de quelque ville nord-africaine et ne vaut pas mieux qu'un Arabe. Il en possède tous les défauts... Ce type de Juif se reproduit trois fois plus vite ques les Askenases et comme il est déjà majoritaire dans la population du pays...

— Eh bien ?

— Eh bien ! tôt ou tard ils remplaceront la minorité askenase qui porte Israël à bras tendus ! A quoi bon expulser des Palestiniens si nous les remplaçons par une autre catégorie de Sémites ? Sans une réforme profonde de nos lois de base, Israël ne sera plus, dans cinquante ans, qu'une province de la « Nation arabe » enfin unifiée... Mais par le bas !

Le capitaine fit rectifier plusieurs fois le lustrage qui laissait à désirer, lança quelque monnaie dans la main ouverte, mais sans la toucher, puis reprit sa route.

Au bout de quelques minutes il reprit :

— Je suis inquiet pour une autre raison, Joël. Une menace de paix pèse sur notre avenir. Tout est perdu si ces imbéciles

d'Arabes se mettent à genoux et acceptent la *Pax Judaica* après laquelle soixante pour cent de notre peuple soupire également. Et tu remarqueras que ce pourcentage correspond à peu près à celui des Sépharades !

— Je ne comprends pas ! dit Rosen.

Malgré l'amitié, avec une nuance de mépris dans la voix, Preuss précise sa pensée :

— Tu ne peux comprendre parce que tu fais partie justement de ces Juifs couchés qui abandonnent Israël. Notre pays n'existe qu'à travers l'état de guerre... C'est l'armée qui le maintient dans un corset de fer... Que les pacifistes délacent ce corset et nous tombons très vite dans la province arabe !

Ils avancent encore pendant un moment et Rosen dit :

— Tu marches aussi vite qu'un Bédouin, mon vieux. Si nous marquions une petite pause ?

-:-

Ils entrèrent dans l'un de ces grands cafés où s'assemble, à l'heure de l'apéritif, la « nouvelle société » de Tel-Aviv. C'est le produit d'une sorte de N.E.P. (1) placée dans un contexte israélien... Hommes appartenant aux milieux d'affaires enrichis par la banque et, surtout, la spéculation immobilière, aussi féroce ici qu'en Europe... Femmes oisives aux toilettes extravagantes et de mauvais goût... Les hommes discutent entre eux. Les femmes s'interpellent d'une table à l'autre, échangent de puérils messages...

Des Jaguars et des Mercédès qui, en Israël, représentent une véritable fortune, stoppent le long du trottoir et déposent des Juifs cossus.

Les enfants de cette « nouvelle société » affichent, comme en Europe, un mépris de fer pour l'argent qu'ils n'ont pas gagné mais qu'ils dépensent. Ils arrivent à bord de M.G. « Midget », de Triumph, garçons et filles fondus dans une communauté asexuée. D'autres chevauchent des motos japonaises, des Harley-Davidson américaines à guidon « mancheron de charrue ». Ils portent des peaux de mouton retournées dont le cuir sale représente un passeport pour entrer dans un univers « hippie » en formation.

(1) Politique économique du compromis avec la paysannerie russe.

Leur débraillé, cependant, n'a pas encore atteint le niveau « culturel » de Londres ou de Paris... Il cherche sa voie et n'ose la trouver dans une caricature des tenues traditionnelles du ghetto, car le Rabbinat d'Israël veille.

Yehuda Preuss désigne cette foule par un mouvement du menton et dit à Rosen :

— Voici ce qui représente mon troisième motif d'inquiétude, Joël !... Regarde-les ! Mais regarde-les donc !... Ils s'efforcent d'imiter la société des Goïm en pleine décadence, ce qui est une manière inattendue de se prendre à son propre piège !... Les imbéciles !... Et sur quoi débouchent-ils ?... Le ghetto ! Ils le rajeunissent sans réussir à lui échapper !

— Ghetto ?

— Je sais ce que je dis. J'ai vécu à Varsovie et dans les communautés orientales de Hongrie. Le ghetto reste notre fatalité. Dès que nous sortons du contexte « *goy* », c'est pour y retomber.

— Tu es dur, Yehuda !

— Je suis lucide. Regarde ce que nous faisons de la Palestine !... Un ghetto à l'échelle d'un Etat ! C'est pour cela qu'il n'est d'autre salut pour nous que dans la fuite en avant... La conquête qui nous donne un répit, le temps de digérer les peuples soumis par l'épée et de coller au judaïsme un vernis d'emprunt... Quand nous avons épuisé la culture des autres, nous retombons dans un ghetto élargi.

Il tomba dans une profonde méditation. Ses yeux se penchèrent sur les perspectives incendiées par le soleil, le grand corps de pierre du Néguev, avec ses nerfs mis à nu, sa parure de diamants noirs et ses colonnes de nuées. Puis il murmura... avec une sorte de ferveur religieuse qui caressait la disparue :

— Déborah voulait qu'Israël donnât au monde un exemple de charité, de paix et d'amour en oubliant que, née elle aussi de cette graine de violence que Iaveh condamnait périodiquement, sa vie ne pouvait que nier son rêve... Mais Iaveh est mort !

D'un revers de main il essuya brutalement deux larmes qui perlaient à ses paupières. Il promena un regard encore partiellement envoûté par le Néguev et son drame sur cette foule qui l'entourait, parfumée, caquetante, désinvolte et dit :

— De ces *hippies* nous ferons des soldats !

— Donc tu rentres dans l'armée ?

— Bien sûr ! On me proposait un poste de gouverneur militaire après la guerre de Six Jours. J'ai rendez-vous avec mes anciens chefs demain, à Jérusalem.

— Alors tu vas gratter du papier, comme moi dans le service des biens des « personnes absentes » ?

Yehuda Preuss hausse les épaules.

— Jamais ! Si je deviens gouverneur militaire, on me verra plus souvent sur le terrain que dans mon bureau. Si je tombe dans un secteur quelque peu actif on comptera sur les doigts de la main les commandos arabes réussissant à pénétrer en Israël.

— Bien sûr, Yehuda. Mais je ne t'approuve pas !

Ils règlent leurs consommations et sortent.

— Enfin ! Un peu d'air pur, gronde l'officier en simulant quelques mouvements respiratoires... Et quand je pense que nos pauvres kibboutznikim travaillent pour engraisser cette bourgeoisie pourrie d'argent et qui sera bientôt honteuse de son judaïsme ! Malheur !... Des *hippies,* alors qu'il nous faudrait une jeunesse d'acier si nous voulons qu'un nouvel Irgoun mette le monde à nos pieds !

— Je crois que tu prends tes rêves pour des réalités, Yehuda ! Si l'histoire avait désigné notre peuple pour dominer les Nations, ce serait fait depuis longtemps !... Au contraire, chaque fois que nous avons essayé de relever la tête, les Goïm nous ont écrasés... Souviens-toi de Jérusalem ! Souviens-toi de Massada !

— Nous ne rendrons jamais Massada ! C'est le serment que Tsahal fait aujourd'hui prêter aux jeunes officiers des chars. Dans les ruines de la forteresse !

Rosen hausse les épaules.

— Tu vois bien ! Dès que je te mets en face des réalités historiques, tu bats en retraite ! Tu ne parles plus de conquête mais de résistance dans une position fortifiée... et assiégée ! Donc perdue d'avance. C'est celle d'Israël !

Le visage empourpré, Yehuda Preuss cria :

— Va-t'en au diable ! Tu refuses de passer par la porte étroite et il t'en cuira... Les Hitler et les Papes s'entendront toujours sur le dos des Juifs honteux comme toi, mais jamais sur le nôtre ! Tu pars ? Tu as bien réfléchi ?

— J'ai bien réfléchi, Yehuda.

— Et tu es tombé d'accord avec tes parents ?

— Plus ou moins.

— Tu as de l'argent ?

— Pas un sou, mais quelques crédits sur Paris. D'ailleurs, si j'avais acquis des biens en Israël je n'aurais pas obtenu la permission de les exporter. Tu le sais ?

— Non ! Les questions d'argent ne m'intéressent pas.

— Je suis tellement fauché que, demain, je prends l'avion pour Nicosie (1)... Avec vingt kilos de bagage.

— C'est le poids autorisé en faveur des terroristes dont je vais faire sauter les maisons.

Yehuda Preuss raccompagna son ami jusqu'au seuil de son domicile avec la certitude de ne plus jamais le revoir. Il se sentait un peu honteux de lui-même, de sa dureté, du mépris qui, malgré lui, jaillissait de chacun de ses mots. Il murmura en manière d'excuse :

— Je t'aimais bien, Joël. Avec ton départ me voici maintenant tout à fait seul !

— C'est la vie !

Rosen admirait le capitaine, mais se situait trop loin de lui pour que ce départ produisît un véritable déchirement. Car Preuss représentait un visage d'Israël qu'il ne pouvait contempler sans trembler. Derrière le masque de pierre posé sur le visage de l'officier se dissimulaient encore ceux de Déborah et des centaines de Palestiniens sacrifiés pour que triomphât le sang d'Israël. Le sentiment de la liberté dont il allait jouir à Paris effaçait heureusement ces images funestes et se traduisait par de délicieux frissons au ras de sa chair.

Ils se tenaient l'un en face de l'autre, un peu embarrassés pour trouver les termes d'un adieu qui ne s'imposaient pas d'eux-mêmes.

— C'est la minute des paroles définitives, constata Joël Rosen en souriant.

Preuss baissa la tête.

— C'est vrai, et je constate que nous n'avons plus rien à nous dire... Te souviens-tu, en 1946, quand on traînait sur ce misé-

(1) Tout citoyen israélien quittant le pays, même pour un simple voyage de tourisme, doit payer une taxe d'aéroport très élevée, plus un impôt calculé au prorata du prix de son billet. C'est pour cela que presque tous prennent seulement un passage pour Nicosie (une heure trente de vol) ou Athènes. Ils acquièrent ensuite sur place les billets pour New-York ou Paris.

rable rafiot pour Haiffa ? On criait : « Le mois prochain à Jérusalem... » J'y serai demain !... Alors ?
— Et moi je n'ai aucune envie de revoir Jérusalem !
Il se mit à fredonner :

Paris, reine du monde,
Paris, c'est une blonde
Le nez retroussé, l'air moqueur,
Paris, toujours rieur...

— Amuse-toi bien ! dit Preuss.
— Bonne chance ! dit Rosen.
Ils se touchèrent la main avec une retenue de vrais Sabras et se tournèrent le dos. Rosen rentra chez lui. Preuss reprit d'un pas ferme la direction de la mer.

-:-

Venant du pays de la mer Morte, le taxi roule vers Jérusalem. Roland Pelletier a réussi à obtenir — difficilement et pour la dernière fois sans doute — un visa d'entrée en Israël par le pont Allenby, maintenant zone de feu. Au passage, il reconnaît les débris de son ancien camp de réfugiés palestiniens devenu totalement désert. Durant une demi-heure, le désert de Judée le tient prisonnier de sa malédiction, puis le libère en vue des collines de la Ville Sainte. Il se fait conduire directement chez Ghaleb.
Au repas du soir, la conversation s'engage tout de suite sur le thème résistance et répression.
— Reste-t-il beaucoup de Fedayin dans Karamé ? demande le Palestinien.
— Trois ou quatre seulement, chargés d'empêcher le pillage de ce qui reste accessible sous les ruines.
— Et Salah ?
— Il rentre du Caire. Je viens de le contacter près d'Amman. Il réorganise les commandos du Fatah.
— Ah ! C'est intéressant.
— Oui. Et je pense que...
Pelletier brusquement se tait. L'insistance que met Ghaleb à obtenir des informations de première main l'étonne et l'inquiète dans le même temps. Le jésuite qui s'effaçait en lui avec les

années d'activité dans le monde renaît au monde. C'est lui maintenant qui pose les questions.
— Comment s'est terminée l'opération « Bagdad » ?
— Un lieutenant juif tué, deux soldats blessés, une jeep détruite près d'Hébron.
— Et la réaction de l'occupant ?
— Vingt et une maisons dynamitées dans la ville.
— Sans preuve de culpabilité de leurs propriétaires ?
— On ne sait pas exactement. Tu sais que maintenant ils font sauter la maison des parents des enfants qui militent dans la résistance ?
— Je le sais.
— Tu es bien informé.
— Comme toi.
Les deux hommes s'observent longuement et Ghaleb baisse les yeux le premier. Cadige ne dit mot, se lève et sert le mouton à la menthe préparé en l'honneur du visiteur qui relance la conversation.
— Je crois, dit-il, que les Israéliens n'arriveront plus maintenant à juguler la résistance palestinienne, aussi mal organisée soit-elle.
— Que penses-tu des Fedayin ?
— Je te répète ce que je disais à Salah après la destruction de Karamé : ce sont des lions le mardi et des moutons le samedi. Je m'excuse de te faire de la peine, Ghaleb, mais je crois impossible de compter sur les Arabes pour toute affaire sérieuse. Nasser, les gens du Baas, Hussein de Jordanie, naviguent sur un bateau aux planches pourries.
— Alors, pourquoi donnes-tu la résistance gagnante ?
— Pour deux raisons. Tes Palestiniens, quelle que soit leur médiocrité — et je m'excuse du mot, Ghaleb — combattent pour une patrie charnelle et les Juifs pour une patrie mythique. Tes frères portent leur Palestine perdue dans le sang et les Juifs vivent Israël en imagination ! Il faudrait vider les uns de leur sang pour les déposséder définitivement de leur terre. Il suffirait que se modifiât leur rêve historique et religieux pour que les autres aillent s'établir ailleurs. Les Juifs sont à la merci d'un prophète, même d'un simple historien qui retrouverait de nouveaux « Manuscrits de la mer Morte » prouvant que le royaume de David n'a jamais existé... Ils repartiraient alors en Egypte si

jamais le pharaon Nasser les y invitait... Ce sont des nomades. Les nomades ne connaissent pas de patrie charnelle !

— C'est vrai. Et ta seconde raison ?

— Je pense que, petit à petit, les Européens et les Russes vont structurer la résistance. Eux sauront s'y faire tuer efficacement comme ce petit Français, Roger Coudroy, tombé l'an dernier en territoire occupé. Tu étais au courant de sa présence dans Al Assifa ?

— Oui.

Le prêtre retire ses lunettes, les essuie avec application, les chausse de nouveau et dévisage son ami en disant :

— J'avais oublié qu'à toi seul, tu valais trois jésuites et plusieurs espions soviétiques.

Il rit. Ghaleb essaye de le suivre sur le terrain de l'humour, n'y parvient pas et enchaîne :

— Je sais aussi que pendant la bataille de Karamé, tu as tué un soldat et un sergent du Génie israélien. Mais les Juifs, eux, ne sont pas au courant, du moins pas encore. Sinon, je crois que tu n'aurais pas obtenu ton visa d'entrée !

Roland Pelletier a sursauté. Il a posé sa main sur ses yeux. Il dit à voix basse :

— Tais-toi, Ghaleb ! Sois charitable. Ne me rappelle pas cette chose affreuse. Moi, je n'avais pas voulu cela, mais vient un moment où les armes parlent d'elles-mêmes, sans tenir compte si le doigt posé sur la détente est, ou non, consacré par Dieu.

— Et tu te sentais en état de légitime défense ?

— Plus ou moins. Mais on peut l'admettre.

— Cependant, tu fais partie d'Al Fatah ?

— Plus ou moins également. J'y occupe une position équivoque. Je voudrais faire triompher la cause palestinienne, non du point de vue politique qui m'indiffère, mais au nom de la charité, de l'amour et de la justice.

— C'est impossible petit frère. La politique commande et ne peut déboucher que sur la guerre. Mais pourquoi te défendre ? La grande époque de ton Eglise ne fut-elle pas celle des Papes guerriers ?

Pelletier repousse son assiette encore à demi pleine loin de lui et dit :

— Engager l'homme et dégager en même temps le prêtre, voilà mon problème.

— Impossible, Roland ! C'est un exercice d'équilibre au bout duquel l'homme et le prêtre se cassent également la figure.

— Peut-être. Mais je ne trouve pas d'autre voie.

Ils passèrent dans le salon et Cadige servit le café turc. Pelletier essaya de relancer la conversation dans une perspective étrangère à la guerre.

— Et comment vont les enfants ? J'ai bien aperçu les deux petits, mais pas ton aîné ? Il s'appelle bien Mansour, n'est-ce pas ? Quel âge a-t-il maintenant ?

— Il va sur ses treize ans.

— Il est couché ?

— Non. Il n'est plus à Jérusalem, nous l'avons envoyé poursuivre ses études en Angleterre.

Ghaleb mentait. Mansour vivait toujours auprès d'eux, mais rentrait rarement à la maison avant l'aube, négligeant l'école et la famille au profit de la résistance. Entré dans le réseau « Libération-ville » de Jérusalem, malgré la violente opposition de ses parents, il y prenait, encore presque enfant, une place considérable. Sa bande possédait de petits moyens, mais les utilisait efficacement pour créer un climat d'insécurité dans la Ville Sainte... Un jour, la vitrine d'un magasin juif volait en éclats... Une charge explosait, la nuit, contre la porte de la Bank Leumi Le Israël et ses clients, désormais, devaient présenter en y entrant le contenu de leur porte-documents au policier veillant à sa porte... Les jardins qui entourent la Knesset devenaient peu sûrs, car des arbres piégés s'abattaient en travers des allées. Des incendies tout à fait insolites se déclaraient ici et là... Une automobile, abandonnée la nuit, devant un immeuble, explosait dès que son propriétaire juif tournait la clef de contact... Les Juifs allemands qui descendaient au Y.M.C.A. Hotel et les Juifs américains qu'hébergeait le King David, retrouvaient leurs chambres pillées, leurs bagages éventrés et ces actions freinaient l'essor du tourisme...

A l'âge de Mansour, les enfants des peuples heureux faisaient du scoutisme ; lui entrait dans le grand jeu de la guerre secrète. Il vivait pratiquement dans la rue, en petit mendiant, la main tendue dans le sillage des touristes, avec sa bande... Qui se méfierait de petits Arabes sales et déguenillés, cette plaie folklorique du Moyen-Orient ?... L'Américain sourit, l'Allemand prend des photos ! Quand le policier juif botte les fesses de Mansour, il

le fait par simple routine. S'il le trouve couché sur le seuil d'une boutique, la nuit, il le chasse et Mansour obéit. Mais un quart d'heure plus tard, le plastic qu'il vient de coller tout en ayant l'air de dormir, fait sauter le rideau de fer.

La bande de Mansour survivait à toutes les rafles, ne tombait jamais dans les pièges tendus par la Sécurité Israélienne comme les autres groupes du réseau « Libération-ville », et pour une simple raison : Ghaleb connaissant d'avance les objectifs de son fils, transmettait de fausses informations qui déplaçaient les policiers vers des sites éloignés de ceux où l'action se déroulait.

Si Roland Pelletier n'avait pas dormi profondément ce jour-là, vers trois heures du matin, il aurait entendu Mansour rentrer au domicile de ses parents. Et quand il s'éveilla, vers huit heures, il était déjà reparti.

-:-

Ghaleb et Pelletier avancent maintenant d'un pas paisible à travers les rues de Jérusalem, passant lentement des anciens quartiers palestiniens aux nouveaux quartiers juifs. Tout change sans presque marquer de transition. La vocation des magasins... Le style de la foule. De nonchalante, elle se fait inquiète et fébrile. Les hommes allongent le pas. Les femmes vont de vitrine en vitrine, reviennent en arrière, résistent ou ne résistent pas à la tentation après avoir tout pesé de l'œil et de la bourse. Les robes se raccourcissent et tournent à la mini-jupe. Certaines libèrent les cuisses énormes, la chair gélatineuse des Juives marocaines. Mais, de temps à autre, éblouissantes et provocantes, passent des Bérénice lancées à la conquête de Titus...

La qualité des marchandises exposées baisse à vue d'œil. Au magasin attardé qui présentait d'authentiques robes palestiniennes à des prix inabordables, a succédé le boutiquier réaliste offrant la contrefaçon du même objet, coupé dans des tissus venus de Hong-kong.

Pacotille chinoise sublimée par l'Import-Export. Chandeliers à sept branches exposés pêle-mêle avec des « Saint-Sépulcre » en métal blanc, des tombeaux de Patriarches d'Hébron, des calottes et des écharpes de prière, des appareils photo japonais, des cartes postales affligeantes, des accessoires pour automobile et des jus de fruit. Pelletier le Juste balaye ces visions d'un énergique :

— Quelle horreur !

Il cherche à se raccrocher aux façades, mais pour constater qu'elles aussi se dégradent sur le plan de l'esthétique dès qu'elles se détachent du passé. Aux splendides bâtisses édifiées dans la pierre blonde de Jérusalem, ou la pierre rose d'Hébron, succède le béton triste et gris, ou peinturluré de couleurs agressives. Ghaleb qui devine les pensées de son compagnon demande insidieusement :

— Alors, mon frère, que penses-tu de l'avenir de Jérusalem depuis qu'elle n'est plus « négociable » ?

— C'est très simple, répond Pelletier... Dans vingt ans elle représentera le plus grand ghetto du monde !

— C'est ce que je pense !

Ils poursuivent. Les « beaux quartiers » de l'Ouest corrigent un peu cette impression pessimiste. Mais, au-delà de l'espace occupé par les grands ensembles officiels — Knesset, ministères des Finances, Intérieur, présidence du Conseil des ministres, Stade universitaire, Université hébraïque — l'horizon se referme sur la lèpre prolétarienne du béton.

Pelletier revient à ses soucis.

— Ghaleb ? demande-t-il... Que se passe-t-il quand ils arrêtent un Fedayin ? Crois-tu qu'ils torturent pour obtenir des renseignements ?

Le Palestinien hoche la tête négativement.

— Ce n'est pas la règle en Israël. Ils sont beaucoup trop intelligents pour torturer nos compatriotes qu'ils connaissent bien ! Ils savent que, sous l'effet de la douleur, nos poètes leur raconteraient les histoires les plus extraordinaires ! L'interrogatoire déboucherait sur un conte des Mille et Une Nuits ! Non ! Non ! Ils opèrent avec une sorte d'objectivité bien plus redoutable ! Par une masse de petites informations, chacune insignifiante en soi, ils arrivent à identifier le lanceur de bombe, casser un réseau. Cependant nous connaissons un certain nombre de Fedayin qui furent torturés... Les tortures classiques : ongles arrachés, doigts écrasés entre une porte et son chambranle, corps suspendu par les parties sexuelles. Mais, en principe, le Modiin — le service de renseignement militaire — ne torture pas. Seulement... il existe des sadiques dans toutes les armées et polices du monde !

— Que feront-ils de moi s'ils m'arrêtent ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Je ne sais pas... J'ai des pressentiments. Juda Iscariote existe toujours, n'est-ce pas ?

Ghaleb réfléchit et répond en pesant ses mots.

— D'abord et presque à coup sûr ils chercheront à te tuer sur le terrain, pendant l'action si tu commets la folie de suivre un commando en territoire occupé. C'est un droit n'est-ce pas ? Tu connaîtras le sort de Roger Coudroy et des cinq cents Fedayin qui ont donné leur vie pour la cause de la justice et de la liberté.

— C'est ce que je préférerais. Mais s'ils m'arrêtent ?

— Ils te feront un procès... Vingt ans de prison. Et puis ils négocieront ta mise en liberté avec la France.

— Roland Pelletier contre un Mirage ? Non ! Non ! Je ne vaux pas si cher ! Et je voudrais partager jusqu'au bout le sort de tes frères. C'est l'amour du Dieu de justice et de charité qui nous rassemble. Et ce qui a été rassemblé ne doit pas être séparé !

Brusquement Ghaleb lui prend le bras et le serre avec force.

— Regarde ! dit-il à mi-voix... Regarde qui vient !

Un homme en uniforme kaki, portant les étoiles de capitaine, avance vers eux d'un pas rapide, tournant le dos au palais de la Knesset d'où il semble venir.

— Regarde !... C'est le Juif que j'avais caché à Varsovie et que tu as réexpédié depuis Leipzig sur la Hongrie !

— Tu crois ?

— J'en suis certain... Regarde bien ses cheveux roux... Ses yeux bleus de Prussien... Sa grosse lèvre pendante. Je t'assure ! C'est lui ! Jamais je n'oublie un visage. Même après vingt-cinq ans ! Les noms... c'est différent. Mais comment s'appelait donc ce type ?... Quelque chose comme Puch... Ou Peuch...

— Je crois qu'il s'appelait Preuss !... Yehuda Preuss.

— Parfaitement ! Yehuda Preuss... Il avait fait sortir du ghetto de Varsovie le trésor de Hachomer-Hatzaïr !... Je me souviens... Trois cent mille zlotys que je lui ai bêtement laissés pour qu'ils fassent des petits en Palestine ! Je l'ai eu sur les bras pendant trois jours, avec ces patrouilles qui le cherchaient partout ! Ah ! c'est bien lui !

— Et moi j'ai tiré six mois de cabane à cause de lui ! Mais je

ne regrette rien. Dieu me commandait d'aimer ce Juif qu'opprimait Hitler comme je vous aime. La victime s'est transformée en bourreau, si j'en juge d'après l'uniforme et le grade ? Je n'y puis rien. C'est affaire entre lui et son Dieu s'il en a un !...

L'officier avançait toujours. Il ne se trouvait plus qu'à quelques mètres.

— Qu'est-ce qu'on fait ? souffla l'ancien prêtre-ouvrier... On le salue ? On cause un brin, histoire de lui rappeler qu'il nous doit une fière chandelle ?

— Jamais ! L'ennemi reste l'ennemi ! Surtout un officier de Tsahal d'origine askenase. Ce sont les pires !

Le capitaine Yehuda Preuss qui vient de recevoir son brevet de gouverneur militaire pour la zone de Jéricho, en Cisjordanie occupée, les croise. Il les a regardés sans les reconnaître et poursuit son chemin d'un pas ferme.

-:-

Quand il prend possession de son poste, Yehuda Preuss se sent tout d'abord accablé. Il lui semble plonger dans un bain d'huile chaude. L'atmosphère colle à la peau. Toute démarche traîne derrière elle une partie du paysage avec ses parfums lourds et entêtants. Une pellicule moite enduit l'épiderme. Sous cette latitude combinée à l'altitude négative, la marche devient plongée dans les profondeurs d'une mer tropicale. Accoutumé à la cuisson brutale mais sèche du Néguev, le capitaine constate que les déserts se suivent et ne se ressemblent pas. Celui de Judée plonge sur cette oasis que le Jourdain développe jusqu'à la mer Morte... Par la fenêtre du modeste bureau qu'il occupe il contemple ses monts et pense : mon âme est maintenant aussi brûlée et dépouillée qu'eux !

Il se fait présenter les officiers de la garnison. Trois jeunes lieutenants dont deux réservistes qui sont relevés chaque mois. Il leur ordonne tout de suite :

— Présentez-moi vos statistiques !

— Quelles statistiques, mon capitaine ?

— Les seules qui m'intéressent. Le pourcentage de commandos ennemis interceptés !

On ne tient pas ce genre de comptabilité à Jéricho et Preuss élève le ton de sa voix.

— Comment, messieurs ? Le gouvernement compte sur vous pour empêcher les infiltrations de terroristes en Israël et vous n'avez aucune idée sur l'importance des succès ou des échecs remportés ou subis ? Mais c'est du sabotage !

Le lieutenant de carrière Moshe Shuval se défend.

— Une statistique est difficile à établir, mon capitaine. Nous connaissons le nombre exact de Fedayin tués sur le terrain : deux cent soixante-sept depuis la guerre de Six Jours. Mais, tout en subissant des pertes, un commando peut se glisser vers Jérusalem ou Beer Sheba. La notion d'interception réussie ou non est difficile à établir.

— Votre personnel connaît-il bien le terrain ?

— Je le crois, mon capitaine.

— Vous le croyez mais n'en êtes pas sûr ? Eh bien ! Nous allons vérifier !

Durant une semaine, suivi de ses cadres officiers et sous-officiers, Yehuda Preuss étudie la rive ouest du Jourdain depuis le pont Damiya jusqu'à la mer Morte. Il opère avec une minutie accablante pour ses subordonnés et leur dit :

— Votre estimation de nos possibilités stratégiques est exacte au départ. Nous ne pouvons contrôler les passages en dehors de la vallée, soit deux kilomètres en profondeur. Au-delà, c'est le désert et, la nuit, les terroristes vous échappent. Mais l'efficacité médiocre de vos barrages provient d'une connaissance superficielle de l'espace dont vous disposez. J'entends que tout le personnel, soldats compris, repère les plus minces possibilités d'embuscade, la disposition de la végétation, des canaux d'irrigation, les maisons isolées... Absolument tout ! Je veux que le combattant israélien se trouve ici comme le poisson dans l'eau. Et qu'il acquière une mentalité comparable à celle des Fedayin : même capacité de souffrance, mobilité égale, mépris de la mort aussi élevé !

Le lieutenant Moshe Shuval objecte avec déférence.

— Mon capitaine, la majorité de nos hommes provient des réserves. Beaucoup ne pensent qu'à regagner leur bureau de Tel-Aviv ou leur ferme de Galilée sans recevoir de mauvais coups !

— Pas les kibboutznikim !

— Bien sûr ! Mais ils sont minoritaires. En 1970, Israël n'est plus le pays des premières *alyot*. Nos Sépharades manquent de mordant. Nos meilleurs groupes sont formés de volontaires druses. Ceux-là aiment se battre, mais je ne puis les engager partout à la fois !

— Je sais tout cela, lieutenant Shuval, mais ne veux pas le savoir ! Demain vous rassemblerez la troupe. Je dois lui parler.

Il lui dit :

« Soldats de Tsahal ! nous occupons Jéricho ! Je ne vous demanderai donc pas de faire tomber ses murailles, D'autres s'en chargèrent pendant la guerre de Six Jours et sans avoir besoin de nos aumôniers-rabbins pour souffler dans leur corne de bouc ! Mais nous avons à la défendre contre un ennemi mordant, fanatique, mobile qui, presque chaque nuit, franchit le Jourdain. Je sais que vous comptez beaucoup plus sur l'hélicoptère de surveillance que sur vous-mêmes pour l'accrocher. Soldats, tout cela va changer ! Tant que je commanderai la zone, vous allez passer plus de nuits en embuscade que dans vos lits. Vous ferez plus de chemin avec vos jambes qu'en jeep. Si les commandos franchissent la zone d'interception, je vous obligerai à les poursuivre dans le désert, même si vous devez crever de soif avec eux ! Je veux des soldats qui combattent et non des réservistes en vacance ! J'entends que vous marchiez sans hésitation ni murmure. J'ajoute que vous me trouverez partout là où je vous ordonnerai d'aller. Je ne commande jamais « en avant ! » mais « suivez-moi ! ». Et ceux qui ne suivent pas seront punis ! Il me faut des hommes plus maigres que des loups et capables de couvrir, comme eux, cinquante kilomètres en une nuit. Pour l'instant vous n'êtes pas ces loups, mais de mauvais chiens de garde trop gras. Nous allons donc apprendre à maigrir en bons Israéliens, c'est-à-dire en famille. Un pour tous, tous pour chacun ! Direction : le terrain d'exercice !

Parvenu sur le terrain, Yehuda Preuss fait mettre en batterie une mitrailleuse postée sur l'un de ses côtés et dit à ses servants :

— Vous tirez au ras de mes fesses quand je me couche. Vous cessez le feu dès que je crie : « Debout. » Attention à la hausse. Je ne veux pas d'accident !

Preuss dispose son personnel en formation dispersée et presque aussitôt plonge en criant :

— A terre !

La mitrailleuse balaie le terrain.

— Debout ! Un bond en avant !... A terre !... Rentrez donc vos grosses fesses !

Un homme reçoit une balle dans la fesse.

— Halte au feu !

Yehuda Preuss rassemble le personnel autour de lui pendant que les infirmiers évacuent le blessé et dit :

— Les Fedayin tirent bien ! Attention ! Qui n'est pas capable de plonger et de s'effacer au sol a des chances de comparaître devant Iaveh ! Je ne veux pas de pertes au combat. J'espère que vous avez compris ma démonstration ? Maintenant la mitrailleuse va tirer à balle d'exercice, mais je vous préviens que ça fait tout de même mal. Rentrez donc vos grosses fesses, messieurs, en attendant que j'arrive à les faire disparaître... A mon commandement... A terre !

Subjuguée la troupe plonge avec ensemble.

— Debout !... Pour un bond en avant...

Brusquement, une estafette se présente sur le terrain d'exercices, se dirige vers Preuss et lui remet un message en claquant les talons. Le gouverneur militaire se détourne alors de sa besogne d'adjudant, ouvre le pli et regagne son bureau pour décrypter le texte. Insruits de l'affaire par leur informateur habituel, les services secrets annoncent pour une nuit prochaine le franchissement du Jourdain par un important commando de Fedayin chargé de détruire le poste frontière commandant le pont Allenby. Il indique aussi les heures de passage et l'itinéraire prévu.

VIII

SUR L'AUTRE RIVE DU Jourdain, à quelque distance des ruines de Karamé, une cérémonie s'achève. Le XVIIe commando de Fedayin organise une prise d'armes à la mémoire de Roger Coudroy, premier volontaire d'expression française tombé dans le combat contre Israël.

Né en Belgique, élevé en France, diplômé d'une grande école, Coudroy partit très jeune pour le Koweit où on lui offrait un poste d'ingénieur rémunéré à l'échelle fastueuse des empires pétroliers. Il vécut parmi les Palestiniens émigrés et se prit d'une affection profonde pour eux. Et comme il avait des penchants idéalistes, il épousa leur cause, donna sa démission, prit sa voiture, gagnant Amman pour se présenter à la Résistance palestinienne. Roger Coudroy devint plus aisément Fedayin que Pelletier, car les problèmes du prêtre ne se posaient pas au laïc. Il tombait un an plus tard en territoire occupé par Israël, victime, selon ses camarades, de son extraordinaire témérité.

Sur une pierre plate dressée à la surface des longues vagues d'argile figée qui donnent aux monts de Moab le ton d'un océan fossile voué au silence, Salah a fait graver le nom du Français, la date de sa naissance et celle de sa mort. Le corps repose quelque part en Cisjordanie occupée dans l'une de ces fosses communes où Tsahal jette les Fedayin tués. Pelletier le Juste a prononcé quelques mots.

— Coudroy est tombé pour l'amour du Dieu de justice... Il a porté témoignage contre Israël, puissance impérialiste et colonialiste... Son nom restera dans la mémoire des hommes qui rendent hommages aux défenseurs de la liberté, parmi les Saint-Juste, les Jean Heuss, les Che Guevara...

Le XVIIe commando présente les armes à la pierre levée.

-:-

La nuit tombe maintenant avec une telle rapidité que le jour semble basculer autour d'un axe invisible. Un fleuve bleu, puis noir, emplit la vallée jusqu'à la cime des monts de Moab et de Judée. Des terres irriguées monte un parfum de vase chaude. Des batraciens grignotent le silence épais comme du bois d'olivier, par une série d'appels mieux réglés que le mouvement d'une scie. Un chant nostalgique s'élève de Karamé dont les ruines abritent encore, tant bien que mal, quelques Fedayin.

Le XVIIe commando s'est dissimulé dans la végétation qui vient frôler l'eau du Jourdain grossi par la fonte des neiges sur le plateau du Golan. C'est lui qui va tenter de détruire le très important poste frontière israélien du pont Allenby. Le lieutenant Makhlouf assure le commandement, assisté par Ahmed et Kassem faisant fonction de sous-officiers. En tout, trente Fedayin. Armement léger. Importante dotation d'explosifs. Le commandement suprême d'Al Assifa compte sur l'effet de surprise et la rapidité de l'approche pour atteindre l'objectif sans engager un combat qui serait, par définition, inégal. Makhlouf demande à l'ancien prêtre-ouvrier :

— Tu rentres à Karamé, ou tu viens avec nous ?

— J'ai envie de rentrer.

— Tu ne peux pas nous faire ça, Petieh as-Saleh.

— Bah ! Je vous encombrerais plutôt qu'autre chose. Je marche tellement moins vite que vous.

— Ne mens pas. Ceux de mes Fedayin qui t'ont connu à Jéricho se souviennent des parcours du combattant que tu faisais avec eux pour t'amuser. Tu courais plus vite que tout le monde. Ces garçons ont vieilli, mais sans oublier.

— Moi aussi, j'ai vieilli, frère Makhlouf. Pourquoi veux-tu à toute force me traîner là-bas ?

Le Fedayin sourit dans sa moustache fine.

— Tu possèdes une grosse tête, Petieh as-Saleh. Tu as le génie de Mahomet — que son nom soit béni — et je sais que tu nous sauveras si l'affaire tourne mal.

— Tu as mauvais moral ?

— Euh... Tu ne sais pas qu'ils ont un nouveau chef dans le secteur de Jéricho ? Un homme remarquable, paraît-il, et qui est en train de modifier tout le dispositif de sécurité. Je voudrais pouvoir lui opposer, si nécessaire, un homme de même envergure comme toi.

— Mais je ne suis pas un guerrier Makhlouf.

— Nous non plus. Nous sommes des résistants. Mais toi, tu possèdes la vision des prophètes.

Pelletier sourit.

— Alors, tu nous accompagnes ?

— Si tu crois que c'est absolument indispensable, d'accord.

— Merci, frère.

Pelletier porte, comme à l'accoutumée, un blue-jean et un anorak de ski de couleur sombre, tenue maintenant célèbre dans la résistance, de Damas à Gaza. Le sergent Kassem lui apporte une Klachen russe.

— Non, dit l'ancien prêtre-ouvrier, pas de mitraillette ou de pistolet. Je vous accompagne comme conseiller technique ou infirmier, pas comme soldat.

— Pourtant, je t'ai vu descendre les deux artificiers pendant l'attaque de Karamé ?

— C'était différent. Je me défendais contre un agresseur. Mais je n'ai pas le droit de porter volontairement la guerre au-delà du Jourdain.

— Même en territoire occupé par la violence ?

— Même en tenant compte de cette nuance. Donner la mort n'est pas une action nuancée.

— Et si une patrouille te tire dessus ?

— Tant pis, je l'aurai cherché. N'en parlons plus.

— Inch'Allah ! murmure le lieutenant qui reporte son attention sur l'eau du fleuve.

— Nous allons nous mouiller sérieusement ce soir, dit-il. A-t-on vérifié l'état du câble ?

— Il est solide, frère, assure Feghali.

Les commandos franchissent la rivière avec l'aide d'un câble

fixe, très facilement en période de basses eaux mais, cette nuit, les Fedayin devront élever à bout de bras mitraillettes et paquets d'explosifs pour ne pas les noyer.

Sanglés dans leurs tenues de « para », le visage enduit de noir de fumée dissimulé derrière la grande « koufia » noire et blanche qui leur pend sur l'épaule, les Fedayin attendent les ordres de Makhlouf qui, de temps à autre, jette un coup d'œil sur le cadran lumineux de sa montre-bracelet.

— Les commandos de diversion démarreront à 23 h 15 à cinq kilomètres au sud du pont Allenby dit-il à son adjoint Ahmed.

Puis il revient sur les détails de l'opération qu'il a montée. Il connaît la difficulté de maintenir ses Palestiniens dans le cadre rigide d'une manœuvre stratégiquement définie. Composée de jeunes gens dont chacun possède un courage fantasque égal à ses facultés d'improvisation, sa troupe n'est pas manœuvrière à l'échelle des guerres modernes. Ce ne sont pas encore des soldats, mais des partisans.

Attaquer le poste militaire et la douane israélienne située dans l'axe du pont Allenby représente une entreprise difficile. Protégés par de hautes défenses de fils de fer barbelés, qu'il faudra couper pour parvenir jusqu'aux bâtiments et les incendier, ils semblent à l'abri de toute surprise... L'effet de surprise, cependant, doit jouer sous peine d'échec et de pertes sur intervention d'un groupe mobile qui prendrait le commando à revers. Makhlouf compte sur la nuit et la rapidité de leur marche plus silencieuse que celle des fauves à travers un espace fort bien connu d'eux.

Il est maintenant vingt-deux heures. Un bruit étrange naît en direction de la mer Morte. Il rappelle la cadence des fléaux d'antan sur l'aire... Flap... Flap... Flap...

— Tiens, murmure Pelletier, l'hélicoptère est donc en avance ?

C'est l'hélicoptère « Alouette » qui, chaque soir, remonte le cours du Jourdain jusqu'au lac de Tibériade, utilisant de temps à autre un puissant projecteur qui révèle les moindres détails du terrain. Il s'allume à l'improviste, construisant une mouvante cathédrale de lumière et s'éteint dès qu'une rafale partant du territoire jordanien salue cette manifestation « son et lumière ». Il se présente d'ordinaire, dans ce secteur vers 23 heures. Ce système de surveillance ne vaut pas grand-chose. Pour franchir le

Jourdain, les Fedayin attendent tout tranquillement que l'engin soit passé.

Quelques minutes plus tard il se manifeste de nouveau... Flap... Flap... Flap... Le voici qui descend du nord vers le sud. Roland Pelletier fronce le sourcil.

— Tiens, s'étonne-t-il... Voilà qui n'est plus dans le programme. Jamais je ne l'ai vu faire demi-tour.

Le lieutenant Makhlouf prête une oreille attentive au bruit du rotor lorsqu'il passe à la verticale, rentre instinctivement la tête entre les épaules sous le poids de cette clarté artificielle, de cette lune qui, décrochée du ciel, incendie le paysage pendant un temps extrêmement bref. Puis le projecteur s'éteint, le bruit du rotor s'estompe. Flap... Flap... Flap...

— Ce n'est pas le même appareil, constate Pelletier... Le premier possédait un réacteur et celui-ci est un vieil hélico à piston. J'en suis certain.

— Tu vois que nous avons besoin de toi, Petieh as-Saleh ! murmure Makhlouf. Aucun d'entre nous n'aurait reconnu au bruit la différence de propulsion de ces machines.

Les Fedayin ne bougent pas, impossibles à repérer sous la végétation dense quelles que soient les techniques utilisées et se taisent. Le lieutenant consulte de plus en plus fréquemment son bracelet-montre.

A 23 h 15, plusieurs rafales d'armes automatiques pourfendent le silence, comme si quelque main déchirait de bout en bout un drap de toile. Une fusée jaune monte dans le ciel. C'est la manœuvre de diversion qui prend le départ. Elle va se développer pour attirer dans un secteur éloigné de l'action principale toutes les forces mobiles de Jéricho. A vingt-quatre heures, le groupe qui l'anime repassera le fleuve, couvert par l'artillerie et les mitrailleuses de l'armée jordanienne. Makhlouf disposera encore de trente minutes pour en terminer avec la destruction du poste frontière.

-:-

Ils ont franchi le gué, accrochés au câble formant main courante. Non sans mal, car le courant, rapide en toutes saisons, exerçait sur les corps une pression inusitée. Hommes, armes, munitions, n'ont subi aucune perte. Les Fedayin avancent maintenant très vite en direction du sud, bustes légèrement penchés

en avant, le Klachem sous l'aisselle, un chapelet de grenades accroché à la ceinture. Gorgés d'eau les « pataugas » font floc... floc... floc...

Makhlouf et ses hommes connaissent parfaitement le terrain et évitent les champs de mines placés par l'ennemi. Les Israéliens savent qu'il leur faut intercepter les commandos sur les abords immédiats du Jourdain car, une fois atteint le désert de Judée, si des voitures complices les prennent en charge ils atteindront non seulement Jérusalem mais encore Haiffa ou Tel-Aviv avant le lever du soleil.

Antérieurement à l'arrivée du capitaine Preuss dans le secteur, l'administration envisageait d'établir un barrage électrifié entre le lac de Tibériade et la mer Morte. Mais Preuss s'était porté garant de l'inutilité de cette dépense énorme, promettant d'intercepter les commandos à quatre-vingt-dix-huit pour cent et l'état-major lui faisait confiance.

-:-

Il est maintenant 23 h 30. La manœuvre de diversion se développe dans le sud. De grandes lueurs rouges s'élèvent au fond du ciel noir dont une brume élevée cache les étoiles. Au cours d'une brève pose, Makhlouf dit à son adjoint :

— On peut y aller. Les troupes d'intervention juives sont maintenant fixées là-bas. Nous n'aurons besoin que de cinq minutes pour ouvrir le passage à travers les barbelés.

Le plan va s'exécuter comme prévu. Pendant que travailleront les cisailles, Ahmed ouvrira le feu sur les bâtiments du poste avec le petit mortier portatif. Puis Kassem simulera une attaque par le sud afin d'attirer la garnison sur lui pendant que le gros des Fedayin s'engouffrera dans la brèche.

— Frère, je suis inquiet, dit Makhlouf à l'ancien prêtre-ouvrier.

— Pourquoi ?

— Peux pas te dire exactement... Tout ça marche trop bien... Moi j'ai vécu dans le désert... Là-bas, ça ne va jamais aussi bien qu'à la veille des catastrophes. Je suis un peu comme les bêtes, Petieh as-Saleh. Je ne vois rien, n'entends rien, mais je sens des choses autour de nous... Et je pense à ce nouveau chef de Jéricho, cet homme terrible... je n'ai pas confiance dans cette paix, vois-tu ?

Pelletier le Juste hausse les épaules.

— Tu es stupide ! tu sais bien que jamais les Juifs ne se risquent, la nuit, hors de leurs positions fortifiées ? Pourquoi changeraient-ils du jour au lendemain ? Je me sens parfaitement tranquille de ce côté. Objectivement, je reconnais que tu peux échouer dans l'attaque du poste et de la douane. C'est un risque à courir. Il faut essayer. Tu as mis en branle plus de cinq commandos pour couvrir l'opération ! A l'heure actuelle, vous avez peut-être déjà fait tuer quelques copains, là-bas dans le sud. Trop tard pour reculer maintenant !

— Tu as raison.

Ils reprennent leur marche. L'exercice et la chaleur ont séché leurs vêtements. Lourdement chargés, les porteurs d'explosifs ont pris quelque retard et le chef doit modérer le train de sa colonne pour leur permettre de rallier.

Les bruits du combat livré dans le sud vont décroissant. Les balles traçantes le dessinent sur la toile de fond que tend la jonction du ciel avec la terre dans une vague unité. D'après l'espace qu'elles couvrent, Pelletier comprend que les Fedayin se sont dispersés pour dissocier les forces ennemies, les attirer vers ces corps à corps nocturnes dont elles ont horreur...

Tout progresse comme prévu. Une odeur grisante de fleur d'oranger traîne autour d'eux, posée comme une pellicule sur la trame des parfums de terre irriguée, un peu écœurants.

Ils ont laissé derrière eux, dans le nord-ouest les lumières de Jéricho, car les Israéliens connaissant la faiblesse de l'aviation jordanienne n'imposent aucun camouflage nocturne. Mais ces points de repère facilitent la progression des Fedayin. Déjà, le poste Allenby leur apparaît drapé dans la clarté crue des projecteurs braqués sur ses abords.

— Ne pas oublier de rafaler ces projecteurs avant de couper les barbelés, rappelle Makhlouf.

Tout semble mort autour d'eux. Les crapauds, seuls, tentent de faire basculer ce silence dans un univers qui n'aurait pas renoncé à caricaturer la vie du jour. Accompagné dans sa progression par la mélopée, le commando ne laisse aucune trace de son passage sur les perspectives floues qui se referment derrière lui. Le cœur de Pelletier bat fortement. Brusquement, Makhlouf qui le précédait d'un mètre à peine, suspend sa marche, lui prend le bras en soufflant :

— Ecoute !... Nous ne sommes plus seuls...

Pelletier prête l'oreille, hoche la tête et répond à voix très basse :

— Tu es fou ! Moi, je n'entends rien !

— Moi j'entends ! Nous sommes encerclés !

Pelletier répète :

— Tu es fou ! Les Juifs ne sortent jamais la nuit, du moins volontairement.

— Ils sortent maintenant ! Je te dis que nous sommes encerclés... Encore à grande distance, sans doute, mais encerclés tout de même... ou sur le point de l'être ! Je devine même la silhouette d'un « half-track », là-bas...

— Je ne vois rien, constate Pelletier en se frottant les yeux.

— C'est que tu n'es pas un Palestinien habitué à vivre dans le désert ! Moi je vois !

— Alors ? Tu veux qu'on se replie ?

— Qu'en penses-tu ?

— C'est toi le chef, Makhlouf !

Le lieutenant réfléchit pendant quelques secondes, paraît hésiter, puis ordonne :

— En avant !

Le commando se remet en marche.

-:-

Cinq minutes plus tard l'enfer occupe la nuit. Une douzaine d'armes automatiques crachent leurs balles traceuses, comme si, d'un ciel brusquement rapproché de la terre, pleuvaient des centaines d'étoiles filantes.

— A terre ! crie Makhlouf... Ne répondez pas au feu !

Avec une grande lucidité de pensée, il a défini la situation. Les voici au contact d'une patrouille probablement très forte et bien armée. Le commandement israélien n'est donc pas tombé dans le piège tendu mais, au contraire, a tendu son propre piège. Il n'a souscrit que partiellement à la manœuvre de diversion, conservant une partie de ses forces mobiles pour des opérations ultérieures. Makhlouf n'avait pas prévu ce nouveau style de l'ennemi allant chercher l'accrochage en pleine nuit, alors qu'autrefois il le refusait systématiquement...

Voici donc l'effet de surprise cassé, l'attaque du poste Allenby remise à des jours meilleurs. La nouvelle tactique à suivre s'impose d'elle-même. Il faut refuser le combat, replier le commando vers le Jourdain et le repasser sans perdre un seul Fedayin. Première difficulté : comment transmettre la nouvelle consigne ? Pelletier, allongé à ses côtés, conseille :

— Contactons les hommes un par un, chacun de notre côté. Pas facile ! Je pars le premier.

Il entreprend de ramper vers les formes de ses camarades qu'il devine seulement lorsqu'il s'en trouve à quelques mètres et passe la consigne. Puis un grondement de moteur naît, assez loin, et c'est le « half-track » qui se déplace. Presque aussitôt, un projecteur s'allume et commence à balayer le terrain.

— Vous tirez sur tout ce qui bouge ! crie le capitaine Preuss dans son microphone.

Les rafales de mitraillettes se succèdent alors, brèves, cherchant la précision.

— Trop loin !.... Ils sont encore trop loin ! crie l'officier.

Puis, tourné vers le servant de la mitrailleuse 12,7 montée sur le half-track :

— Tu tires en cherchant l'efficacité et l'économie. Israël n'est pas riche !

Pendant près d'une heure, les soldats de Tsahal poursuivent leurs tirs de harcèlement. Les Palestiniens en retraite ne répondent pas, car ouvrir le feu c'est signaler la position des tireurs et faciliter la tâche de l'ennemi. Ses rafales se perdent le plus souvent dans la terre grasse, et si quelque balle ricoche sur une pierre, elle s'enfonce au loin, dans la nuit, en luciole frappée de folie.

La mitrailleuse 12,7, touche un Fedayin. On l'entend crier et appeler sa mère en arabe. Personne sans doute ne peut grand-chose pour lui avant le repli derrière le Jourdain. Personne, sauf Pelletier le Juste. Rampant avec l'agilité d'un jeune homme, il se rapproche de ce point perdu dans la nuit, localisé par ce cri de minute en minute répété sur un mode bouleversant et qui attire, en même temps que les secours, les tirs de l'ennemi.

-:-

— Ça ne va pas ! crie Yehuda Preuss à son officier d'ordonnance, le lieutenant Shuval. Eteignez ce projecteur qui n'éclaire

rien du tout et appelez par radio l'hélicoptère B. Il doit se tenir à notre disposition dans les quinze minutes suivant l'appel !

Le lieutenant alerte l'hélicoptère tandis qu'un dernier coup de projecteur se pose sur Pelletier immobilisé auprès du blessé, figé dans une attente insupportable... Tireront ? Tireront pas ?... Ils ne tirent pas ! Ce « suspense » a permis au prêtre de réfléchir sur la situation. L'accrochage dure depuis deux heures maintenant et sans résultat appréciable. Mais l'avenir reste sombre... Comment repasser le Jourdain avec les Juifs sur ses talons ? Il aurait besoin d'un appui-feu important depuis la rive amie... Et comment l'obtenir sans émetteur-radio ?

Le projecteur s'est éteint. Nuit hermétique. Pelletier arrive à identifier le blessé par les quelques mots qu'il prononce entre deux plaintes. C'est Feghali, le petit Fedayin qui n'arrive jamais à présenter les armes correctement !

— Frère où es-tu blessé ?

— Jambes...

Impossible de se rendre compte de l'étendue des dégâts mais, en tâtonnant autour du corps, la main décèle une vaste flaque de sang. Pelletier dit à Feghali :

— Je vais te tirer derrière moi par les bras pour sortir de la zone de feu. Ensuite je te porterai jusqu'au Jourdain... Tu reverras ta mère, petit frère. Je te le promets...

Le jeune homme l'a reconnu et murmure :

— Merci... Petieh as-Saleh... notre frère à tous...

Pelletier amorce la manœuvre qu'il vient de décrire, mais un cri déchirant l'arrête.

— Non !... Non !... J'ai trop mal...

Les jambes qui traînent sur le sol font jouer les os brisés provoquant des douleurs si intolérables que le blessé s'évanouit.

L'ancien prêtre-ouvrier ne bouge plus, tandis que la mitrailleuse lourde, comme attirée par les cris, lâche quelques dangereuses rafales. Le temps passe. Il semble que le brouillard élevé se soit dissipé car les étoiles lancent leurs feux de diamants. La visibilité s'améliore rendant plus dangereuse la situation du commando en retraite. Pelletier devine le mouvement silencieux des corps de ses camarades. Il serait tenté de les suivre. Mais ce

blessé ? Pelletier le Juste ne peut sacrifier le petit Fedayin qui a repris connaissance et, entre deux gémissements, répète :

— Laisse-moi, frère... sauve-toi...

Roland Pelletier juge son état tellement peu satisfaisant qu'il le charge sur son dos et s'éloigne aussi vite que ce poids supplémentaire le permet. Il pense : s'il crie ils nous localiseront et je reçois une rafale... Et si le projecteur se rallume et tombe sur nous, c'est foutu ! Mais le combat semble marquer une pose dans l'attente de quelque événement décisif.

Soudain, le bruit de l'hélicoptère émerge de l'horizon nord... Flap... Flap... Flap... Le cône de clarté lunaire qui tombe de la machine se déplace sur le sol avec une vitesse hallucinante. Guidé par la radio, il coiffe brusquement toute l'étendue du champ de bataille et s'immobilise en livrant les détails du terrain, dessinant des cernes autour de tout ce qui forme relief à la surface du sol.

Roland Pelletier a plongé sans lâcher son blessé et son visage s'incruste dans la terre. Le sang ruisselle sur ses joues mais c'est le cadet de ses soucis. Makhlouf, maintenant assez éloigné crie :

— Ouvrez le feu sur l'hélico !

Même les Klachem qui portent loin ne sauraient inquiéter sérieusement un hélicoptère volant à altitude normale. Mais celui-ci se tient très bas, à la demande du capitaine Preuss. Il occupe cette position pendant quelques minutes et permet aux Israéliens d'ouvrir un feu efficace. Des cris de Fedayin touchés s'élèvent. Mais après avoir sans doute reçu quelques balles dans sa machine, le pilote rendu prudent lui fait regagner l'altitude de sécurité. La puissance de l'éclairage diminue.

Pelletier en profite pour reprendre le blessé sur son dos. Il s'éloigne d'un pas rapide, à la limite du souffle. La mitrailleuse lourde et les Ouzi des Isréaliens concentrent leurs feux sur cette forme qui s'inscrit sur la toile de fond plus sombre d'une haie qui va l'absorber, la dérober aux vues de l'ennemi. Pelletier réussit à courir malgré le poids du blessé évanoui de nouveau... A dix mètres de lui la haie offre un espoir décisif de salut. Il avance vers elle de toutes ses forces. Il va l'atteindre !... Il l'atteint !... Une balle de 12,7 l'y devance. Elle perce la poitrine du blessé d'outre en outre et donne dans le dos du prêtre une sorte de

coup de poing géant qui l'envoie rouler dix mètres plus loin, au-delà de cette barrière végétale qui, déjà, ployait sous lui...

-:-

L'aube naît. Dressé hors des superstructures de sa machine chargée d'hommes qui, mitraillettes hautes en surveillent les abords, Yehuda Preuss domine le champ de bataille... C'est à peine s'il porte témoignage sur le combat de la nuit. Les patrouilles israéliennes le parcourent dans tous les sens avec circonspection, prêtes à tirer. Mais le commando a disparu sans laisser de traces en dehors des morts et des blessés dont les gémissements deviennent de plus en plus faibles.

— Combien ? demande le capitaine au lieutenant Moshe Shuval qui lui présente son rapport.

— Trois morts et quatre blessés mon capitaine.

— Eh bien, quel feu d'artifice pour aussi peu de gibier !

— Mais l'interception a joué à cent pour cent... Tous les terroristes ont repassé le Jourdain.

— J'entends bien... Dans le cas contraire, j'aurais pris des sanctions. Vous avez fouillé les blessés ?... Pas de documents intéressant la défense nationale ?

— Non, mon capitaine.

— Vous avez ramassé l'argent, les montres, les stylos ?

Moshe Shuval pose sur le capot du « half track » le maigre butin de la nuit et désigne une montre-bracelet qui porte l'inscription suivante en français : « A Roland Pelletier S.J. Pour son action exemplaire — la Mission de France, 1949. »

Yehuda Preuss met la montre dans sa poche. Moshe Shuval précise :

— On l'a trouvée sur un Fedayin blessé aux poumons qui respire encore. Il porte une sorte de blouson de toile à cagoule comme ceux qu'on utilise en Europe aux sports d'hiver.

— Oui, je sais, répond Yehuda Preuss, quelques mercenaires français servent dans Al Fatah. Tant pis pour celui-ci ! Il n'avait qu'à s'occuper de ses affaires au lieu de venir fourrer son nez dans les nôtres !

Il y a un silence. Une à une les patrouilles se rassemblent. Les soldats éjectent les balles encore engagées dans les canons, revissent les capuchons des grenades par mesure de sécurité.

Les premiers oiseaux s'éveillent et chantent. La vallée du Jourdain présente un visage rajeuni et la fleur d'oranger exprime ses sucs d'où coule un parfum d'une finesse surnaturelle.

— Qu'est-ce qu'on fait des blessés ? demande le lieutenant.

Yehuda Preuss lui jette un regard sévère et dit :

— Les Arabes qui détruisent un kibboutz ne font ni blessés ni prisonniers ! Compris ?

— Compris, mon capitaine ! Je mets ceux-là au trou, avec les autres.

Le lieutenant salue. Yehuda Preuss lui rend son salut et, debout, les mains appuyées sur les superstructures de sa machine, reprend la route de Jéricho.

IX

NUIT. RUES MOUILLEES par les pluies d'automne. Les façades de la ville encore chaudes font lever un fin brouillard. Jérusalem dort. Les projecteurs chargés de maintenir l'enceinte de Soliman le Magnifique dans la grande illusion de l'histoire viennent de s'éteindre. Dans les quartiers de l'Ouest les odeurs de l'Orient et de l'Occident se mêlent sans réussir à se pénétrer. La ville reste sur ses positions, encore souk arabe et bientôt ghetto juif. Les parfums de l'encens brûlé dans les églises chrétiennes ne parviennent pas jusqu'au palais du Grand Rabbinat d'Israël, tout près du quartier allemand qui sent la résine des pins et le savon noir.

Des patrouilles motorisées de la police rôdent. Le bruit de leurs pneumatiques sur le goudron humide rappelle celui d'un feu de broussailles. Leurs radios bavardent sur un ton de voix déshumanisé. Elles échangent des informations, transmettent des ordres à propos de ce jeune Arabe qui court le long de l'avenue Derech Yafo... De temps à autre un coup de feu coiffe le silence. On dirait qu'il donne le signal de départ pour une course poursuite engagée entre les policiers juifs et le fils aîné de Ghaleb.

Mansour a consommé son capital chance, trop souvent sollicité. Il se tenait accroupi sur le seuil d'un grand magasin juif, venant de coller au rideau de fer une charge de plastic et d'allumer la mèche du détonateur, quand deux policiers se sont détachés des grands pans d'ombre qui les protégeaient à son insu.

— Que fais-tu là, chien ?

Impossible de répondre : je dors, ou : je mendie, car la mèche fusait déjà au ras du sol... Il a pris la fuite avec l'élan d'un champion du monde de course à pied. Le temps perdu par les policiers pour neutraliser l'explosif lui accorda une certaine avance qu'il maintenait, mais sans pouvoir l'augmenter. De temps à autre les agents tiraient un coup de pistolet en l'air et sifflaient pour alerter les patrouilles.

Mansour se jette dans Naham Yehuda avec l'espoir de se perdre dans le secteur tourmenté du Carmel et du Tabor. L'équipage d'une jeep l'aperçoit, saute à terre et assure la relève. Ils sont trois, maintenant, frais et dispos, lancés sur les traces du jeune Palestinien hors d'haleine. Il pense : si je tiens jusqu'à la porte de Jaffa, je suis sauvé... Dans la vieille ville ils ne m'auront jamais... Mais c'est tellement loin !

Il court de moins en moins vite, le poing comprimant la rate et les policiers gagnent sur lui. Ses espadrilles claquant sur le sol mouillé imitent le bruit d'un rotor d'hélicoptère qui va s'arrêter... Flap... Flap... Flap...

-:-

Au rez-de-chaussée du 174 de la rue Levanon habite un couple juif, lui tailleur à façon d'origine yéménite, elle née au Maroc et entrée avec la première Alya des Maghrebins. L'homme est posé sur une table et tire l'aiguille malgré l'heure avancée. Elle tape à la machine à écrire pour le compte d'un cabinet d'affaires.

La porte du couloir qui donne sur la rue, brusquement claque.

— Qu'est-ce que c'est ? crie le tailleur.

La machine à écrire se tait. Dans le silence devenu aussi pesant que celui du désert de Judée le couple perçoit le frôlement d'une main qui tâtonne sur le bouton de l'huis du logement.

— Qu'est-ce que c'est ? répète l'homme qui descend de sa table de travail, avance vers la porte puis s'arrête et rompt vers le fond de la pièce sous la menace du fort pistolet que Mansour braque sur lui. Il bredouille :

— Que veux-tu... petit voleur ?... ici... pas d'argent. Nous sommes pauvres entre les Juifs pauvres...

Mansour ne répond pas car, hors d'haleine, il serait incapable d'articuler deux mots. Le pistolet tremble au bout de son bras et

le tailleur note le caractère peu redoutable de ce gamin. Il répète sa question :

— Que cherches-tu ?

Le fils aîné de Ghaleb se calme progressivement et finit par trouver ses mots...

— J'ai la police au c... Faut me cacher chez toi...

L'homme tend la main.

— Je te cacherai, mais donne-moi d'abord ce pistolet !

Mansour jette l'arme sur la table de travail et s'essuie le front d'un revers de main. Au-dehors mûrit le crépitement des pneus suçant l'eau du bitume et un ronronnement de moteur.

— Eteins la lumière ! souffle la femme.

— Pourquoi ? demande le mari... Je n'ai aucune raison valable de cacher ce petit voyou s'il a fait quelque chose de mal ?... Dis-moi pourquoi les flics te recherchent ?

Mansour relève la tête et répond fièrement :

— Je suis de la Résistance palestinienne !

— Arabe et terroriste ?... Femme donne-moi mon manteau... Je vais chercher la police.

Il jette le manteau sur ses épaules et se dirige vers la porte que Mansour a refermée derrière lui.

— On ne peut dénoncer ce garçon ou le jeter dans la rue, déclare la femme avec autorité... Tu le cacherais bien s'il était Juif, car tu n'aimes pas les flics plus que lui, n'est-ce pas ? Alors ?

L'homme hausse les épaules. La voiture de police est passée. La rumeur qu'elle traîne dans son sillage s'en va décroissant en direction de Rehov Ben Yehuda.

Le tailleur hésite, demande :

— Qu'est-ce que tu étais en train de voler quand la police t'a repéré ?

— Je ne vole pas ! J'allais faire sauter un magasin juif !

— Pourquoi ?

— Je me bats contre les voleurs.

Le tailleur se tourne vers sa femme et dit :

— Rachel, tu vois bien que c'est un ennemi !

Elle sourit.

— Un ennemi des capitalistes, oui ! Quand il aura fait sauter tous les magasins de Jérusalem, les gros Yides ne t'exploiteront plus... Tu travailleras directement pour la clientèle !

Il hausse les épaules.

— L'heure n'est pas à la plaisanterie. Ce petit Arabe est dangereux pour Israël. Je dois le faire arrêter. C'est mon devoir !

La femme s'est tournée vers Mansour et lui demande :

— Si la police de Jérusalem était encore arabe et qu'elle voulût m'arrêter, que se passerait-il si j'allais frapper à la porte de la maison de ton père ?

— Mon père te protègerait, même s'il y allait de sa vie. C'est la loi musulmane.

Rachel se tourne vers son mari :

— Tu vois ?

L'homme fait aller sa tête de droite à gauche, puis de gauche à droite pour rejeter loin de lui la perspective entrouverte.

— La loi musulmane n'est pas la loi d'Israël. Aujourd'hui, la sécurité de l'Etat commande. Ce petit terroriste doit aller en prison !

Un bruit de pas naît au bout de la rue. C'est celui de l'escouade qui recoupe l'itinéraire de la jeep lancée à la recherche de Mansour.

Le tailleur ouvre la porte et gagne la rue pendant que Rachel lui crie :

— Homme au cœur dur tu porteras tout seul le poids de ton manque de charité !

— Ils viennent ! constate Mansour d'une voix blanche... Tant pis pour eux ! ! !

Il a ramassé le pistolet que le tailleur a oublié sur sa table de travail. Il l'arme et se place dans un angle de la porte, un peu en retrait, de manière à commander le couloir béant sur la nuit...

-:-

Le jour se lève. Immobile et pâle sur la terrasse de la somptueuse villa de pierre blonde, Cadige attend le retour de son fils aîné. D'ordinaire, il ne rentre jamais aussi tard ! Les étoiles disparaissent une à une. Des écharpes de brume restent liées aux clochers et coupoles de la vieille ville qui se tient à ses pieds. Puis Ghaleb se glisse à ses côtés et murmure :

— Il faut rentrer. Tu vas prendre mal. Ce n'est pas en te gelant sur la terrasse que tu le feras revenir plus tôt.

Ils regagnent le salon. Ghaleb se dirige vers la cuisine et prépare lui-même le café turc pour ne pas éveiller la femme de service. Il l'apporte à sa femme qu'il aime d'autant plus qu'il partage son angoisse, mais sans l'extérioriser comme elle.

Le temps passe. Les deux autres garçons, Sayed et Kattieh partent pour l'école. La matinée s'écoule et chacune de ses minutes pousse les cris angoissés de l'homme saisi par les sables mouvants... Ghaleb et Cadige s'enfoncent eux aussi dans quelque chose d'abominable.

Midi sonne. Ils ont perdu tout appétit. Ils s'installent sur la terrasse car le soleil modéré de l'automne brille après deux jours de pluie. Le facteur est passé et n'a laissé que des journaux, mais ils les parcourent à la recherche du « fait divers » redouté... L'actualité touchant à la Résistance palestinienne, censurée, ne concerne pas Mansour. Tantôt Ghaleb tantôt Cadige fixent l'appareil téléphonique. L'après-midi rampe à travers les perspectives rouges de la mort et noires de l'incertitude.

A la tombée de la nuit, Cadige demande d'une voix précautionneuse, évitant les notes élevées qui risqueraient de briser le fil qui soutient encore quelque chose d'essentiel...

— Ghaleb... crois-tu qu'ils l'ont arrêté ?

— Je ne sais pas.

Le temps passe. L'insomnie succède à la vigilance armée du jour. Cadige rêve... Deux soldats ont pris Mansour par les épaules et les pieds, l'ont jeté dans la fosse commune qui reçoit les corps des Fedayin tués au combat. Ghaleb rêve également au fils et entend les coups de pistolet qu'il tire sur la police juive car il sait que, jamais, il ne se rendra sans combattre. Mais comment s'est-il procuré ce pistolet ?... Il s'éveille, trempé de sueur. Il passe un manteau sur son pyjama et marche vers la terrasse pour affronter les lumières de la ville qui brasillent faiblement, comme des étoiles tombées du ciel où elles s'accrochaient dans l'absolu des libertés et des esclavages cosmiques ; la ville qui, peut-être vient de lui prendre son fils...

Cadige ne tarde pas à se glisser auprès de lui. Sa voix rappelle le murmure d'un filet d'eau sortant d'une source guettée par la sécheresse...

— Crois-tu qu'il peut encore rentrer ?

Il hésite à mentir et s'y décide pour l'apaiser.

— Bien sûr ! Il devait plastiquer un magasin juif. Il aura été

retardé. D'ailleurs tout le réseau est à sa recherche. Nous aurons bientôt des nouvelles.

Des coups de téléphone anonymes livrent des informations codées et Ghaleb se voit obligé d'annoncer à sa femme qu'aucune d'entre elles n'apporte une note optimiste... Mansour a pris du plastic et les détonateurs au dépôt de la vieille ville. Parti un peu avant minuit il n'a plus donné de ses nouvelles. Les responsables de l'OLP pour Jérusalem ne savent rien d'autre.

— Je crains le pire ! gémit Cadige en essuyant ses larmes. Ah ! s'ils l'ont tué, je mettrai le feu à Jérusalem !

— Non ! réplique Ghaleb. Ils ne tuent jamais systématiquement en dehors des accrochages. Mansour n'était pas armé.

Il ne devait pas l'être, en principe, mais Ghaleb connaît bien son fils et ment. Il affirme :

— Ils l'ont arrêté ! C'est maintenant une certitude, Cadige. Nous aurons bientôt de ses nouvelles.

— Je l'espère ! Mais... s'ils nous l'avaient tué ? Que ferais-tu ? Pourrions-nous encore vivre dans cette Palestine maudite ? Même si nous le tirons de leurs griffes, je préfère repartir pour l'Europe. Ah ! la paix de Paris !

Ghaleb brusquement sursaute, saisi d'un doute terrible quant à la précision ou au maquillage des dernières informations qu'il a communiquées depuis quinze jours aux services secrets israéliens contre une promesse de libération des biens Wakf d'Hébron. Sans mot dire, il se retire dans son bureau, ouvre son coffre-fort, en retire le paquet de renseignements codés fourni... Il l'explore d'un doigt fébrile... Embuscade sur la route Jérusalem-Ramallah... Attaque du XVII[e] commando de Fedayin sur le poste frontière du pont Allenby... Activités du réseau « Jérusalem-ville »... incendie du dépôt de la police municipale par l'équipe Saffi... plasticage sur l'avenue Derech Yafo par Mansour... Brusquement, tout se met à tourner autour de lui. Un éclair rouge éclate devant ses yeux... Il s'est trompé... Il a couvert l'équipe Saffi par de fausses informations et donné en clair les coordonnées du plasticage Derech Yafo dirigé par Mansour.

Ghaleb s'évanouit et s'effondre sur son bureau pendant que Cadige, dressée à ne pas déranger son maître lorsqu'il travaille, regagne leur chambre pour essayer de dormir. C'est la troisième nuit qui commence, peuplée comme les autres de rêves affreux...

-:-

A l'aube du quatrième jour, un fracas insolite les réveille. Des moteurs étrangement puissants grondent. Des plaques d'acier grincent. Des ordres lancés en hébreu claquent...

Ghaleb se précipite à la fenêtre de leur chambre. Elle domine l'allée qui s'achève en cul-de-sac au seuil du jardin entourant leur villa. Il aperçoit une jeep qui roule lentement, suivie d'une auto-blindée dont la tourelle vire lentement sur elle-même, promenant de droite à gauche l'œil noir de sa mitrailleuse lourde. Deux camions chargés de soldats et remorquant des compresseurs ferment le cortège. Debout dans la jeep, la main gantée accrochée au pare-brise, un commandant dont le visage rappelle un masque de pierre, pose devant lui le regard glacé de ses yeux bleus.

Ghaleb réveille sa femme et crie :

— Les voici ! Cadige, les voici !

Puis :

— C'est ce Yehuda Preuss dont je t'ai déjà parlé. Je savais qu'il venait de recevoir de l'avancement depuis ses succès sur le Jourdain. Ils l'ont nommé chef de la Sécurité de Jérusalem... C'est donc lui le vrai maître de la ville !

Cadige a bondi de son lit, à la fois bouleversée et lourde d'espérance.

— Ils nous ramènent Mansour !

Le Palestinien hausse les épaules.

— Penses-tu ! Ils viennent dynamiter la maison ! Ça veut dire que Mansour est vivant et qu'il a parlé... A son âge, les nerfs lâchent vite et il ne pouvait faire autrement !

— Mais ça veut dire aussi qu'il est vivant Ghaleb ! Dieu soit loué ! La vie de Mansour contre la villa ? Mais c'est donné !

L'homme et la femme s'habillent en hâte et Ghaleb pense qu'il peut encore tout sauver. Il lui suffit de présenter au chef du commando de destruction la copie des informations communiquées aux services secrets, encore enfermée dans son coffre-fort. Ce commandant ignore certainement tout de sa double activité au service des biens Wakf. Mais un mur infranchissable se dresse brutalement devant son espérance... Cadige ne connaît rien de sa conduite. Ses enfants non plus. Il lui faudra s'expliquer devant elle et, plus tard, devant eux. Ils ne pardonneront jamais. Doit-il

détruire son foyer ou laisser détruire sa maison ?... Il pense : Après tout, la maison perdue, c'est le prix de la trahison ! Des coups de crosse font résonner la porte. Une voix impérieuse en demande l'ouverture. Ghaleb n'hésite plus. Il se précipite dans son bureau, ouvre le coffre, en retire les documents salvateurs, passe dans la salle de bains et les brûle dans la baignoire pendant que Cadige l'appelle.

— Ghaleb ! Ghaleb ! ouvre donc !

— J'arrive, ne bouge pas !

Il ouvre la porte et, d'une voix blanche, dit au commandant qui, selon son habitude se présente toujours premier au combat :

— Monsieur Yehuda Preuss ?

L'officier projette sur lui la clarté froide de ses yeux et s'étonne :

— Comment ? Vous me connaissez ?

— De réputation, oui monsieur !

Yehuda Preuss s'avance dans le couloir et se heurte à Cadige qui accourt, toutes griffes dehors, le visage décomposé par la colère et criant :

— Misérable Juif, qu'avez-vous fait de mon fils !

Yehuda Preuss lui lance une gifle qui manque la joue car la femme l'esquive avec souplesse et gronde.

— Ton fils est en prison.

— Que va-t-il devenir ?

— Je n'en sais rien ! C'est l'affaire des tribunaux. Il a tiré sur la police et blessé un agent... Ça vaut la prison à perpétuité puisque la peine de mort n'existe malheureusement pas en Israël ! Mais peut-être prendra-t-il seulement vingt ans en raison de son jeune âge. Je ne sais.

Puis, tourné vers Ghaleb :

— Monsieur, je viens faire sauter votre maison. C'est la loi militaire que je représente ici. Responsable de vos enfants, vous devez payer pour leur inconduite... Tous ceux qui aident ou sont soupçonnés d'aider les terroristes perdent leur maison... Avant de trouver l'argent pour la faire reconstruire, ils disposent ainsi de pas mal de temps pour réfléchir.

Ghaleb qui a recouvré son sang-froid réplique sur le ton de l'ironie :

— C'est le principe de la responsabilité collective appliqué par

les Allemands durant la dernière guerre, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je ne veux pas le savoir, réplique l'officier, et je suis pressé. Il me reste à faire sauter quatre maisons d'ici midi. Elles ne sont pas aussi solides que la vôtre, mais ça prend tout de même du temps ! Je vous donne une heure pour quitter les lieux en emportant les objets que vous désirez sauver, et je suis bon prince !

Ghaleb répond d'une voix ferme :

— Nous n'emporterons rien.

Yehuda Preuss se met à rire.

— J'aime mieux ça que les gémissements habituels de vos compatriotes ! Comment, vous ne pleurez pas sur votre splendide villa, madame ?

— Je ne veux pas vous donner ce plaisir.

— Dépêchez-vous, mes hommes travaillent vite !

Ils ont mis en action un marteau-piqueur alimenté par le compresseur que Ghaleb avait remarqué, attelé à un camion. Ils forent les trous de mine à l'aplomb des fenêtres et près des portes afin de faciliter la chute des redoutables murs de pierre blonde. Déjà les artificiers préparent les pains de TNT et les relient les uns aux autres par un cordon d'allumage. Les soldats font évacuer les villas voisines qui ne vont pas manquer de souffrir au moment de l'explosion.

Yehuda Preuss va et vient dans le salon tandis que Ghaleb glisse quelques vêtements et objets de toilette dans une valise, sous le contrôle d'un soldat armé qui le suit pas à pas.

-:-

Lorsqu'il en a terminé, il revient auprès du commandant qu'il trouve profondément changé, comme lourd d'un mystérieux souci. Preuss plonge ses yeux bleus dans les yeux noirs du Palestinien et demande :

— Mais... voyons, monsieur... il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés quelque part. C'est curieux, je vous reconnais mais sans pouvoir déterminer qui vous êtes exactement !

— En effet, monsieur. Nous nous sommes rencontrés voici plusieurs mois dans Jérusalem...

— Ah ! C'est bien ça !

— ... et à Varsovie, dans des temps très anciens...

Le commandant sursaute.

— Comment ? Vous connaissez Varsovie ?

— Oui. Et en particulier un certain ghetto que les nazis firent sauter en employant les mêmes méthodes que vous pour ma maison !

Dans la mémoire assoupie de Yehuda Preuss, les images du passé se lèvent en foule. Les détails se gravent en traits de feu. Il rougit violemment et se met à bégayer...

— Ne me dites rien... Je sais... J'avais oublié...

Il baisse la tête, considère la pointe de ses bottes, passe une main sur son front où perle la sueur, comme pour effacer les images. Son comportement se modifie de seconde en seconde. Son éternelle angoisse le reprend à la gorge. Il fléchit légèrement les épaules. Ghaleb sent qu'il va comme autrefois annoncer : « Je suis inquiet. » Mais il se reprend et murmure d'une voix accablée :

— Quelle fatalité, monsieur Ghaleb !... Vous m'avez sauvé la vie... Je vous dois donc tout et ne peux rien faire pour vous...

— Vous me devez de toute manière un zloty !

— Pardon ? Vous êtes fou ?

— Mais oui !

— Je ne comprends pas !

— Pour un zloty symbolique, échangé de la main à la main, le secrétaire du Grand Mufti de Jérusalem assura la protection du petit Yehuda Preuss échappé du ghetto de Varsovie, sous condition que le trésor du Hachomer Hatzaïr qu'il transportait ne servirait jamais à acheter de la terre palestinienne. Vous n'avez pas respecté notre accord, monsieur. Vous devez payer le dédit.

Yehuda Preuss se redresse et réplique :

— C'est faux ! Je n'ai pas acheté la terre palestinienne, je l'ai conquise, je ne vous dois rien !

Mais l'attitude de l'officier dément la certitude contenue dans la réponse. Il marche de long en large et chaque fois qu'il passe devant le Palestinien baisse les yeux. Sa rougeur, ses traits tirés, redonnent un soupçon de vie à ce masque de pierre que Déborah a posé sur le visage en se retirant.

Cadige est plongée dans un fauteuil, le visage enfoui dans ses mains pour dissimuler les larmes qui traduisent sa joie de savoir

Mansour sauvé, et sa douleur pour la perte d'un foyer auquel elle tenait. Les deux autres fils se tiennent tremblants auprès d'elle, prêts à partir.

Le temps passe. Ghaleb sent que l'avenir de sa maison ne tient plus qu'à un fil mais que ce fil ne se brisera peut-être pas. Le désarroi de Yehuda Preuss est évident, et le voici qui, brusquement, prend la fuite. L'homme et la femme entendent le bruit de ses bottes décroître dans le couloir, la porte se fermer. Au bout de quelques minutes, le marteau-piqueur se tait.

-:-

Ghaleb consulte de temps à autre son bracelet-montre et finit par dire :

— Voici bientôt une demi-heure qu'il est parti.

— Je crois qu'il renonce ! s'écrie Cadige, vibrante d'espoir... Tu viens de sauver notre maison !

Le Palestinien hoche la tête.

— Ce n'est pas certain. Les soldats et les artificiers restent sur leurs positions !

Il se dirige vers la fenêtre colle son front aux carreaux de vitre, plonge son regard dans l'allée. Il cherche à repérer la silhouette massive du commandant mais ne l'aperçoit nulle part. Un grand désordre règne sur les abords de la villa. Les voisins chargés de valises, petits meubles, ustensiles de cuisine évacuent leurs foyers. Pas de plaintes. Pas de cris, en dehors des hurlements des enfants épouvantés par tout cet appareil guerrier qui les menace. Les habitants de ce quartier appartiennent à une certaine aristocratie palestinienne qui laisse aux masses musulmanes les démonstrations publiques de joie ou de douleur. Lourds d'angoisse — car presque tous ont plus ou moins partie liée avec la Résistance et peuvent aussi, d'un jour à l'autre, assister à la destruction de leurs maisons — ils maintiennent cette réserve très « anglo-saxonne » de la « nouvelle société » palestinienne. Au bout de l'allée, mitraillette au poing, des soldats tiennent à distance une foule d'où fusent les cris de haine, les malédictions, l'appel à la guerre sainte contre ces Juifs qui lui font face, figés par la discipline militaire.

Le temps passe. Ghaleb reste posté devant la fenêtre, à l'écoute, non pas du rire, mais du ricanement de l'histoire qui

souligne ses malheurs. Bien droite dans son fauteuil Cadige attend.

Soudain, le Palestinien aperçoit le commandant qui, sortant du jardin voisin dans lequel il s'était réfugié, sans doute pour méditer sur la cruelle alternative présentée par le destin, rentre dans l'allée et se dirige vers la porte de la maison. Ghaleb dit doucement à sa femme :

— Cadige, je crois que le moment est venu de partir.

— Bien. Et au fond ça m'est égal puisque Mansour est sauvé.

Il la prend entre ses bras et la baise au front.

Un coup de sonnette discret, ni trop long, ni trop bref, ni trop appuyé, les sépare. Ghaleb va ouvrir la porte. L'officier se présente sur le seuil, claque les talons, salue de sa main gantée de pécari.

— Monsieur, dit-il avec déférence, je suis le commandant de la Sécurité militaire pour la zone centre et la ville de Jérusalem. Je ne m'appelle plus Yehuda Preuss et reviens pour faire sauter votre maison conformément à nos lois de guerre. Je vous prie de l'évacuer sans retard.

Ghaleb lui rend son salut et répond :

— J'entends bien, monsieur. Mais pourrais-je savoir tout de même ce que le jeune Yehuda Preuss est devenu ?

Le commandant se recueille pendant quelques secondes et répond :

— Ce petit youpin est mort pendant le voyage entre le ghetto de Varsovie et Eretz-Israël... Le commandant Preuss veille à ce qu'il ne ressuscite point. Vous me comprenez ?

— Bien sûr ! Mais c'est tout de même dommage car, avec le « petit youpin », nous aurions pu reconstruire la Jérusalem céleste ! Tu viens, Cadige ?

-:-

Il a pris sa femme par la main. Les deux enfants marchent derrière eux. Ghaleb porte une petite valise de cuir. Ils s'en vont, sans se retourner. La foule s'ouvre devant eux, au bout de l'allée et les engloutit. L'officier d'ordonnance de Yehuda Preuss lui dit :

— Vous les avez laissés partir, mon commandant ? Le règle-

ment exige pourtant que les coupables assistent à la destruction de leur maison ?

— Je les en ai dispensés. C'était la seule chose que je pouvais faire pour eux.

Puis, il adresse un signe à l'adjudant qui commande aux pionniers et le marteau-piqueur reprend son travail.

FIN

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

A.R. Abdel Kader, *le conflit judéo-arabe*, Paris, 1961.

L'Administration civile du gouvernement militaire, ministère de la Défense,
Hakirya, Tel-Aviv, s.d. (1968).

J.P. Alem, *Juifs et Arabes, 3 000 ans d'histoire*, Paris, 1968.

Les Arabes en Israël, Jérusalem, 1955.

Uri Avnéri « Governement Suppressing Free Spech », *New Outlook* Vol. VII, n° 7 (65), sept. 1964.

Uri Avnéri, « les réfugiés arabes, obstacle à la paix en Palestine », *Le Monde*, 9 et 10-11 mai 1964.

M. Begin, *La révolte d'Israël*, Paris, 1956.

Eliahu Ben Elissar et Zeev Schiff, *La guerre israélo-arabe 6-10 juin 1967*, Paris, 1967.

David Ben Gourion, *Israël, années de luttes*, Paris, 1964.

Norman Bentwich, *The Jews in our Time*, Harmondsworth (Penguin Books), 1960.

Bernhard Blumenkranz, *Juifs et Chrétiens dans le monde occidental*, 430-1096, Paris-La Haye, 1960.

Y.S. Brenner, « The Stern Gang 1940-1948 » *Middle Eastern Studies*.

E.C.M. Burns (Lt-Gen.) *Between Arba and Israeli*, New York, 1962.

André Chouraki, *l'Etat d'Israël*, Paris, 1962.

Israel Cohen, *Le mouvement sioniste*, Paris, 1946.
Fernand Corcos, *Le sionisme au travail*, Paris, 1925.
Yves Cuau, « le grand Israël », *Le Figaro*, 21, 24, 30 nov. 1967.
Moshe Dayan (Maj. Gén.), « Israël's Border and Security », *Foreign Affairs*, janv. 1955.
Moshe Dayan, *Journal de la campagne du Sinaï*, Paris, 1967.
Documents sur l'Etat d'Israël. Lois sur la Citoyenneté Issac Deutcher, commentaire par Jaacov-Morris, *La Documentation française*, n° 1644, avril 1952.
Simha Flapan, « Antisionisme et antisémitisme : le dilemme des progressistes arabes », *Cahiers Bernard Lazare*, n° 5, juin-juillet 1966.
André Fontaine, « Il y a dix ans, la guerre de Suez », *Le Monde*, 7, 8, et 9 juin 1967.
Gerold Frank, *Le groupe Stern attaque*, Paris, 1964.
Georges Friedmann, *Fin du peuple juif ?* Paris, 1965.
Charles Gide, La colonisation sioniste, Jérusalem, 1925.
Glubb Pacha, *Soldat avec les Arabes*, Paris, 1958.
A.M. Goichon, *L'eau problème vital de la région du Jourdain*, Bruxelles, 1964.
Abraham Granott, *La politique agraire mondiale et l'expérience d'Israël*, Paris, 1957.
Otto Heller, *La fin du judaïsme*, Paris, 1938.
Théodore Herzl, *L'Etat juif*, Jérusalem, 1960.
Bill Hillier, *Israel and Palestine*, London, 1968.
J.C. Hurewitz, *The Struggle for Palestine*, New York, 1950.
W. Khalidi, Jérusalem, *The Arab Case*, Amman, 1967.
George Kirk, *The Middle East*, 1945-1950, London, 1954.
J. Klatzmann, *Les enseignements de l'expérience israélienne*, Paris, 1964.
Arthur Koestler, *Analyse d'un miracle*, Paris, 1949.
A. Léon, *Conception matérialiste de la question juive*, Paris, 1946, réédité à Paris, 1968.
Alexander Manor, *Le sionisme-socialisme*, Tel-Aviv, s.d.
Alexander Manor, *La question nationale*, Tel-Aviv s.d.
R. Migdal, « la loi israélienne de la nationalité », *Revue de Droit international pour le Moyen-Orient*, déc. 1955.
Gérard Nahon, *Les Hébreux*, Paris, 1963.
Edgar O'Ballance, *la guerre israélo-arabe*, Paris, 1957.

Ralf Patay, *The Kingdom of Jordan*, Princeton, 1958.
Don Pertez, *Israel and the Palestine Arabs*, Washington, 1958.
Léon Pinsker, *Autoémancipation*, Jérusalem, 1958.
Procès-Verbal de la Cinquième session 1924, S.D.N. Commission Perman. des mandats, Genève, 1925.
Quarante années d'assistance internationale aux réfugiés, Haut Commiss des N.U. pour les réfugiés, Genève.
Zvi Raanan, « la religion juive, le peuple juif et Israël, *Cahiers Bernard Lazare*, fév. mars, 1964.
Chaoul Ramati, « Les forces de défense d'Israël », *La semaine israélienne*, Jérusalem, 1958.
Abraham Revusky, *les Juifs en Palestine*, Paris, 1936.
Cecil Roth, *Histoire du peuple juif*, Paris, 1956.
Robert Salomon, *Les réfugiés*, Paris, 1963.
Moshe Sharett, *Mapaï, 20 ans d'histoire*, Paris, 1963.
Léonard Stein, *The Balfour Declaration*, London, 1961.
Christopher Sykes, *Cross Roads to Israel*, London, 1965.
Chaïm Weizmann, *Naissance d'Israël*, Paris, 1957.
Meïr Yaari, « l'Hachomer-Hatzaïr. Hier et aujourd'hui », *Cahiers Bernard Lazare*, nov. 1967.
Jacob Zineman, *Histoire du sionisme*, Paris, 1950.
M.F. Zurissaday, *La Palestine et la renaissance du peuple juif*, Lausanne, 1918.

Une mention spéciale est faite pour le remarquable ouvrage de Nathan Weinstock *Le sionisme contre Israël*, Maspero, 1969, auquel nous nous sommes référés pour l'orthographe des noms de lieux et de personnes des territoires et de la société israélienne.

TABLE DES MATIÈRES

Exodus 11
Déborah 91
Terre compromise? 201
Bibliographie générale 313

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
2 OCTOBRE 1970 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— Nº d'édit. 2817. — Nº d'imp. 1149. —
Dépôt légal : 4e trimestre 1970.
Imprimé en France